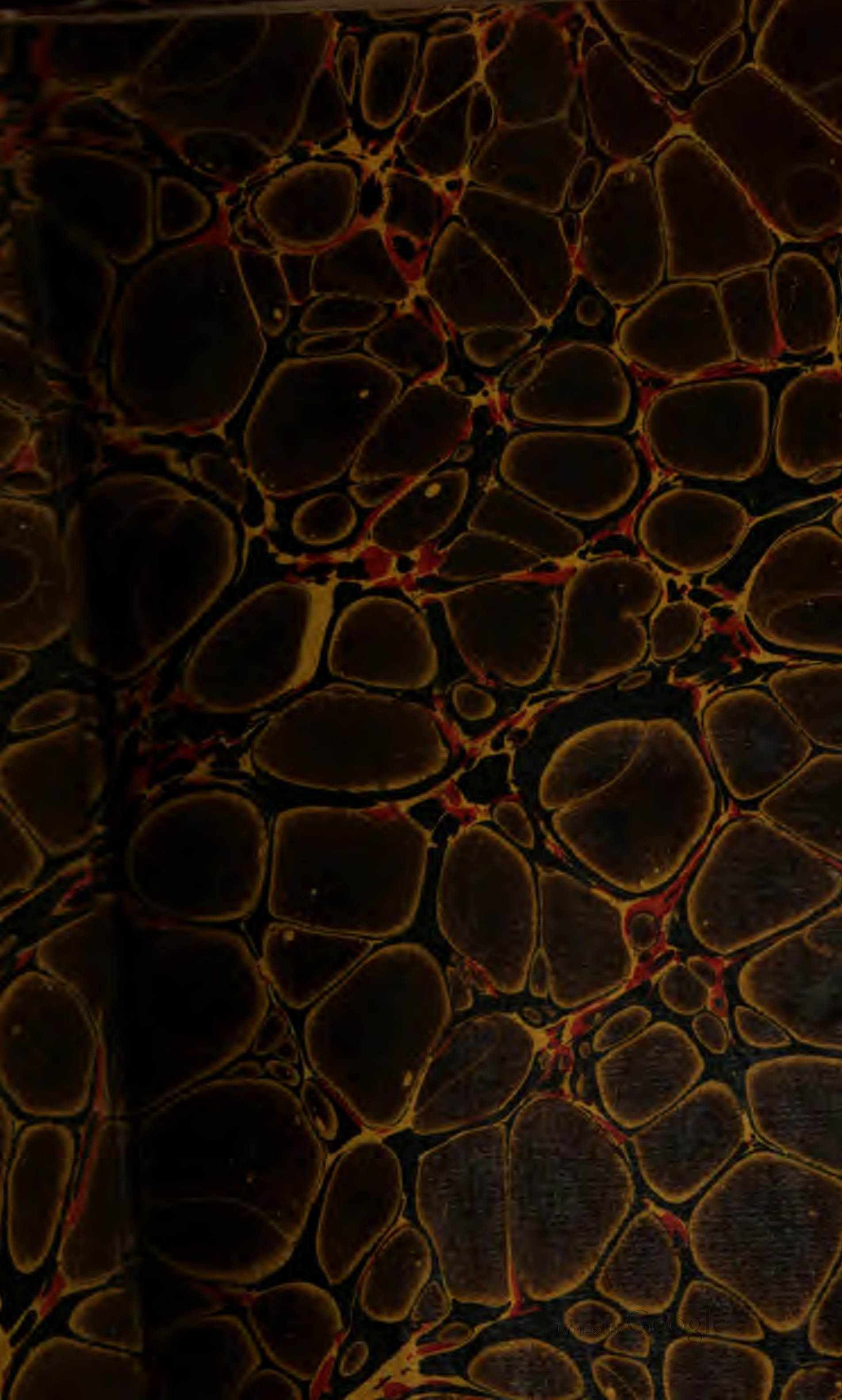




NS. 4 . 6. H.
173 d 22
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Digitized by Google



ŒUVRES

DU COMTE

ANTOINE HAMILTON.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ŒUVRES

DU COMTE

ANTOINE HAMILTON.

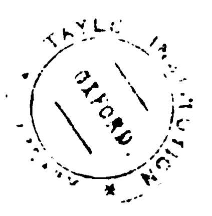
TOME TROISIÈME.



PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCC. XII.



LA VOLUPTÉ,

DIALOGUE.

PAUSANIAS, A SON AMI.

Les jeunes gens firent hier le sacrifice ordinaire à Mercure ; et, en vérité, il est difficile de rien voir de plus aimable que la jeunesse d'Athènes. Après que la cérémonie fut achevée, comme il faisoit beau, la plupart sortirent de la ville pour aller se divertir à la campagne, et jouir du loisir que la fête leur donne. Ils avoient encore sur la tête leurs couronnes de fleurs qu'ils gardèrent tout le jour; et ils s'amusoient à différents exercices le long des bords de l'Ilissus. Les plus grands s'étoient fait amener des chevaux pour les monter dans la plaine, et signaler leur adresse devant les plus jeunes; les autres les regardoient faire, ou s'occupoient de jeux convenables à leur âge. Les amants, car vous savez ce que nos lois permettent, ne manquèrent pas de s'y trouver; et moi, sans être amant, je m'y trouvai aussi, je ne sais pourquoi. Agathon arriva plus beau que le jour, et fait d'une sorte à donner de l'amour aux plus insensibles. Il étoit suivi d'un grand nombre

de gens, qui tous me parurent touchés de sa beauté; ce qu'il étoit aisé de juger à leurs manières. Les uns ne parloient point, et demeuroient comme immobiles, mais avec des regards si passionnés, que l'on voyoit bien qu'ils ressentoient quelque chose de plus encore que les autres qui étoient outrés dans leurs gestes et dans toutes leurs actions. J'ai bien vu des Corybantes; j'ai vu des prêtres de Bacchus; mais quelle différence de cette sorte de fureur à celle que l'amour inspire! Ceux-là ont l'œil farouche, la voix terrible, les cheveux hérissés; mais le dieu qui fait aimer ne rend que plus aimable; il donne aux yeux, comme aux cœurs, de la vivacité et de la tendresse; le son de la voix, quand il le règle, devient touchant, et les sentiments de l'âme répandent sur toutes les actions une grâce et une douceur que toute autre divinité ne sauroit inspirer. Tous les yeux étoient fixés sur ce jeune homme, et je ne sais si je ne puis point le comparer à l'Hélène d'Homère, dont les charmes se firent sentir à Priam même. Je le suivis comme les autres, parmi lesquels il y en avoit de beaucoup plus vieux que moi. Quand je fus assez près de lui pour écouter ce qu'il disoit, j'entendis que quelques jeunes gens, qui sembloient plus sérieux que les autres, le prièrent de leur redire un entretien qu'il avoit eu avec Aspasie sur la volupté, et dont il leur avoit souvent parlé. Il les refusa quelque temps, les remettant à une autre fois; et il ajouta, en souriant, qu'il ne les croyoit pas occupés de choses si

importantes. Il céda enfin ; et, toute cette troupe s'étant mise autour de lui, il leur dit avec cet agrément qui lui est si naturel :

Je voudrois bien, mes amis, satisfaire votre curiosité ; mais je sens que je ne le puis faire qu'imparfaitement. Il me faudroit du temps pour me rappeler l'entretien d'Aspasie ; et vous me prenez au dépourvu. Mais vous le voulez, et souvenez-vous que je vous obéis. Vous savez la part qu'Aspasie a dans notre gouvernement, par l'amour qu'elle a su inspirer à Périclès ; vous savez aussi que la réputation de son mérite et de son esprit a attiré chez elle les plus grands philosophes, et entre autres Anaxagore ; et Socrate, qui ne dit rien sérieusement, assure néanmoins qu'elle lui a enseigné la rhétorique. Ne vous étonnez point après cela si ses discours répondent à ses connoissances, et s'ils sont au-dessus des discours que tiennent ordinairement les femmes. Un jour donc que j'étois demeuré seul avec elle, et que je lui parlois de la volupté, parce qu'elle ne peut qu'en réveiller les idées, et parce que j'ai appris de Socrate qu'il faut parler à chacun des choses où il excelle : La plupart des hommes, me dit-elle, sont débauchés, sans être voluptueux. Et comment ! lui dis-je ; la volupté est donc différente de la débauche ? Comme le blanc l'est du noir, me dit-elle ; et je vous crois fort voluptueux, sans vous croire débauché. Je vous prie, lui dis-je, apprenez-moi à me connoître, et ce que c'est que la volupté par opposition à la

débauche, afin que, quand Socrate viendra, avec ses questions, me prouver que je ne me connois pas moi-même, j'aie des armes pour me défendre, et que je puisse lui faire voir que vous avez eu plus d'un disciple. Aspasie ne put s'empêcher de sourire; et, reprenant la conversation, me dit: La nature a mis dans toutes les choses qui ont vie un certain désir d'être heureux; et c'est cette inclination qui porte chaque animal à chercher le plaisir qui lui convient. L'homme qui participe de l'essence divine, et pour qui, dit-on, Prométhée a dérobé le feu du ciel, sait seul goûter le plaisir par l'esprit et avec réflexion; et c'est ce goût de l'esprit, c'est cette réflexion qui distinguent la volupté d'avec la débauche. L'homme parfait est voluptueux; mais celui qui, livré à son tempérament, ne diffère des bêtes que par la figure, n'a de plaisirs que ceux de la débauche, et la débauche n'est autre chose qu'un emportement qui vient tout entier de l'impression des sens: la raison, qui nous est donnée pour nous distinguer des autres animaux, n'y a aucune part; car la raison a sa mollesse, et sait se plier aux choses qui conviennent à la nature d'une âme bien née, et qui ne tient au corps que par des liens foibles et délicats. A parler juste, il n'y a d'aimable que ces caractères; les autres sont durs et sans nulle inclination pour la vertu ni pour la politesse: aussi n'ont-ils jamais de vrais plaisirs. Mais oserois-je, Agathon, parler de choses encore plus relevées, et oserois-je les dire devant vous? Je

crains bien de m'oublier; mais on me pardonnera de m'oublier avec Agathon. Vous connoissez Anaxagore. Il étoit ici comme nous voilà; la plupart des jeunes gens étoient à l'armée, et ma chambre n'étoit remplie que de philosophes. La conversation se tourna sur les choses sérieuses; et Anaxagore, prenant la parole, se mit à dogmatiser ainsi, peut-être contre son sentiment: Avant le commencement du monde (il prenoit la chose de loin) les éléments étoient mêlés, et la matière formoit ce que les anciens poètes ont appelé *chaos;* alors la volupté ou l'amour y mit une chaleur qui n'est jamais sans mouvement; et du mouvement, disoit-il, vinrent l'ordre et l'arrangement de l'univers; chaque partie de la matière s'unissant à celle qui lui convenoit, et demeurant dans l'équilibre avec les corps voisins, selon la grandeur de son volume (car j'en ai retenu les termes). L'homme, comme le plus accompli des êtres, eut plus de part à ce feu universel, qui, dans chaque corps en particulier, comme dans toute la masse de la matière, est le principe de la vie et du mouvement. Celui qui en eut davantage fut aussi plus parfait, et reçut, avec le feu, plus d'inclination à la volupté. Je me mêlai dans la conversation en personne capable: Et vraiment, lui dis-je, je vous sais bon gré d'admettre le feu pour principe de toutes choses; aussi bien je n'ai jamais rien compris à ceux qui tiennent pour l'eau, et je n'ai jamais aimé le commencement d'une des odes de Pindare. En effet, ajoutai-je, sans parler des arts,

les agréments, les manières, la vivacité, tout cela seroit bien loin s'il n'y avoit que de l'eau au monde; et, je suis sûre, me dit-elle, que l'eau ne vous eût jamais inspiré cette belle tragédie que vous lûtes dernièrement ici, et qui fait que depuis ce temps-là on ne parle que de la Fleur d'Agathon.

J'étois si charmé, si occupé de son discours, que, sans trop répondre à ses flatteries: Mais, Aspasie, lui dis-je en l'interrompant, n'ai-je pas ouï dire à Socrate que la volupté étoit l'amorce de tous les maux, parce que les hommes s'y laissent prendre comme les poissons à l'appât de l'hameçon? Il est vrai, me répondit-elle, que cette inclination qui nous porte tous au plaisir, a besoin de la philosophie pour être réglée; et c'est à quoi l'on connoît les honnêtes gens, qui, par une attention exacte, règlent toutes les actions de leur vie, et savent toujours ce qu'ils font. Au contraire, les autres, errant à l'aventure et sans nul autre guide que l'impression de leur tempérament, se laissent toujours tyranniser par quelque passion brutale. C'est la manière d'user des plaisirs qui fait la volupté ou la débauche. La volupté, repris-je, sera donc l'art d'user des plaisirs avec délicatesse, et de les goûter avec sentiment? Mais donnez-moi quelque exemple de cela, afin que, ne doutant plus du principe, je sache en tirer les conséquences. Je le veux bien, répondit Aspasie; et où le prendrons-nous que dans l'amour, celui de tous les plaisirs le plus capable de délicatesse et de grossièreté? Qui-

conque se livre à l'amour par une inclination qui ne porte pas sur un goût fin et sur des sentiments exquis, n'est point un homme voluptueux, c'est un débauché. Mais celui qui aime les qualités de l'âme plus que celles du corps, qui tâche à s'y unir, autant qu'il est possible, par un commerce vertueux de sentiments et d'esprit; qui, suivant une fine galanterie, ne cherche qu'à partager un beau corps avec une âme si parfaite, celui-là peut passer pour avoir le vrai goût de la volupté. Ce goût adoucit la raison plutôt qu'il ne l'affoiblit, et conserve la dignité de la nature de l'homme. Je vois bien présentement, lui dis-je, qu'il ne faut pas écouter nos sages qui condamnent indifféremment toute volupté. J'ose dire, me répondit-elle, qu'ils n'en ont pas une idée assez distincte, et qu'ils la confondent avec la débauche; car la vérité n'est-elle pas, en quelque sorte, la volupté de l'entendement? La poésie, la musique, la peinture, l'éloquence, la sculpture, ne font-elles pas tous les plaisirs de l'imagination? Il en est de même des vins exquis, des mets délicieux, et de tout ce qui peut flatter le goût, sans altérer le tempérament. Pourvu que la raison conserve son empire, tout est permis; et, l'homme ne cessant point d'être homme, l'action est juste et louable, puisque le vice n'est que dans le dérèglement. Mais voilà bien de la philosophie, et je ne comprends pas pourquoi je sais tout cela. Il est vrai que ce sont les galanteries dont Socrate m'entretient; mais finis-

sons. Il n'y a donc plus de fondement dans cette guerre naturelle qu'ils ont imaginée entre la raison et les passions; elle doit plutôt les régler que les combattre, et moins travailler au dessein chimérique de les déraciner de nous-mêmes, qu'à les assaisonner par le goût de l'esprit et par le sentiment du cœur. On peut être philosophe et sacrifier aux Grâces; et ces déesses, sans qui l'amour même ne sauroit plaire, ne peuvent-elles pas s'accorder avec la sagesse? J'ai toujours trouvé que cette inclination pour les choses aimables adoucit les mœurs, donne de la politesse et de l'honnêteté, et prépare à la vertu, laquelle, ainsi que l'amour, ne sauroit être que dans un naturel sensible et tendre. Voilà, mes amis, quel fut le discours d'Aspasie: elle me persuada. Depuis ce jour je ne suis plus de l'avis de ces philosophes qui soutiennent que la débauche et la volupté ne diffèrent que de nom: mais ils nous aiment trop, et quittent trop souvent leur retraite pour nous; et, quelques choses qu'ils disent, leurs actions me font croire que, dans le fond, ils ne sont pas éloignés du sentiment d'Aspasie.

RELATIONS

VÉRITABLES

DE DIFFÉRENTS ENDROITS D'EUROPE.

De Saint-Germain en Laye, novembre.

Le 10 de ce mois, madame la maréchale de Berwick partit de cette cour, accompagnée d'un nombreux cortége de seigneurs et de dames, et d'une pluie abondante qui lui tint compagnie jusqu'au Bourget, où M. le maréchal, son époux, joignit la compagnie comme on étoit à table; ce qui ne contribua pas peu au plaisir du magnifique repas, aussi bien qu'à calmer les inquiétudes de madame la maréchale après une si longue absence.

Le repas fini, leurs excellences firent prendre la poste à une des dames d'honneur de madame la maréchale, pour aller à Louvres préparer les logements, et donner ordre à leur réception. Cependant, comme M. le maréchal avoit défendu de tirer le canon, et que madame voulut épargner à la ville les frais des illuminations, ils y arrivèrent à petit bruit.

Il est inutile de parler de la bonne chère qu'on y fit : il suffira de dire que le repas du soir ne cédoit ni en délicatesse, ni en variété, à celui du dîner. On peut dire même qu'il eut plus de dignité à l'égard de M. le maréchal, qui se mit au milieu de la table dans un fauteuil, que le Bourget n'avoit pu lui fournir. Ensuite, ayant jugé à propos de se coucher de bonne heure, contre sa coutume, il se retira avec madame son épouse, et ses deux dames d'honneur, qui couchèrent dans la même chambre, au grand contentement des habitants du lieu, qui furent très édifiés de voir tant de familiarité parmi des personnes d'un rang si distingué.

De Louvres, le 11 dudit mois.

Ce jour, fête de S. Martin, la grand'messe fut célébrée avec beaucoup de solennité, pendant laquelle madame la maréchale et ses dames reconnurent dans la foule du peuple un petit saint, à plusieurs marques extérieures de sainteté, entre autres parce qu'il prioit Dieu pendant la messe; et ces illustres personnes, qui sont des modèles de piété, lui donnèrent des sommes considérables pour prier Dieu pour les âmes de leurs maris, lorsqu'il plaira à Dieu de les retirer de ce monde.

Sitôt que la musique eut achevé de chanter le

Domine, salvum fac regem, son excellence M. le maréchal prit les devants en poste pour assembler ses équipages de chasse, en vue du divertissement du lendemain; surtout voyant que le temps se mettoit au beau, car effectivement on trouva dans la suite qu'il faisoit fort beau ce jour-là.

De Gonesse, ledit jour.

HIER, 10 de ce mois, un détachement de cette garnison, envoyé pour escorter un convoi de boulangers, a rapporté qu'il avoit rencontré leurs excellences, avec une nombreuse suite, entre le Bourget et Louvres, qui alloient à leur belle maison de Fitz-James profiter de la belle saison, et prendre le divertissement de la chasse. Le commandant du parti ajoute cette particularité, que, s'étant approché du premier carrosse pour faire la révérence à M. le maréchal et à son épouse, ladite dame s'étoit fait apporter un luth accordé, et avoit chanté l'air des *Coteaux différents*, avec tant de grâce et de mélodie, que son excellence en avoit été transportée; mais que, n'ayant pu se mettre à genoux pour l'en remercier, il avoit pris une de ses belles mains, laquelle il avoit arrosée de larmes de joie, en la serrant tendrement entre les siennes.

De Chantilly.

Aujourd'hui, 11 de novembre, ayant découvert le cortége de M. et de madame de Berwick, à la hauteur de la Versine, entre dix et onze heures du matin, un courrier fut dépêché de cette place pour les complimenter, et leur offrir des rafraîchissements; mais, M. le maréchal ne s'y étant pas trouvé, madame son épouse prit la parole; et, pour répondre au compliment, dit au courrier qu'il faisoit le plus beau temps du monde ce jour-là; ce qui fut confirmé par les illustres personnes qui étoient dans le carrosse.

De Creil, ledit jour.

Sur les deux heures et un quart après midi, madame la maréchale de Berwick, et sa suite, après un léger repas, partirent de ce lieu; un des magistrats de la ville eut ordre de l'accompagner jusqu'à son château de Fitz-James; et voici ce qu'à son retour il nous a rapporté de ce voyage.

Il assure qu'à un quart de lieue de Creil, dans un chemin creux, les dames d'honneur de madame

firent un cri de joie très considérable au beau milieu de la boue, d'autant qu'elles crurent voir dans le palanquin de Clermont deux de leurs filles d'honneur qu'elles avoient crues perdues; il ajoute que, vers le milieu de la montagne des Fées, une des volées s'étant cassée, on attribua cet accident aux effets de quelque enchantement dont ladite montagne est d'ordinaire toute farcie; sur quoi les dames d'honneur se contentèrent de dire qu'on n'avoit jamais vu de plus beau jour. Mais madame la maréchale, qui ne flatte personne, ayant examiné la chose de plus près, fit venir le chevalier de Saint-Jean, son premier écuyer, et le menaça de le faire pendre, parce qu'il n'avoit point de corde sur lui.

La relation dudit magistrat porte qu'après avoir heureusement passé cette montagne, on découvrit sur la droite, à une demi-lieue plus loin, une maison de plaisance, située dans un fond, et agréablement environnée de bois et de canaux, ce qui causa beaucoup de joie à la compagnie, et principalement à madame la maréchale, qui déclara qu'elle avoit fait vœu, au bas de la montagne, que, s'il plaisoit à Dieu de la délivrer des dangers de ce passage, celle de ses dames d'honneur qui étoit mariée achèteroit une maison de campagne aux environs: sur quoi, ayant par bonheur rencontré une femme qui étoit du village appartenant audit château, on lui demanda comment ce château s'appeloit; elle répondit bien humblement qu'il s'appeloit Mouchi; ce qui

fit rire la compagnie, car on savoit que cela étoit impossible. Mais, madame la maréchale lui ayant fait tourner la tête, et lui montrant la maison du doigt, elle soutint toujours que cela s'appeloit Mouchi, quoique madame la maréchale lui eût prouvé le contraire par démonstration. Cela irrita si fort l'autre dame, c'est-à-dire, celle qui écrit si joliment en vers, qu'elle lui dit avec indignation :

Malheureuse Didon ! tes mariages sont nuls !....

Le reste de la compagnie se contenta de pleurer l'ignorance et l'aveuglement des gens du commun, qui croient savoir le nom des lieux qu'ils habitent aussi parfaitement que ceux qui ont appris la géographie universelle. En tout cas, disoit-on, si, par une impossibilité difficile à comprendre, ce lieu s'appeloit effectivement Mouchi, il ne tardera guère à être débaptisé pour prendre un nouveau nom.

La relation de Creil dit encore que, pour ne laisser aucun vuide dans les amusements du voyage, madame la maréchale et l'illustre compagnie de son carrosse jouèrent à un jeu qui, à ce que rapporte ledit magistrat de Creil, paroît absolument impénétrable à l'esprit humain ; d'autant qu'il ne suffisoit pas de mêler, de couper et de donner, comme à tous les jeux de cartes mortels, mais qu'il falloit encore des ciseaux ; que tantôt ces illustres personnes mettoient une des cartes à côté d'elles, tantôt sous leurs manteaux ou leurs écharpes ; et, qu'ayant

demandé le nom de ce jeu à un de messieurs les valets de pied, il n'avoit jamais pu le prononcer après lui ; mais que, l'ayant supplié de l'écrire dans ses tablettes, les savants de Creil ont jugé que c'étoit un jeu originaire d'Arabie, parce qu'il s'appelle *Whist and swabbers*. Le jeu fut interrompu par un agréable spectacle ; ce fut une course de lièvre que le fils aîné de M. le maréchal voulut faire voir aux dames ; mais, comme le lévrier étoit espagnol et le lièvre picard, ils se séparèrent faute de s'entendre.

En passant par Clermont, la bourgeoisie, qui n'étoit pas sous les armes, ne laissa pas de paroître, au moins la plupart, en linge blanc ce jour-là ; mais entre autres une nymphe des fauxbourgs s'y fit remarquer par sa coiffure, dont les fontanges étoient infinies. Quoiqu'elle ne fût pas des plus belles, on jugea qu'elle avoit beaucoup d'esprit, tant à voir son jupon, qui étoit fort court, que parce qu'elle répondit d'un air vif et tendre à un garde du corps qui l'entretenoit, et qu'elle lui dit d'une grâce infinie, en badinant avec son éventail : Mon Dieu, le beau jour !

SUPPLÉMENT

AUX RELATIONS VÉRITABLES.

De Fitz-James.

On mande de cette cour, que le comte de Nugent, brigadier, et résidant à Saint-Omer pour sa majesté très chrétienne, s'étoit trouvé à la descente du carrosse de madame la maréchale, avec le baron de Rivier et force noblesse des environs.

Le lendemain, 12 de ce mois, ledit comte de Nugent eut plusieurs conférences avec son excellence M. le maréchal duc de Berwick, sur les opérations de la campagne dernière en Flandre, où ce ministre, à son ordinaire, loua fort la conduite et la capacité des généraux.

L'après-dînée dudit jour, il accompagna les dames à la superbe cavalcade qu'elles firent au travers de la vaste forêt qui règne à quelque distance du palais de Fitz-James. Ce seigneur étant monté sur un des plus puissants chevaux des écuries de son excellence, cela ne contribua pas peu à l'admiration que les gens du pays témoignoient pour sa taille avantageuse.

Le samedi, 14 dudit mois de novembre, entre

huit et neuf du soir, arriva à Fitz-James un personnage que l'on prit, jusqu'à son départ, pour le comte de Châteauneuf, ci-devant vicomte de Galmoi.

Ce fut par son arrivée que l'on sut les nouvelles promotions faites à la cour de Saint-Germain, au sujet des dames de son altesse royale madame la princesse d'Angleterre. On raisonna fort sur cet événement. Les prétentions de celles qui avoient été exclues furent balancées. Il y eut du pour et du contre dans les raisonnements; mais on tomba d'accord à la fin, que, comme il falloit des sujets robustes pour suppléer à la délicatesse du tempérament de celles qui étoient déjà en place, on ne pouvoit guère mieux choisir.

Le lendemain dimanche, 15 dudit mois, leurs excellences tinrent chapelle à l'église de Saint-Pierre métropolitaine de Fitz-James.

Le pasteur de ladite église, qui les attendoit à la porte avec son suffragant, leur ayant présenté l'eau bénite avec les cérémonies accoutumées, leur fit un excellent discours, dans lequel, après avoir dignement parlé de la gloire que M. le maréchal avoit si justement acquise par ses grandes actions, il fit voir que madame la maréchale avoit non-seulement partagé ses lauriers sans bouger de Saint-Germain, mais qu'elle en avoit, pour ainsi dire, cueilli de nouveaux à part par l'ouvrage de ses mains et de celles de ses vertueuses dames d'honneur, là présentes, qui

avoient été jour et nuit employées à travailler pour la subsistance des pauvres.

Après le service, leurs excellences régalèrent magnifiquement à dîner une visite distinguée du voisinage. Le seigneur, qui est fort connu dans le monde, brilla beaucoup par son esprit et par ses manières; mais madame son épouse, qui avoit apparemment fait vœu de silence ce jour-là, ne le rompit qu'une seule fois. Au reste on peut dire que c'est une des personnes du plus haut étage qui soient dans toute la province; et tout le monde trouva qu'elle avoit un fort beau visage d'homme.

L'après-dînée du lendemain, 16 du mois, les dames, avec l'illustre compagnie de leur suite, se promenèrent à pied dans plusieurs des belles routes de la forêt.

Ce même jour, comme on se retiroit après souper, après que ledit personnage eut pris congé, sous prétexte de retourner le lendemain à la cour d'Angleterre, on s'aperçut qu'il s'étoit donné pour un autre, car il demanda avec beaucoup d'instance un certificat signé de toute l'assemblée, pour faire foi à Saint-Germain, et partout où il appartiendroit, qu'il avoit été trois jours à Fitz-James; ce que M. le maréchal n'eut garde de lui accorder, étant ennemi déclaré de toute fraude et supercherie.

Le raisonnement qu'on fait sur cette aventure est que le véritable Châteauneuf étoit allé *incognito* à une certaine ville sur la frontière de Flandre, pour

s'aboucher avec une personne de distinction avec laquelle on prétend qu'il a d'étroites liaisons. Cependant les relations qui nous viennent de pays si éloignés sont d'ordinaire assez incertaines; ainsi cette nouvelle, quoique fondée sur des conjectures assez apparentes, ne laisse pas d'avoir besoin de quelque confirmation. Ce même jour les membres de l'élection de Clermont, au nombre de sept, vinrent, en habits noirs et en perruques traînantes, saluer M. le maréchal, qui les reçut sur le pont de son fossé. Monsieur le premier élu, qui portoit la parole, après un exorde très éloquent, le supplia très humblement de prendre la ville sous sa proctection, contre les vexations continuelles d'une puissance supérieure et voisine, qu'on n'osoit nommer; à quoi son excellence leur répondit avec beaucoup de gravité; et lesdits députés s'en retournèrent très contens d'un si gracieux accueil.

Ce même soir on fit rapport à madame qu'on avoit détourné un cerf dans la forêt de la Garenne; sur quoi une des dames ayant demandé s'il étoit gros, le courrier assura qu'on n'avoit de long-temps vu de si belle bête; ce qui leur donna une grande joie à toutes.

Le lendemain, M. le maréchal s'étant privé de ce divertissement en faveur d'un seigneur étranger à qui il donna sa place, les dames se mirent en habit de chasse, d'un air galant et magnifique, et prirent leur route vers le rendez-vous où le déjeûner les attendoit.

Ce seroit ici le lieu de faire la description de cette partie de plaisir; mais, comme un des membres de l'académie des beaux esprits de Clermont en a fait une relation particulière, on a cru qu'il ne seroit pas hors de propos de l'insérer dans ce supplément.

RELATION D'UNE PARTIE DE CHASSE.

Près du marquisat de Nointel,
Vers un bois nommé la Garenne,
S'étend une riante plaine
Où jadis le preux Béchamel
Coucha maints cerfs dessus l'arène.
Là, quelques gazons verdoyants
Servirent de table et de nappe
A mille ragoûts différents
Que don Rivier, en vrai satrape,
Avoit fait préparer pour ces objets charmants.
Mais leurs divinités, à la chasse fidèles,
Sans s'amuser à ce festin,
Que l'on avoit servi pour elles,
Mangèrent deux croûtes de pain,
Et burent trois verres de vin,
Comme auroient fait simples mortelles.

Le déjeûner fini, les chasseurs, pour lancer le cerf, s'enfoncèrent dans le bois avec tout leur attirail, tandis que les dames firent poster leurs carrosses à quelque distance de là, ne jugeant pas à propos de monter sur leurs superbes chevaux avant qu'on eût donné le cerf aux chiens, outre que l'Aurore sem-

bloit s'être mise en coiffe et en écharpe dès le matin, tant l'air étoit encore sombre! Oui,

Le soleil étoit en chemin,
Sans que l'amante de Céphale
Eût fait briller son air serein
Devers la rive orientale;
Et Flore sa jeune rivale,
Sans lis, sans roses, sans jasmin,
Parut un peu défaite et pâle;
Car tout leur éclat, ce matin,
Étoit dans le carrosse avec la maréchale,
Et les deux nymphes de son train.
Mais, écoutez: Si, pour la rime,
J'ai mis dans son train les attraits
De ces deux illustres objets,
Qu'on ne m'en fasse pas un crime:
A Clermont on en use ainsi,
Pour peu que la rime nous gêne;
Car du reste on sait, Dieu merci,
Que l'une et l'autre, en souveraine,
Peut régner partout, comme ici.

On avoit fort parlé d'un gentilhomme âgé de cent ans, qui se plaisoit encore à la chasse.

Les dames tournèrent les yeux de toutes parts, dans l'espérance qu'il se seroit mis dans quelque litière, pour en avoir encore le plaisir ce jour-là, lorsque le cri des chiens leur en ôta la curiosité, pour donner leur attention à plusieurs chasseurs qui parurent dans ce moment, et entre les premiers,

Certain piqueur, qui de Nestor
Egaloit presque les années,
Retroussant un vaste castor,

Rendit les dames étonnées ;
Mais on le fut bien plus encor
Par ses façons déterminées.
De la meute tout le plus près,
Ce patriarche infatigable,
Cet antique perce-forêts,
Par les plaines et les marais
Poussoit sa rosse redoutable.

Ce spectacle nouveau donna de l'admiration aux dames, aussi bien qu'un grand benêt de piqueur qui portoit un cor de chasse dont il ne savoit pas sonner; ce qui scandalisa tellement une des dames d'honneur, qu'elle lui dit qu'il étoit bien impertinent de galoper tout le jour avec une machine dont il ne savoit que faire.

Dans ce moment le soleil, écartant insensiblement les nuages qui l'enveloppoient, voulut faire sa cour à nos divinités; et voici comment :

Quoiqu'il se fût mis de son mieux,
Et qu'au milieu de sa carrière
Il fût brillant et radieux,
Il savoit que de leurs beaux yeux
Sortiroit bien plus de lumière
Qu'il n'en répandoit dans les cieux.
C'est ainsi que souvent, d'une façon galante,
On voit à Saint-Germain le lumineux Phébus
Comparer, au matin, sa lumière naissante
Avec la figure brillante
De la déesse *In-nubibus*,
Pour la rendre encor plus charmante.

Quoi qu'il en soit, il parut devant nos dames entre

une et deux heures ; mais le cerf, pour des raisons qu'on ne sait pas, n'osa paroître sitôt devant elles. Il fallut donc qu'elles se portassent dans une autre plaine entre deux bois qui la séparoient, de l'un desquels il s'avisa de sortir après quelque temps, ne pouvant plus résister à la curiosité de voir tant d'appas, au hasard de ce qui pourroit en arriver ; mais mal lui en prit, aussi bien qu'à plusieurs autres qui valoient mieux que lui, et qui s'étoient abandonnés au plaisir fatal de les regarder. Dès ce moment, la tête lui tourna tellement, que le pauvre animal ne savoit plus où il en étoit :

Jadis le seigneur Actéon,
Dans une pareille aventure,
Eprouva qu'il ne fait pas bon
Lorgner de ces objets d'immortelle nature ;
Car, si l'on n'y perd pas, comme lui, la figure,
On y perd du moins la raison.

Les dames qui lui virent traverser la plaine à toutes jambes, le trouvèrent très bien pris dans sa sa taille, et furent touchées de la peine qu'on lui donnoit. Cependant elles ne laissèrent pas de s'impatienter de ce que les chiens tardoient tant à le suivre ; et, dès qu'ils parurent, elles s'empressèrent, toutes à la fois, à montrer aux chasseurs les endroits par où il avoit passé.

On ne sait pas bien ce qu'il fit dans le bois, car il ne savoit plus ce qu'il faisoit lui-même ; mais il en ressortit au bout d'une demi-heure, et vint pas-

ser. toutes ses misères en revue devant elles. Il étoit tout essoufflé ; il tiroit la langue, que c'étoit une pitié ; les chiens étoient à ses trousses, et, pour comble de disgrâce, le manteau du cocher le poursuivit à toutes jambes ; nous disons le manteau du cocher, car celui qui le portoit alors n'a pas coutume d'aller si vite.

Ce fut alors qu'un nouvel attendrissement intéressa les dames pour lui. Le pauvre cerf! disoit chacune à part ; que ne donnerois-je pas pour qu'il pût échapper ? Cependant, ajoutoient-elles, le coquin va encore bien vite, et il est à craindre qu'on ne le prenne pas. Tandis qu'on parloit ainsi de lui, le malheureux s'étoit réfugié dans l'autre bois, où, s'étant fait battre quelque temps, il eut enfin recours à sa dernière ressource, qui étoit de chercher à se lancer dans quelque rivière :

> Mais, hélas! par un sort fatal,
> Dans ce pays cruel où les chiens sont barbares,
> Les rivières sont assez rares,
> Et bien loin étoit tout canal.

Il sortit pourtant pour la dernière fois des lieux qui l'avoient vu naître, et où il avoit si doucement passé ses premières années ; mais, comme il en sortit par un endroit opposé à celui où nos dames l'attendoient, la chasse s'éloigna sans qu'elles s'en fussent aperçues ; et, n'entendant plus le cri des chiens, elles firent plusieurs raisonnements sur la destinée du pauvre cerf. Les unes espéroient qu'il s'étoit sauvé ;

les autres, jugeant qu'il avoit fini ses jours dans le bois, plaignirent tendrement ses malheurs, ravies de n'avoir pas été témoins de sa misérable destinée; mais elles ne laissèrent pas de trouver mauvais que les chasseurs ne les y eussent pas appelées.

Sur ces entrefaites un courrier, dépêché par ces mêmes chasseurs, vint leur annoncer qu'il étoit aux abois auprès d'un petit ruisseau, à l'entrée du prochain village. A cette nouvelle, leur parti fut bientôt pris; la pitié fit place à l'ardeur de la chasse; le cocher eut ordre de les mener à toute bride; et, dès que le terrain ne permit plus d'avancer en carrosse, les voilà à sauter à terre sans l'aide de leurs écuyers, et à faire les plus merveilleuses enjambées qu'on vit jamais; et cela par un terrain marécageux, où jamais divinités n'avoient mis le pied avant elles, et où celles-ci étoient souvent dans la boue jusqu'à mi-jambe:

Nouvelles fleurs, selon l'usage,
Alloient naître dessous leurs pas;
Mais elles ne voulurent pas
S'arrêter un moment pour ce nouvel hommage,
Dont elles firent peu de cas,
Et coururent vers le village
Pour goûter le plaisir sauvage
De voir le cerf à son trépas.

Ce fut là qu'elles trouvèrent ce noble animal, la tête haute, quoique blessé de deux grands coups d'épée dans les flancs, d'où le sang couloit à gros

bouillons. Il étoit au milieu d'une infinité de chiens acharnés à sa perte, qui crioient comme des possédés; mais dont le plus hardi n'osoit pourtant mettre la main sur lui. Ce fut là, dis-je, que, tournant noblement la tête de tous côtés, sans voir un seul ami dans cette multitude de spectateurs, il envisagea la mort d'un œil ferme, aussi bien qu'une multitude d'hommes, de femmes et de petits enfants à qui jamais il n'avoit fait aucun déplaisir, et qui sembloient pourtant aussi animés à sa perte que s'il eût été le plus grand scélérat de l'univers. Le spectacle étoit touchant; aussi eussiez-vous vu nos dames accablées de douleur et d'attendrissement: aux unes le cœur battoit de pitié; aux autres les genoux trembloient de saisissement; enfin, elles fondoient toutes en larmes; mais pas une ne voulut détourner les yeux d'un spectacle si touchant et si digne de toute leur compassion.

Mais, quoique le cas soit étrange,
Ce n'est pas une nouveauté;
Car de tout temps chaque beauté,
Et qu'il soit dit à sa louange,
Eut dans le fond du cœur un bizarre mélange
X De tendresse et de cruauté.

Elles en avoient donc la plus grande pitié du monde; mais elles avoient encore une plus grande envie de le voir expirer au milieu des tourments qu'on lui fit souffrir; et elles eurent bientôt contentement. Cependant c'est un récit qu'il est bon

d'épargner au lecteur, qui ne pourroit s'empêcher de donner quelques larmes aux circonstances dont les prodiges de valeur et les derniers soupirs du pauvre cerf furent accompagnés ; mais nous ne saurions nous dispenser d'ajouter à ce récit quelques réflexions qu'un des assistants fit dans cette occasion.

Un personnage à face blême,
Que les destins ont rendu serf
D'une indifférente qu'il aime,
En soupirant dit en lui-même :
Hélas ! ce misérable cerf
De mes souffrances est l'emblême.
Tous les maux que lui font les chiens,
Eternellement sur sa voie,
Et dont il doit être la proie,
Si vous les comparez aux miens,
Ne sont que des sujets de joie.
Car jusqu'à ce funeste jour,
Où la fortune par caprice,
Et les chiens courants par malice,
L'ont persécuté tour-à-tour,
Sultan des forêts d'alentour,
Jamais biche, pour son supplice,
Ne s'arma de rigueurs dont la fière Clarice
Répond à mon fidèle amour.
Oui, quelle que soit votre peine,
Pauvre cerf! dans ce sort fâcheux,
Jadis au récit de vos feux,
Votre maîtresse fut humaine :
J'en connois de plus malheureux.

Dans ces moments impitoyables
Vous n'avez repos ni demi;

Destins pour vous sont implacables;
Beautés, hommes et chiens, tout vous est ennemi;
Mais vous avez joui de cent jours agréables,
Et les nuits vous avez dormi:
J'en connois de plus misérables.

C'est ici que finit la relation de l'académicien de Clermont. Il seroit à souhaiter que la même plume eût été employée à faire le récit des fêtes et des divertissements qui, se succédant chaque jour, durèrent jusqu'au retour de ces illustres personnes à Saint-Germain. On auroit vu M. le maréchal, le 19 du mois, chassant autour de ses canaux, tuer deux carpes d'une prodigieuse grandeur d'un seul coup de fusil, au grand étonnement de la noblesse qui l'accompagnoit, et principalement d'un seigneur de bel air, qui s'étoit depuis peu fait habiller à Clermont. Cet historien, fidèle jusque dans les moindres circonstances de ses récits, auroit particularisé dans ses relations l'incroyable pêche qui se fit le lendemain dans les étangs, canaux et viviers de Fitz-James, où madame la maréchale, dans un char à la romaine, tiré par certains animaux habillés en laquais, parut avec plus d'éclat qu'Amphitrite ou Thétis au milieu de leurs Néréides. Mais l'éloquence dudit académicien auroit triomphé dans le détail de la fête du jour suivant, 22 de ce mois. C'étoit une chasse au loup, où les dames, montées sur de nobles et légers coursiers, à cause de ces bêtes féroces, charmèrent ou plutôt éblouirent par leur

bonne mine sept ou huit cents chasseurs armés de fusils, qui poursuivoient les hôtes furieux des bois d'alentour. On se contenta de faire mourir deux loups seulement, pour servir d'exemple aux autres, ayant ordonné d'en attacher les têtes au gibet, tant de la place publique de Fitz-James, que sur ceux des grands chemins entre Amiens et Clermont.

RELATION

D'UN

VOYAGE EN MAURITANIE.

Vous qui partagez dans mon cœur
Avec un autre objet une tendresse égale,
Et préférez aussi votre aimable rivale
A votre tendre serviteur,
Marquise, quand l'hôtel d'Irlande
Vous vit dans le premier couplet
Dont vous reçûtes l'humble offrande,
On vous y connut trait pour trait;
Et, quoique la foule fût grande
Où chaque belle avoit son fait,
On approuva votre portrait;
Et, le voyant dans cette bande,
On fut de vous plus satisfait
Que quand, pour aller en Hollande,
Vous partîtes d'Aix en secret;
Mais laissons ce voyage, et souffrez qu'on vous mande
Celui d'un pays si parfait,
Qu'on diroit que la sage Urgande
Par ses enchantements l'a fait.

Le troisième jour de mars de l'année dite de *la grande Omelette*, quatre princes, curieux de voir

les merveilles qui ne se trouvent que dans les climats éloignés, s'embarquèrent dans un superbe vaisseau, nommé *le Visionnaire;* et, quittant le triste voisinage du port Bastillan, cinglèrent en haute mer par un vent favorable, et dressèrent leur course vers les côtes de Mauritanie. Ces princes étoient le prudent Renardius, Victorin le Chevelu, Griffonio de la Forêt, et le triste Marc-Antonin.

Ayant doublé le promontoire du Trône, ils côtoyèrent certains rivages le long desquels s'étend la vaste enceinte du palais Vinceniade. A cette vue, le sage Renardius ne put s'empêcher de pousser quelques soupirs; et, quoiqu'on fût trop poli pour lui en demander la cause, on sut de lui qu'un certain enchanteur avoit autrefois transformé ce palais en prison, et qu'il y avoit long-temps tenu l'invincible aïeul du prince de Mauritanie.

Tandis qu'on rendoit grâces à Dieu de ce que la race de ces maudits enchanteurs étoit exterminée, plusieurs dauphins et quelques merluches, que le prince Griffonio prit pour des cerfs et des biches, se mirent à badiner autour du navire.

Cela fit naître une dissertation curieuse sur la nature des poissons; et, comme ces princes étoient fort savants, ils dirent de très belles choses sur le doute que l'un d'eux proposa; savoir: si la mer étoit faite pour les poissons, ou les poissons pour la mer? Pendant qu'on agitoit cette question avec chaleur, le navire s'arrêta tout d'un coup, et surprit les

disputants par la nouveauté du prodige; car, quoique le vaisseau fût immobile, le vent souffloit, et toutes les voiles étoient tendues.

On crut d'abord que quelque rémora, pour se divertir de l'étonnement des nautonniers, leur jouoit ce tour; mais, comme on mettoit un plongeur en mer pour s'en éclaircir, le pilote se mit à deux genoux, et confessa que le nain du prince Chevelu, ayant perdu les bottes de son maître, l'avoit conjuré de jeter l'ancre, tandis qu'il les iroit chercher.

En attendant son retour, les quatre princes firent de belles réflexions sur l'instabilité des grandeurs humaines, au sujet de cet événement, avec des remarques tout-à-fait recherchées sur l'utilité des bottes en pleine mer.

Marc-Antonin assura que le mélodieux Arion étoit botté quand le dauphin le porta vers la terre, quoique les Dictionnaires de Bayle et de Moréry ne fissent aucune mention de bottes dans cette aventure. Sur ces entrefaites, celles de Victorin étant retrouvées, on leva l'ancre; et, malgré ce petit retardement, on gagna le rivage fertile de la Mauritanie, sur le point que le dieu du jour alloit passer la nuit dans l'humide palais de la déesse Thétis.

Dès qu'on fut débarqué, l'on fut dans un grand étonnement de ce qu'une si courte navigation n'avoit pas été plus longue; mais le pilote assura que tous ceux qui s'embarquoient dans *le Visionnaire* étoient sujets à ces sortes d'étonnements.

Tandis que les trois autres princes se rendoient au palais du prince de ces lieux, Griffonio fut rendre la première visite à messieurs ses chiens, avec lesquels il avoit conservé de grandes liaisons.

Dès qu'on fut un peu remis des fatigues du jour, on commença les divertissements de la nuit. On servit, et le repas fut digne de la magnificence du prince, et de l'appétit immodéré de ses illustres hôtes.

Ils commençoient à le déployer, quand on vit entrer le satrape Verre-de-Vin; une tartane, dont la vitesse égaloit celle des oiseaux, l'avoit passé de l'isle Bouillonnante. On connut à son air qu'il étoit chargé de quelque chose d'important, et chacun se mit à le questionner de toute sa force; car, quoique les princes fussent grands mangeurs, ils étoient encore plus grands politiques. Ainsi, voyant bien qu'il ne s'agissoit pas d'une bagatelle, ils lui demandèrent comment se portoit le danseur de corde qu'on avoit tué d'un coup de pistolet.

Le satrape avoit l'esprit pénétrant; et, comme il étoit de la dernière conséquence de répondre juste à des princes si clairvoyants, il leur dit que le pontife Abeille soutenoit toujours que la mort et le trépas ne signifioient pas la même chose.

Cette réponse mit une merveilleuse consternation dans l'assemblée; d'un côté, l'on voyoit la conséquence du fait; et de l'autre, son embarras.

Chacun y rêvoit profondément, sans imaginer

aucun expédient capable d'en lever les difficultés, ou d'en éclaircir le mystère, lorsqu'un des princes se mit à chanter les paroles suivantes, sur l'air fameux de *Réveillez-vous, belle endormie* :

Gens doctes en philosophie
Dans leurs écrits assurent fort
Que, la mort nous ôtant la vie,
Le trépas nous donne la mort.

Or écoutez une merveille,
Que ces docteurs ne savoient pas ;
C'est que la mort du grand Abeille
Ne sauroit être son trépas.

Ces couplets furent regardés de toute la compagnie comme une espèce d'oracle qui développoit la proposition, et n'y laissoit plus rien de problématique.

On les écrivit sur des tablettes de cèdre, et les ayant envoyés par un brigantin à l'isle Bouillonnante, on se sépara d'assez bonne heure cette première nuit.

Le lendemain chacun fit ce qu'il voulut; les chasseurs montèrent à cheval; les cœurs tendres restèrent au palais, pour s'abandonner différemment à la douce habitude de leurs rêveries. Sur le soir, la compagnie s'étant rassemblée, toutes sortes de jeux précédèrent le festin. On le servit, on se mit à table; et, chacun voulant rendre compte des diverses occupations de la journée, Griffonio dit qu'on avoit couru

le dauphin sur un bras de mer, appelé la forêt de Livry, peut-être pour se moquer de la mauvaise plaisanterie d'Horace dans son Art poétique; car il ajouta que les chiens avoient pris un cerf dix-cors, dont il prétendit montrer le pied gauche. Un valet de limiers lui soutint que c'étoit le pied droit; sur quoi son altesse de La Griffonnerie se mit dans une colère tellement altérée, qu'elle fut obligée de boire quinze ou seize grands coups de suite pour se remettre.

On donna le troisième jour à la poésie. Le prince de Mauritanie et son ministre pour les affaires du Parnasse travaillèrent à dresser un manifeste en vers, qu'on dépêcha le même jour par une frégate légère à la princesse Mainalide.

Le quatrième jour, on en eut une réponse, que le prince Griffonio critiqua sur certaines expressions qu'il n'entendoit pas. On ne laissa pas de faire une réplique à cet ouvrage, qu'il ne put désapprouver, parce qu'il ne la vit pas.

On pressoit cependant le désolé Marc-Antonin de faire quelque effort malgré son rhume; car, voyant qu'il passoit les journées à charbonner les murailles tantôt d'une M, qu'il environnoit de lacs d'amour, tantôt d'un C, qu'il embellissoit de cœurs navrés, on s'imagina qu'il étoit un peu poëte; mais il n'étoit qu'amoureux; il se promenoit tristement, parloit tout seul, demandoit à boire quand il avoit faim, et de la moutarde quand il avoit soif; enfin c'étoit

la plus grande pitié du monde de voir les pauvretés où l'amour l'avoit réduit.

Quand on lui demandoit l'explication des beaux ouvrages dont il ornoit les murailles et les cheminées, sa réponse étoit, que l'M vouloit dire marquise, et le C comtesse, deux fées de Germanie, qui s'étoient donné la peine de l'enchanter ; que l'une s'appeloit Arthuriane, et l'autre Ploydonie.

Ce sont, disoit-il, deux sorcières
Dont rien n'égale le pouvoir,
Et qui, du matin jusqu'au soir,
Enchantent de mille manières :
Gardez-vous, princes, de les voir ;
Vos libertés n'y tiendroient guères.

A ces mots, il se mettoit à pleurer comme un enfant ; il étoit aisé de juger, à tout cela, qu'il avoit la cervelle démontée. Mais, comme la folie d'amour fait d'ordinaire naître celle des vers, on crut qu'il pourroit être assez fou pour en faire, d'autant plus qu'il avoit des moments de vivacité dont on espéroit quelques saillies.

Mais, hélas ! si Marc-Antonin
Paroissoit quelquefois en vie,
Il le paroissoit bien en vain.
Grâce aux nymphes de Germanie,
Son âme étoit à Saint-Germain,
Et son corps en Mauritanie.
Sitôt qu'on voyoit le soleil,
Les deux objets de sa tendresse
Se présentoient à lui sans cesse ;

Et, brûlant d'un amour pareil
Pour l'une et pour l'autre déesse,
Pendant les heures du sommeil
Il entretenoit la comtesse,
Et la marquise à son réveil.
Il disoit : Belle Ploydonie,
Mon cœur vous aime à la folie,
Il veut mourir sous votre loi ;
Et dans la même rêverie
S'écrioit : Reine de ma vie,
Arthur, ayez pitié de moi !

Dans un état si ridicule, le plus court eût été de le laisser en repos ; mais on ne le voulut jamais ; et, voyant qu'on ne cessoit de le persécuter, il écrivit un journal du voyage pour la marquise, et fit pour la comtesse une description en vers du palais de Mauritanie, avec un abrégé des mœurs, coutumes, et différentes religions des habitants du pays. On en tira quelques copies, qui se vendent à juste prix chez les libraires du Pont-Neuf.

Le cinquième jour, on vit aborder trois gros bâtiments chargés de princes tributaires, qui venoient rendre leurs hommages au souverain de Mauritanie.

Le sixième, ils s'en retournèrent.

Le septième, grande chasse et long souper.

Le huitième, on ne fit que baguenauder, c'est-à-dire, on fit quelques couplets et quelques impromptus.

Le neuvième, on reçut un courrier de la princesse Mainalide, avec un nouveau détachement de vers.

La question fut d'y répondre ; car Victorin le Chevelu, faute d'autre monture, s'étoit mis sur le Pégase de la grande écurie, et le pauvre cheval avoit été si rudement mené pendant la dernière chasse, qu'il pouvoit à peine mettre un pied devant l'autre ; si bien que le secrétaire du département poétique fut contraint de faire sa dépêche à terre, et d'expédier quelques rimes à pied, pour répondre à celles du dernier envoyé.

Le lendemain, on s'embarqua, quoique avec un regret extrême ; et, après quelques heures de navigation, on découvrit les premières terres de l'Europe.

Ainsi finit ce beau voyage ;
Et, quoique les événements
N'y soient pas mis dans l'étalage
Où les mettent certains romans,
Peut-être que leur badinage
Pourra vous amuser pendant quelques moments,
Et je n'en veux pas davantage.

LETTRES ET ÉPÎTRES.

LETTRE

DE M. DE LA CHAPELLE A HAMILTON.[1]

O TOI qui sur l'Hélicon voles,
Et qui, dans tes essors divers,
Près des Muses, que tu cajoles,
Sûr de toi, jamais ne te perds;
Toi qui, dans des aimables vers,
Maître du sens et des paroles,
Ne connois point les tristes fers
Sous qui, dans des écrits frivoles
Que tracent mille auteurs pervers,
De notre siècle les idoles,
Gémit et marche de travers
La raison sur des rimes folles,
Apprends-moi l'art de badiner
Sans ramper et sans me gêner!
De tes cadences accouplées
Apprends-moi l'art miraculeux;
Comment en rimes redoublées,
Vingt fois avec un tour heureux
A nos oreilles rappelées,

1 Le succès de l'*Épître au comte de Grammont* ayant attiré à l'auteur les compliments de plusieurs personnes, nous croyons devoir les réunir tous ici avec les réponses d'Hamilton.

Un vers court et pourtant nombreux
Enferme un sens noble et nerveux.
Loin des expressions enflées,
On voit dans tes plus simples jeux
Toutes les grâces assemblées.
De ce style vif et serré,
Qu'on crut par la parque cruelle
Avecque Chapelle enterré,
L'honneur par toi se renouvelle.
Pour moi, qu'une muse rebelle
A d'un autre vin enivré,
Si, dans une route si belle,
Sur les pas d'un guide fidèle,
Je suivois le chemin montré,
Bien loin d'aller jusqu'à Chapelle
Dont la voix au sommet t'appelle,
Je ne joindrois pas Bachaumont
Dans les routes du sacré mont.

Les rimes redoublées sont de véritables routes pour moi; souffrez, monsieur, que j'en sorte, et que je me mette dans le chemin uni de la prose.

Vous savez que les deux auteurs des rives de la Garonne ne sont pas les seuls à qui le hardi dessein d'écrire l'histoire du comte de Grammont soit venu dans l'esprit. Libre des occupations sérieuses auxquelles un devoir plus pressant m'attache, si j'avois eu

La main qui crayonna
L'âme du grand Pompée, et l'esprit de Cinna,

j'eusse voulu l'employer à peindre l'inimitable comte de Grammont.

Je doute encor que cette main,
Dans le caractère romain
En traits excellents si fertile,
Pour cet autre nouveau dessein
Se fût trouvée assez habile.

Les grâces naïves, les actions sublimes, les merveilles du courage, les vivacités de l'esprit, les souplesses du courtisan, les hardiesses de l'amant, les entreprises du guerrier, les vues du politique, le jeu, l'intrigue de la cour, la galanterie, la guerre, occupations d'une très longue vie, les fautes et les traverses souvent plus heureuses que les prospérités même et que la bonne conduite, les défauts aussi admirables que les vertus, un mélange de qualités opposées et d'aventures extraordinaires, forment dans le comte de Grammont un caractère rare et singulier, que je ne crois pas qu'il soit possible de bien représenter.

Vos auteurs gascons ont délibéré sur le choix du style dont il falloit se servir pour écrire cette surprenante histoire; pour moi, j'ai souvent songé à quel héros de l'antiquité on pourroit comparer ce héros de notre siècle.

Mécène s'est quelquefois présenté à mon esprit: l'amitié d'un autre Auguste plus grand que celui de Rome; l'extraction presque pareille et comme royale en l'un et en l'autre; la prodigalité du François, même quand il étoit pauvre, assez approchante de la libéralité du Romain; un autre Horace en vous,

digne assurément d'être comparé à celui de Mécène; toutes ces ressemblances m'ont souvent frappé; mais je trouve dans Mécène je ne sais quoi de trop sérieux pour le comte de Grammont. Je crois que Mécène étoit triste; c'étoit un philosophe plein de soucis, et toujours occupé de sa fortune; il avoit de l'esprit, il disoit de belles choses, il aimoit les lettres, il étoit savant; mais je ne crois pas qu'il fût vif et plaisant comme le comte de Grammont.

Ne seroit-il point mieux de comparer le comte à Pétrone, cet homme né pour les plaisirs, qui vivoit dans une volupté si spirituelle;

Qui passoit les jours à dormir,
Et les nuits à se divertir.

Quelqu'un dira que le comte de Grammont ne dort ni nuit ni jour; mais il faut bien que le proverbe se vérifie, et que toute comparaison cloche en quelque chose. Pétrone étoit, comme le comte de Grammont, maître de la politesse et arbitre du bon goût, diseur de bons mots, railleur souvent dangereux. Vous savez comme il mourut.

Nul ennuyeux
N'osa se montrer à ses yeux;
Ses oreilles n'étoient pas faites
Pour les entretiens sérieux.
Tranquille en d'aimables retraites,
Et dans sa mort délicieux,
Se faisant lire des sornettes,
Avec de douces chansonnettes,

Par des concerts harmonieux
Il fit au monde ses adieux.

Mais enfin il mourut, dira encore quelqu'un; et le comte de Grammont, en cela bien différent de Pétrone, nous assure que pour lui il ne mourra jamais. La comparaison n'est pourtant pas si défectueuse en ce point; car, quoique je commence à croire que véritablement le comte de Grammont vivra toujours, nous n'avons pas laissé de le voir déjà deux ou trois fois badiner avec la mort; nous l'avons vu, dans ces moments si tristes pour les autres hommes, toujours libre et enjoué; non que le comte de Grammont ne soit un très bon chrétien; mais il n'en veut point faire les derniers devoirs prématurément.

Enfin, soit qu'il doive mourir un jour, soit que, comme il l'a résolu, il doive être éternel sur la terre, la postérité n'aura de lui, non plus que de Pétrone, que des fragments.

Parmi ces fragments on lira avec bien du plaisir la lettre des deux écrivains de la Garonne; je ne doute pas qu'on ne démêle aisément celui qui leur a servi de secrétaire, et qu'on ne pense, comme moi, que la Tamise fait une restitution à la Seine, et lui donne en vous un autre Saint-Evremond. Je suis, monsieur, votre très humble, etc.

LA CHAPELLE.

RÉPONSE

A M. DE LA CHAPELLE.

Que maudits soient les deux Gascons
Qui se sont avisés d'écrire
Les fatigants brimborions
Que chacun est si las de lire;
Tandis que, malgré les raisons
D'un protecteur qui les admire,
On ne peut s'empêcher de rire
De leur ouvrage et de leurs noms!
Quoi! tant que la journée est longue,
On croira, sans être importun,
Pouvoir présenter l'Espalongue,
Et relire cent fois Peyrun!
C'est ainsi que leur secrétaire,
Car vous voulez que je le sois,
S'est récrié toutes les fois
Que quelque lecteur en colère,
Ou que le copiste aux abois
L'avoient touché de leur misère.

Mais, Monsieur, il n'est plus question de tout cela, et nous respirons depuis l'arrivée de votre lettre; elle est venue délivrer le public d'une oppression manifeste. On ne présente plus l'autre comme une estocade à tous venants; car on vient arracher la vôtre des mains du comte de Grammont, pour la lire et pour la copier.

Elle est si charmante d'elle-même, et si flatteuse pour moi, que j'y ai d'abord été pris; et j'ai cru de bonne foi que vous pensiez une partie des choses que vous disiez à mon avantage, sans faire réflexion que c'étoit pour vous-même que vous aviez eu la bonté d'étaler ce qu'il y a de plus gracieux dans le tour et l'harmonie des vers, et ce qu'il y a de plus élégant, de plus pur et de plus noble dans l'autre genre.

Le comte de Grammont en est si transporté, que messieurs de la Garonne ne lui sont plus de rien: mais permettez-moi de vous dire que je me suis révolté contre le penchant qui nous entraîne toujours, lorsque des louanges, tout outrées qu'elles puissent être, nous viennent d'une bonne main.

Vous parlez dignement du comte de Grammont,
De son mérite et de sa race;
Mais à moi, de me dire en face
Que j'habite le sacré mont,
Et que je suis de la côte d'Horace!....
Épargnez vos amis, de grâce;
Ils savent trop bien ce qu'ils sont,
Pour avoir seulement l'audace
De regarder Saint-Évremond.

J'ai fait la première lecture de votre lettre au comte, selon votre intention; cela n'a point fait de tort à l'éclaircissement des faits; car, quoiqu'il n'ignore rien, comme vous savez, le peu de commerce qu'il a depuis quelque temps avec les Romains

dont vous faites mention, les avoit un peu déguisés dans son esprit; et il a été bon de lui donner une idée un peu plus particulière que vous ne faites des gens à qui vous le comparez. Au reste il vous sait si bon gré de ce que vous venez de faire pour lui, qu'il est bien résolu de ne vous donner ni paix ni trève que vous n'ayez tenu la première parole que vous lui avez donnée. Il est ravi de voir, par cet échantillon, qu'il n'y a que vous qui soyez capable de le mettre dans un beau jour. Il trouve, par votre lettre, que Mécène et lui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, principalement par la confiance et la faveur du maître. Il n'a pas si bien compris par quel endroit ils étoient tous deux d'extraction royale; et j'ai été obligé, pour l'en éclaircir, de lui dire en propres termes :

Mœcenas, atavis edite regibus,

après quoi il l'a compris sans difficulté. Il s'en tient donc à cette ressemblance, et fait un cas infini du premier ministre d'Auguste, parce qu'il aime et qu'il honore tous les ministres.

Mais, quant à votre ami Pétrone,
Il dit que c'étoit un vaurien,
Et que dans ce siècle chrétien,
Où veuves ne bougent du prône,
Et se montrent femmes de bien,
On auroit brûlé sa matrone.

Il estime infiniment l'agréable et brillante pein-

ture du dernier adieu que ce Romain fit au monde ; mais il trouve qu'un homme qui vouloit se donner du bon temps à l'article de la mort, n'avoit pas rassemblé tout ce qu'il faut pour cela dans les plaisirs que vous marquez :

Car vainement vous prétendez
Que sa fermeté fut si grande
Pour les fausses tranquillités
Qu'il affecta dans ces extrémités
Que chaque mortel appréhende.
On jouoit, dites-vous, chaconne et sarabande;
Rébecs et violons tendrement accordés
Faisoient aux doux plaisirs pour lui dernière offrande;
Il invoquoit Phébus, à qui vous commandez;
Et, recueillant des fleurs qu'ici vous répandez,
Il s'en faisoit une guirlande ;
Mais ses destins en vain se virent retardés
Par cette harmonieuse bande ;
Il n'avoit ni cartes ni dés.

Ainsi le comte de Grammont tient qu'un payen qui est mort si pauvrement, n'avoit jamais su vivre. Il tient aussi qu'il est à propos de faire à présent un mystère des véritables auteurs de nos deux lettres; et je crois que voici pourquoi :

Comme, dans ces écrits, on a quelque raison
De ne pas exposer son nom
A la critique, ou bien à l'injustice
Des confrères en Apollon ;
Le comte, heureux en artifice,
Dit, pour éloigner tout soupçon,
Que la première est d'un Gascon,

Et que la seconde est d'un Suisse,
Mais Suisse du premier canton.

Je ne vous fais point d'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre ; car, quoiqu'il y ait plusieurs jours que vous me l'avez adressée, je ne l'ai que d'avant-hier. Je suis, Monsieur, très sincérement votre très humble, etc.

LETTRE

DE M. DESPRÉAUX A HAMILTON.

Je ne devois dans les règles, Monsieur, répondre à votre obligeante lettre, qu'en vous renvoyant l'agréable manuscrit [1] que vous m'avez fait remettre entre les mains ; mais, ne me sentant pas disposé à m'en dessaisir, j'ai cru que je ne pouvois pas différer davantage à vous en faire mes remercîments, et à vous dire que je l'ai lu avec un plaisir extrême ; tout m'y ayant paru également fin, spirituel, agréable et ingénieux. Enfin, je n'y ai rien trouvé à redire que de n'être pas assez long ; cela ne me paroît pas un défaut dans un ouvrage de cette nature, où il faut montrer un air libre, et affecter même quelquefois, à mon avis, un peu de négligence.

[1] L'*Epître au comte de Grammont.*

Cependant, Monsieur, comme dans l'endroit de ce manuscrit où vous parlez de moi magnifiquement, vous prétendez que, si j'entreprenois de louer M. le comte de Grammont, je courrois risque, en le flattant, de le dévisager, trouvez bon que je transcrive ici huit vers qui me sont échappés ce matin en faisant réflexion sur la vigueur d'esprit que cet illustre comte conserve toujours, et que j'admire d'autant plus qu'étant encore fort loin de son âge, je sens le peu de génie que j'ai pu avoir autrefois, entièrement diminué et tirant à sa fin. C'est sur cela que je me suis récrié :

Fait d'un plus pur limon, Grammont à son printemps
N'a point vu succéder l'hiver de la vieillesse ;
La cour le voit encor brillant, plein de noblesse,
Dire les plus fins mots du temps,
Effacer ses rivaux auprès d'une maîtresse ;
Sa course n'est au fond qu'une longue jeunesse,
Qu'il a déjà poussée à deux fois quarante ans.

Je vous supplie, Monsieur, de me mander s'il est égratigné dans ces vers, et de croire que je suis avec toute la sincérité et le respect que je dois, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

DESPRÉAUX.

A Paris, le 8 février 1705.

LETTRE

DE L'ABBÉ DE CHAULIEU A HAMILTON.

Nous vous devons un compliment,
Pour nous avoir sur le Parnasse
Accordé si bénignement
Une très honorable place;
Mais très bien nous serions passés
Des brocards qu'avec la fleurette
Votre muse, en fine coquette,
Tout doucement nous a glissés. [1]
Bien loin d'en être courroucés,
C'est peu pour une muse angloise
Qu'un léger petit coup de dent;
Elle qui, ne vous en déplaise,
Aime le carnage et le sang.
Sur la Tamise Melpomène
Ne veut qu'horreur et que combats,
Et la cruelle ne craint pas
Souvent d'ensanglanter la scène.
Pour vous, dont le cœur, amolli
Par les doux accords de Thalie,
Nous fait voir un esprit poli
Dans les vallons de Thessalie,
Sous ces beaux arbres toujours verts
Vous apprîtes, dès votre enfance,
Et l'harmonie et la cadence

---

1 Voyez l'*Epître au comte de Grammont*.

Du dieu qui nous dicte les vers;
Mais c'est peu d'une politesse
Qui pourroit empêcher la Grèce
De regretter Anacréon;
Vous savez, sur un plus haut ton,
Faire leçons de politique,
Et plus sagement que Platon
Établir une république.
Je sais quelles seroient ses lois;
Mais laissons la chose publique
A traiter pour une autre fois,
Et trève de panégyrique.
Souvenez-vous bien seulement
Que devez à maître Clément
Réparation authentique,
Pour avoir fort injustement
Traité sa muse de gothique,
Elle qui, dans son enjoûment,
Sans être obscure ni caustique,
Sauroit bien faire une réplique
Aux rébus de vos campagnards,
Qu'on voit, à leur style rustique,
N'avoir rien lu que des Ronsards;
Jamais rien de ce badinage
De Chapelle et de Sarrasin
Qui répandoient sur leur ouvrage
Tout ce qu'ils eurent de divin.
Pour moi, de mon libertinage
Qui toujours ai fait vanité,
Dans des vers qui m'ont peu coûté
J'ai quelquefois, sur ma musette,
Chanté les amours et le vin;
Et, si j'étois moins libertin,
Je serois plus mauvais poëte.

LETTRE

A M. DE DANGEAU.

Certains Gascons, rimant au bord de la Gironde,
Vous doivent un remercîment
Pour l'écrit le plus obligeant
Et le plus gracieux du monde,
Dans lequel il vous plut leur faire un compliment. [1]
Mais en vain leur reconnoissance
Pour ce remercîment voulut se mettre en train;
Le dieu des vers, choqué de leur impertinence,
Leur dit: D'où vous vient le dessein
D'écrire à l'homme de la France
De qui le goût est le plus fin,
A qui les Sœurs ont mis en main
De vos ouvrages la balance,
Et qui seul a la confidence
Des secrets de mon art divin?
Demeurez donc dans le silence;
Et, pour remercîment, allez, un beau matin,

1 Il s'agit sûrement de ces vers de M. de Dangeau au sujet de l'*Épître au comte de Grammont:*

Pompe funèbre de Voiture,
Voyage tant vanté du fameux Bachaumont,
Badinages heureux du vieux Saint-Évremond,
Je ne vous fais aucune injure;
Vous devez céder sans murmure
A la nouvelle lettre au comte de Grammont.

Lui faire, à son lever, chacun la révérence.
Dans les lieux de sa résidence
Vous ne verrez point le chagrin,
Ni l'insolente médisance;
La politesse et l'élégance
Vous en montreront le chemin :
Allez, partez en diligence.

Vous jugez bien, Monsieur, que les deux Gascons se le tinrent pour dit; mais, comme des gens établis depuis long-temps dans l'indolence d'une retraite paisible, ont de la peine à prendre leur parti lorsqu'il est question d'en sortir, ils n'ont jamais pu se mettre en chemin avant les fêtes de Pâques; et, comme ils viennent par le coche, ils m'ont adressé cet écrit, avec une copie de la lettre qu'ils écrivent au duc de Berwick [1]. En attendant l'honneur de vous rendre leurs devoirs, trouvez bon que je m'acquitte de cette commission par madame la maréchale de Berwick, et que je prenne cette occasion pour vous assurer que personne n'est plus véritablement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

HAMILTON.

---

1 Cette lettre fait partie de la correspondance d'Hamilton avec le duc de Berwick.

RÉPONSE

DE M. DE DANGEAU.

Il n'est rien de plus joli que votre lettre au mylord, et j'en serois jaloux si j'avois les talents que me donnent vos Gascons. Mais, en vérité, Monsieur, je ne mérite point leurs louanges, et je vois votre gloire sans envie; car je ne suis point à portée d'entrer en concurrence avec les maîtres de l'art, en vers et en prose.

A nos meilleurs auteurs vous donnez tablature,
Et vous ressuscitez Sarrasin et Voiture,
Quand ils chantoient les faits du prince de Condé;
De ce fameux héros Berwick a l'encolure,
La démarche et le procédé;
Le Portugal intimidé,
Qui connoît déjà son allure,
Sera bientôt persuadé
Que l'on va punir son parjure.
Ce pronostic, je crois, n'est pas trop hasardé;
Almança m'est un sûr augure
Qu'ainsi le ciel l'a décidé.

Le comble du bonheur de M. le maréchal, c'est d'avoir un ami comme vous, qui sait, en badinant et en le grondant, lui donner des louanges si fines et si exquises. Elles ont été du goût de tous les

honnêtes gens qui sont à Marli. Je vous suis sensiblement obligé de m'avoir envoyé cette charmante lettre, et par la digne épouse du vainqueur. Tout commerce avec vous, Monsieur, et avec vos Gascons, me fera toujours beaucoup d'honneur et de plaisir.

LETTRE

A M. DE COULANGES.

Pontalie, le 8 juillet 1704.

On trouve assez mauvais ici que vous n'ayez pas donné le moindre signe de vie sur la dernière grâce que le comte de Grammont reçoit du roi; la comtesse vous en faisoit des reproches dans une longue lettre qu'elle avoit commencée : mais, trouvant la prose trop dure pour gronder un aussi petit homme, et aussi bon que vous êtes d'ailleurs, voici tout ce qu'elle a le courage de vous faire dire :

Est-ce au pays des Amadis,
De Cléopâtre ou de Cassandre,
(Où vous alliez rôder jadis)
Qu'il faudra maintenant vous prendre?
Ne sortirez-vous d'Ormesson
Qu'après la prochaine moisson,
Tranquille et paresseux Coulange?

Prétendez-vous faire vendange
Chez le bonhomme Polémon,
Plus goguenard qu'Anacréon?
Qu'on chante, qu'on boive, ou qu'on mange,
Votre esprit toujours de saison,
Rimant le maître et la maison,
Unit, par un rare mélange,
Le seul mérite à la louange,
Et les plaisirs à la raison.
Serez-vous donc le seul en France,
Ou du moins le dernier de tous
Qui vous rendiez auprès de nous
Dans cette aimable résidence,
Où l'agrément et l'indolenee
Sont rassemblés exprès pour vous?
D'une solitude riante,
Le jardin, les eaux et les bois
N'ont pas un endroit qui n'enchante,
Pas un seul oiseau qui ne chante
Comme chante un cygne aux abois;
Et de la nature innocente
L'art est partout soumis aux loix:
De ce lieu j'eusse fait le choix,
Quand on m'en eût offert cinquante
Plus magnifiques mille fois.
Coulange, élevez votre voix,
Dites combien j'en suis contente:
C'est un présent du plus charmant des rois.

On n'a garde de vous parler, après cela, de la manière obligeante et gracieuse dont il plut à sa majesté de nous faire ce présent. On vous connoît l'âme si touchée de ce qui fait plaisir à vos amis, que vous pourriez pleurer de tendresse; et ce n'est pas

ce qu'on veut de vous dans cette occasion : au contraire, il faut que votre esprit s'anime d'une vivacité nouvelle. Nous préparons une belle carrière aux talents lyriques de votre génie ; car, excepté la maison qu'il a fallu rétablir dans la dignité de son ancien titre, les beautés du dehors restent encore dans l'obscurité de leurs noms vulgaires. Venez-y donc remédier.

Venez ici dans vos chansons
Mettre en honneur nos palissades ;
Venez célébrer nos cascades,
Nos prés, nos ruisseaux, nos gazons,
Notre canal, nos promenades ;
Venez donner de nouveaux noms
Dans les refrains de vos ballades
Aux villages des environs.
Que la basse-cour ennoblie
Se transforme en ménagerie,
Pleine de mille oiseaux divers.
Mais, Coulanges, je vous supplie,
N'allez pas changer dans vos vers
L'antique nom de Pontalie,
Pour lui donner de ces grands airs.
C'est là que le comte à son aise,
Goûtant les douceurs du repos,
Cite son maître à tout propos,
Voit ce nouveau don, de sa chaise ;
Et, se remettant de ses maux,
Fait des récits et dit des mots,
Entre le fromage et la fraise,
Inconnus aux vieux Moulineaux.

LETTRE

A M. DE MIMURE.

A Sceaux, le 1er juillet 1705.

Mimure, qui dans la carrière
Où vous ont engagé l'honneur et le devoir,
D'une constance singulière,
Bravez du matin jusqu'au soir
La mort, la crotte, ou la poussière :
Vous, qu'il fait souvent si beau voir,
Dans l'oubli de toute glacière,
Apaiser votre soif guerrière
Sur le bord de quelque abreuvoir,
De quelque bourbeuse rivière,
Ou bien de quelque réservoir;
Qui passez mainte nuit entière
Sans vous coucher, sans vous asseoir,
Sans avoir fermé la paupière,
Et le matin sur la bruyère,
Animé du flatteur espoir,
D'une rencontre meurtrière,
Sans buffet, sans nappe, ou salière,
Mangez bénignement un morceau de pain noir.
O combien nous portons d'envie
A tous ces travaux glorieux!
Nous, qu'une fainéante vie,
Nous, qu'un repos délicieux,
Près d'Iris, Aminte, ou Sylvie,
Tiennent enchantés dans ces lieux.

Car enfin l'équitable Histoire,
Quand vous serez expédiés,
Vous autres, qui vers l'onde noire
N'allez jamais qu'estropiés,
De vos noms partout publiés
Saura conserver la mémoire,
En volumes bien reliés,
Tandis qu'au temple de la Gloire
Les nôtres seront oubliés.

Il est trop vrai, grâce à l'envie,
Que chez les injustes humains
Le nom des nouveaux écrivains
Ne dure pas plus que leur vie;
B...., à peine enseveli,
Parut aux bords de l'onde noire,
Et de ses vers enorgueilli,
Tenant encor son écritoire
Et ses Idylles de Marli,
Voulut passer l'eau sans en boire:
Mais Caron, ayant recueilli
Tous les fragments de cette histoire,
Jeta dans les flots de l'Oubli
Ce frivole appui de sa gloire:
Et de cet ouvrage aboli
Il n'est plus ici de mémoire.

Dieu garde de tout mal dans cette vie ceux qui sont menacés d'un pareil destin dans l'autre! mais cela ne nous regarde pas. Nous qui rimons pour rire, et pour faire rire les autres, ne trouvons point mauvais qu'on nous prenne pour ce que nous sommes. Au reste je vous écris d'un lieu où l'air est si épuré, que, si

je valois quelque chose, il ne me seroit pas possible de vous dire des pauvretés; on les a toutes bannies du commerce des lettres:

Car le sonnet à bouts rimés,
Avec ses agréments postiches,
L'anagramme et les acrostiches
Du bourgeois toujours estimés,
Chez le bourgeois sont renfermes
Parmi ses effets les plus riches;
Et dans cette cour supprimés
Vont sous campagnardes corniches
Sécher dans les poudreuses niches
De quelques recueils enfumés.
Après cette réforme heureuse,
Ne croiroit-on pas que dans Sceaux
Le bon sens dût être en repos,
Loin de l'habitude ennuyeuse
Du rébus et des jeux de mots?

Cependant il nous reste un certain volontaire
Qui me fait mourir de chagrin,
Enfant de la table et du vin,
Difficile et peu nécessaire,
Vif, entreprenant, téméraire,
Étourdi, négligé, badin,
Jamais rêveur, peu solitaire,
Quelquefois délicat et fin,
Mais tenant toujours de son père.

Ce n'est point une énigme du Mercure que je vous propose, quoique ce portrait en ait assez l'air; je parle d'un monstre, qui vulgairement s'appelle *Impromptu;* nous avons ici des gens qui ont le secret

de l'apprivoiser, et de lui faire dire les plus jolies choses du monde. Mais pour moi,

Au seul aspect de l'Impromptu
Je me sens troubler la cervelle;
La rime indomptée et rebelle
Me fuit, et Bacchus plus bourru
Qu'il n'est dans sa saison nouvelle,
Au lieu de m'échauffer, me gèle;
Interdit, morne, confondu,
En vain je m'excite et l'appelle,
Jamais il ne m'a répondu.
Et dans cette route nouvelle
Mon esprit rétif, abattu,
N'a pour rimer ni force ni vertu;
Non que d'une vulgaire audace
Je ne pusse, le verre en main,
Par un effort plat et soudain,
Sans rien emprunter du Parnasse,
Chanter Iris et le bon vin,
Et mettre leurs feux à la glace,
Dans quelque languissant refrain.
Tels couplets feroit le poëte
Qui rime aux Petites-Maisons,
Ou bien ces gentils compagnons
Qui, les fêtes à la guinguette
Regalant facile grisette,
Avec trois maudits violons,
Pour Toinon, Nicole, ou Perrette,
A bon marché font des chansons.
Mais je regarde avec surprise
Que, sur mille sujets divers,
On fasse sur-le-champ des vers
Que le dieu des vers autorise,

Et qui soient dignes des concerts
Qu'il inspire ou qu'il favorise :
Facilité qui n'est permise
Qu'à Malézieu, Genest, Mayercron, ou Nevers.

Je garde donc un respectueux silence dans ces occasions, et je ne brille guère plus dans les autres : attentif à recueillir ce que la vivacité d'esprit répand ici de tous côtés, il n'est question de moi que lorsque je puis me parer de ce que j'entends dire :

De tant d'heureux originaux
Froid et misérable copiste,
Mon esprit près d'eux ne subsiste
Qu'à mettre à profit leurs bons mots.

Ainsi, confus d'ennuyer ici tout le monde sans jamais pouvoir m'y ennuyer, je vais m'égarer dans les plus belles promenades qui soient dans l'univers ;

Dans ces beaux lieux où la nature,
Au milieu des secours de l'art,
Paroît simple, innocente et pure,
Étale sans pompe et sans fard
L'éclat naissant de sa verdure,
Et semble devoir au hasard
Les agréments de sa parure ;
Là, dans ses paisibles canaux,
Coule à peine l'onde tardive
Que nourrissent mille ruisseaux,
Et là, sur leur féconde rive,
On voit les amours en repos
Essayer leur puissance oisive
Sur les poissons ou les oiseaux ;

Car, quoique cette cour abonde
En nymphes brillantes d'attraits,
Leurs cœurs, dans une paix profonde,
Sont tous à l'épreuve des traits
De ces petits tyrans du monde.

Ce fut dans une de ces promenades que trois figures fort extraordinaires interrompirent la rêverie où je m'étois abandonné : c'étoit une femme et deux hommes, que je pris d'abord pour quelques-uns des masques du dernier carnaval, qui n'avoient pu se résoudre à quitter de si beaux lieux. La dame surtout me parut mise d'une façon toute nouvelle :

Son habit d'une étoffe antique,
Sur des falbalas en portique,
Offroit d'équivoques couleurs;
On avoit tracé les neuf Sœurs,
Et les instruments de musique
Qui servent à remplir leurs chœurs,
Sur une jupe magnifique
De la façon de ses brodeurs,
Et son visage allégorique
Étoit enjolivé de fleurs,
De fines fleurs de rhétorique;
Quatre riches expressions,
Trois hyperboles en losange,
Une métaphore en fontange,
Au lieu de cornette et rayons,
Composoit sa coiffure étrange;
Et l'antithèse mise en frange
Bordoit un voile des plus longs.

Je la considérois avec une merveilleuse attention,

comme vous pouvez croire, lorsque, se jetant à terre, et m'embrassant les genoux,

Généreux étranger, me dit-elle du ton
Dont l'Élégie en pleurs se plaint de quelque absence,
Vous voyez à vos pieds la superbe Éloquence,
La moderne Érudition,
Et la gracieuse Élégance,
Qui vient vous demander un don:
Et, si vous n'êtes pas le fils d'une tigresse,
D'un léopard ou d'un lion,
Ou si vous respectez mon nom,
Touché du malheur qui me presse,
Vous prendrez ma protection,
Et j'en demande la promesse.
Quoi, lui dis-je, en la relevant,
Me trouvez-vous donc la figure,
Le geste, le port, ou l'allure,
L'œil égaré, l'habillement
De quelque chevalier errant,
Pour donner dans cette aventure,
Et pour m'en prendre à tout venant?

Non, Monsieur, me dit un de ses deux écuyers, ce n'est pas ce que madame vous demande; je vais vous en instruire, si vous n'aimez mieux l'apprendre de l'illustre sur qui elle s'appuie. Celui qui me parloit étoit en petit collet, et en manteau noir; et voyant que je regardois l'autre, et que j'étois en peine de savoir ce qu'ils étoient:

Nous sommes, dit-il, beaux esprits,
Maîtres passés en éloquence,
Qui, pour certains doctes écrits

Dont vous n'avez pas connoissance,
Dans le beau milieu de Paris
Chez cette dame avons séance;
Je suis indigne successeur
D'un rare et fameux orateur.
Pour ce cavalier qui la mène,
Excellent versificateur,
Tout le connoît, c'est cet auteur
Qui, pour me louer, prit la peine
De crier à perte d'haleine
Lorsqu'on m'initia docteur.

Pendant que je l'écoutois, cet illustre dont il venoit de parler, et qui paroissoit docteur d'épée, prit la parole, et me dit : Oui, Monsieur, je présidois à sa réception, mais il n'est pas question de cela maintenant : ce qu'on souhaite de vous est que vous ayez la bonté de vous déguiser en nain, pour présenter ce petit mot d'écrit à son altesse de notre part.

Tout s'étoit assez bien passé jusque-là ; mais, à l'air dont je reçus cette proposition, celui qui me l'avoit faite ne put se contenir. Un grand éclat de rire interrompit la comédie au plus bel endroit, et j'en reconnus les acteurs ; c'étoient le petit G.... le chevalier de.... et notre ami l'abbé....

Ils me contèrent qu'ils avoient imaginé cette espèce de mascarade pour divertir madame la duchesse du Maine, et me demandèrent ce que j'en pensois. Je leur dis assez franchement que le sujet ne m'en paroissoit pas nouveau, et que je ne croyois pas que

cela divertît extrêmement la compagnie ; que cependant la manière dont ils avoient voulu représenter leur premier personnage, avoit au moins la grâce de la nouveauté ; car voici comme ils s'y étoient pris pour exprimer les différentes figures de rhétorique dont ils avoient fagoté son déguisement : les riches expressions, par exemple, étoient signifiées par un morceau de papier, où ils avoient écrit ces quatre vers de l'épître de Despréaux sur le passage du Rhin :

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante.

Ils en avoient pris deux autres de la métamorphose des yeux de Phyllis en astres, pour représenter l'antithèse ; et les voici :

Comme elle eut pour un mort une flamme vivante,
Et fut changée enfin, pour être plus constante.

Pour la métaphore en fontange, ils l'avoient renfermée dans ce seul vers de Brébeuf :

De morts et de mourants cent montagnes plaintives.

Les hyperboles étoient imitées, tant bien que mal, de cet endroit de l'Enéide, où Virgile parle de la rapidité dont l'amazone Camille alloit du pied, soit par mer, soit par terre ; et voici comme ils avoient rendu ce passage :

Plus légère que n'est l'haleine
Des tendres zéphyrs au printemps,
Elle auroit volé par la plaine
Sans courber le sommet des épis jaunissants :
De sa vitesse soutenue,
Au milieu des flots suspendue,
On auroit vu ses pieds légers,
Ouvrant une route inconnue,
Fouler la surface des mers,
Sans que l'onde en parût émue.

Tous ces fragments écrits sur des rouleaux de papier coupé en forme de ruban, vouloient dire, à ce qu'ils m'assurèrent, que la dame Éloquence étoit coiffée de figures : mais je leur dis qu'une personne farcie de tous ces écriteaux, paroissoit plutôt l'emblème de quelque collége que la représentation d'une illustre société qui ne se reconnoît point à ces frivoles enseignes. Je me chargeai pourtant de leur placet, qui est une pièce rare, et par laquelle je compris pourquoi ils vouloient absolument que je fusse déguisé en nain pour cette expédition. Ils me quittèrent, peu satisfaits de mes applaudissements, et reportèrent apparemment à la friperie l'habit qu'ils m'avoient préparé. Au premier ordinaire je vous ferai part de la lettre qu'ils m'ont laissée ; car je crois que vous n'en demandez pas davantage pour le présent.

RÉPONSE

DE M. DE MIMURE.

Au camp sous Louvain, le 22 juillet 1705.

Je suis charmé, Monsieur, de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et je ne puis assez vous dire combien je me tiens glorieux d'un souvenir comme le vôtre. Quoique votre lettre soit datée du premier de ce mois, on ne me l'a rendue que le seize au matin; je me tourmentai comme un beau diable ce jour-là et le lendemain, pour essayer de faire une réponse telle quelle. J'avois presque fini ce misérable ouvrage, et tout pitoyable qu'il eût été, je vous l'aurois envoyé diligemment, n'étoit l'aventure du dix-huit, qui a changé la face de nos affaires. Ce que je vous aurois mandé pour lors ne cadre plus à notre situation présente, et il seroit même ridicule à moi de paroître m'amuser de jeux d'esprit dans un temps où nous avons des occupations si sérieuses, et où le badinage est hors de saison; il viendra peut-être un temps plus tranquille où je payerai mieux mes dettes. Je vous supplie seulement, Monsieur, s'il arrive faute de moi, que mon âme n'en soit point en peine : ce que je puis vous dire pour le présent est qu'il n'y a rien de plus gra-

cieux et de plus ingénieux que cette lettre aimable; je l'ai lue cent fois, et je la saurai par cœur : elle est meilleure à retenir que tous les dictons du conseiller Matthieu, ouvrage de valeur. Permettez-moi de vous charger de mille respects pour madame de Stafford, et soyez bien persuadé, Monsieur, qu'il n'y a personne en France qui ait un désir si naturel de mériter quelque part à l'honneur de vos bonnes grâces et de votre estime; qui soit plus touché d'une sensible reconnoissance pour les bontés dont il me paroît que vous m'honorez, et qui soit enfin avec plus de goût pour vous et vos enfants tout nouveau-nés, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

MIMURE.

LETTRE

A MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.[1]

J'ALLOIS, Madame, vous écrire;
Pourquoi voudrois-je le nier?
Vos ordres doivent me suffire,
Sans vouloir m'en justifier.
J'avois donc pris plume et papier,
Encre bien noire et belle cire,

1 Fille de Jacques II, roi d'Angleterre.

Dans l'espoir de vous faire rire,
Au hasard de vous ennuyer;
Lorsque Phébus, avec sa lyre,
Dit en me tirant à quartier:
Quelle témérité t'inspire?
Les vers ne sont pas ton métier;
Contente-toi de copier
Ce que pour la princesse Apollon va te dire,
Et garde-toi de l'oublier.

Ce n'est donc plus moi, Madame, qui prends la liberté d'écrire à votre altesse royale; c'est le père du jour, le dieu des vers et de l'harmonie, dont je ne suis à présent que le secrétaire indigne; et voici ce qu'il m'a d'abord dicté:

Par quel bizarre enchantement
La maison de feu Bassompierre,
Cet homme jadis si galant,
Est-elle aujourd'hui le couvent
Qui reçoit tout ce que la terre
A de plus digne et de plus grand;
La mère [1] de ce roi charmant [2],
Que, dans les dangers de la guerre
J'ai vu tranquille, indifférent,
Et sa sœur, cet astre naissant,
Qui de la rebelle Angleterre
Sera quelque jour l'ornement?

A cette exclamation je répondis que je ne savois pas au juste comment la maison de ce maréchal de

[1] Veuve de Jacques II.
[2] Jacques III, qui ne régna point.

Bassompierre étoit devenue couvent; et que je ne savois pas même si le couvent de Chaillot tenoit quelque chose de cette prétendue maison; mais qu'à l'égard de la résidence que la reine y fait actuellement, je pouvois lui dire que sa majesté se plaisoit à honorer ce lieu de sa présence, principalement en l'absence du roi notre maître; et qu'à votre égard, Madame, toutes les fêtes, tous les spectacles, et tous les divertissements de l'univers ne vous étoient de rien, en comparaison du plaisir et de la satisfaction que vous trouviez à être auprès d'elle: je l'assurai de plus que tout cela se faisoit sans le moindre enchantement.

A ces mots, l'inventeur de la poésie, le directeur de la musique, le président de la médecine, et le fabricateur des oracles; car vous savez, Madame, qu'il est de tous ces métiers; à ces mots, dis-je, le blond Phébus m'ordonna de le suivre, voulant me faire l'honneur d'assister à certain concert qu'il avoit préparé à votre louange. J'obéis, et je ne doutai point qu'il n'eût dessein de me mettre sur le strapontin de son chariot, pour me transporter au sommet du Parnasse; mais je fis réflexion qu'il étoit nuit, et qu'il avoit laissé son équipage au palais de Thétis, où messieurs les poëtes assurent qu'il loge tous les soirs. Je ne fus donc pas surpris de le voir sortir tout bonnement par la porte du château, comme auroit pu faire un simple mortel; et, l'ayant suivi jusqu'à cet espace qui sépare les deux châteaux, j'y trouvai la

ville et les faubourgs, c'est-à-dire, tous les habitants de Saint-Germain et du Pec: comme c'étoit la fête du patron d'ici, tout étoit en campagne, et tout étoit rassemblé dans ce lieu.

D'un côté nombre de grisettes,
Que paroient gros bouquets de fleurs,
Sous vieux rubans de cent couleurs
Étalant de sales cornettes,
Étoient parmi les spectateurs;
D'un autre, quittant leur ménage,
Spectateurs d'un plus bas étage
Vinrent se mettre sur les rangs;
La troupe étoit un peu sauvage,
Soit pour l'air, soit pour le visage,
Soit pour de certains agréments
De pieds, fréquemment en usage
Pour le travail ou le message;
Car c'étoient de nos artisans
Les femmes, les chiens, les enfants,
C'est-à-dire, tout l'équipage.

Ce ne fut pas tant la curiosité que le hasard qui rassembla cette populace entre les deux châteaux; elle sortoit d'un autre spectacle, et fut bien aise de se donner celui du seigneur Phébus, en chemin faisant.

Or, blanchisseuses et soubrettes,
Du dimanche dans leurs habits,
Avec nos laquais, leurs amis,
Car blanchisseuses sont coquettes,
Venoient de voir à juste prix
La troupe des marionnettes;

Pour trois sous et quelques deniers
On leur fit voir, non sans machine,
L'enlèvement de Proserpine,
Que l'on représente au *grenier*.
Là, le fameux Polichinelle,
Qui du spectacle est le héros,
Quoiqu'un peu libre en ses propos,
Ne fait point rougir la donzelle
Qu'il divertit par ses bons mots.

Quand je vis cette foule ignoble, rassemblée pour donner audience au dieu des concerts, je fus sur le point de me récrier sur la misère du temps; mais, ayant tourné les yeux par hasard du côté du château, je vis sur ses balcons tout ce que ces lieux peuvent nous montrer de plus aimable et de plus brillant en votre absence :

Sans les nommer à votre altesse,
Vous jugez bien que de Warty
C'étoit la nouvelle duchesse,
En qui le ciel a si bien assorti
Et l'esprit avec la justesse,
Et les appas sans leur foiblesse;
Dont l'éclat est moins amorti
Par une incommode grossesse,
Que par l'inquiète tendresse
Qu'elle a, depuis qu'il est parti,
Pour un certain poisson, en époux travesti.
Près d'elle la divine Claire
Sembloit avoir tous les appas
De la déesse de Cythère,
Quand les Grâces suivent ses pas;
Gracieuse à son ordinaire,

D'hommages faisant peu de cas,
Elle charmoit sans vouloir plaire;
Mais, à son ordinaire, hélas!
L'inhumaine, à mes vœux contraire,
Me regardoit de haut en bas.
D'attraits enfin tous les miracles
Qui règnent dans cette maison,
Régnoient alors sur le balcon;
Et Phébus, le dieu des oracles,
Les nomma toutes par leur nom.
Voilà, dit-il, *Mademoiselle;*
Je la connois à l'air charmant,
A cette grâce naturelle
Dont ta muse, dans certain chant,
A fait la peinture fidèle.
Cependant, à voir ce modèle,
Je te dirai tout franchement
Que tes chants sont au-dessous d'elle.
Voilà la belle Middleton;
On ne peut guère s'y méprendre,
Encor qu'elle ait changé de nom.
Et cette autre? c'est donc Ploydon,
Dit-il, qui, bien loin de se rendre
Aux hommages de Cupidon,
N'eut jamais de sentiment tendre
Que pour le comte et Louison.
Ces deux nymphes, dont la jeunesse,
L'éclat naissant et la fraîcheur
Méritent bien de tout un cœur
Les respects avec la tendresse;
Car d'Hébé, la jeune déesse,
L'une et l'autre paroît la sœur:
Je les connois; cet air de Flore,
Dont tu l'as dépeinte en chanson,
N'est fait que pour l'aimable Laure.

Et qui prendrois-je pour l'Aurore,
Si ce n'est la jeune Skelton ?
Nugent, crainte d'être enrhumée,
Dans ses cornettes renfermée,
N'osoit les ouvrir un moment;
Phébus me dit en souriant:
Je la connois; la Renommée
M'a parlé de son agrément;
Qu'elle cesse d'être alarmée:
Dans son nouvel appartement
Je veux prendre soin de Nugent,
Et de son époux à l'armée.
Voyant sur le même balcon,
Quoique négligemment parées,
Dillon, Maréchal, et Shelden;
Après les avoir admirées,
Le dieu des vers me dit tout bas:
Ce n'est point là leur domicile;
Ces trois nymphes sont de la ville;
Mais leurs figures n'en sont pas;
Elles viennent de cette terre
Si fameuse pour les beautés,
Et je leur vois de tous côtés
Cet éclat, ce sang d'Angleterre.
Dillon a cet air qu'au matin
A la déesse que je quitte;
Et, lorsque des flots dans le sein
Mon char la nuit se précipite,
De Dillon je crois qu'Amphitrite
Pour me plaire emprunte le teint;
Mais, je le dirai sans finesse:
Sa sœur n'est pas celle des trois
Pour qui le moins je m'intéresse;
Et, si d'Armagh, votre comtesse
A ma lyre joignoit sa voix,

Je l'aimerois mieux mille fois
Que tous les concerts du Permesse.

Vous ne sauriez croire, Madame, combien je fus surpris de voir qu'il la connoissoit déjà sous le nom d'Armagh. Il est vrai que c'est un dieu qui se fourre partout, en vertu de sa lumière, et à qui l'on ne peut presque rien cacher le jour : ainsi je donnai mon attention à ce qu'il auroit à dire de madame Maréchal; car il la regardoit très attentivement; et voici ce qu'il en dit :

Quand l'amour, par un trait fatal,
Me fit jadis courir le monde
Pour suivre Daphné vagabonde,
A Daphné rien n'étoit égal,
Ni sur la terre, ni sur l'onde;
Mais je la vois dans Maréchal.

LETTRE

AU DUC DE BERWICK (en Flandre).

Saint-Germain, le 30 mai.

J'ARRIVAI hier matin; je reçus votre lettre l'après-dînée, et j'y fais réponse aujourd'hui; ce n'est point perdre de temps; cependant je ne doute pas que vous ne m'accusiez de paresse; car il y a trois ou quatre jours que votre lettre m'attend ici. Je vais, mon cher duc, satisfaire à toutes vos questions. En

premier lieu, je conviens que vous avez gagné la pistole ; mais vous conviendrez qu'elle est destinée par notre traité à régaler les dames ; ainsi vous n'en tâterez qu'à votre retour. Nous avons quelques morts, mais point de mariages depuis votre départ ; votre belle-sœur, soi-disant, n'a pas encore ri que l'on sache ; mais elle est fort engraissée. A l'égard de Riva, comme il s'est lassé de faire le malade sans faire pitié, il a fait semblant de vouloir se pendre devant les dames pour les faire pleurer ; mais cela n'a pas eu de suite. Il faut à présent vous satisfaire sur les alarmes de nos beautés, et vous jugerez, par ce que j'en vais dire, si les Allemandes ou les Flamandes s'intéressent le plus vivement aux batailles.

Vous êtes fort incommodes, vous autres gens de guerre, qui vous rendez si terribles à vos ennemis, et si chers à vos femmes ; vous ne sauriez croire la peine qu'elles nous donnent en votre absence. A chaque mouvement que font les armées nous les voyons tout éperdues ; elles s'imaginent qu'on ne marche que pour se battre, et qu'on n'en veut qu'à leurs maris ; notre rhétorique ne fait que blanchir auprès de leur frayeur ; et le seul expédient que nous ayons trouvé pour étourdir leurs tendres inquiétudes, est de faire diversion par de petites parties de plaisir, purement à vos intentions. Le sieur Cuzac, pour cet effet, leur donna la première collation dans le jardin du château neuf.

Ce fut justement ce jardin
Où jadis la troupe adorable
De nos nymphes de Saint-Germain
Nous trouva l'air si misérable,
Si morfondu, si pitoyable,
Lorsque nous revenions du bain.

Mais cette fois tout y étoit galamment ordonné; une table de douze couverts, la vaisselle que vous savez, une profusion de tartes, *cheese cakes* [1], sellibots, et de toutes sortes de liqueurs, se présentoit à la vue, et bientôt au goût. Madame la grande duchesse et la belle Clarice, à cause de leurs cruels déplaisirs, ne buvoient d'abord que de l'hydromel; madame Nugent et *Mamzelle*, après avoir dépêché deux ou trois tartes, et s'en être jeté deux ou trois autres à la tête, se levèrent de table pour jouer au colin-maillard avec Leybourne. Un jambon parut, et les ramena; les beautés affligées en mangèrent sans savoir ce qu'elles faisoient; mais elles burent trois ou quatre coups, parce qu'elles en avoient mangé. Vous savez comme le vin est amusant; elles se mirent de bonne humeur; et, tandis que la santé des époux absents suspendoit les alarmes qu'on avoit pour eux, un traître de *sack-posset* [2] parut, qui les fit entièrement oublier; mais en récompense il fit bien souvenir de l'aventure du bonnet de nuit et des cornettes, qui

1 Talmouses.

2 Breuvage fortifiant, composé de vin sec, de crême, de muscade, d'œufs et de sucre, battus ensemble.

avoit tant diverti la compagnie la veille de votre départ. On mouroit d'envie de voir répéter la même scène ; la belle Nanette tourna les yeux de côté ; j'étois résolu de m'offrir pour votre rôle, si elle eût trouvé ce qu'elle sembloit chercher ; car cela m'avoit paru tout-à-fait plaisant : mais on avoit oublié la toilette, ne croyant pas qu'elle dût être d'aucun usage dans un jardin ; il ne manquoit pourtant que cela ;

Car un lit de gazon tout frais,
Ombragé d'un naissant feuillage,
Sembloit se présenter exprès ;
Mais, comme il falloit l'équipage
Des cornettes et des bonnets,
Le Cuzac gronda ses valets,
Et l'on ne fit rien davantage.

A quelques jours de là le chevalier de La Salle se mit sur les rangs ; mais sa magnificence ordinaire n'eut pas les applaudissements qu'il attendoit ; un orage imprévu fit porter l'appareil du *junket* dans son appartement du château ; le couvert avoit été mis dès le grand matin, au jeu de boule ; la symétrie fut dérangée par la précipitation dont on déménagea ; quelques pièces de l'ambigu se perdirent en chemin ; on servit tout de travers, et le vin manqua. Les dames firent tout de leur mieux pour le consoler de tant de disgrâces ; mais Cuzac, pour troubler la fête, se mit à parler des siéges et des batailles qu'il y auroit cette année du coté de l'Alle-

magne. Il n'en fallut pas davantage pour faire venir les larmes aux yeux de madame Clare ; vous savez comme elle est susceptible d'alarmes, et qu'il n'y a qu'à faire attention à sa coiffure pour savoir ce qui se passe au-delà du Rhin ; par exemple :

Quand le Bade mal à propos
Eut fait, par un pénible ouvrage,
Retrancher partout ce passage
Que devoient forcer nos héros,
Et qu'on manda que leurs chevaux,
Ennuyés d'être sans fourrage,
Revenoient en gras pâturage
Se remettre de leurs travaux,
La belle Clarice, en repos
Sur les alarmes du veuvage,
Orna l'éclat de son visage
De mille et mille attraits nouveaux.
Mais, quand, par avis de gazette
Dont Lindsey lui tient un recueil,
On sut que, la jonction faite,
Villars alloit tout d'une traite
Dompter l'impérial orgueil
Par quelque nouvelle défaite,
La belle à corps perdu se jette
Entre les bras de son fauteuil ;
Sa beauté se met en grand deuil :
Adieu les rayons, la cornette ;
Ses divins appas en retraite
Ne sortent plus du battant-l'œil,
Quoique la belle et tendre.....
De crainte ait le cœur pénétré,
Et que son âme désolée
Tremble pour le fidèle A.....,

L'image affreuse des combats
Ne change rien à ses appas.

Madame la grande duchesse se contentoit au commencement de regarder en pitié leurs inquiétudes, et, comme le mal paroissoit éloigné pour elle, ne faisoit que convenir des inconvénients de la guerre en général, sans s'arrêter au détail des douleurs particulières; car vous ne faisiez encore que ravauder en Flandre, outre que nous l'assurions fort que le commencement de votre campagne se passeroit à cueillir des fraises, et la fin à manger des campines [1]: cela même leur paroissoit rude pour vous. Mais, quand on eut le vent de votre expédition de Tongres, je crus qu'elles n'en reviendroient jamais: ce fut l'officieux Lindsey qui leur en porta la nouvelle, avec un compliment par avance sur la gloire dont vous alliez vous couvrir. La belle Nanette, et la prudente *Mamzelle,* ne songeoient à rien moins qu'à cette alarme, quoiqu'elles songeassent à vous justement dans ce moment; car

L'une et l'autre, en tapisserie,
Achevoient certain marmouset,
Travaillé par telle industrie
Qu'on l'eût pris pour votre portrait,
Avec l'amoureuse effigie
Que vous aviez étant brochet.
De cette figure attendrie

1 Espèce de petite poularde fine.

On devoit faire un tabouret,
Pour être mis en symétrie
Dans quelque coin du cabinet.

Il seroit difficile de représenter les funestes effets que causa cette nouvelle. Le travail fut interrompu d'une manière à donner de la compassion aux tigres, et aux beautés de notre cour qui sont encore plus sauvages. La grande duchesse fit un cri qu'on entendit à Nanterre; Corydon se mit à hurler, et le chat grimpa jusqu'au plancher :

De *Mad'moiselle* les appas
Prirent une pâleur soudaine;
De pleurs elle arrosa sa laine,
Et trempa tout son canevas.
Nous laissâmes couler ses larmes;
Mais, craignant des transports nouveaux,
On crut qu'il étoit à propos
De laisser sa douleur sans armes,
Et nous lui prîmes ses ciseaux.

Je m'approchai de madame sa sœur pour tâcher de la remettre par le bon sens, après l'avoir quelque temps abandonnée aux mouvements de sa douleur; je lui dis que vous en seriez peut-être quitte pour un bras, une jambe, ou peut-être même pour un œil; qu'au pis-aller, si vous succombiez devant la ville, M. le maréchal de Villeroi, qui est de vos amis, vengeroit hautement votre mort, c'est-à-dire, comme Sarrasin dit que Mars célèbre celle des héros :

Par de sanglantes funérailles,
Par cent combats fameux, par cent fières batailles,
Par la chute de cent murailles.

J'ajoutois ce que la princesse Iphigénie dit en pareille occasion à son Achille, et je disois de votre ami :

Il ira dans ces murs vuides de leurs bourgeois
Faire pleurer sa mort aux veuves des Tongrois. [1]

Je lui disois encore, mais d'un style plus naturel, que, si c'étoit la volonté du ciel qu'elle fût veuve, il y avoit encore des maris au monde; mais que, se laissant mourir de douleur, il n'y avoit plus de Nanette pour elle ni pour nous. Comme elle a des sentiments et beaucoup de goût pour la raison, ces réflexions commencèrent à calmer son désespoir; et l'éloquent chevalier de La Salle, la voyant ébranlée, offrit de parier trois pistoles que vous seriez encore en vie à la fin du mois prochain. Riva ne voulut pas parier par respect pour vous; mais, pour faire voir que les dangers de la guerre font plus de peur que de mal, il se mit à nous conter que, dans les vieilles guerres d'Italie, cinquante mille Guelphes s'étoient battus tout un jour contre cinquante-trois mille Gibelins, et qu'il n'y avoit eu qu'un mort et deux blessés de

---

[1] Parodie de ces vers de Racine dans *Iphigénie* :

Allez, et dans ces murs vuides de citoyens
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.

part et d'autre. Tout cela fit son effet pour cette fois; mais c'est toujours à recommencer; la lettre qu'elle reçut hier au soir l'a fait pleurer pendant deux heures; vous avez eu beau l'assurer qu'il n'y auroit rien; il suffit que vous ayez mandé qu'on voyoit le camp des ennemis du vôtre, et que vous aviez mis votre gauche où étoit votre droite; c'est assez pour que nous ne sachions plus ici ce que nous faisons. Que ne vous tenez-vous en repos, pour nous y laisser? Pour moi, je n'en puis plus, et les alarmes que vous nous donnez sont si fréquentes, que mes consolations sont épuisées. Ayez donc pitié de nous, mon cher duc; ne nous écrivez qu'après coup, afin qu'en apprenant les circonstances du péril, nous apprenions en même temps que vous en êtes glorieusement sorti. Je vous demande bien pardon de la longueur de cette lettre; les questions que vous me faites dans la vôtre en sont cause; et je ne sais par quel hasard l'envie de rimer me prend toutes les fois que vous me demandez des nouvelles de Saint-Germain.

LETTRE

AU MÊME (en Flandre).

Saint-Germain, le 18 juin.

Enfin, notre ami le Brochet,
Vos poissons se sont mis en nage;
Et, las de n'aller qu'au fourrage,
Vous alliez prendre au trébuchet
Le Gincle et tout son équipage,
S'il n'eût derrière un parapet
Fourré ses marchands de fromage.
Votre général n'a pas fait,
Dans cette occasion, un tour d'apprentissage;
Quand on ébauche par ce trait,
On en sait bientôt davantage.
Trop grand pour nous est ce sujet;
C'est pourquoi changeons de langage.
On commençoit à Saint-Germain
A critiquer votre conduite,
Et l'on trouvoit assez vilain
Qu'avec le formidable train
Que vous aviez à votre suite,
Vous eussiez doucement borné votre destin
A faire bouillir la marmite,
Et manger en paix votre pain.
On disoit même qu'à vos femmes
Vos tendres cœurs avoient promis
De faire grâce aux ennemis,

Pour ne point alarmer leurs flammes.
N'ayez point égard aux discours
Dont la malice, ou bien l'envie,
Remplissent nos oisives cours;
Poussez votre pointe toujours;
Mais, discrets dans votre furie,
Ne laissant pas un Hollandois en vie,
Ayez un peu soin de vos jours.

Voilà l'avis de votre très humble serviteur; vous en userez pourtant comme il vous plaira; et, si vous trouvez la gloire plus belle que Nanette, ne vous contraignez pas pour ce que je vous en dis. Au reste, je vous avertis que la manière dont j'ai commencé cette lettre ne vous engage à rien; je sais que les vers ne vous coûtoient rien autrefois; mais quelque fourrage fatigant, ou quelque marche de nuit, pourroient rendre Apollon de mauvaise humeur;

Car c'est dans un lâche repos
Et dans l'indolence tranquille
Que la rime, à nos vœux docile,
Vient se présenter à propos;
Mais vous qui, sur les pas d'Achille,
Ne respirez que les travaux,
Vous dédaignez le talent inutile
De placer en vers quelques mots;
Et l'art de faire un vaudeville,
N'est pas l'amusement de vous autres héros.

Faites-nous réponse de la manière qu'il vous plaira; mais, si c'est en vers, ne vous adressez pas aux neuf Sœurs pour vous aider, de peur de prendre l'une

pour l'autre ; car, si la muse tragique, qui se plaît dans les armes, venoit à votre secours, vous nous viendriez ici bombarder d'une grêle d'expressions, qui, ne respirant que le sang et le carnage, mettroient l'effroi parmi nos dames ; et, pour lors, adieu le noble et paisible exercice de la boule où elles s'amusent ici en attendant votre retour. Pour nouvelles, je vous dirai que nous avons quatre mariages tout prêts à mettre en lumière ; celui de madame Catherine et du chevalier Gifford, de mylord Talbot et de madame Charlotte, de George et mademoiselle Arthur, et enfin de mylord Caryll et *Mamzelle*. Il est vrai que ces deux derniers n'ont pas encore été criés, comme on l'appelle ici ; mais, de la manière qu'on les a vus jouer ensemble hier à la boule, on juge que cela ne peut pas aller loin. Il est bon de vous dire que ce George est le laquais de Richard : ainsi vous jugez bien que cette demoiselle Arthur n'est pas la marquise. Mylord Middleton s'est chargé de vous mander la nouvelle de la femme du valet de pied de la reine, qui, ayant emporté tout ce qu'il y avoit dans la maison, jusqu'aux habits des pauvres petits enfants, s'est sauvé par un beau matin ; on dit que tous les maris de la maison sont fort alertes depuis cet accident. Mais c'est un mauvais bruit, et je n'en crois rien. Adieu, mon cher duc ; donnez-nous de vos nouvelles quand vous en aurez le loisir ; vous ne sauriez faire ce plaisir à personne qui vous en sache meilleur gré, ni qui s'intéresse plus

véritablement à ce qui vous regarde. Toute votre famille se porte bien, Dieu merci; madame la duchesse est belle comme un ange; Hen est considérablement engraissée, quoiqu'elle soit un peu rêveuse depuis cette nouvelle conquête. Il y a trois jours que je n'ai vu la petite Nanette; mais Corydon est gai et gaillard. Hall se désespère de la préférence que Leybourne remporte chaque jour sur lui auprès des dames; mais il est fort choqué surtout des libertés que son rival prend, et il se croit obligé de vous avertir que Leybourne se met en bonnet de nuit pour jouer à la boule avec madame la duchesse, très persuadé que madame Shitel W..... ne l'auroit jamais souffert à sa cour. Adieu, signor Duca; Riva se fit hier ventouser pour faire sa cour à mylord Middleton.

J'oubliois de vous dire que l'amour a fait un grand désordre dans l'écurie; toutes les filles et femmes qui en dépendoient, s'étant trouvées un peu trop tendres, se sont trouvées grosses; votre ami Io en est pour une demi-douzaine d'enfants dans cette expédition. Madame la duchesse vous l'auroit envoyé avec vos chevaux, si elle n'avoit eu peur que mesdames les mères ne l'eussent suivi. La comtesse, qui m'apprend ces nouvelles, vous en mandera toutes les particularités dans une lettre à part; pour moi, j'en trouve le récit un peu trop éveillé pour vous le faire.

LETTRE

AU MÊME (en Flandre).

Saint-Germain, le 7 juillet.

Je savois bien qu'il n'y avoit qu'à vous mettre une fois en train; vous venez de m'écrire la lettre la plus galante du monde : bien entendu que ce qu'il y a de galant ne s'adresse pas à moi. Cependant, pour vous faire voir combien il est difficile de contenter tout le monde, je vous dirai que j'ai eu beau me récrier sur ce que je trouvois de bien tourné dans votre lettre, c'étoient justement ces endroits qui ne plaisoient pas. La divine Nanette trouve mauvais que ces vers soient plus jolis que ceux que le Brochet faisoit pour elle dans le temps qu'il alloit chantant par les rues :

Pour le repos du genre humain,
Il vous faudroit être, Nanette,
Sans yeux, sans nez, sans tête enfin,
Pour le repos du genre humain.

Ou bien quand l'amour et le vin de Champagne vous inspirèrent ce noble *Impromptu* :

Donnez-nous du vin,
Buvons à Nanette;

Elle a l'air divin,
Hors quand elle......
O guéridon.

Elle dit donc que vous avez beau vous épuiser en tendres expressions dans ces derniers vers; s'ils sont beaux, on les trouve indiscrets et téméraires; on vous demande comment vous osez parler d'un temps heureux où vous prétendez que vous avez su lui plaire, puisque tout ce que vous avez pu faire au monde a été de trouver grâce devant ses yeux:

Dans le temps que chétif poisson
Vous n'osiez sortir un jour maigre,
De peur que quelque marmiton
Vous saisissant comme un goujon,
Ne vous eût mis dans son chaudron
Avec du sel et du vinaigre;
Dans ce temps-là, chétif poisson,
Vous n'osiez sortir un jour maigre.

Mamzelle ne vous sait guère meilleur gré au sujet de votre léger souvenir; elle dit que, puisque les vers vous coûtent si peu, vous pouviez bien lui en faire quelques-uns, au lieu de remplir la lettre que vous lui avez écrite, de termes barbares, de noms de généraux, de places fortes, de camps, de rivières, et de tout cet attirail de guerre qui ne sert qu'à faire voir la confusion militaire que vous avez dans l'esprit. Pour la comtesse, il est vrai qu'elle attend votre retour avec impatience; mais il me paroît que c'est pour vous arracher les deux yeux dès qu'elle aura

l'honneur de vous voir; elle ne vous pardonnera pas d'ajouter le mépris à l'indiscrétion, et dit que vous n'avez qu'à vous vanter tant qu'il vous plaira des faveurs de votre Nanette; mais que pour elle, vous deviez vous contenter de ne point faire réponse à ses deux dernières lettres, sans publier qu'elle vous écrit. Voilà, seigneur Brochet, l'état où sont vos affaires dans cette cour. Je ne sais quel parti vous inspirera cette disgrâce générale; comme vous avez des sentiments, il doit être violent; mais ne faites pas un choix indigne dans le genre de mort que vous élirez. Il y a quinze jours qu'un garçon pâtissier, à peu près de votre taille, se pendit à Versailles, pour une cause beaucoup plus légère que celle que vous avez de vous vouloir du mal. On le trouva si efflanqué après cette exécution, que je ne vous conseille pas de suivre son exemple, outre que vous avez déjà le cou assez long, Dieu merci. Mon avis donc seroit, que, vous mettant dans un fauteuil, en bonnet de nuit, la tabatière d'un côté, une plume et de l'encre de l'autre; et, vous appuyant sur la table dans la posture d'un homme qui rêve, vous mourussiez d'apoplexie; car cela est fait dans un moment:

Ou bien que, montant à cheval,
La nuit, au milieu des ténèbres,
Vous gagniez ces rives célèbres
Où le Rhin se perd dans le Whal;
Que là, sans aucune remise,
Vous défassiez votre ruban,

Que vous ôtiez votre chemise
Pour la laisser au bon Létang;
Et que, la tête la première,
Vers ses gouffres les plus profonds,
Vous vous jetiez dans la rivière,
Et que vous restiez tout au fonds
Une bonne heure toute entière.

Mais je crains bien que ces deux avis ne soient inutiles; vous serez assez lâche pour vouloir vivre, sous prétexte de voir ces belles que vous avez offensées, et pour leur dire adieu avant que de vous sacrifier; outre que vous auriez trop de regret de quitter une vie que vous passez dans l'abondance et les délices dont vous nous faites la description.

Bœufs et moutons gras par troupeaux,
Vin de Bourgogne et de Champagne,
Marcassins, dindons, lapereaux,
Le bon Moselle à pleins tonneaux,
Force liqueurs, grand vin d'Espagne,
Manger et dormir en repos,
Dans un vrai pays de Cocagne;
Voilà, messieurs, tous vos travaux!
Que n'avons-nous ici les maux
Que vous souffrez cette campagne?
Guerriers heureux cent et cent fois,
Dont les camps, farcis de campines,
Ont plus de gibier sous leurs lois,
Que ces magnifiques cuisines
Qu'on meuble de chez la Gerbois.
N'oubliez pas dans vos exploits
Le soin d'y mettre des farines.

J'avois dessein de vous mander toutes les nou-

velles d'ici ; mais le temps me presse un peu trop pour cela ; je n'aurai que celui de vous dire que nos dames firent, ces jours passés, deux fourrages fort hardis, l'un sous le canon du château neuf, l'autre sur la contrescarpe de la terrasse. Elles en rapportèrent beaucoup de gloire, et tant de fourrage dans leurs falbalas, leurs corsets, les poches de leurs jupons, leurs bas et leurs souliers, que Saint-Germain en a pour long-temps.

Mamzelle et la comtesse s'y sont signalées à la vue de toutes les troupes qui se sont arrêtées pour les voir combattre.

Trois fois ces nymphes intrépides,
Qui font l'ornement de ces lieux,
Grimpèrent sur des pyramides
Que le foin élevoit aux cieux ;
Nous les vîmes, têtes baissées,
Livrer en l'air mille combats,
D'où l'une et l'autre renversées
Vinrent à nous la tête en bas.

Tout ce démêlé s'est pourtant terminé sans autre mal que quelques contusions assez légères, et quelque petit dérangement qui n'étoit point à leur désavantage.

Le général Leybourne n'a pas si bien réussi dans un certain fourrage qu'il s'avisa de faire aux yeux de son maître! car il revint dangereusement blessé. On ne sait si c'est son cheval qui l'a fait tomber, ou si c'est lui qui a fait tomber son cheval ; mais on l'a

vu les quatre fers en l'air, le dos rudement appuyé contre une pierre qui n'étoit pas tout-à-fait si tendre que les cœurs de nos dames le sont pour lui. Hall commençoit déjà à triompher, se croyant tout-à-fait délivré du seul concurrent qui l'inquiète ; mais sa joie n'a pas duré, et l'on croit que dans peu de jours le général Leybourne sera en état de jouer au colin-maillard. A propos de nos dames, il ne faut pas oublier de vous dire que MM. les Caryll, oncle et neveu, font un merveilleux progrès depuis quelque temps auprès d'elles.

Votre confrère le ministre s'est emparé des affections de *Mamzelle* en deux tours de boule ; et son neveu, surnommé Cupidon, a vaincu la comtesse à la faveur d'un panier de cerises. Je crois que l'affaire ira bon train dans la colère où elle est contre vous ; car Cupidon a l'air sage, et sera plus d'un mois avant que de parler des lettres qu'elle lui écrit. Je n'ai pas eu le courage de voir la pauvre marquise pour lui faire vos compliments ; elle part au premier jour pour l'Angleterre : et le moyen de soutenir la vue de ce qui part, quand on aime ! Adieu, mon très cher duc. Avez-vous bien mangé des fraises cette saison ? Mais à propos, depuis l'affaire de Nimègue, je m'imagine que vous êtes comme le brave Cavoye, et que vous ne vivez que de contrescarpes.

LETTRE

AU MÊME (en Flandre).

Saint-Germain, le 15 juillet.

C'EST avec plaisir que je reçois votre lettre; mais c'est avec étonnement, car nous ne vous croyions pas en vie après les deux plans de mort subite que je m'étois donné l'honneur de vous envoyer. Ils étoient si faciles pour l'exécution, qu'il ne faut guère avoir de sentiments, dans le malheureux état de vos affaires, pour y avoir pu résister. Nos dames étoient tellement persuadées que vous aviez fini vos jours par l'un ou l'autre de ces projets, qu'après vous avoir pleuré pendant un gros demi-quart-d'heure, elles voulurent vous honorer chacune d'une épitaphe:

D'abord les beaux yeux de Nanette,
Abîmés dans le désespoir,
Mouillèrent trois fois son mouchoir;
Leur éclat se mit en retraite;
Son cœur fut tapissé de noir,
Et pensa partir en cachette
Pour aller là-bas vous revoir;
Mais la Wilky, sage et discrette,
La releva, la fit asseoir,
Lui donna de la fenouillette.
Alors cette beauté parfaite,

Du ciel respectant le pouvoir,
Dit : Que sa volonté soit faite!
Et s'endormit jusques au soir.

Vous jugez bien que, la voyant dans des sentiments si raisonnables, on n'eut garde de la réveiller : le fidèle Saint-Jean, dont la physionomie lugubre semble faite pour ces occasions, auroit donné la moitié de ses gages pour vous pleurer ; mais il n'en eut pas le temps ; car la comtesse et *Mamzelle* l'avoient chargé de leur acheter un *hay-cock* [1] pour gambader à votre intention : elles se souvenoient que, dans l'Iliade d'Homère, on faisoit de belles cérémonies à l'enterrement des héros.

Elles se souvenoient des jeux
Que le vaillant fils de Pélée
Fit pour cet ami malheureux
Qu'Hector tua dans la mêlée.
Ainsi ces nymphes eurent soin
D'éterniser votre mémoire ;
Et Saint-Jean, dont la face noire
Iroit encor beaucoup plus loin
Quand il s'agit de votre gloire,
Courut partout chercher du foin.

En attendant son retour, elles se mirent à travailler à votre épitaphe ; mais, comme il y avoit quelque temps qu'elles n'avoient fait des vers, elles se grattèrent mutuellement la tête pendant une petite demi-heure pour se mettre en train ; et la comtesse,

[1] Meule de foin.

après s'être quelque peu rongé les ongles de la main gauche, fit cette épitaphe :

Ci gît le brochet le plus tendre
Qui brûla jamais dans les eaux,
Et qui, pour abréger ses maux,
Prit la liberté de se pendre:
Passant, priez pour son repos;
Et, lorsque vous serez en Flandre,
En visitant tous les tombeaux,
Vous ne sauriez vous y méprendre;
Mais n'allez pas chercher sa cendre,
Il n'a jamais eu que des os.

Vous voyez que la comtesse en parle bien à son aise, et qu'il ne la faudroit pas chercher à ces marques. Voici l'autre épitaphe : *Mamzelle* a été quelque temps à la mettre au net, à cause d'une larme ou deux qu'elle a répandues en s'attendrissant elle-même :

Pleurez, rochers, pleurez, forêts;
Pleurez, fontaines et rivières;
Pleurez, ô beautés printanières,
Et remplissez de vos regrets
Tout le château jusqu'aux gouttières,
Pour le plus charmant des brochets;
Regrettez, poissons de la Seine,
Votre fidèle compagnon;
Regrettez, pauvre Corydon,
Celui qui prit jadis la peine
De vous amener de Bourbon.
Et vous, lumineux Apollon,
Qui, sur les rives d'Hippocrène,

Lui sûtes enseigner le ton
Dont il alloit contant sa peine
Sur l'air fameux de *Guéridon* [1],
Ordonnez qu'au sacré vallon,
On pleure deux fois la semaine
De vos muses le nourrisson.

Quelques mauvais critiques se sont mêlés de soutenir que cette pièce étoit plutôt un fragment d'élégie qu'une épitaphe; mais *Mamzelle* s'est moquée de leur délicatesse, bien résolue de la faire graver sur votre monument, mort ou vif. Il s'en faut bien après tout que ces vers soient dignes de votre réputation; tout le monde convient avec moi que votre dernière lettre est la plus jolie du monde; mais il faudroit tâcher de ne point gâter les vers les mieux tournés qu'on puisse voir par certaines tendresses conjugales que l'air de Flandre inspire, et qui passent ici pour des misères. Vous avez un beau-frère à la mode de Bretagne dans l'armée d'Allemagne, qui a bien autant de raison d'être amoureux de sa femme que mari de France; et cependant je parie qu'il n'en a jamais fait mention dans ses vers. A propos de femmes, vous me parlez d'un oncle malin que vous avez dans votre voisinage; ne savez-vous point si le Gifford n'a point aussi par hasard quelque oncle dans ces quartiers-là? On dit qu'il ne seroit pas fâché de l'aller voir pour un jour ou quinze, c'est-à-dire, jusqu'à

1 Refrain d'un vieux vaudeville.

ce que son tour revînt de servir auprès du roi. Vous ne connoissez pas ces sortes de fantaisies, vous autres brochets, et je crois que vous aimeriez mieux être ici que si près de monsieur votre oncle. Au reste, vous avez beau nous menacer de votre retour pour nous empêcher de profiter de votre absence, quand votre général et vous auriez des moustaches retroussées jusqu'aux yeux, nous irions toujours notre petit train auprès des dames, puisqu'elles veulent bien de nous, et je crois que je ne ferai pas mal de les laisser dans l'erreur de votre mort encore un jour ou deux, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'elles vous aient entièrement oublié. En attendant, je parlerai de vous comme des morts, à qui l'on rend toujours beaucoup plus de justice que pendant leur vie. Adieu, mon cher duc.

LETTRE

AU MÊME (en Espagne).

Paris, ce 27 février.

VOUS avez donc par vos journées,
A force d'aller en avant,
Franchi le pas des Pyrénées;
Et vous allez vous promenant
Dans ce beau climat d'occident

Où des plus fraîches matinées
L'air nous paroîtroit étouffant;
Où parasol est très fréquent,
Et très rares les cheminées?
Je vous en fais mon compliment,
Et je souhaite que le vent
Respecte encor les destinées
D'un roi justement triomphant;
Que par les vagues mutinées
L'archiduc et son armement,
Jouets du liquide élément,
Avec ses escadres bernées,
Ne puissent de quelques années
Aborder votre continent;
Que ce formidable équipage
Qui coûte tant à nos Anglois,
Remis pour la troisième fois,
Cherche en vain les rives du Tage;
Et que par un troisième orage
Leur idole soit aux abois;
Ou que, du moins pour quelques mois,
D'un Allemand le blond visage,
Ni celui d'aucun Hollandois
Ne débarque sur ce rivage!
Mais peut-être qu'un tel souhait
Ne plaît pas à votre excellence,
Et que, brûlant d'impatience
De les voir après leur trajet,
Vous avez formé le projet
D'exercer sur eux la vaillance
Qui vous va, de simple Brochet [1],
Etablir maréchal de France.

---

[1] Nom de société donné au duc de Berwick, ainsi qu'on a déjà pu le voir dans les précédentes lettres.

Un tel dessein est noble et grand;
Mais, pour moi, je serois content,
Dans un poste comme le vôtre,
Que de leurs troupes sans pitié
La mer noyât une moitié,
Pour avoir bon marché de l'autre.

Mais, comme j'ai dit, je crois que votre gloire ne s'accommoderoit pas de si peu de chose. Je n'ai point de conseil à vous donner sur ce qui la regarde; cependant notre amitié m'oblige à vous avertir de quelques inconvénients où vous pourriez tomber dans des lieux nouveaux pour vous, si, vous livrant tout entier à l'ardeur de vous signaler pour le service du roi, vous négligiez certains petits défauts que vos amis vous reprochoient ici. Souvenez-vous donc de ne jamais quitter la tête de votre armée pour aller cueillir des fraises quand vous en verriez la campagne toute farcie; gardez-vous bien à présent qu'on mange des pois verts en Espagne, de mettre devant vous le plat unique qu'on en servira sur votre table, pour les avaler jusqu'à la dernière cuillerée; songez aux reproches que nos dames vous faisoient de cette foiblesse; n'allez pas vous jeter les morceaux dans la bouche devant les grands d'Espagne; car, au lieu de manger, ils s'arrêteroient pour vous admirer comme un joueur de gobelets; enfin, ne vous laissez pas aller aux penchants coquets et aux visions galantes qui vous remplissoient l'imagination en Flandre. Le jardin de la princesse de Clèves, qui vous

fournissoit de si belles idées, n'est rien en comparaison des objets qui s'offrent où vous êtes, et tout y respire le roman, la chevalerie et le désir de rimer.

Oui, vous voilà dans le pays
Des vers et de la villanelle,
Où don Quichot, les Amadis,
Et toute l'errante sequelle,
Ont formé les esprits sur leur tendre modèle;
Ce pays, où de père en fils,
Chez les grands et chez les petits,
Galanterie est immortelle;
Où d'une guitare éternelle,
Gens amoureux, en noirs habits,
Munis de brette et de rondelle,
Par coutume toutes les nuits,
Vont sérénadant quelque belle,
Comme vous eussiez fait jadis,
Si Nanette, un peu plus cruelle,
Eût à ces nocturnes récits
Condamné votre amour fidèle.

Adieu, mon cher duc; n'oubliez pas les heureux temps dont je parle, ni les avis que je prends la liberté de vous donner; mais surtout souvenez-vous que personne n'est plus véritablement à vous.

Mais, à propos; par apostille
Il faut, avant que de finir,
En deux mots vous entretenir
De notre royale famille.
Le roi, notre jeune seigneur
(Dieu bénisse son gouverneur!)
En esprit chaque jour augmente;

Et, pour la princesse sa sœur,
Elle est de plus en plus charmante :
Le ciel la garde de voleur,
Et madame sa gouvernante
D'en avoir seulement la peur !
Toujours chez leur auguste mère
Triomphent les devoirs pieux ;
Et dans ces dépôts précieux,
Enrichis des vertus du père,
Elle inspire le caractère
De ce protecteur glorieux,
Qui dans une terre étrangère,
Par mille soins officieux,
Adoucit de leur sort contraire
L'acharnement injurieux.

Parlons maintenant de nos belles,
De ces astres de Saint-Germain ;
Toujours farouches et cruelles,
De l'hiver attendant la fin,
Dans un profond repos chez elles,
Elles repassent leurs dentelles,
Vont mettre dans votre jardin
Leurs cornettes sur des ficelles,
Réparent quelques falbalas,
Ou, d'une douce rêverie,
S'endorment sur le canevas
D'un dessin de tapisserie.
Pour chez vous, tout s'y porte bien :
On dit pourtant que la belle Nanette
Met tous ses charmes en retraite ;
De plus que Tayaut, votre chien,
Vous pleure encore et vous regrette ;
Mais, entre nous, il n'en est rien.

LETTRE

AU MÊME (en Espagne).

SUR LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS.

SALUT à vous que Mars emploie
Tantôt par haut, tantôt par bas,
Tantôt dans les monts de Savoie,
Tantôt dans ces brûlants climats
Où l'archiduc son bras déploie
Comme un petit dieu des combats;
Où vous fîtes plus de fracas
Que ne faisoit Hector à Troie,
Quand Apollon guidoit son bras!
Que le ciel vous comble de joie,
Et que surtout force monnoie
Et santé ne vous manquent pas;
Qu'enfin bientôt on vous renvoie
De Nanette auprès des appas!
Brochet qui des hautes montagnes
Sait grimper tout au fin sommet,
Comme à présent le nôtre fait,
Ce Brochet qui dans les Espagnes
A si bien poussé son bidet
Pendant trois ou quatre campagnes,
Me paroît un maître Brochet.
Ne seriez-vous point de la race
De ces téméraires poissons,
Qui du temps des Deucalions,
A ce que nous apprend Horace,

Alloient nageant au haut des monts?
Facilement nous le croirions;
Car jadis sur le mont Parnasse
Vous avez pris quelques leçons,
Et vous avez fait des chansons
Pour nymphes dont l'éclat efface
Les nymphes des sacrés vallons,
Et qui ne cèdent point en grâce
A la mère des Cupidons.

Après ce poétique début, nous aurons l'honneur de vous dire, notre cher maréchal, notre cher duc, notre cher grand d'Espagne, et notre cher président de Montpellier, que les rimeurs de Saint-Germain vous auroient laissé en repos, si on les y laissoit eux-mêmes; mais, comme on les tourmente depuis le beau temps, trouvez bon, s'il vous plaît, qu'on vous tourmente à votre tour, en vous envoyant de la prose et des vers, où vous ne trouverez peut-être ni rime ni raison; au reste, n'allez pas croire que

Ces nymphes qui dans Saint-Germain
Soumettent tout à leur empire;
Ces nymphes, pour qui tout soupire,
Nous mettent la plume à la main,
Et nous pressent de vous écrire!
Non, ce n'est point *In-nubibus* [1],
Cet astre de race immortelle;
Ce n'est point Clarice la belle,
Ni votre Nanette non plus;

[1] Nom de société donné à une femme de la connoissance du duc de Berwick.

C'est Phébus, le brillant Phébus,
Qui réchauffe la gent mortelle,
Et qui, malgré mille refus,
Nous force à cette bagatelle.

Voici comme cela s'est fait. Vous savez que l'été que nous venons de passer a été tout des plus déplorables, et que cette saison n'auroit pu être plus triste et plus sombre dans cette province sous terre dont vous nous avez tant parlé, où le jour n'entre jamais, où il y a de si belles villes, de si belles promenades, de si belles chasses, et de si beaux jardins, le tout sous terre, et où l'on court la poste apparemment en lanterne. Mais, pour revenir à notre été, vous saurez

Que, pendant la saison entière
Qui devoit former les beaux jours,
Le soleil, pour notre secours,
Sembloit ne finir sa carrière,
Et ne recommencer son cours
Que pour nous cacher sa lumière.
La troupe des tendres Amours,
Se croyant dans une glacière,
De nos beautés sous la paupière,
De peur du froid, resta toujours;
L'astre du jour brilloit à peine;
Ses feux n'échauffoient qu'au hasard;
Rarement séchoient-ils la plaine;
Lune nouvelle ou lune pleine
A nos maux prenoient peu de part;
L'urne de monsieur saint Médard,
Au-delà de sa quarantaine
Portant la pluie et le brouillard,

En guise de Samaritaine,
Alloit noyant la gent humaine;
Tout mortel devenoit canard,
Et chaque jour de la semaine
Étoit sombre, triste et blafard:
Pour la brûlante canicule,
Redoutable par les poisons
De ses chaudes exhalaisons,
Son influence ridicule
Ne nous causoit que des frissons.

Cependant l'automne approchoit sans que les fruits, les blés ou les raisins donnassent le moindre signe de vie; il n'y avoit pas moyen de laisser les affaires du monde dans un tel dépérissement; c'est pourquoi Bacchus, Cérès et Pomone, qui étoient les parties les plus intéressées à la conservation des biens de la terre, ayant assemblé leur conseil, on fut d'avis d'en dire deux mots à ce grand flandrin de Phébus, comme ils l'appeloient, qui ne faisoit que lanterner tout le long du jour dans son chariot, au lieu de songer à ses affaires; et, Bacchus s'étant chargé de la commission:

Ce dieu vainqueur de l'Orient,
Pressé des soins de son empire,
Voyant que Phébus indolent
Ne luisoit que pour ainsi dire,
Tourna ses pas vers l'Occident.

Il l'attendit sur ce rivage
Où l'on tient qu'il descend les nuits
Pour se rafraîchir chez Thétis,

Et délasser son équipage ;
Il ne l'attendit pas long-temps ;
A peine l'éclat du phosphore,
Avec ses rayons pâlissants,
Annonçoit ses chevaux ardents,
Comme il annonce de l'Aurore,
Dès le matin, les feux naissants ;
A peine, dis-je, fut venue
L'étoile de Vénus, connue
Par les bergers de chaque *hameau*,
Que Phébus, couvert d'une nue
Qui, plus épaisse qu'un manteau,
Le déroboit presque à la vue,
Mit pied à terre au bord de l'eau ;
Après certaine saluade,
Et certaine feinte accolade
Qu'on fait en telle occasion,
Le père Bacchus, sans façon,
Lui fit ainsi son ambassade :

Écoutez-moi, seigneur Phébus ;
A quoi songez-vous, je vous prie ?
Est-ce gageure ou raillerie
Qui semble vous rendre perclus ?
Tous les mortels sont morfondus,
Et les vents du Nord en furie,
Sur l'hémisphère répandus,
Vont soufflant comme des perdus ;
Et d'Éole la confrérie
Chasse les Zéphyrs éperdus
Des jardins et de la prairie,
Depuis que, dans la rêverie
Sur vos sonnets, sur vos rébus,
Ou quelque autre ravauderie,
Il vous plait de n'échauffer plus.

Quand la vigne sera périe,
Et tous les raisins confondus,
Que deviendra la seigneurie
De votre confrère Bacchus?
Qu'allez-vous faire sur le Gange,
Sur l'Euphrate et le Simoïs,
Sur la demeure des Sophis,
Lieux où, d'une constance étrange,
Vous rissolez jusqu'aux brebis?
Pourquoi griller, à votre avis,
D'Abyssins la noire phalange,
Qui ne portent jamais d'habits?
Qu'allez-vous faire dans Memphis
Quand le Nil déborde sa fange,
Et dans cinquante autres pays
Où l'on ne fait jamais vendange,
Tandis qu'au royaume des lis,
Où l'on me comble de louange,
Où Vénus règne avec son fils,
Où l'on fait des vers *pro nobis*,
Que chante le petit Coulange,
Les choses vont de pis en pis
Sans obtenir que le temps change?
Quoi! vous irez dès le matin
Dans la terre mahométane,
Plus lumineux qu'un chérubin,
Dans tout l'éclat de votre train
Éclairer un peuple profane
A qui l'on interdit le vin;
Ou peut-être vers Ecbatane
Mûrir les melons d'un jardin!
Ou bien, par un rayon malin,
Hâler quelque pauvre sultane
Au travers de son palanquin;
Et dans les climats du raisin,

Dans les climats de la Toscane,
Où l'on fait revivre Ariane,
Vous laisserez pleuvoir sans fin !
Sortez, sortez, fils de Latone,
Des brouillards où nous vous voyons;
Chassez un froid qui nous étonne;
Otez-nous la peur des glaçons
Qui nous menacent dès l'automne.
Du plus brûlant de vos rayons
Que votre tête s'environne!
Quittez votre verte couronne,
Et tous ces vains brimborions
Où chez vos doctes nourrissons
Un esprit oisif s'abandonne;
Ce ne sont pas ici chansons;
Il y va du jus de la tonne
Et de l'espoir de nos moissons.

Il dit; et sa chaise, attelée
De tigres ou de léopards,
Enfilant une longue allée
De pampre et de myrte mêlée,
Le fit disparoître aux regards
Du dieu de la voûte étoilée.

Savez-vous, monsieur le gouverneur des Limousins, ce qui arriva de tout cela? nous allons vous en informer. Le dieu du jour, après quelques réflexions, se piqua d'honneur; et, dans le dessein de remédier aux désordres qu'on lui avoit reprochés, il passa chez Thétis une nuit inquiète et plus courte qu'à l'ordinaire; le lendemain, les Heures eurent ordre de doubler la dose du salpêtre qu'elles mêlent à l'ambroisie de ses chevaux; le Point-du-Jour fut chargé

de supprimer les vapeurs de la terre et l'exhalaison des rivières; l'Aurore prit soin de faire main-basse sur les brouillards et sur la gelée blanche, et les chevaux fougueux reçurent un commandement positif de passer sur le ventre à tout autant de nuées qui s'opposeroient à leur passage. Après ces dispositions, s'étant mis dans son char vers l'horizon de la Chine,

Il fit taire les Aquilons,
Il dispersa tous ces nuages
Qui forment les soudains orages
Dans les plus belles des saisons;
Qui désolent par leurs ravages
Les fleurs, les arbres, les maisons,
Et couvrent de tristes naufrages
Le vaste séjour des Tritons.
Alors, dans sa gloire nouvelle,
Plus rayonnant et plus serein
Que d'*In-nubibus* la prunelle,
Que Claire ou Nanette au matin,
Que n'est de Maréchal le teint,
Quand elle dispute ou querelle;
Que l'agrément de *Mad'moiselle*,
Avec ce sourire divin
Qui semble fait exprès pour elle;
Tel, dans sa carrière immortelle,
Don Phébus se mit en chemin.

Imaginez-vous un peu le soleil paré de tout l'éclat de ces charmantes ressemblances, et dites-nous si vous ne croyez pas qu'il faisoit beau le voir dans cette nouvelle décoration : il ne s'en contenta pour-

tant pas ; et, pour que tout se sentît de son influence,

Il répandit sur la Champagne
Ces rayons ardents et ces feux
Qu'il avoit rappelés d'Espagne
Pour rendre ce climat heureux;
De ses chevaux la chaude haleine
Souffla trois fois sur Épernay;
Elle échauffa la rive hautaine
D'où Thierri rapporte à la Seine
Ses vins avec ceux de Volnay;
Il approcha son équipage
Du clos des moines d'Auvilé,
Lieux chers au fils de Sémelé;
Il n'en fallut pas davantage;
Car, si son char n'eût reculé
Pour précipiter son voyage,
Tout le village étoit brûlé.
Dans la Bourgogne languissante,
Dans la Bourgogne au désespoir
L'ardeur soudaine qu'il fit voir,
Ranimant la vigne mourante,
Combla les cœurs d'un doux espoir,
Et d'une moisson abondante,
Et des richesses du pressoir.
Mais cette influence publique
Que le blond Phébus répandit,
Cette influence qui mûrit
Les bleds et le raisin étique,
Par malheur étoit poétique;
Et, s'emparant de chaque esprit,
Comme auroit fait liqueur bacchique,
D'un certain transport frénétique
Vint agiter grand et petit.

Voilà au juste ce qui nous oblige à vous écrire en vers; nous avions fait les plus belles résolutions du monde de vous laisser en paix; mais le moyen de résister au dieu des vers quand il donne aplomb sur la tête! Il est vrai que nous aurions pu vous épargner, en tournant notre frénésie sur quelques pauvretés à la louange de nos dames; mais, comme elles sont plus à portée que vous de s'en ressentir, prenez, s'il vous plaît, en patience la nécessité qui nous oblige à vous tourmenter. Souvenez-vous en même temps que nous ne sommes pas les seuls atteints et convaincus de cette maladie; tout fait des vers, non-seulement où nous sommes, mais à dix lieues à la ronde; et peut-être votre seigneurie en fait-elle à l'heure que nous lui écrivons.

Nous ne sommes pas, Dieu merci,
Par la puissance de ces charmes,
Les uniques rimeurs d'ici;
Car tout mortel a pris les armes;
Rimes par-là, rimes par-ci;
Rimes à Chaillot, à Poissi;
Jamais on ne vit tels vacarmes:
Car il n'est pas jusques aux Carmes
Qui ne fassent des vers aussi;
Les Capucins et les Minimes,
Et quelques Petits-Pères noirs,
Ne s'occupent dans leurs dortoirs
Qu'à mettre tout l'office en rimes.
On dit qu'à la communauté
Où l'on n'apprend pas cette gamme,
Certaine jeune fille, ou femme,

Certaine indigente beauté,
En tricotant des bas d'estame,
Fit l'autre jour une épigramme,
Dont Geohagan fut enchanté.
Que voulez-vous? tout versifie;
Pégase partout va bon train;
C'est une espèce de venin
Dont chacun a l'âme saisie;
Et, si le ciel n'y met la main,
On ne verra dans Saint-Germain
Que des essais de poésie.
A cela vous ne croyez pas
Qu'à nous autres gens du Parnasse,
Gens du Parnasse le plus bas,
Sur les rimes on ait fait grâce?
Mais ce qui plus nous embarrasse,
C'est qu'ennuyé de nos fatras,
Tout, jusques à la populace,
De nous entendre paroît las.

Mais, et la populace, et vous-même, Monseigneur, qui tenez un rang si distingué par la naissance et par le mérite, vous aurez la bonté de vous accoutumer à ce que nous vous écrivons, jusqu'à nouvel ordre, ou que vous nous imposiez silence:

Peut-être sera-ce à Warty?....
Mais, malheureux! quel nom de ma bouche est sorti! [1]

Vous avez vraiment mis bon ordre à ce que les rimailleurs ne pussent attaquer ce vieux château sous son nouveau nom:

---

[1] Parodie de ce vers de Racine dans *Phèdre*:

Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche!

Fitz-Jame est exclus de tout vers
Où la cadence et l'harmonie
Étalent leurs charmes divers;
Et je crois que pour les concerts,
Quand sur rimes on fait des airs,
Le plus expert en symphonie
Le trouveroit assez pervers;
Il seroit même de travers
Dans le chant d'une litanie,
Plus sauvage que les déserts
De Palestine ou d'Hyrcanie,
Et plus glacé pour le génie
Que ne sont les affreuses mers
Qui font trembler en Laponie;
Encor pour le défunt Warty
Eût-on trouvé quelques ressources,
Tantôt en invoquant Conti,
Tantôt en peignant quelques sources
Près desquelles il est bâti.

Ceci vous fâche; et la longueur de notre lettre vous ennuie sans doute; si faut-il, avant que de la finir, vous dire un mot des divinités de notre cour; et, pour commencer, je vous dirai que madame la princesse se porte à merveille; ce n'est pas que j'aie pris la liberté de lui demander des nouvelles de sa santé, ou que j'aie questionné monsieur son médecin sur ce sujet; mais c'est

Qu'elle a ces couleurs qu'au printemps
Étale la naissante Flore;
Qu'elle a l'embonpoint qu'on adore
Chez divinités de seize ans;
Que ses yeux sont vifs et brillants;
Qu'elle a la fraîcheur de l'Aurore

Ou davantage encore;
Et que ses bras sont beaux et blancs.

Or je me suis laissé dire que jeune nymphe qui possédoit tout cela, se portoit d'ordinaire fort bien. Mais, à propos! il me semble que vous aviez un petit air favori et distingué dans ces manières gracieuses dont elle charme tout le monde. Je ne sais si cela continue; mais je vous dirai bien que, depuis votre départ, elle n'a jamais parlé de vous, que je sache. Il se pourroit même qu'un certain petit-fils de madame Strickland, la veuve doyenne, vous eût coupé l'herbe sous le pied; car, quoiqu'il ne soit pas à beaucoup près si grand que vous, et qu'il ne soit pas encore si renommé pour les exploits militaires, il est fort à la mode dans cette cour. Quoi qu'il en soit, j'ai deux avis à vous donner pour vous remettre en faveur auprès de son altesse; l'un est de vous défaire de votre nom de brochet, car elle n'a aucun goût pour le poisson; l'autre est d'apprendre à votre retour une danse qu'elle a composée, qui s'appelle les *Quatre faces*. C'est une danse qui semble faite pour vous; car il faut s'y tenir droit comme un piquet, faire neuf pirouettes à droite et huit à gauche, tout d'une haleine; et dans l'endroit de la danse qui ressemble au cotillon, vous n'aurez qu'à sauter quinze fois de suite en vous élevant cinq pieds seulement au-dessus de la terre: voilà au moins comme je l'ai vu danser à son altesse royale; et ce fut

Un jour que sans être attifées,
Car tous les jours on ne l'est pas,
De sa cour les jeunes appas,
Qui de nos cœurs font des trophées,
Furent chez la reine des fées
Du ballet répéter les pas.
Ce fut là que la jeune Laure,
Qui tient de ses charmantes sœurs
Le secret d'enchanter les cœurs,
Mit deux ou trois amants encore
Au rang de ses adorateurs.
Drummond, ayant appris des Grâces
La justesse et la *légerté*,
Vit le dieu d'amour enchanté
Suivre de tous ses pas les traces,
De ce spectacle transporté;
Cette Camille à tresse blonde,
Qui, sans se mouiller le talon,
Fouloit la surface de l'onde,
Et sur épis dans la moisson
Portoit sa course vagabonde,
Pour la danse en façon du monde
N'étoit comparable à Skelton;
D'autres en appas, en jeunesse,
Firent des merveilles ce soir:
Mais, à tout prendre, la princesse
Étoit encor plus belle à voir.

De vous donner une idée de cette danse par rapport à son autre nom, la chose seroit difficile, à moins que vous n'ayez appris d'ailleurs que madame la maréchale, votre épouse, donna un repas superbe dans la forêt, justement avant-hier.

Les Grâces étoient du repas;

Mais, partout avec la duchesse,
Comment n'en seroient-elles pas?
Or voici bien un autre cas;
C'est que le dieu de la tendresse,
Je ne sais par quelle finesse,
Sans être vu, suivit ses pas;
Dire qu'il la prit pour sa mère
(Car votre épouse auroit bien l'air
De la déesse de Cythère,
Sortant, comme elle, de la mer),
Cela me paroît trop vulgaire;
Et sans tous ces contes en l'air,
En deux mots, voici le mystère:

Il y a, vers le milieu de la forêt, une petite chapelle dédiée à S. Thibaut; et ce S. Thibaut guérit de la fièvre. Il y a un honnête homme à Saint-Germain, qui s'appelle Dikesson, qui en avoit eu quelques accès: vous savez comme nos dames sont charitables envers le prochain; les voilà toutes en campagne pour recommander le malade à M. S. Thibaut; et la belle Nanette, quoiqu'elle ne le connût guère, voulut bien faire les frais du pèlerinage:

Voici les noms des pèlerines
Qui, pour le seigneur Dikesson
Dirigeant leur intention,
Plus humbles que des Feuillantines,
Allèrent en procession,
Chantant pour lui, depuis matines
Tout l'office en dévotion;
C'étoit la charmante Ploydon,
Jadis l'honneur des *Picciolines*,
Dont on n'ignore pas le nom

Aux bords des ondes cristallines
Du Permesse ou de l'Hélicon ;
Dont la sagesse et la raison
N'usurpent point de fausses mines;
Dont les dents, sans comparaison,
Sont au-dessus des perles fines ;
Qui se moque de V....,
Et n'a rendu que des épines
Aux fleurettes de Cupidon :
C'étoient les deux beautés divines
De Maréchal et de Dillon;
C'étoit l'aimable Dikesson,
La plus charmante des voisines
Que Nanette ait dans la maison :
Pour l'agréable *Mad'moiselle*,
Qui plaît en tous lieux, en tout temps,
Toujours égale et naturelle,
Elle avoit lors plus d'agréments,
Et chacun la trouva plus belle
Que la lampe et les ornements
Qu'on avoit vus dans la chapelle.

Tout se mit à table, excepté le chevalier La Salle, à qui *Mamzelle*, lui reprochant à l'ordinaire son peu de dévotion, ordonna d'aller se mettre à genoux à la porte de l'église, et de prier Dieu pour le malade pendant qu'on dîneroit; mais, s'en étant excusé sur ce qu'il avoit oublié ses heures, et qu'il ne savoit rien par cœur, on lui donna quelque chose au pied d'un arbre, à condition qu'il rinceroit les verres; car, malgré les disputes fréquentes, vos dames ont beaucoup de considération pour lui. Sur ces entre-faites le malade, à qui l'on ne songeoit plus, parut

à l'improviste; la belle Nanette en rougit, et toutes les autres crièrent : Miracle! car, en examinant l'heure et les circonstances, on trouva que la fièvre l'avoit quitté justement à la dernière oraison qu'on avoit adressée à S. Thibaut pour lui. Le repas n'en fut pas plus triste, et le retour en fut beaucoup plus agréable et plus gai; les bergers, les bergères, les nymphes, et les naïades des environs, qui les avoient à peine regardées en arrivant, tant elles avoient paru défaites et négligées, ne se lassoient point de les admirer pendant leur retour :

Les habitants de nos forêts,
Faune, Hamadryade et Satyre,
Les voyant, ne cessoient de dire
Qu'on voyoit cent fois moins d'attraits
Chez la maîtresse de Zéphire,
Et dans ces lieux où tout soupire,
C'est-à-dire, dans ce palais
Où, dans son éternel empire,
La Beauté triomphe à jamais.
Quoi! voilà donc cette Nanette,
S'écria le dieu des Sylvains!
Mais elle est mille fois mieux faite,
Plus engageante et plus parfaite
Que ne la font vos écrivains,
Que ne la chante ce poëte
Qui, sur sa frivole musette,
L'a mise dans tous les refrains
De sa plus belle chansonnette.

Je vis bien que cela s'adressoit à vous et à moi; je conviens même que, quoique nous eussions fait

de notre mieux sur ce sujet, il avoit raison de n'en être pas content; mais, avec sa permission, le seigneur Pan, qui se laissoit transporter à l'admiration, n'avoit jamais vu une certaine sœur de cette Nanette, faite à peindre, et très propre à se faire aimer, si elle se soucioit d'être aimée :

En parlant de son caractère,
Tous éloges sont superflus,
La louange est peu nécessaire :
Elle a les charmes de Vénus ;
Elle a, comme elle, l'art de plaire ;
Mais, du reste, elle n'en tient guère :
Soupirs près d'elle sont perdus ;
Tendres Amours y sont exclus ;
Toujours accueillante et sévère
Dans les soins qui lui sont rendus,
Sa politesse désespère :
C'est Claire, enfin c'est toujours Claire :
Que peut-on ajouter de plus ?

Pour moi, monseigneur le président, il me seroit impossible d'en dire davantage à présent; car, songeant à ces vérités aussi bien qu'au triste état où elle me réduit, j'en ai la larme à l'œil; et je sens bien que, si je continuois, ce ne seroient plus que des lamentations de Jérémie :

Oui, si des cruautés d'un rigoureux destin,
Si de mes feux constants pour un cœur inhumain
J'allois vous faire ici la généalogie,
Je pleurerois jusqu'à demain ;
Et retraçant à Saint-Germain,
Dans quelque plaintive élégie,

Les désespoirs et le chagrin
Que La Suze rima pour la triste effigie
Du déplorable Flamarin ;
J'irois à tous les dieux de la mythologie
Me lamenter soir et matin ;
Mais, quand j'en aurois le dessein,
Où trouver des rimes en *gie* ?
Il en tombe peu sous la main ;
Car d'avoir recours à magie,
Ou de tomber en léthargie,
L'un et l'autre cas est vilain ;
Et, si j'employois liturgie
Pour rimer à théologie,
Quoique ce soit le grand chemin,
Il faudroit quelque apologie
Dont je ne suis pas dans le train.
Adieu, seigneur ; votre écrivain,
En dépit d'étymologie
Qui vient se présenter en vain,
Aussi bien que chronologie,
Se trouve au bout de sa bougie,
Et de son épître à la fin.

LETTRE

AU MÊME (en Espagne).

Le 4 mai.

VOTRE lettre de Placentia m'a donné une fausse joie : j'ai d'abord reconnu votre écriture et votre cachet, et j'ai cru, par la grosseur du volume et la pesanteur du paquet, que j'allois avoir de quoi m'occuper agréablement pendant une demi-heure ; mais je n'y ai trouvé que pour deux minutes d'entretien, et n'ai guère été plus long-temps à lire le dedans que le dessus ; vous devenez merveilleusement laconiques, vous autres généraux ; mais, Dieu merci, tous les Espagnols ne se ressemblent pas ; la comtesse de Grammont me fit voir l'autre jour, à Versailles, une lettre de don Thadeo Thadei de Burgo, qui, dans six pages d'écriture fort serrée, ne contenoit pas une période qui ne fût politique. Faites-nous l'honneur de nous dire quand vous serez de loisir, puisque le temps vous manque lorsque vous ne faites rien ; car, nous autres gens du commun qui raisonnons de loin, nous sommes fort scandalisés que vous ne soyez pas déjà dans Lisbonne ; et on commence à croire ici que vous traînez la guerre en longueur pour nous donner du bon temps.

Faut-il, sans monter à cheval,
Ensevelir votre vaillance
Dans un repos jadis fatal
Aux lauriers du grand Annibal;
Et, dans le séjour de Plaisance,
Jouer gros jeu, donner le bal,
Et vivre enfin dans l'abondance,
Comme on feroit au carnaval?
Marchez, marchez en Portugal,
Et que don Pedro de Bragance
Apprenne de vous qu'il fait mal
De maltraiter le Cadaval,
Et de s'armer contre la France.

Mais c'est peine perdue que de prêcher la fatigue ou l'activité à gens qui portent des glacières à l'arçon de la selle, qui dorment à l'ombre des oliviers, et qui ne vivent que de *tonsins;* cependant ne vous y fiez pas; il y a des exemples récents qui pourroient vous faire voir que l'oisiveté n'est pas toujours impunie. Le duc de Gêvres a été à l'extrémité ces jours passés; s'il venoit faute de lui, que sait-on si on ne vous ôteroit pas le commandement doux et facile qu'on vous a donné, pour vous faire passer le reste de vos jours dans le poste obscur et laborieux du gouvernement de Paris? Voyez un peu quelle mortification, outre le mal que votre oncle, le comte de Grammont, vous en voudroit! Je lui ai fait voir vos compliments; il paroît assez content de votre conduite, vous justifie à tour de bras, et soutient que, pourvu que vous ayez de quoi donner un *tonsin* à chacun des déserteurs irlandois qui vous sont

venus trouver, vous aurez bientôt toute l'armée ennemie.

LETTRE

AU MÊME (en Espagne).

A Saint-Germain, le 9 mai 1707.

Vous venez de gagner une bataille complète et glorieuse dans toutes ses circonstances. Vous avez rendu quelque service, par cette victoire, à la couronne d'Espagne; vous n'avez pas mal fait votre cour au roi, votre maître, à Versailles; et le roi, votre souverain, en paroît presque aussi content ici que si vous l'aviez gagnée aux portes de Londres pour son rétablissement. Je ne sais comment vous vous trouvez de tout cela; mais, pour moi, je vous en fais de bon cœur mon compliment. Il est vrai que vous vous portez bien, et que, dans une mêlée où vous avez eu le plaisir de vous fourrer bien avant, vous n'avez pu vous faire donner quelque balafre au milieu du visage, ou quelque incision cruciale au haut de la tête; et ce n'est pas contentement pour un homme avide de gloire. Je vous conseille pourtant de ne vous en point chagriner, et de prendre le tout en patience. J'avois cru, lorsque vous vous fîtes

naturaliser en France, que c'étoit pour mettre à couvert les biens immenses que vous possédez en ce pays-ci, en cas d'accident ; mais je vois bien que ce n'étoit que pour pouvoir exterminer sans scrupule tout autant d'Anglois de la princesse Anne, qui se trouvoient en votre chemin ; et c'est fort bien fait à vous. Cependant, si je n'avois pas peur de vous mortifier, je vous dirois que, quoiqu'on parle beaucoup de vous ici, on ne laisse pas de parler assez diversement de votre conduite ; les uns disent que vous êtes trop insolent, et que vous faites trop l'entendu à l'égard des ennemis ; et les autres assurent que vous ne vous faites pas assez valoir auprès de ceux qui vous veulent du bien, et qui vous en peuvent faire. Quoiqu'il n'y ait pas grand mal à tout cela, examinons un peu vos actions depuis que vous êtes dans le service, pour voir si on vous accuse avec raison :

Lorsqu'à Nerwinde on combattit,
Et que l'Angleterre alarmée
Eut appris par la renommée
La disgrâce qu'elle y souffrit,
Tout son parlement en pâlit ;
Mais votre excellence, animée
Par les dangers et par le bruit,
Par les canons et leur fumée,
Mais plus que tout cela charmée
De voir leur Orange interdit,
Se mit en tête, à ce qu'on dit,
De prendre toute son armée ;
Mais ce fut elle qui vous prit.

Voilà le premier chef d'accusation qu'on avance contre vous. Il est vrai que, si vous aviez été suivi dans cette action téméraire, peut-être que cette grande journée eût été beaucoup plus sanglante pour les ennemis, et beaucoup moins pour nous. Que ne dit-on point de ce que vous aviez mené les Portugais si gaillardement dans votre première campagne en Espagne, et de ce que vous aviez poussé messieurs leurs alliés si loin, qu'on fut contraint de vous rappeler, de peur qu'il ne restât plus rien à faire en ce pays-là pour les autres? J'ai eu beau leur dire qu'au moins, depuis votre retour, vous n'avez point fait de faute, et qu'il me paroissoit que vous aviez rendu bon compte, depuis votre arrivée en Languedoc, de tous les fanatiques des Cévennes, sans compter la harangue que vous avez faite, en manteau noir et en collet uni, pour le service du roi, à votre réception en qualité de président au parlement de Montpellier. Ils n'ont pu disconvenir de cela ; mais ils ont traité d'extravagance la confiance avec laquelle, pour obéir aux ordres du roi, vous avez attaqué et pris une place qu'on jugeoit imprenable ; et ils ont fort désapprouvé la dureté avec laquelle vous avez fait tuer à vos côtés deux ingénieurs qui se seroient bien passés du soin que vous aviez de les animer par votre exemple. Ils disent bien autre chose de la campagne que vous avez faite en Espagne avant celle-ci ; car, outre qu'elle a été de près d'un an, au lieu qu'on n'y restoit autrefois que

six semaines de suite, ils disent que vous avez absolument contrevenu aux lois de la guerre, d'autant que, s'il est permis de faire pendre le commandant d'un château, qui avec cent ou cinquante hommes aura arrêté une grande armée, et fait tirer le canon avant que de se rendre, à plus forte raison mériteriez-vous d'être roué pour n'avoir jamais quitté de vue une armée de trente-cinq mille hommes, d'en avoir retardé la marche, et de l'avoir pensé désoler avec trois ou quatre mille chevaux ou dragons que vous aviez. Pour moi, je trouve qu'ils ont raison, quand ce ne seroit que par l'alarme que vous avez donnée à tous vos amis pour vous; car on assuroit si positivement non-seulement que vous étiez en danger, mais que vous étiez perdu, que moi, qui vous connois, et qui sais le peu d'empressement que vous avez de mettre votre personne en sûreté, j'ai fait dire je ne sais combien de messes pour le repos de votre âme, dont vous me rendrez l'argent quand il vous plaira.

Enfin, après toutes ces erreurs, on vous soupçonne d'avoir eu beaucoup de part au retour du roi et de la reine d'Espagne dans leur ville capitale, et d'avoir contribué de quelque chose au rétablissement de leurs affaires, sans vous en hausser ni vous en baisser. Je ne sais si c'est le désintéressement ou l'humilité qu'on vous reproche dans tout ce procédé; mais je sais bien que, si c'étoit à recommencer, vous n'en auriez point d'autre.

Je voudrois bien pouvoir vous mander ce qu'on dit de vous sur cette victoire mémorable que les armes du roi viennent de remporter ; mais cela est trop grand et trop élevé pour la prose.

Il faudroit prendre la trompette
Dont on célèbre les travaux
Des demi-dieux et des héros :
Une victoire si complette
Est digne des tons les plus hauts.
Pour nous qui, dans cette retraite,
Soit sur le bord de nos ruisseaux,
Soit dans nos bois ou sur l'herbette,
N'avons pour répondre aux oiseaux
Que les fredons de la musette,
Et qui sur d'humbles chalumeaux
Chantons pour Iris ou Nanette,
En menant paître nos troupeaux,
Nous remettons à la gazette
Le détail éclatant de vos exploits nouveaux.
Notre muse frivole et quelque peu coquette,
Dans l'indolence et le repos
N'aspire qu'à la chansonnette;
Et notre veine n'est pas faite
Pour le sublime et les grands mots.

LETTRE

AU MÊME (en Espagne).

A Paris, le 6 février.

S'IL est vrai, mon cher duc, que vous m'ayez écrit deux lettres de suite, il faut que le secrétaire de vos dépêches ait mis la première dans son porte-feuille au lieu de la mettre à la poste; car il n'y a que celle du 18 du mois dernier qui soit parvenue jusqu'à moi. Je ne laisserai pas de vous remercier de toutes les deux; car elles me font voir que l'air de Valence est aussi tendre que celui du jardin de la princesse de Clèves; il vous fait dire les plus jolies choses du monde sur un climat qui, sans être peuplé d'autant de petits Amours que vous y trouvez de coulants ruisseaux, de casines, d'orangers, de melons et de pois verts, ne laisse pas d'avoir en hiver, comme en été,

D'un favorable ciel les regards amoureux.

Je comprends fort bien qu'un homme qui fait bassiner son lit ici pendant la canicule, n'a tout au plus besoin que d'une alèze dans ce pays-là. Au reste, j'ai fait ce que j'ai pu pour m'informer de la route

que le seigneur Cupidon avoit prise depuis qu'on l'a proscrit où vous êtes,

Et que des terres de Murcie
Inquisiteurs ou grands prévôts,
Persécuteurs des Huguenots,
L'ont banni pour fait d'hérésie.

Mais, quoiqu'il se réfugie en France, comme vous l'aviez prévu, je n'en ai pu rien apprendre à notre cour. Il est bien vrai que le chevalier La Salle croyoit l'avoir trouvé chez une certaine veuve qu'il poursuit depuis quelque temps, et qu'un proche parent de la comtesse vouloit le trouver auprès d'une certaine *piccioline* de nouvelle édition; cependant il est certain qu'il n'a jamais mis le pied chez l'une ni chez l'autre. Mais pourquoi fatiguer si long-temps votre curiosité? Voulez-vous savoir où il loge à présent?

Lorsqu'il s'est vu si maltraité
Dans vos climats à fleurs d'orange,
Il s'est doucement dérobé
A cette nation étrange,
Pour se mettre ici chez un ange
Qu'on connoît sous le nom d'Hébé:
Pouvoit-il être mieux tombé,
Puisque sur mille cœurs chaque jour il se venge
De votre insensibilité?

Ne me demandez point qui est cette Hébé; si vous avez jamais l'honneur de la voir, vous m'en direz des nouvelles, et vous ne trouverez pas qu'il soit aussi facile de s'en défendre, qu'il vous l'a été

de traiter de haut en bas notre donneuse de toison, et toutes les autres chimères de Madrid. Mais parlons d'autre chose. J'ai été charmé d'apprendre que vous vous promeniez sur vos terres, et de voir que vous ayez daté votre lettre de votre château de Xérica ; je m'étonne que la gazette ne nous en ait rien dit, elle qui s'exerce depuis quelque temps à publier ici tout ce que vous faites là-bas ; car

La vagabonde Renommée,
Qui tous les courriers devança,
A haute voix nous annonça
Qu'un héros, qui ressemble à Charles Borromée,
Avoit, aux plaines d'Almança,
Pris et battu toute l'armée
Des Anglois et du Bracança.
Elle nous dit encor que devant Lérida
Elle vous avoit vu, tout couvert de fumée,
Sur un assez vilain dada,
Quand la garnison alarmée,
De ses remparts vous regarda,
Non pas comme ce saint qui la douceur prêcha,
Mais comme une furie à sa perte animée,
Criant partout : *Mata*, *mata !*
Mais la déesse se garda,
Quoiqu'à tout dire accoutumée,
De nous parler de Xérica.

Elle nous a pourtant dit un mot du beau gouvernement que sa majesté vous a donné de si bonne grâce ; elle n'a pas même oublié les lettres félicitatoires des magistrats de votre bonne ville de Limoges, non plus que les beaux vers que le procureur fiscal

a faits sur ce sujet. Adieu, notre cher Brochet. La belle Nanette ne savoit plus sur quel pied danser au bal de Marly, ni à la mascarade de Saint-Germain, tant elle se désespère de ce que vous n'avez pas eu le courage de pousser jusqu'ici, sous prétexte des ordres du roi! Si votre absence dure encore quelque temps, je ne sais ce que cette pauvre dame deviendra, tant elle engraisse!

LETTRE

AU MÊME.

Monseigneur,

Le sieur de La Salle, secrétaire de vos commandements pour les dépêches étrangères, s'est assez bien acquitté de la commission que vous lui aviez donnée, de m'assurer de l'honneur de votre souvenir; mais en termes moins recherchés que ceux dont il s'est servi pour me donner une idée de votre réception. A la vérité, l'ébauche de cette peinture n'est, à proprement parler, que croquée. Les connoisseurs y découvriront sans doute des traits hardis; mais, pour moi, je n'y connois rien, sinon qu'on a volontiers soif à Bordeaux, que le vin y est bon, et qu'il en boit beaucoup; car il a jugé à propos de

quitter le style figuré, pour m'informer tout familièrement de ces particularités. C'est aussi fort uniment qu'il me mande l'illumination de certaine forêt, que je croirois faite à votre intention, comme les précédentes, n'étoit qu'il ajoute que cette dernière coûte beaucoup à quelqu'un qu'il ne nommoit point. Au reste, je n'attendois que la nouvelle de votre heureuse arrivée pour vous en féliciter; mais comment m'y prendre? c'est l'usage, pour ces sortes de compliments, d'emprunter le langage des vers, et je n'en sais plus faire; il faut être de bonne humeur pour cela: et trouve-t-on ici de quoi s'y mettre depuis votre départ; ici où l'on ne respire que par habitude, et non pour jouir de la vie; où l'on aime sans succès, où l'on rime sans raison, et où l'on se marie sans savoir pourquoi?

Le solitaire Saint-Germain,
Jadis passablement fertile
A produire un couplet badin
Et quelquefois un peu malin,
N'est plus à présent que l'asile
D'un ennui qui n'a point de fin,
Et de ce loisir inutile
Qui pèse plus que le chagrin;
Ce n'est plus qu'un désert stérile
Où Phébus perdroit son latin
A vouloir seulement d'un chétif vaudeville
Nous inspirer quelque refrain;
Mais dans vos climats de Guyenne
Tout est esprit, agrément ou beauté;
Et chez cette race *ancienne*

Et sa vive postérité,
Ce n'est pas une nouveauté
De voir que l'esprit y soutienne
L'immortelle vivacité,
Dont d'âge en âge, à part la sienne,
Les deux sexes ont hérité.

C'est donc aux beaux esprits de cette province, où ils abondent, qu'il faut remettre le soin de vous entretenir galamment sur votre arrivée. Comme je ne doute point que la chose ne soit déjà faite, j'espère que vous nous ferez part de quelques-uns de ces nouveaux ouvrages; je voudrois voir aussi, s'il vous plaît, votre compliment à messieurs du parlement, que je crois court et bien tourné; et en même temps la harangue de M. le premier président, qu'on tient élégante et fleurie, quoique le sieur de La Salle ne m'ait parlé que de son maître-d'hôtel et de son cuisinier. Mais, à propos de vos poëtes de Guyenne,

Vous souvient-il des deux Gascons
Qui des rives de la Gironde,
Qui coule devers vos cantons,
Avoient ici jadis amusé tant de monde
Par leur épître et leurs faux noms?
Que, s'ils n'ont pas suivi les ombres
Du fameux comte de Grammont,
Et du rare Saint-Évremond,
Dans la nuit des royaumes sombres,
Je ne doute point qu'à Bordeaux
Vous n'ayez reçu leur hommage
En stances, sonnets, madrigaux;

Ou bien que, dans quelque autre ouvrage ;
Ils ne vous en aient dit deux mots ;
Surtout tandis que le rivage,
La terre, l'onde, et les vaisseaux,
Brilloient de mille feux nouveaux,
Dont le surprenant étalage
Eût fait honte aux jours les plus beaux ;
Que tous les dieux du voisinage,
Dieux des forêts, dieux des roseaux,
Dieux de tout sexe et de tout âge,
Jusqu'aux Naïades des ruisseaux,
Escortèrent votre équipage,
Lorsqu'on vous reçut aux flambeaux.

Je crois, Monseigneur, qu'il faisoit bon vous voir tenant votre gravité au milieu de ce cortége de demi-dieux champêtres et de nymphes aquatiques, principalement si ces dernières étoient aussi négligées qu'on les peint d'ordinaire.

On tient pour chose très certaine
Que l'une d'elles, se haussant
(Car on n'approchoit pas sans peine),
Reconnut Nanette, en passant,
Pour avoir un jour dans la Seine
Vu cet éclat éblouissant
Qu'elle répandoit sur la plaine,
Tel qu'y répand le jour naissant.
S'il est vrai, ladite Naïade
N'auroit pas fait peu de chemin,
Fût-ce sur un cheval marin ;
Car lointaine est la promenade
Depuis les eaux de Saint-Germain
Jusqu'à celles de cette rade
Où, pour vous recevoir, tout Bordeaux à dessein

Étoit en nocturne parade;
Où les Jeux et les Ris, par ordre en embuscade,
Ici sous ombre d'un festin,
Et là de quelque sérénade,
Veillèrent jusqu'au lendemain.

Adieu, Monseigneur; je ne vous dis rien en fait de nouvelles, persuadé que *Mamzelle* vous mande toutes celles d'ici, et que votre correspondant de Dangeau fait régulièrement copier quelques articles de son journal, pour ne vous pas laisser ignorer ce qui se passe à la cour et à la ville.

LETTRE

A MESDAMES LES COMTESSES DE DRUMMOND ET DE PLOYDON (à Forges).

NYMPHES, qui n'aimez pas le vin,
Et qui ne laissez pas de boire
A longs traits, dès le grand matin,
Avec le reste de l'histoire
Du plus ennuyant des séjours
Qui soient au reste de la terre,
J'entends depuis que les Amours
Se sont retirés vers le Cours,
Près de notre astre d'Angleterre,
Nous vous adressons cet écrit,
A vous que Cupidon adore,
Belle comtesse, à ce qu'on dit,

Et certain personnage encore,
Qui chez vous n'a pas grand crédit.

A vous aussi, charmante Flore,
Pour qui Lysandre perd l'esprit,
Vous que l'on prendroit pour l'Aurore
Quand vous sortez de votre lit.

Quand je dis que nous vous écrivons, remarquez, s'il vous plaît, mesdames, que je ne fais que tenir la plume, et que le reste de cette lettre est de l'aimable nymphe qui fit ce bel acrostiche et cette sanglante satire contre le brochet de Fitz-James :

Pour moi, dont depuis quelque temps
La cour de Saint-Germain se lasse,
Et des rogatons du Parnasse
Que j'entremêle avec mes chants,
J'aurois ici mauvaise grâce
De joindre à tous les agréments
Que la belle Henriette place
Dans ces sortes d'amusements,
Des rimes qui lassent les gens,
Et des vers qu'on trouve de glace.

Écoutez donc ce qu'elle va vous dire ; ne croyez pas que l'on vous écrive de gaîté de cœur, et n'allez pas vous mettre dans l'esprit qu'il est inutile de répondre à des gens qui n'écrivent que pour n'avoir rien de mieux à faire. Il nous faut une réponse, et de plus, une réponse dans le style de cette lettre. Ne vous en excusez pas sur votre insuffisance ; mille gens font des vers où vous êtes, et mon aide-de-camp

m'assure que, si vous aviez besoin de secours, vous n'auriez qu'à vous adresser à la dame qui fit autrefois de si beaux vers pour le cordelier de Pontalie : cela me donne une grande envie de la connoître ; car ce même aide-de-camp,

Qui se connoît en caractères,
M'assure qu'elle a l'agrément,
L'esprit, la grâce, et les manières
D'une comtesse de Feuquières
Dont il me parle à tout moment.
Je vous en fais mon compliment;
Car à vous autres étrangères
Qui vivez là tout doucement,
Ces qualités sont nécessaires;
Mais, mes compagnes, gardez-vous
Des honnêtetés de l'époux;
Il est tout plein de politesse
Pour des Nymphes de votre espèce,
Affable, officieux et doux:
Mais qui ne sait que là-dessous
L'amour se cache avec adresse
Pour être souffert près de nous?

A cet endroit de la lettre, *Mamzelle*, qui prend les eaux aussi bien que vous, s'étant retirée pour un moment, me laisse le soin de vous mander les nouvelles d'ici. Vous n'y trouverez pas votre compte ; cependant il faut bien lui obéir. Je vous dirai donc, en premier lieu, que

L'Amour ne bat plus que d'une aile
Dans ce solitaire séjour
Où jadis il tenoit sa cour ;

Cependant certain cœur fidèle,
Qu'il déchire comme un vautour,
Y soupire encor nuit et jour,
Et pour une beauté cruelle
Brûle sans espoir de retour;
Mais ce n'est pas une nouvelle.

Au moins n'en est-ce pas une pour vous; et, quand vous saurez que je suis ce cœur fidèle, vous n'aurez pas de peine à reconnoître celle qui cause mon tourment. Mais quittons un sujet qui sans doute vous attendrit vous-mêmes, pour vous dire quelque nouvelle moins funeste. Vous saurez donc que madame J...... est allée s'établir à Paris, à la très humble prière de son mari, curieux de la revoir, et plus curieux encore de la voir éloignée du berger P.... A l'égard de votre ami M. le M... sa santé, Dieu merci, n'est pas mauvaise, à la réserve de certaines langueurs dont madame sa femme n'est pas trop contente. Mais voici bien une autre nouvelle :

L'historien Shéridan, Ronquy le pulmonique, et le chevalier Ellis, avoient eu dessein de vous suivre aux eaux; mais j'ai rompu la partie, de peur que, voyant arriver à Forges tant de figures décharnées, on ne s'imaginât que la famine est à Saint-Germain. J'aurois à la vérité donné les mains à leur départ, si madame Dillon, par exemple, madame Talbot, son époux, et le vôtre, belle comtesse, avec M. le prieur, eussent été du voyage; car ce sont des figures à faire honneur aux lieux où ils ont été

nourris. Au reste, le nombre de nos buveuses d'eau augmente depuis votre départ; toutes nos jeunes nymphes paroissent en avoir besoin, sans compter le seigneur de Riane, à qui les médecins les avoient ordonnées pour les pâles couleurs :

Aux beautés que ce mal possède,
Aux teints qu'il dépouille de fleurs,
Enfin pour les pâles couleurs,
Les eaux sont l'unique remède
Dans cette cour, non pas ailleurs.
Mais, d'un autre que l'on propose
Quand l'effet seroit tout certain,
Il le seroit chez nous en vain;
Il n'en seroit pas autre chose;
Car où trouver à Saint-Germain
Apothicaire ou médecin
Digne d'en préparer la dose.
A Forge il n'en va pas ainsi;
Là, pour ranimer un teint blême,
Et pour d'autres besoins aussi,
Chaque malade, Dieu merci,
De tous les secours est à même,
Tandis qu'on n'en a point ici.
Ainsi, trop aimable comtesse,
Vous reprendrez cet embonpoint
Que nous vous souhaitons sans cesse;
Et du printemps pour la déesse,
A Forges, je ne doute point
Que de bon cœur on ne s'empresse
A l'assister dans son besoin.

Dans ce moment la nouvelle arrive du mariage de la cousine Taubin. Vous souvient-il, comme l'autre

jour, quand son premier mari (Dieu veuille avoir son âme!) mourut ici d'apoplexie, elle vouloit à toute force qu'on l'enterrât avec lui? Cependant voyez un peu ce que c'est que ces pauvres veuves! celle-ci étoit si tourmentée d'affliction, qu'elle a été obligée de prendre ce mari pour ne plus songer à l'autre. Voilà quant aux nouvelles. Vous trouverez bon à présent que je vous donne quelques petits avis sur ce qui vous regarde. Je sais premièrement que vous êtes toutes deux faites à peindre, et

Qu'il suffit de ces seuls attraits
Que vous tenez de la nature,
Sans ornements et sans parure,
Pour que tout Forges coure après;
Que l'une et l'autre en étamine,
Par cette taille noble et fine
Que vous ont *accordé* les cieux,
Feriez des exploits merveilleux,
Et sur les cœurs je m'imagine
Que vous régneriez en tous lieux,
Depuis Forges jusqu'à la Chine,
Sans autre secours que vos yeux.

Cependant ne vous fiez pas absolument au simple appareil. Il est vrai que le matin vous pourrez être comme il plaira au Seigneur, en prenant les eaux; mais, lorsque vous serez priées à dîner, et je souhaite que cela vous arrive souvent, pour cause, faites, s'il vous plaît, la revue de vos hardes, et parez-vous de celles que vous ne mettez ici que dans les grandes occasions: ensuite, lorsqu'on vous mènera voir le

beau monde, ceci s'adresse à vous, comtesse, tenez-vous bien droite, le menton pas tant en avant, et les coudes pas tant en arrière qu'à votre ordinaire; cachez vos mains, et montrez vos pieds, c'est-à-dire, faites voir comme on les porte à notre cour; mais surtout n'oubliez pas cette pointe artificielle et fatale aux officiers des gardes du corps. Pour vous, belle Flore, prenez-moi cet air enchanté qu'on vous voit lorsqu'il vous arrive de ne pas trembler en dansant;

Munissez-vous de cet air tendre,
De cet éclat vif et serein
Qui se répand sur votre teint,
Qui pour le printemps vous fait prendre,
Et pour lequel c'est le destin
De l'infortuné don Lysandre,
Qui fait des vers à Saint-Germain,
De se noyer ou de se pendre.

Au milieu de ces instructions, *Mamzelle* arrive de son expédition avec certains couplets que nous avions faits ensemble pour la princesse. Quoique vous les ayez déjà vus, elle veut que je vous les envoie pour les chanter dans les compagnies où vous ne saurez que dire; car encore faut-il bien vous aider de quelque chose pour ces occasions. Au reste, elle me gronde fort de ce que j'ai gâté sa lettre par cette gazette de nouvelles frivoles que j'y ai fourrées en son absence. Voilà, mesdames, comme je suis traité dans cette cour; vous savez depuis long-

temps que je n'y ai pas plus de vogue, en fait de rimes, qu'un prophète n'a de crédit dans son pays.

Jadis, avoué de Phébus,
Pour badiner, je sus en mètre
Rimer couplets et tels rébus
Qui furent assez bien reçus;
Mais je n'ose plus me promettre
A Saint-Germain que des rebuts;
Car tout ce qu'on veut m'y permettre,
C'est d'envelopper cette lettre,
D'écrire ensuite le dessus,
Au messager de la remettre,
De la cacheter, et rien plus.

LETTRE

AUX MÊMES.

A Saint-Germain, le 10.

Au nom de Dieu, mesdames les comtesses, où avez-vous trouvé le commis qui a fait votre réponse? Il nous paroît bien un des plus gentils officiers que vous eussiez su employer. C'est grand dommage que vous ne lui ayez pas permis d'écrire lui-même ce qu'il a fait pour vous; car, sans vous offenser, en copiant ses vers, vous les avez, par-ci, par-là, tout doucement estropiés. Il est vrai que ceux qui sont

échappés à votre colère, dans leur entier, nous font voir que vous avez mieux choisi que *Mamzelle* en fait de secrétaire :

Il n'est pas natif de La Haye
Celui de qui l'esprit coquet,
Et dont la muse vive et gaie
Pour Madelon fit un bouquet;
Et je jurerois bien, comme de chose vraie,
Que l'écrivain qui vous défraie
L'une et l'autre dans ce paquet,
Connoît le prix des vers qu'il fait.
Pour nous autres, rimeurs de Saint-Germain en Laye,
Qui n'allons fredonnant qu'au coin de quelque haie,
Il a bien rabaissé notre petit caquet;
Nous en avons l'oreille basse,
Et nous avons fait un serment,
Moi, de renoncer au Parnasse,
Et Lysandre au titre d'amant,
Sans aller ridiculement
Faire rire la populace,
En vers, ou bien en soupirant
Sur les rebords de la terrasse,
Comme nous faisions ci-devant.

Voyez un peu de quel plaisir vous priviez Saint-Germain, en nous envoyant les vers de votre auteur de Forges! La description qu'il nous fait du séjour que vous habitez, fait dresser les cheveux à la tête, et vous ne sauriez croire

Combien pour vous ici l'on souffre
De vous voir en si mauvais air
Avaler le nitre et le soufre,

Et rendre apparemment le salpêtre et le fer ;
Au mois d'*août* y voir l'hiver,
Et n'appeler ce lieu qu'un gouffre :
Pour moi, je crois que c'est l'enfer.

Nos nymphes, charmées de voir, dans une lettre de Forges, des vers tout autrement tournés que ceux dont on leur rompt la tête ici, ont eu tant de curiosité pour le nom de l'auteur, qu'elles ont fait donner la question à votre courrier pour le savoir. Le pauvre garçon vous a été fidèle autant qu'il a pu ; mais enfin la force des tourments a vaincu sa constance, et lui a fait déclarer que c'étoit un certain gazetier de Londres, nommé M. Triste, et qui loge chez vous *incognito*. Comme je m'imagine que vous n'avez pas appris aux habitants de Forges, de quelle manière vous autres tyrans de notre cour donnez la question, il est bon d'en dire ici quelque chose.

Vincent Le Blanc dit que dans les pays chauds on met un homme tout nu, et que, l'ayant frotté de miel, on l'expose au soleil. A la vérité, vous ne déshabillez pas le criminel dans ces occasions, mais du reste c'est presque la même chose.

D'abord vous montrez au coupable
De ces airs attrayants, dont les feintes douceurs
Portent jusques au fond des cœurs
Certain poison inévitable,
Qui ne fait sentir ses ardeurs
Que pour rendre plus misérable
L'amant soumis à vos rigueurs ;
Ensuite un regard homicide,

Si j'osois, je dirois perfide,
Vient lancer sur le malheureux
Ces traits enflammés et ces feux
Qu'on sent sous la zone torride.

Ainsi la force des appas,
Dont vos yeux et votre figure
Présentent le brillant amas,
Pour donner aux gens la torture,
Fait dire ce qu'on sait, c'est une chose sûre,
Et souvent ce qu'on ne sait pas.

Adieu, mesdames. *Mamzelle* m'ordonne de vous dire que vous auriez pu faire votre réponse plus longue, puisque les vers ne vous coûtent que la peine de les écrire; et moi, je vous prie bien humblement de remercier votre secrétaire des louanges qu'il trouve bon de me donner; je sais qu'elles ne m'appartiennent pas; mais des gens en nécessité prennent tout ce qu'on leur donne:

Adieu, comtesses de renom;
Revenez de votre voyage
Avec l'embonpoint du bel âge;
Mais pour grosses et grasses, non;
Il ne feroit pas encor bon
Vous montrer dans cet équipage.
En attendant, dans le canton
Où vous tenez votre ménage,
Faites jour et nuit bon visage
A ce favori d'Apollon
Dont vous empruntez le langage;
Et dans cette humide saison,
Où tous les buveurs du village

Gardent par force la maison,
Pour rire écoutez le ramage
Du ménétrier Grizillon.

LETTRE

A MADEMOISELLE B***.

A Saint-Germain, le 12 août.

Que puis-je faire, Mademoiselle, pour ne vous être plus insupportable? J'ai honte d'être encore en vie, après avoir mérité votre indignation, et après les assurances que je vous avois données dans ma dernière lettre, de ne vivre plus que quelques jours; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire à mon aventure, c'est que la violence du désespoir, qui fait chercher aux autres des solitudes pour gémir, des arbres pour se pendre, et des rochers pour se précipiter, m'a conduit au beau milieu de Sceaux, le même jour que la danse, la comédie, la musique, les feux d'artifice, et toutes les beautés de l'univers, excepté celles de votre famille, s'y étoient rassemblées pour la fête de Châtenay. Je fus d'abord tenté d'en troubler la célébration par un événement tragique; car, croyant bien que je ne trouverois jamais une plus belle occasion de me punir, et de signaler mon repentir, j'étois sur le point d'assembler la

compagnie autour de moi, de leur dire que vous étiez la plus charmante personne du monde, et moi le plus grand coquin; et, après vous avoir nommée trois fois, avec trois horribles soupirs, de me donner trois coups d'épée tout au milieu du cœur: mais, faisant réflexion que je suis à vous absolument, j'ai cru que je ne devois pas me tuer sans votre permission; et qu'en attendant que vous eussiez la bonté de me l'accorder, je ne ferois pas mal de donner toute mon attention aux magnificences de cette fête, pour vous en faire une espèce de relation : mais, comme ces récits demandent un peu d'ornement, et que je suis dans une situation trop déplorable pour la poésie françoise, trouvez bon, Mademoiselle, que, dans les endroits où il sera question de vers, j'appelle quelque muse d'Angleterre à mon secours; car, avant que de vous parler des préparatifs et du spectacle, il est bon de vous nommer les principaux de ceux qui s'étoient rendus à Sceaux pour y assister: c'étoient M. le duc, mademoiselle d'Enguien, M. le comte d'Harcourt, autrefois abbé de ce nom, madame sa femme, madame la duchesse d'Albemarle, recommandable par son érudition, monsieur le duc et madame la duchesse de Nevers avec mademoiselle leur fille, madame la duchesse de La Ferté et madame de Mirepoix, madame la duchesse de La Feuillade, madame la duchesse de Quintin, madame la comtesse de Dreux, madame de La Vieuville, madame la comtesse de

Lussan, madame la marquise de Moras, madame la comtesse d'Artagnan, M. le duc de Coaslin, M. le président de Mesmes, M. le marquis de Lassay, M. le baron de Ricousse, M. Caryll, gentilhomme anglois, et M. de Fimarcon. Remarquez, s'il vous plaît, Mademoiselle, que cette liste n'est qu'un très petit dénombrement de ceux qui étoient priés, et que la cour ordinaire de madame du Maine, avec l'ordre entier de la Mouche, dont je ne parle point, étoit de la fête. Toute cette compagnie partit dimanche, neuvième du mois, à une heure après midi, pour se rendre à Châtenay, distant de Sceaux environ de quinze stades; il se trouva des voitures toutes prêtes pour la compagnie que je viens de nommer; madame la duchesse de La Ferté, qui par hasard m'aimoit ce jour-là, me fit l'honneur de me mettre avec elle et madame de Mirepoix, dans une calèche ouverte, où deux personnes des plus minces, dans la saison la plus froide, seroient en danger d'étouffer.

Il faut avouer que les faveurs du beau sexe seroient bien précieuses si elles étoient plus durables; les dames qui m'avoient distingué par cette préférence, s'en repentirent apparemment; car elles dirent que j'avois été de très mauvaise compagnie pendant le voyage. Si je voulois vous mander en détail ce qu'il y avoit de rare et de magnifique dans la célébration de cette fête, je n'aurois jamais fait. Imaginez-vous que le premier spectacle qui se présenta lorsque tout le monde fut arrivé, fut une

galerie de plain-pied au jardin, dans laquelle il y avoit une table de vingt-cinq couverts, où vingt-cinq dames, plus belles les unes que les autres, se placèrent; dans la même galerie, une autre table de dix-huit ou vingt couverts fut servie en même temps pour M. le duc, M. le duc du Maine, et pour une partie des hommes: mais il faut voir de quelle magnificence, de quelle profusion, et de quelle délicatesse tout cela fut servi!

C'est la vérité, Mademoiselle; car il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait que vous autres Angloises qui ayez des yeux brillants et des teints fleuris. Toutes ces dames paroissoient autant de déesses qui s'étoient mises à la table pour prendre une tasse de nectar et quatre doigts d'ambroisie; à la droite de son altesse étoit madame de Nevers; à sa gauche, madame de La Feuillade.

Si je louois chacune de ces divinités autant qu'elle le mérite, je ferois un poëme au lieu d'une lettre; disons pourtant quelque chose de mademoiselle de Nevers, digne héritière de l'esprit de monsieur son père, et des charmes de madame sa mère.....

(*On a omis ici quelques vers anglois à la louange de cette demoiselle*).

Les autres beautés me pardonneront si je n'en dis rien de particulier; ce n'est pas qu'elles ne le méritent; mais il faut du tour et de la délicatesse pour rendre les louanges agréables; et c'est ce que je n'ai pas.

Au sortir de la table on se mit à jouer pendant que tout se préparoit pour la comédie. La salle où elle fut représentée étoit au milieu du jardin; c'étoit un grand espace couvert et environné de toiles, où l'on avoit élevé un théâtre, dont les décorations étoient entrelacées de feuillages verts fraîchement coupés, et illuminées d'une prodigieuse quantité de bougies. La pièce en trois actes est de M. de Malézieu; elle étoit mêlée de danses, de récits et de symphonies; et, afin que vous ne puissiez douter qu'elle ne fût représentée dans toute sa perfection, vous saurez que madame la duchesse du Maine y jouoit; mademoiselle de Moras, M. de Malézieu, M. Crom, M. Landais, M. Dampierre, M. Caramon, et un officier de l'artillerie, dont j'oublie le nom, en étoient les acteurs: pour les intermèdes, c'étoient Balon, Dumoulin, et les Allards qui formoient les entrées: les paroles du prologue et des récits étoient de M. de Nevers pour l'italien, et de M. de Malézieu pour le françois, excellemment mises en musique par Matair; et le tout exécuté par les voix et les instruments de la musique du roi. Le spectacle dura trois heures et demie, sans ennuyer un moment; il est vrai qu'il fut interrompu vers le milieu de la représentation, par un laquais de madame d'Albemarle, qui, pendant qu'on étoit le plus attentif, et qu'on suoit à grosses gouttes, fit lever tout le monde pour porter une coiffe et une écharpe à sa maîtresse, de peur du serein; Dieu sait les bénédictions qu'on

donnoit à son laquais et à la délicatesse de son tempérament! Le souper fut encore plus magnifique que le premier repas; les dames s'y présentèrent avec les mêmes charmes, et quelque chose de plus; les applaudissements fournirent les premiers entretiens; on se mit de bonne humeur; les faiseurs d'*impromptus* ajoutèrent quelques plats de leur façon à ceux de l'entremets; M. de Nevers commença; un homme qu'on prit pour moi, poursuivit, et ne fit rien qui vaille. Je ne vous envoie pas ces ouvrages, parce que vous avez assez mal reçu ceux que je vous ai déjà envoyés. Après le souper on tira force fusées, et à une heure après minuit le bal commença; je ne vous dirai point à quelle heure il finit, car je me retirai à la petite pointe du jour, qu'on ne faisoit que commencer les contre-danses: je regagnai Sceaux, j'y dormis deux heures; et, quand j'en suis parti, je ne doute pas qu'on ne dansât encore à Châtenay. Voilà, mademoiselle, le récit abrégé d'une fête que vous trouverez beaucoup plus circonstanciée dans le premier Mercure.

LETTRE

A LA MÊME.

A Paris, le 1er septembre.

Charmé déjà de tout ce qui vous rend aimable, je viens de l'être de votre miséricorde et de votre bonté : elles sont si marquées dans la lettre que je reçus hier, que je ne vous offenserai jamais, si ce n'est par une trop grande assiduité à vous marquer mes respects et mon attention pour vous. Nous avons hier eu la noce et toutes les cérémonies, je veux dire la noce de mademoiselle Butler, autrefois dite le petit Violon. Quand je dis *et toutes les cérémonies*, je n'entends pas parler de nos noces de Saint-Germain, où les nymphes et les déesses, plus belles que l'astre du jour, se marient pendant les ténèbres de la nuit comme des hibous et des chats-huants, et vont promptement se retirer avec leurs époux fortunés, comme s'ils venoient de faire une mauvaise action. Nous nous sommes mariés en plein midi, au milieu de Paris; nous avons eu sept ou huit mille personnes qui nous attendoient sur le passage, en allant et en revenant, et un festin à dîner et à souper, où nous étions dix-huit ou vingt à table : ajoutez à cela trois ou quatre des conviés, beaux

esprits de profession, qui se tuoient de dire des gentillesses sur le sujet présent, pour faire rire le marié, et pour faire pleurer la mariée. Je n'ai pas manqué de songer à vous, Mademoiselle; car j'y songe toujours, et de souhaiter que vous soyez mariée avec cet appareil, sachant que cela est infiniment de votre goût. Comme je vous ai depuis peu excédée de descriptions, je ne vous dirai rien de plus de cette fête; je vous envoie seulement une liste des présents que l'époux a envoyés la veille des noces, et des habits que la comtesse de Grammont a donnés au Violon pour cette expédition. Je n'oserois vous dire, Mademoiselle, que vous avez le goût le plus juste du monde, après les louanges que vous me donnez; il est vrai que, selon moi, il n'y a pas tant à se récrier sur le........; mais, quand je l'ai loué, je savois bien que c'étoit louer l'esprit, l'âme et le directeur de la cour de....... Je vous sais le meilleur gré du monde de vous souvenir des mouches de Zeneyde, quoique je les aie presque oubliées : j'avoue qu'elles ont plus de mérite dans leur petit doigt que toutes ces autres dont vous parlez. Au reste, je vous prie de croire que j'aurois plutôt jeté le Bélier dans la rivière, que de le lâcher parmi ces précieuses et ces espèces inconcevables; je vous demande pardon de l'avoir laissé voir à madame C.... et à la famille de Pontalie avant que de vous l'envoyer. Je vous ai déjà dit qu'il étoit à vous, et fait exprès pour vous; je l'avois fait empaqueter et cache-

ter bien soigneusement de tous les côtés, à la première nouvelle de l'arrivée de L'Étang à Saint-Germain; cependant je viens d'apprendre que ledit L'Étang est venu ici pendant que j'étois à la messe à quatre pas d'ici; qu'il a vu le comte et la comtesse de Grammont, et qu'il n'a pas voulu attendre mon retour, quoiqu'on lui eût dit que je ne serois pas un demi-quart-d'heure à revenir : j'ai été outré de cette brutalité; et, s'il ne revient pas, comme on m'assure qu'il n'a garde de faire, je vous en fais mes plaintes. Adieu, belle B....

LETTRE

A LA MÊME.

A Paris, le 17 novembre.

Je n'espérois plus de vos nouvelles, lorsque je reçus hier votre lettre : je ne vous dirai point les réflexions que votre silence m'a fait faire; car, à quoi cela sert-il? Je n'ai murmuré qu'une fois contre vous, et j'ai trouvé que j'avois tort; mais cela me fait connoître que je suis très sensible aux moindres marques de votre indifférence. J'ai été fort étonné du froid dont vous faites mention dans le beau climat où vous êtes, parce que votre lettre est datée du 8 octobre; et je ne me suis aperçu que par ce

que vous me mandez du voyage du duc de...., que vous vous êtes trompée de six semaines ou environ. Je n'ai bougé d'ici depuis le retour de mon frère, de Fontainebleau; il en étoit revenu dans un état si dangereux, que je l'ai cru à l'extrémité; il s'évanouissoit à tout moment de foiblesse; on ne pouvoit le porter dans sa chaise, de la cheminée au lit, qu'il ne perdît connoissance; et vous, Mademoiselle, qui vous plaisez à rendre visite aux agonisants et aux gens nouvellement trépassés, vous l'auriez compté parmi les derniers, à sa maigreur extrême, et à la couleur de son visage: mais il est dans un état tout différent à l'heure qu'il est; il n'a plus de fièvre, et il marche tout seul; ainsi je ne doute pas qu'il ne soit entièrement rétabli avant que je parte pour Montpellier. Je n'ai jamais eu tant d'envie d'y être, quoique je sois très persuadé, comme je vous l'ai toujours mandé, que je n'y trouverai pas mon compte; ma destinée a toujours été d'être beaucoup plus agréable de loin que de près, surtout aux personnes à qui j'avois le plus d'envie de plaire. Mon frère vous fait ses compliments aussi bien qu'à madame votre sœur; il m'a paru que la bonté que vous avez eue, l'une et l'autre, de vous intéresser à sa santé, lui a donné une vivacité, lorsque je le lui ai dit, qu'il n'avoit point encore témoignée depuis sa maladie; et je ne doute pas qu'il ne vous en témoigne sa reconnoissance, après une petite opération qu'on lui doit faire assez loin du visage,

et qui, sans être dangereuse, est très nécessaire, et passablement douloureuse. Je vous sais si bon gré, Mademoiselle, d'avoir songé à moi, de m'avoir écrit, et de souhaiter de me voir, immédiatement après avoir vu le berger P....., que, si j'avois auprès de moi le portrait que Le Bel fit de vous pendant que vous fricassiez de la fleur d'orange, je me mettrois à genoux devant, et je lui baiserois la main. Cependant, au milieu des choses obligeantes que vous avez la bonté de me dire dans votre lettre, vous ne me faites pas un mot de réponse sur les plaintes que je vous avois faites, de me voir faire des présents de Montpellier, sans y avoir ajouté la moindre chose de votre part; peut-être faites-vous faire une épée garnie de rubis et de diamants, ou quelque belle écharpe brodée de vos chiffres par vos belles mains, telles que la reine Thomyris ou la princesse Placidie envoyèrent au vaillant Spitridate, ou à l'amoureux Constance. Je les recevrai avec le même respect et les mêmes transports; mais je ne vous réponds pas de tuer autant de gens à votre service après. Je pars aujourd'hui pour notre cour, d'où je me donnerai l'honneur d'écrire à madame la grande duchesse, etc.

LETTRE

A LA MÊME.

A Paris, ce 10 mars.

Rien ne marque si bien votre retour, belle Henriette, que ce que vous avez eu la bonté de m'écrire au bas de la lettre de madame votre sœur; c'est une querelle d'Allemand que vous me faites dès Agde, pour avoir un prétexte de ne me plus regarder à Saint-Germain. Dieu veuille bien vous pardonner toutes vos injustices! ce n'étoit pas la peine de vous faire tant importuner, et de vous faire exorciser, comme M. le comte d'Agde me mande qu'on a fait, pour m'écrire des cruautés : je n'ai pas laissé de baiser ces inhumanités, et de vous en remercier, comme je fais bien humblement; car c'est toujours m'écrire que de m'écrire en colère; et c'est ce que vous ne ferez plus, dès que vos appas ne logeront qu'à trois pas de moi. Je suis si éloigné de me réjouir de ce que votre retour me dégage du vœu de vous aller voir à Montpellier, que j'ai été sur le point de partir pour l'accomplir, dès que j'ai su que vous n'y resteriez plus guère; et j'avois pris ma résolution pour vous suivre jusqu'aux frontières de Portugal, si le.... vous y avoit menée. Il m'a écrit avant

son départ de Montpellier, et m'a fait part de votre voyage de Béziers; le chevalier Hall m'a annoncé celui d'Agde; vous avez beaucoup d'honneur, Mademoiselle, à lui avoir enseigné l'orthographe. Je vous garde cette dernière lettre, qu'il date de Montpellier, et où il me mande qu'il vous accompagnera jusqu'à Béziers. Au reste, je vous avertis qu'il faudra soutenir votre retour à Saint-Germain avec hauteur et noblesse; car la comtesse et madame N.... sont bien résolues de vous témoigner quelque peu de surprise, de ce qu'après avoir fait la pluie et le beau temps dans les pays étrangers, vous ayez la bonté de revenir parmi nous: mais que cela ne vous embarrasse pas; je me range de votre parti, Mademoiselle, envers et contre tous; et moi, qui depuis votre départ n'ai pas été à Saint-Germain la valeur de trois semaines de suite, je vous promets de n'en bouger tant que vous y serez; outre que madame D.... promet de vous mener à Sceaux, à présent que les voyages ont augmenté votre mérite. Je ne vous parle point des aventures modernes de sa bonne amie, madame de....; vous les savez ou vous les saurez, à votre arrivée, mieux que je ne pourrois vous les conter. Jamais carême ne me paroîtra si long que le reste de celui-ci, puisque vous ne devez partir de Montpellier qu'après Pâques. Jurez-moi deux choses, belle Lisette, pour me consoler de ce que vous m'avez trouvé si sot dans une de mes lettres au maréchal; l'une de ces grâces est que vous

me ferez savoir positivement le jour que vous arriverez à Essone; et l'autre, que vous viendrez à Pontalie toutes les fois qu'on vous en priera, et que vous n'importunerez point madame votre sœur pour la quitter. Je ne doute point que M. le comte ne vous ait fait la plus galante réception du monde, et que cette lettre ne vous trouve encore dans son palais épiscopal: je ne veux point songer au regret que vous aurez de vous quitter l'un et l'autre pour revenir nous voir; cette idée me feroit de la peine; mais, afin que vous ne soyez pas trop attendrie dans vos adieux, je vous avertis qu'il étudie déjà son compliment pour madame de R...., et que vous n'aurez pas plutôt le dos tourné, qu'il préparera toutes ses attentions à la bien recevoir. J'espère que vous établirez le sieur de La Salle concierge de la maison de campagne de M. de B.... jusqu'à nouvel ordre; car il ne feroit qu'une misérable figure à Saint-Germain, lui qui n'entend pas raillerie.

LETTRE

A LA MÊME.

TOUTE ma tendresse s'étoit réveillée, et j'allois, belle Lisette, vous en dire deux mots de la seule manière qui m'est permise; c'est-à-dire, que j'étois sur le point d'employer la prose et les vers dans une description des mascarades de Saint-Germain, lorsque j'ai reçu une lettre du..... dans laquelle il m'apprend que vous m'aviez fait l'honneur de lui dire que celle que je lui avois écrite sur la prise de Nice étoit la plus sotte lettre du monde. Je m'en rapporte infiniment à votre goût, et c'est le jugement que vous venez de me rendre, qui me fait rentrer en moi-même; car je m'étois moqué de la critique des dames du bel air, et des beaux esprits de Paris, qui se sont soulevés contre quelques couplets faits à Versailles : mais vous prenez leur parti; c'est plus qu'il n'en faut pour me faire renoncer au désir de rimer, et même à celui de vivre.

Je ne vivois que pour vous plaire;
Je n'espère rien de l'Amour;
A mes vœux Phébus est contraire;
Et je suis plus mal à la cour
De la déesse de Cythère :

Que me reste-t-il en ce jour
Que de m'en plaindre à votre mère ?
Mais, comme ce seroit vous faire un mauvais tour,
J'aime mieux mourir et me taire.

Je devrois finir à cet endroit, et vous laisser croire que je suis mort; mais, outre que je ne saurois vous tromper, je suis très persuadé que vous n'en feriez que rire, et que votre grand plaisir seroit de regarder entre deux yeux un amant à l'article de la mort, pour lui faire manquer son coup, comme vous avez voulu faire manquer la harangue de ce pauvre évêque d'Agde. Je vais donc remettre mon trépas jusqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir, pour vous laisser le plaisir de m'interrompre. En attendant, faisons un petit récit d'une des fêtes de notre cour: ce fut la mascarade du jeudi-gras, où d'abord,

Le fils aîné de M......,
Accompagné du preux S......,
Ayant fait ouvrir la barrière,
D'une contenance guerrière
Montoient deux chevaux de carton;
Leur déguisement et leur danse
Attirèrent tous les regards;
Leurs chevaux dansoient en cadence,
Faisoient tous deux la révérence:
Leurs maîtres paroissoient deux Mars;
Et jamais de cet air en France
On n'a vu danser des housards.
Au beau milieu de cette presse
Dansoit avec vivacité,
Avec grandeur, avec noblesse,

Du jeune roi la majesté ;
Tandis que, d'un autre côté,
Les Grâces, menant la jeunesse,
Les agréments et la beauté,
D'une extrême légèreté
Suivoient les pas de la princesse :
Et sur leurs pas marchoient les cœurs
Et les respects des spectateurs.
Mais de ces beautés chaque mère
Parut surprise que l'Amour,
Ou qu'un peu de tendre mystère,
Qui vont chercher à pareil jour
Quelque petit exploit à faire,
Ne fussent point de cette cour:
L'aventure étoit assez neuve,
Surtout en cette occasion ;
Mais en ce temps-là Cupidon
De tous ses traits faisoit l'épreuve
Contre la douleur d'une veuve
Qu'il vouloit mettre à la raison.

Mais je ne songe pas au vœu que je viens de faire, et je m'amuse à vous faire des récits quand je devrois me taire. Je finis donc, Mademoiselle, en vous demandant humblement pardon de vous avoir ennuyée. On me dit dans ce moment que vous allez, avec madame votre sœur, vous camper à Bayonne, en attendant que M. le duc de.... ait mis l'Espagne en état de vous recevoir ; mais je ne veux point croire une nouvelle qui me mettroit au désespoir.

LETTRE

ÉCRITE A M. DE SILLERY, ÉVÊQUE DE SOISSONS, PAR HAMILTON, QUI NE LA SIGNA POINT.

PRÉLAT, qui des prélats savants,
Comme des prélats résidants,
Pouvez passer pour le modèle
(Et cela n'est pas bagatelle,
Tant il en est de notre temps!),
Grand merci de tous vos présents,
Et du dernier qui renouvelle
Ceux que vous faites tous les ans.
Le comte, qui pourroit chez la troupe immortelle
Passer pour un des vétérans,
Dit que le vin dont les Dieux vont buvants,
Auprès du vôtre en parallèle,
Paroîtroit du vin d'Orléans;
Et, si je me connois en gens,
Le Soissons des prélats est, dit-il, le modèle.
Jadis pasteurs, ou soi-disants,
Pour le monde brûlant de zèle,
De la cour rarement absents,
Alloient de ruelle en ruelle
L'amour au beau sexe prêchants,
Et la charité fraternelle;
Tandis que leur troupeau fidèle
En liberté couroit les champs,
Et se paissoit d'herbe nouvelle
Sans crainte des loups ravissants.

Vous donc, Monseigneur, qui savez tout ce qu'on

peut savoir dans les belles-lettres, et qui n'avez d'autre soin que celui de vous en cacher, on ne se lasse point d'admirer ici la même modestie dans tous les devoirs d'un véritable pasteur, que vous remplissez si dignement. Le comte de Grammont remarque que, sans crier si haut que font quelques-uns de vos confrères contre des périls imaginaires ou contre des erreurs déja proscrites, votre troupeau ne s'égare point, parce qu'il connoît votre voix, et qu'il suit votre exemple.

Au reste, on m'a fort grondé de ce que je n'étois pas ici pour répondre à cet endroit de votre lettre où vous attribuez à Pontalie les agréments de la maison d'Horace. Ne croyez pas que ce soit trop dire; Pontalie les auroit tous, si vous y étiez avec le vin que vous nous y faites boire : car vous pouvez vous souvenir d'un endroit de ce jardin qui vaut bien celui dont Horace fait une description si agréable :

Quà pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

Car rien n'y manque : le pin, le peuplier, et le murmure du ruisseau, nous en font souvenir. N'avez-vous point remarqué, Monseigneur, dans la même ode, de quelle manière les gens de goût se donnoient du bon temps dans un siècle si poli, surtout les fêtes et les dimanches ?

Seu te in remoto gramine, per dies
Festos, reclinatum beâris
Interiore notâ Falerni.

Je crois que ce vin de Falerne,
Dont il fait partout tant de cas,
Étoit un vrai vin de taverne
Dont vous et moi ne boirions pas.

Mais c'est trop abuser de votre loisir; je finis donc, Monseigneur, en vous assurant que tous les habitants de Pontalie auroient bien autant de goût pour vos lettres que pour vos présents, si vous vouliez bien les faire un peu plus longues.

RÉPONSE

DE M. L'ÉVÊQUE DE SOISSONS A MADEMOISELLE B***.

A Paris, ce 10 mars.

Il m'est tombé entre les mains, Madame, depuis quelques jours, un écrit daté de Pontalie, mais qui n'est signé de personne. C'est un ouvrage plein d'esprit; surtout ce beau simple auquel on arrive si difficilement, et qui fait dire néanmoins à quïconque lit tout ouvrage composé dans ce goût exquis, qu'il en auroit sans peine fait autant, y brille de tous côtés. Seroit-il possible que mon vin eût inspiré à l'auteur tout ce que je viens de lire de choses spirituelles et

agréables? J'ai peine, je vous l'avoue, à me le persuader. En effet, le meilleur vin ne peut tout au plus donner que des saillies; mais ici tout est réglé; les pensées sont sages, les sentiments sont délicats, les expressions sont justes, les tours sont fins, nobles, polis. Je vous assure, Madame, que, si ce n'est pas vous qui avez fait l'ouvrage, c'est au moins quelqu'un dont le caractère d'esprit approche beaucoup du vôtre.

J'ai regret seulement que, dans une composition si parfaite, on ait négligé une chose capable, plus que toute autre, de rendre un ouvrage immortel: je parle du soin exact de ne dire que la vérité; et certainement la vérité ne se trouve pas dans tout ce qu'il y a, dans l'écrit, d'obligeant et de gracieux pour moi; mais c'est que l'auteur, en ce point très habile, a su que les louanges, quand celui à qui on les adresse ne les mérite pas, ne sont précisément que des conseils qu'on lui donne. Ainsi, lorsque l'auteur me loue ici sur certains chefs, ce n'est pas que j'en aie rempli les devoirs; c'est que proprement il m'avertit que je les dois remplir.

A l'égard de ce qu'ajoute M. le comte de Grammont, que, sans crier bien haut, j'empêche mon troupeau de s'égarer, je ne dirai qu'un mot. Je mets en effet toute mon application à procurer qu'on ne lui distribue que des nourritures saines; mais, après que là-dessus nous avons fait notre devoir, convient-il que nous allions publier nos prouesses, s'il faut

user de ce terme? Tâchons, autant que nous pouvons, de faire le bien pour le bien même; et malheur à nous, si à une œuvre si sainte nous mêlons des vues humaines! Après tout, personne ne mérite moins que moi la louange que me donne à ce sujet M. le comte de Grammont.

Au reste, Madame, l'auteur met dans tout son jour, avec un agrément infini, la ressemblance de Pontalie à la maison d'Horace. Que j'aime le pin, le peuplier et le murmure du ruisseau, dont il me rappelle le souvenir! Certainement la nature a des beautés auxquelles l'art ne sauroit atteindre. Aussi voyez-vous que l'auteur, qui a le goût pur et vrai, autant qu'homme que je vis jamais, se garde bien de célébrer vos allées, les compartiments de vos parterres, quelque beau que cela soit; tandis qu'il se hâte en quelque sorte de parler du ruisseau, des prairies que son onde baigne, des arbres épars confusément sur ses bords.

Il fait une espèce de comparaison des fêtes des anciens avec nos fêtes; c'est un jeu d'esprit permis à un homme du monde. Aussi ne croirai-je pas lui apprendre rien de nouveau, quand je lui dirai que les fêtes des anciens n'étoient proprement que ce qu'on appelle des réjouissances; au lieu que les nôtres ne sont établies que pour aider à notre sanctification.

Enfin, Madame, tout plaît dans cet ouvrage; et j'ose assurer que l'Athénien le plus poli du siècle de

Périclès ou d'Alcibiade n'auroit point désavoué de l'avoir fait, tant il est plein de délicatesse, de grâces naïves et naturelles. Je doute néanmoins que son auteur soit né dans les environs du Pyrée ou de l'Aréopage. Mais voilà une lettre bien longue pour un homme qui a coutume de n'en faire que de courtes. Je finis en vous assurant que je suis avec la dernière passion, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

L'ÉVÊQUE DE SOISSONS.

LETTRE

DE MADAME TIBERGEAU A HAMILTON.

Les Muses et l'Amour veulent de la jeunesse;
Je rimois autrefois, et rimois assez bien;
Aujourd'hui le Parnasse et la douce tendresse
Sont étrangers pour moi; je n'y connois plus rien.

Ces quatre vers en prose rimée ne font que trop foi de cette vérité; cependant une muse que j'avois flattée de voir arriver ici le célèbre Antoine Hamilton, s'étoit engagée à ne me point abandonner, tant qu'il seroit avec moi, et à me fournir encore assez de feu et de nobles pensées pour chanter le preux chevalier qui doit mettre à chef l'entreprise de l'isle d'Albion. Mais, comme cet Antoine, favori du Par-

nasse, n'a point paru, la muse, sur qui je comptois, m'a impitoyablement refusé son secours, et a pris son vol vers la Lorraine, où, dit-elle, on trouve en la personne de plusieurs belles chanoinesses de véritables muses. Le brave Richard plaint ma peine; je l'aime, je le goûte, je l'estime; mais il ne m'inspire rien de la part d'Apollon. Ainsi, réduite à la prose et à la simple amitié, mes écrits ne peuvent plus être que fades ou sérieux; et je prise trop notre illustre Hamilton et les charmantes dames de Poussey, pour ajouter ici rien de plus.

RÉPONSE

D'HAMILTON A MADAME TIBERGEAU.

Il ne falloit pas, Madame, nous envoyer les vers du monde les mieux tournés, pour nous prouver que vous n'en savez plus faire. Oh! que ces quatre vers renfermeroient de belles leçons pour moi, si par malheur je n'étois incorrigible!

S'il faut, par un arrêt fatal,
Que les charmes de la jeunesse
Et les doux soins de la tendresse
Marchent chez nous d'un pas égal,
Pour nous guinder sur le cheval
Qui voltige autour du Permesse;
Malheur à qui, dans la vieillesse,

Des fâcheux triste original,
A l'insolence ou la foiblesse
De piquer le docte animal,
Et qui va, sans que rien l'en presse,
Toujours rimant quelque maitresse,
Pour divertir quelque rival!
Dans le cas suis, je le confesse,
Plus importun que B.......
Je chante quelque Iris sans cesse;
Mais aussi je la chante mal.

Et, afin que vous n'en puissiez douter, je vous envoie quatre couplets assez nouveaux, que j'ai faits pour mon Iris d'à présent, qui, par son nom de guerre ou de confirmation, s'appelle Pincette.

Au reste, Madame, les aimables muses de Poussey ne sauroient consentir au dégoût qui semble vous être venu pour leur ordre; j'entends en qualité de muses; et voici ce qu'elles me dictent pour vous sur ce sujet :

O vous! ornement d'une race
Où le bon goût régna toujours,
Pourquoi renoncer au Parnasse?
Dans le plus charmant des séjours
Quel autre soin vous embarrasse?
Qu'avez-vous besoin de secours
De la tendresse ou des beaux jours?
On en trouve partout la trace
De vos vers dans les heureux tours;
Sur eux la mère des Amours
Semble avoir répandu sa grâce,
Et la rime, sans vains détours,
Sous votre main court et se place.

LETTRE

A M. L'ABBÉ ABEILLE.

Monsieur, il y a quelques jours qu'on me fit voir une épigramme habillée en madrigal, où l'on prétend critiquer certains endroits de votre ode : il y avoit un de mes amis avec moi qui, trouvant votre ode fort belle, et la critique fort mauvaise, y fit la réponse que je vous envoie.

Jadis le grec Archilochus
Mit par un vaudeville ïambe,
Pour certains griefs prétendus,
Néobulé la belle et son père Lycambe
Au catalogue des pendus :
Mais aujourd'hui, pour se défendre
Contre les attentats divers
D'épigrammes sans sel, de madrigaux pervers,
On se contente de les rendre;
Car c'est au censeur à se pendre,
Lorsque son esprit à l'envers
Veut enseigner au lieu d'apprendre,
Fait des fautes pour les reprendre,
Et qu'il médit en méchants vers.

LETTRE

A M. DE LA CHAPELLE.

Vous voilà donc devenu Suisse,
Et vous habitez ces Cantons
Que l'on habite avec délice,
Où le plus riant des vallons,
Au lieu de fournir des melons,
Est un honnête précipice
Fertile en ronces et chardons,
Où l'on respire entre des monts
Au sommet desquels la génisse,
Le bœuf, la chèvre, et les moutons,
Ne grimpent que par exercice,
Si fatigués, qu'ils ne sont bons
Ni pour l'usage des maisons,
Ni pour offrir en sacrifice.
Que le Seigneur vous y bénisse!
Car de bonne part nous savons
Que vous nous y rendez service:
Et cet ambassadeur, que tant nous honorons,
Et qui paroît si peu novice
Dans les politiques leçons
Dont il honore son office!
Mais revenons à nos Cantons;
Là, comme l'époux d'Eurydice,
Par votre lyre ou vos sermons
Enchantant magistrats barbons,
Leurs diètes et leur milice,
Et leurs femmes en chaperons;

Le peuple entier devient propice
Au besoin que nous en avons,
Et se moque de l'artifice
Que l'on oppose à vos raisons.
Mais quant à moi, ne vous déplaise,
Puisque dans ces climats l'usage en est reçu,
Franchement je serois plus aise
De vous voir en chapeau pointu,
En manteau noir, en large fraise,
Après avoir longuement bu,
Près d'un Magnifique rendu
Vous endormir, dans votre chaise,
Sur quelque article débattu.

Après tout, Monsieur, dans quelque état que vous vous mettiez pour travailler aux affaires du roi, soit que vous empruntiez la figure d'Orphée, peu connue dans les Cantons; soit que vous preniez celle de Bacchus, pour traiter avec des gens qui ne font rien sans lui, je devrois vous y laisser; mais il y a longtemps qu'on fait céder l'utilité publique aux intérêts particuliers: ainsi je ne puis m'empêcher de vous détourner pendant quelques moments de l'attention que vous donnez aux affaires sérieuses, pour la lecture du monde la plus frivole, flatté par l'espérance que vous y pourrez faire un mot de réponse.

Je ne doute pas que vous ne soyez exactement informé de ce qu'il y a de plus important à la cour et chez les ministres; mais, quand il s'en faudroit quelque chose, comme il ne seroit pas en mon pouvoir d'y mettre ordre, tâchons de vous amuser sur quelque autre sujet.

Vous savez la mort du pauvre comte de Grammont ; et je suis persuadé que vous en avez été touché, autant qu'il est permis à un homme qui fréquente les philosophes du monde les moins tendres, qui sont messieurs les Suisses ; mais, en apprenant cette mort, vous n'avez peut-être pas appris que les muses d'ici sont restées dans un silence si honteux, qu'il n'y a que le sacristain de Saint-Thomas du Louvre qui se soit mis sur les rangs, par une épitaphe de deux cents vers. Il est vrai qu'elle conviendroit beaucoup plus à la mémoire du maréchal d'Ancre qu'à celle du comte de Grammont ; mais le bon ecclésiastique a fait tout de son mieux. Laissons là cette matière, elle nous attristeroit l'un et l'autre ; et, comme mon dessein n'est pas de vous ennuyer,

Prenons quelque sujet fertile,
Et, sous l'aveu de ce patron
Dont Phébus au sacré vallon
De tous ses traits orna la bile,
Traçons d'un fidèle crayon
Les amusements de la ville.
Du siècle on murmure, on se plaint;
Le vice y règne à l'ordinaire;
Le désordre, partout dépeint,
S'applaudit de son caractère.

La sagesse est une chimère
Dont le nom même semble éteint,
Vain fantôme à visage austère,
Plus décrié qu'il n'étoit craint;
L'amour ne paroît qu'en emblême;
On y trompe toujours de même ;

Mais la grande variété,
Soit pour l'hiver, soit pour l'été,
Est d'éviter d'un soin extrême
Le travail et l'oisiveté.

Nos auteurs font nouveaux ouvrages
Où le bon sens a peu de part;
Et nos beautés ont des visages
Qui doivent quelque chose à l'art,
Et ne tiennent rien de leurs âges:
On voit toujours briller ici
Le luxe et la magnificence,
Quoi qu'il en coûte à l'innocence;
Et, chez le sexe radouci,
Les rigueurs ni l'indifférence
N'accablent point l'amant transi,
Et l'on s'y moque de l'absence.

Un certain nombre de Chloris,
Constantes dans leur train de vies,
Poursuivant les Jeux et les Ris,
Dont elles ne sont plus suivies,
Sont célèbres dans les écrits
De ces faiseurs de rapsodies,
Qui vont rimaillant dans Paris;
Ces héroïnes de spectacles,
De l'art galant nouveaux oracles,
Sans entamer nos libertés,
Étalent de tous les côtés
De leurs maximes les miracles,
Et leurs accueillantes bontés.

Par une habitude applaudie,
Le public toujours les verra,
Sans amour pour la symphonie,
Pour les chants, pour la poésie,

Et sans goût pour ce qu'offrira
La plus touchante tragédie,
Chercher fortune à l'Opéra,
Et l'offrir à la comédie.
Loin d'ici, discrètes ardeurs,
Empressements vifs et fidèles,
Respects, hommages, qui des belles
Attaquiez autrefois les cœurs!
De ces égards, de ces mystères,
De ces vœux et de ces serments,
Qui marquoient jadis les amants,
Les soins ne sont plus nécessaires;
Et ces belles ont trop d'affaires
Pour ces inutiles moments,
Et pour les vains préliminaires
De ces commerces de romans.

La bienséance méprisée
Leur paroît une mode usée
Dont on ne doit faire aucun cas;
Leur bonté fait les premiers pas,
Et leur pudeur apprivoisée,
Dès le début humaine, aisée,
Loin de résister, tend les bras.

Si je parlois à des gens qui ne connussent pas, comme vous faites, les mœurs et les coutumes des lieux d'où je vous écris, ils ne manqueroient pas de croire qu'il y a de l'exagération dans mes peintures, et que la licence est plus grande dans les vers qu'elle ne l'est dans la conduite des personnes merveilleuses qu'ils ont fidèlement copiées : mais vous savez si je leur fais tort, et si leur mérite n'égale pas tout ce

qu'ont osé les princesses des vieux romans pour se distinguer en fait de galants exploits.

On lit, dans l'histoire *ancienne*
Des chevalereux Amadis,
Que la vertueuse Élizène
Ne fut pas long-temps inhumaine;
Et qu'Oriane aux vœux du fils
Tint tout ce qu'elle avoit promis,
Et dans le milieu d'une plaine
Voulut bien accorder le prix
Que méritoit sa longue peine.
Cette chronique dit encor
Que partout la brune et la blonde
Qui vivoient dans ce siècle d'or
Recevoient le preux Galaor
Le plus bénignement du monde;
Mais eux, ni tous leurs descendants,
Friands d'amour et de querelles,
Qui trouvoient des beautés à tendres sentiments,
Comme les nôtres peu rebelles
A leurs premiers empressements,
Ne les voyoient point, infidèles,
Briguer des conquêtes nouvelles,
Et s'entre-arracher les amants,
Comme elles font de notre temps.

Trop long seroit le commentaire
Qui marqueroit tous ces abus;
Ensevelissons le surplus
Dans un silence nécessaire;
Et, si Paris ne peut s'en taire,
Pour nous du moins n'en parlons plus.
Mais c'est trop abuser de votre patience
Pour un tas de vers indiscrets

Qui ne méritent pas qu'on leur donne audience ;
Adieu, Suisse, dont le Marais,
Et gens qui n'en sont guère près,
Regrettent chaque jour l'absence.
Sans pénétrer dans vos secrets,
Car ce seroit trop d'imprudence,
Apprenez-nous si de la paix
Il est chez vous quelque espérance.
On en parle beaucoup en France,
Elle y plairoit plus que jamais ;
L'événement est d'importance,
D'importance en est le succès ;
Et, s'il nous rend votre présence,
J'entends en toute diligence,
Je lui donne tous mes souhaits.

A Paris, ce 14 mars 1707.

LETTRE

A M. DE CAMPISTRON.

Je vous écris, Monsieur, pour vous prier de vouloir bien assurer son altesse monseigneur de Vendôme de mes très humbles respects, et de lui faire un compliment de ma part sur son mariage. Si j'avois été à portée de m'acquitter de ce devoir, il y a long-temps que cela seroit fait ; mais, relégué dans cette solitude par une indisposition que vous nommerez comme il vous plaira, j'ai été plusieurs fois tenté

d'écrire; mais j'ai eu beau rêver aux tours qui pouvoient donner quelques agréments à ma lettre, rien ne s'est offert à mon imagination qui fût digne du sujet, et j'ai trouvé que cette béatitude, qu'on appelle pauvreté d'esprit, régnoit autant à Saint-Germain que l'autre espèce d'indigence.

En vain l'antique Épithalame
Vient fadement se présenter
Avec cette ennuyeuse gamme
Que poëtes lui font chanter;
Je rejetai sa grâce usée,
Comme en son lit, jeune nonain
Que vient tenter l'esprit malin,
Chasse une mauvaise pensée.
Laissez-moi faire un compliment,
Dis-je, sans pointe, sans figure;
Mais tel qu'en pareille aventure
Fit pour l'Hymen, si galamment,
Jadis le renommé Voiture.
Et vous, Phébus, dieu des concerts,
Dont le feu rarement anime
Les habitants de nos déserts,
Faites au moins qu'en humble rime
Mes vœux aujourd'hui soient offerts!

Mais j'eus beau l'invoquer, ce fut inutilement. Dans cet embarras je m'enfonçai dans la forêt, où le dieu des vers, quelquefois un peu fantasque aussi bien que ses nourrissons, se présenta devant moi lorsque j'y songeois le moins;

Car le lumineux Apollon,

Ainsi qu'on nous le fait entendre,
Se plaît souvent à faire attendre,
Quand on a recours à son nom
Pour quelque ouvrage de renom.

Quoi qu'il en soit, il m'aborda : il avoit ôté ses rayons, de peur de me rissoler le corps en m'échauffant l'esprit. Je ne laissai pas de le reconnoître à sa lyre et à son laurier. A son aspect je me sentis saisi d'une certaine vénération mêlée de frayeur, qui me fit perdre toute contenance.

Examinons, me dit-il, un projet
Dont l'extravagance est extrême;
Vous voulez des vers pour Anet?
Ils en font là mieux que moi-même.
Pour célébrer le nom du maître de ces lieux,
Jamais Phébus ne se refuse
A celui dont l'aimable muse
A chanté ses faits glorieux;
En sa faveur rien ne m'arrête.
Oui, pour chanter sa gloire au milieu des combats,
Un de mes favoris, fidèle à tous ses pas,
Et témoin de mainte conquête
Que la France doit à son bras;
Ce digne élève, à qui je prête
De mes chants les plus doux appas,
Trouve ma lyre toujours prête.

Mais quant à son hymen, ajouta-t-il tout bas,
Quoi que vous ayez dans la tête,
Entre nous je ne croyois pas
Jamais chanter à telle fête.

Après ce discours le seigneur Phébus, ayant repris

ses rayons, qu'il avoit distribués aux beaux yeux de Saint-Germain pendant qu'il me parloit, s'enveloppa dans un nuage de pourpre, brodé d'or, et disparut. Je suis, Monsieur, etc.

LETTRE

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Quoi! dès les premiers jours d'absence
Faut-il, par de nouveaux rébus,
Que ma tendresse recommence,
Claricé, à tomber dans l'abus
D'une vaine persévérance?
La raison dit : N'écrivez plus,
Ne lassez point sa patience
Par tous vos hommages reçus
Avec autant d'indifférence;
Mais ses conseils sont superflus :
L'Amour emporte la balance,
Et je m'abandonne à Phébus.
Mais, comme ce voyage est court,
Il faut aussi que cette épître,
Sans parler du sieur D.......
Ni de la voisine d'H.......
Ne fasse qu'un petit chapitre.

Ainsi, Madame, je vous dirai succinctement que, dans les premiers sables où nous entrâmes, je me retournai vers Saint-Germain, où je m'imagine que

vous dormiez tranquillement; c'est pourquoi je m'endormis aussi par complaisance : mais mon sommeil ne dura guère ; car M. le maréchal se mit à gronder ses gens de ce qu'ils n'avoient pas pris derrière la maison du barbier. A ce nom je m'éveillai en sursaut, et même un peu effrayé, me souvenant de l'histoire, non moins délectable que tragique, que madame votre sœur et *Mamzelle* m'ont souvent contée d'un certain barbier qui revenoit jadis de l'autre monde pour raser les gens de celui-ci. Quoi qu'il en soit, je n'eus garde de me rendormir, comme vous allez voir par ces couplets ;

L'Amour, criant comme un fou
Dès Chatou,
Dit : Sachons par quel caprice
Ta muse ne chante pas
Les appas
Aujourd'hui de ta Clarice.

Sachez, dis-je, Cupidon,
Qu'Apollon
Ne m'est pas toujours propice.
Il faudroit avoir le don
D'Amphion
Pour bien célébrer Clarice.

Mais à propos, dieu d'amour,
Nuit et jour
Faudra-t-il que je périsse
Sans que le moindre retour,
A son tour,
Pour mes peines l'attendrisse?

Prends de quelque joli chien
Le maintien,
Me dit ce dieu par malice,
Si tu prétends aux douceurs
Des faveurs
De l'insensible Clarice.

Cette réflexion me fit venir les larmes aux yeux, tant j'eus pitié de moi-même: je laissai là le reste de la chanson; car on ne chante rien qui vaille, quand on pleure. Ce fut donc en pleurant que j'entrai dans Paris, et ce fut en pleurant que je pris une tasse de chocolat chez l'abbé de Louvois; mais ce ne fut pas en pleurant que je sortis de Paris; car ce que je vis alors me fit rire malgré moi : c'étoit toute la badauderie qui s'étoit mise en campagne, dès le matin de ce dimanche, pour aller à Saint-Denis.

Tout le quartier de l'Arsenal,
Et tout celui des *Madlonettes*,
Vieillards, enfants, jeunes grisettes,
Avec leurs amants à cheval,
Étoient dans soixante charrettes;
Mais, grâces à Dieu, les coquettes,
Avec leur air de carnaval,
N'avoient garde, en rien, d'être faites
Comme ces blondes, ces brunettes,
Que je suivis à Joyenval.
Ce cortége, tant bien que mal,
Grâce au jour, en blanches cornettes,
S'acheminoit au lieu fatal
Où gisent en repos tant de grandeurs muettes,

Depuis peu lugubres retraites
D'un couple qui n'eut point d'égal.

La messe nous y attendoit; et, comme c'étoit pour un maréchal de France, on la fit dire par un révérend père qui avoit été capitaine d'infanterie. Toute l'église fourmilloit d'un nombre innombrable d'habitants de Paris, outre ceux que nous avions laissés derrière; et Dieu sait comme tout cela sentoit la talmouse! Ayant avec beaucoup de peine percé cette foule presque impénétrable, pour regagner notre carrosse,

Chacun fit à ces saints lieux
Ses adieux
Après le divin office;
Tandis que, chemin faisant
Et rimant,
Je chantois tout bas Clarice.

Nous ne vîmes ni courrier,
Ni bourbier;
Car, pour lui rendre justice,
Phébus avoit l'air serein
Ce matin,
Et ressembloit à Clarice.

Sur la hauteur d'Écouan,
Le dieu Pan
Crut que j'avois la jaunisse.
Ciel! dit-il, comme on est fait
Et défait,
En s'éloignant de Clarice!

Sylvains, pour vous garantir
De périr,
Comme lui, par ce supplice;
Sylvains, ne voyez jamais
Les attraits
De la divine Clarice.

Grand merci, lui dis-je, Pan:
Écouan
Vous doit bien un sacrifice
Pour un discours si galant;
Cependant
Gardez-vous de voir Clarice.

A mesure que j'écris, je trouve que j'aurois encore une infinité de choses à vous demander; mais je me souviens en même temps que j'ai promis que ma lettre seroit courte, et qu'elle n'est déjà que trop longue. Je ne vous parlerai donc pas de notre aventure de Creil, où nous étions modestement entrés avec six chevaux, et d'où nous sommes superbement sortis avec huit : je vous dirai seulement qu'au haut de la montagne enchantée, nous étant souvenus de *Mamzelle* et du fils de la reine, nous nous mîmes à dire, pour l'amour d'elle : Mon Dieu, le beau jour! Ce fut là que nous trouvâmes que madame la duchesse votre sœur avoit raison; car nous apprîmes de bonne part qu'une certaine maison sur la droite en allant, s'appeloit Bellegarde et non pas Mouchi.

Nous arrivâmes à cinq heures et trois minutes à Fitz-James, où nous espérions trouver M. de Saint-

Laurent ; mais, comme il avoit envoyé deux carpes magnifiques à sa place, et qu'il devoit arriver le lendemain avec cinquante douzaines d'huîtres, on prit patience ; car on se console de tout, excepté d'être quatre jours sans voir la belle Clarice, quand on l'a une fois vue.

ÉPITRE

A M. DESPRÉAUX, PAR HAMILTON, AU NOM DU COMTE DE GRAMMONT.

De Maintenon.

Des bords de la rivière d'Eure,
Lieux où, pour orner le nature,
L'art fit jadis quelque fracas;
De ces lieux, aujourd'hui brillants de mille appas,
Gens qui n'estiment point Voiture,
M'ont engagé dans l'embarras
D'un nouveau genre d'écriture
Dont vous ferez fort peu de cas,
Et que l'écrivain du Mercure,
Pour grossir le recueil de ses galants fatras,
Trouveroit d'un style trop bas:
On veut que je vous prouve en rime,
Moi qui n'en suis qu'à l'alphabet,
Que, pour ces lieux charmants où chacun vous estime,
Vous devez pour un temps et quitter le sublime,
Et vous arracher à Babet [1].

---

[1] Sa gouvernante.

En vain je m'en défends; on ne veut point d'excuse :
Écrivez, me dit-on; peut-on être en défaut
Quand du gentil Voiture on révère la muse,
Et les prologues de Quinault?
Révolté contre l'ironie,
Je soutiens par dépit, en termes absolus,
Que j'aime l'auteur d'Uranie
Jusque dans ses Lanturelus;
Que ses rondeaux sont au-dessus
De la Taurique Iphigénie, [1]
Et des vacarmes rebattus
Que vient faire dans sa manie
La belle-fille d'Egyptus. [2]
Mais, par ce discours inutile
Ayant attiré leur courroux,
D'une manière plus docile,
Je leur dis : A quoi songez-vous?
L'art de rimer pour moi fut toujours un mystère;
Et, dans mes efforts superflus,
Inspirez-moi les vers que je ne sais point faire,
Ou permettez-moi de me taire,
Sans prendre, en dépit de Phébus,
Une route si téméraire;
Assez d'idylles, de rébus,
De bouts-rimés et d'impromptus
Excitent partout sa colère :
Est-il pour vous si nécessaire
De renchérir sur ses abus?
Ce n'est qu'aux lieux où l'indolence,
Dans la retraite et dans l'aisance,
Ignore jusqu'aux moindres maux;

---

[1] *Oreste et Pylade*, tragédie de La Grange Chancel.

[2] *Hypermnestre*, tragédie de Longepierre, alors dans la nouveauté ainsi qu'*Iphigénie*.

Ce n'est qu'aux lieux où, dans un plein repos,
Le jugement et l'élégance,
Du bon goût tenant la balance,
Pèsent le choix de tous les mots;
Ce n'est enfin que parmi ces coteaux
Où Phébus à longs traits répand son influence,
Que l'harmonieuse cadence
Fait naître la rime à propos;
Et cet art n'a de résidence
Que chez l'illustre Despréaux.
Chez nous, chétifs rimeurs, le dieu des vers, de glace,
N'échauffe qu'en pointe de vin,
Ou bien, quand un couplet malin
Peint quelque Iris à triste face;
Mais sur Auteuil, comme au Parnasse,
Il épanche son feu divin;
C'est là que près de lui tient la première place
Cet élève fameux qui chanta le Lutrin,
Qui le premier ouvrit tous les trésors d'Horace,
Qui des replis obscurs du grec et du latin
Démêla Juvénal, développa Longin,
Déguisé sous l'ignoble crasse
Des traducteurs de chez Barbin.
Tels chantres ont le goût trop fin
Pour espérer qu'ils fassent grâce
A des vers qui sont de la classe
Des madrigaux de Trissotin.
Nous donc qu'un même sort menace,
Pour éviter même disgrâce
A nos sornettes mettons fin;
Notre Pégase est un roussin
Que la moindre traite embarrasse,
Et qui, bronchant dès la préface,
Est rétif à moitié chemin.

RÉPONSE

DE M. DESPRÉAUX A UNE LETTRE QUI ACCOMPAGNOIT LA PRÉCÉDENTE.

Je ne sais pas, Monseigneur, comme vous l'entendez ; mais il me semble que c'est le poëte qui doit écrire de belles lettres au duc et pair ; et non point le duc et pair au poëte. D'où vient donc que vous avez songé à m'en écrire une ? Est-ce que vous vouliez m'apprendre mon métier, et que vous pensez savoir mieux que moi où il faut placer les belles figures, et les comparaisons du soleil ? La vérité est cependant que votre plume a mieux fait que vous, et non-seulement ne s'est point guindée pour me dire de belles choses, mais, en me disant des choses très badines, m'a autorisé à vous en dire de pareilles ; c'est de quoi je m'accommode fort, et dont je saurai très bien user. Oserai-je néanmoins vous dire que votre lettre, en me réjouissant fort, m'a pourtant chagriné, puisque je vous croyois entièrement guéri, et que c'est par elle que j'ai appris que vous étiez encore sous la conduite d'Esculape. Oh ! le fâcheux dieu ! il ne parle jamais que de sobriété et d'abstinences ; et nous autres beaux esprits, quoique ses frères en Apollon, nous ne le pouvons plus souffrir,

surtout depuis qu'il n'a plus voulu entreprendre de guérir messieurs de.......... de la folie de juger des ouvrages. Je le tiens de la Faculté; je lui pardonne pourtant volontiers la défense qu'il vous a faite de m'écrire de belles lettres; mais non pas de m'écrire, comme vous faites, tout ce qui vient au bout de la plume, et surtout de m'assurer que madame de N.... et madame de Q.... me font l'honneur de se souvenir de moi; cela ne s'appelle point *magno conatu magnas nugas,* puisque c'est au contraire une chose très aisée à dire, et qui me fait un plaisir très sérieux. Mais, Monseigneur, à propos de belles choses, quel est donc le nouvel habitant de Maintenon qui m'a écrit la lettre en vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer?

Quis novus hic vestris successit sedibus hospes?

Je n'ai pas l'honneur de le connoître; mais, supposé qu'il y ait chez vous beaucoup de pareils habitants, je ne doute point que les Muses n'abandonnent dans peu les rives du Permesse, pour s'aller habituer aux bords de la rivière d'Eure. Il a raison de soutenir le parti de Voiture, puisqu'il lui ressemble beaucoup, et qu'en le défendant il défend sa propre cause, aux pointes près, dont je ne le vois pas fort amoureux. J'ose vous prier, Monseigneur, de lui bien témoigner l'estime que je fais de lui, et la reconnoissance que j'ai de l'estime qu'il fait de moi: mais, de quoi je vous conjure encore davantage,

c'est de bien marquer à madame de N... et à madame de Q.... la sincère vénération que j'ai pour elles, et de croire qu'il n'y a personne qui soit avec plus de sincérité et de respect que moi, Monseigneur, votre très humble, etc.

DESPRÉAUX.

A Paris, ce 13 octobre 1704.

LETTRE

ÉCRITE PAR HAMILTON A SAINT-ÉVREMOND, AU NOM DU COMTE DE GRAMMONT.

Votre régularité à m'écrire sur mes autres résurrections me fait croire que vous n'avez rien su de celle-ci. Je viens pourtant de pousser l'aventure plus loin que jamais, avec aussi peu d'envie de la mettre à fin. On se moque de dire que les occasions accoutument au péril. Pour moi, qui viens de voir la Mort d'assez près, je vous dirai franchement que je me sens une grande aversion pour elle; et, lorsqu'on la voit venir droit à son homme, je tiens qu'il est assez difficile de n'en être pas ému.

Malgré la misère, ou les ans;
Malgré les chagrins accablants
D'une ennuyeuse maladie;
Malgré cette glace ennemie

Qui se répand sur tous les sens;
Quoique perclus, quoique mourants,
Il reste aux humains, pour la vie,
De chers et de tendres penchants.
On a beau le voir d'un œil ferme,
On n'aime point le dernier terme;
Et de vos Grecs et vos Romains,
Qui se tuoient à belles mains,
On a beau vanter le courage,
Et l'on auroit beau discourir
Sur une vertu si sauvage,
Je tiens, pour moi, que l'homme sage
N'est jamais pressé de mourir.
Je conviens qu'après certain âge
La mort à peu près s'envisage
Comme un mal qu'on ne peut guérir,
Ou comme la fin d'un voyage
Qu'on n'achève point sans périr:
Mais, pour nous rendre à ce passage
Doucement, d'étage en étage
Approchons-en sans y courir;
Allons au bout de la carrière
Sans ennui, sans empressement;
Assez tôt de l'heure dernière
Arrive le fatal moment.
Je suis peu fort sur la morale,
Et je ne sais pas grand latin;
Mais, afin que d'une âme égale
Je puisse soutenir ma fin,
Voici pour l'une et l'autre vie
Le plan de ma philosophie:
Je tâche de mettre à profit
Ce que la comtesse m'en dit;
Car, sans méditer et sans lire,
Je commence à me faire instruire

Des principes de notre foi,
Petitement, pour me suffire.
Je sais ce que prescrit la loi;
Au prochain je ne veux plus nuire,
A moins qu'il ne me nuise, à moi;
Sur l'incontinence, je croi
Que l'on n'a plus rien à me dire;
Dévot, sans jeûner ni médire,
Je le suis; je l'ai dit au roi,
Et n'ai garde de m'en dédire.

RÉPONSE

DE SAINT-ÉVREMOND AU COMTE DE GRAMMONT.

J'AI appris avec beaucoup de douleur votre seconde mort, et avec beaucoup de joie votre seconde résurrection. J'écris toujours à mon héros d'un style poétique; je vous dirai donc, en poëte, que vous avez trouvé un gué au Cocyte, que vous passez et repassez avec plus de facilité que je ne ferois un ruisseau. La difficulté que j'aurois à revenir de l'autre monde me tient attaché, autant que je puis, à celui-ci.

Heureux qui, de bonne heure, a pu songer aux cieux!
C'est là qu'on peut trouver la félicité sûre,
Le bien toujours égal, et toujours précieux.
Je trouve cependant une chose assez dure:
C'est qu'on n'arrive point au séjour glorieux
Sans passer par la sépulture;
Une autre route seroit mieux.

RÉPLIQUE

DU COMTE DE GRAMMONT A LA LETTRE DE SAINT-ÉVREMOND,
PAR HAMILTON.

Les compliments que vous me faites sur mon retour de l'autre monde, plaisent beaucoup dans celui-ci; les applaudissements qu'on donne à votre lettre, et le nombre des copies qu'on m'en a demandées, sont dignes de la réputation de mon philosophe. On ne se lasse point d'admirer cette vivacité que les ans ne font que réveiller; et l'on soutient que deux hommes, nés comme vous et moi, pour porter si loin, et conserver si long-temps tous les agréments de l'esprit, ne sont pas faits pour mourir: il me semble que vous ne vous éloignez pas de cette opinion, dans votre style poétique; et, pour moi, mes voyages là-bas l'autorisent assez.

Deux fois du ténébreux Cocyte
Ayant su repasser les bords,
Je prétends faire mes efforts
Pour différer long-temps la dernière visite
Que l'on doit rendre chez les morts.
Là pourtant le gentil Voiture,
Sous quelques myrtes verdoyants,
Les Grâces et les Ris près de lui badinants,
Admiroit de vos vers les sons et la mesure,
La cadence, les tours brillants,

Et ravissoit, par leur lecture,
Les Malherbes et les Racans;
Et là, votre maître Épicure,
A certains morts des plus récents
Demandoit par quelle aventure,
Avec tant d'esprit, tant de sens,
Vous restiez parmi les vivants.
Mais, n'en déplaise à la figure
Que font là-bas tous vos savants,
Puisque c'est par la sépulture
Qu'on passe à leurs paisibles champs,
Suivez ici les doux penchants
Où vous attache la nature,
Et que dans la demeure obscure
On vous attende encor long-temps.

LETTRE

DU COMTE DE GRAMMONT AU DUC DE BERRY, PAR HAMILTON.

Monseigneur,

Les grandes douleurs sont muettes; ainsi je n'ai pu vous marquer plus tôt l'affliction que j'ai eue de votre départ : mais la philosophie, comme vous savez, Monseigneur, est d'un grand secours dans ces extrémités; elle m'a un peu remis, et je prends la liberté de vous écrire, pour vous apprendre, car je ne sais point flatter, que tout ne vous regrette

pas tant ici que fait le comte de Grammont. Le peu de gibier qui reste dans les lieux où vous avez coutume de chasser, regarde votre absence comme une bénédiction ; et ce ne sont que feux de joie parmi les perdrix de la plaine. Le roi ne sauroit plus monter à cheval sans être accablé d'une foule de lièvres et de lapins, qui lui présentent des placets contre vous. Un petit lapereau, estropié d'un pied, se mit à genoux pour demander justice de toute sa famille que vous aviez tuée dans un jour. Je ne le sais que par le bruit commun. Mais voici ce que je sais par moi-même : je me promenois l'autre jour dans le parc, selon ma coutume, rêvant à toutes les qualités qui vous rendent aimable. Quoi! disois-je, ce jeune prince, qui a tant de bonté pour moi, sera donc absent trois ou quatre mois! C'est pour en mourir.... Au contraire, c'est le moyen de vivre, me dit un faisan blanc comme neige, qui m'aborda dans ce moment. Oh! oh! lui dis-je; et qui vous a, s'il vous plaît, appris à parler? Le gros perroquet de madame d'Heudicourt, me dit-il, qui étoit fort de mes amis. Et d'où vient que vous êtes blanc? lui dis-je. C'est que je porte le deuil d'un frère, que le prince dont vous parlez tua quelque temps avant son départ. Vous savez, poursuivit-il, que la volatille ne porte point autrement le deuil, et que tous les cygnes ont fait vœu de porter le deuil, et de chanter en mourant, pour honorer la mémoire des cygnes du Méandre. Voilà, lui dis-je, de beaux contes! mais,

que souhaitez-vous de moi? Je voudrois, me dit-il, comme vous aimez à rendre de bons offices, et que le roi vous écoute avec bonté, que vous voulussiez le supplier très humblement de donner quelque royaume à monseigneur de Berry, où il pût, depuis le matin jusqu'au soir, tuer les faisans, ses sujets, pour laisser ici en repos ceux du roi, son grand-père.

Voilà, Monseigneur, la commission que m'a donnée le pauvre faisan du parc de Versailles; voyez si vous voulez que je m'en charge: en attendant vos ordres, je suis avec un profond respect, Monseigneur, etc.

LETTRE

ÉCRITE PAR HAMILTON A CHAULIEU, AU NOM DE MADAME DE STAFFORD.

Vous allez être dans un bel étonnement, non-seulement de ce que je vous écris, mais de ce que je fais des vers pour vous. Il ne tiendroit qu'à moi de vous dire que, n'ayant pu vous laisser dans l'erreur où vous êtes de mon aversion pour la poésie; j'ai voulu me justifier par une preuve convaincante du contraire; mais j'ai trop de sincérité pour ne vous pas avouer que j'avois tant vu de misérables vers sur toutes sortes de sujets, que je désespérois d'en

voir jamais de bons, et que j'avois pris le parti de renoncer à cette lecture : eh! comment n'y aurois-je pas renoncé? vous êtes si rétif, quand il est question des vôtres, qu'il faut être de Saint-Maur ou de l'hôtel de Bouillon, pour avoir le plaisir d'en voir. Cependant vous me voyez raccommodée avec la poésie tout d'un coup; et voici de quelle manière : Je m'étois mise à rêver, il y a trois ou quatre jours, dans l'endroit le plus écarté du jardin, lorsque je vis subitement paroître une figure qui me surprit d'abord. Son habillement ne convenoit pas aux lieux où nous étions; cependant je crus la reconnoître; et, dans le temps que j'ouvrois la bouche pour lui demander ce qu'elle faisoit à Pontalie dans son habit d'opéra,

> Non, je ne suis pas la Maupin,
> Dit-elle; je suis cette Muse
> Qui, pour le berger Flamarin,
> Fit rimer l'illustre La Suze.

Fi! Mademoiselle, ou qui que vous soyez, lui dis-je! retirez-vous, s'il vous plaît, avec vos élégies éternelles, et ces longues fadeurs dont...... Quoi! Madame, dit-elle en m'interrompant, son exemple ne vous donne point d'émulation? vous avez plus d'esprit qu'il n'en faut pour vous signaler sur les traces des Sapho modernes, dont les écrits remplissent depuis peu vos théâtres [1], font les délices des

---

[1] On avoit alors représenté les pièces de madame Deshoulières, de mademoiselle Bernard, de madame de Gomès, de madame de Saintonge, et de l'abbé Pellegrin, sous le nom de madame Barbier.

princes et des princesses les plus éclairés, et qui, de l'aveu d'une célèbre Académie, remportent le prix de tous les vers [1]. Imitez-les; allez à l'immortalité par la même voie; je vous réponds du succès.

Qui, moi! je serois de ces folles,
Lui dis-je, qui par l'univers
Sèment leurs caprices divers
Dans un tas d'ouvrages frivoles;
Et qui, rimant quelques paroles
Où le bon sens est à l'envers,
S'imaginent faire des vers!
Vous ne savez ce que vous faites,
Vous et votre maître Apollon,
De donner cours à leurs sornettes.
Passe encor pour des chansonnettes,
On peut les souffrir sur ce ton;
Mais que le cothurne en cornettes
Retentisse au sacré vallon!
Vous ne savez ce que vous faites,
Vous et votre maître Apollon.

Je vis bien que la liberté que je prenois déplaisoit à la Muse; je ne sais même si elle ne fut point tentée de m'abandonner à mon ignorance; mais, comme ces sortes de déesses ne veulent pas avoir le démenti dans ce qu'elles entreprennent, elle me présenta du papier, de l'encre; et, m'ayant mis la plume en main, malgré toute ma résistance, voici ce qu'elle me dit:

---

1 Madame Deshoulières remporta le prix de poésie à l'Académie françoise en 1687; et mademoiselle Bernard en 1691, 1693, et 1697.

A mes ordres il faut se rendre;
Écrivez; vous réussirez.
Je suis ici pour vous apprendre
Du Parnasse tous les secrets.
L'amusement a des attraits;
Et, pour peu qu'on ait l'esprit tendre,
On fait des vers à peu de frais.
Vous avez beau vous en défendre,
Bon gré, malgré, vous en ferez;
Mais, dans quelque lieu qu'il puisse être,
Sur vos vers consultez Chaulieu,
Il vous redressera peut-être;
Car il a le talent du dieu
Qui des poëtes est le maître.

Vous voyez mes instructions et la nécessité où je suis de m'adresser à vous; ainsi j'espère que vous voudrez bien m'écrire pour me former au bon goût des vers. Je vous en demande instamment, Monsieur, et je vous prie de croire que je suis, etc.

LA COMTESSE DE STAFFORD.

Pontalie, le 23 juin 1704.

RÉPONSE

DE CHAULIEU.

Avez-vous bien le courage, Madame, de me demander des vers, vous qui d'un seul mot m'avez fait renoncer à en faire de mes jours, en m'apprenant que vous les haïssiez mortellement, et que jamais vous ne choisissiez cette lecture pour vous amuser?

Semblable à cette parole
Qui débrouilla le chaos,
Lâcha les enfants d'Éole,
Et fonda le mont Athos;
Ce mot a glacé ma veine,
Et fait tarir la fontaine
Dont, sous ces beaux arbres verts,
Il faut boire à tasse pleine
Quand on veut faire des vers.
Ce mot a fait d'abord disparoître à ma vue
Ce mont et son double sommet
Qui se va cacher dans la nue,
Et sur qui Virgile dormoit.
Pour ces neuf vieilles précieuses,
Qui, malgré l'or de leurs haillons,
Ne furent jamais que des gueuses,
J'ai renvoyé ces malheureuses
Troquer avec des revendeuses
Leur cothurne et leurs guenillons.
Vous vous étonnerez peut-être

Que ces merveilleux changements
Ne coûtent à vos agréments
Que le temps de faire connoître
Ce que vous choisissez pour vos amusements;
Mais vous seriez moins étonnée,
Et vous en penseriez bien mieux
Si, comme moi persuadée,
Vous saviez, comme moi, le pouvoir de vos yeux.

Avec cette façon de penser, et de la manière dont je viens de traiter ces pauvres Muses, à qui je sacrifiois avant que j'eusse l'honneur de vous connoître, vous croyez bien que ce n'est pas moi qui ai fait ces vers; il falloit en mettre quelques-uns dans une lettre pour répondre à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai envoyé chercher au coin de la rue un garçon poëte qui copioit mes vers autrefois, quand j'en faisois; et, comme les méchantes choses se retiennent aisément, il a appris par malheur à en faire. Vous verrez même bien que c'est lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour moi, dont la métamorphose
Me rend, grâces à vous, à la simplicité,
Je vais désormais de la prose
Emprunter la naïveté,
Pour mêler avec autre chose
Quelque galante vérité.
Fille d'une illustre comtesse,[1]
Qui sut, par de si doux accords,
Allier aux grâces du corps

[1] La comtesse de Grammont, sœur d'Hamilton.

La force de l'esprit et la délicatesse,
Vous n'aurez jamais besoin
De muse qui vous anime,
Ni d'Apollon qui prenne soin
De vous montrer le sublime;
Car vous trouverez chez vous,
Dans un oncle fort aimable, [1]
Un maître plus que capable
De vous former au bon goût.

LETTRE

DE CHAULIEU A MADAME LA COMTESSE DE STAFFORD,

POUR LA PRIER DE LE VENIR VOIR PENDANT UN ACCÈS DE GOUTTE, EN 1704.

Si vos yeux ont eu le pouvoir
De m'empêcher d'être poëte,
Daignez un jour me venir voir,
Vous rendrez ma santé parfaite.

Malade en état si piteux,
Direz-vous, est inguérissable;
Et puis, que faire d'un goutteux?
Sa foiblesse est mal incurable.

Malgré ces beaux raisonnements,
Respectez cette infortunée,
En faveur d'illustres parents
Dont elle a l'honneur d'être née.

---

1 Hamilton.

La déesse de la beauté
Ne dédaigne d'être sa mère ;
Le père de la volupté,
Bacchus, en veut bien être père.

Cependant je meurs de douleur,
Malgré sa généalogie ;
Et maudis cet excès d'honneur,
Qui de si près aux Dieux m'allie.

Ah ! quelle réputation
Vous donnera cure si belle !
Au saint où j'ai dévotion
Je donne une vogue nouvelle.

Chacun à vous s'adressera ;
Votre autel, paré de guirlande,
Chaque jour de fête sera
Chargé de mainte belle offrande.

Pour votre honneur guérissez-moi,
Ne trompez pas mon espérance ;
J'ai mis toute ma confiance
En vos yeux noirs à qui j'ai foi.

Que si n'y peuvent réussir,
Du moins me donneront ce mal tant agréable,
Ce mal si doux, plus incurable
Que celui qui me fait souffrir;
Et j'aurai lors un mal aimable
Dont je ne voudrai plus guérir.

RÉPONSE

D'HAMILTON, AU NOM DE MADAME DE STAFFORD.

Vos vers ne sont pas faits pour attirer la compassion; on n'a pas l'esprit assez libre pour le tour agréable que vous leur donnez: dans l'état souffretteux où ils vous représentent, on n'a pas envie de rire; et la proposition qu'ils me font de votre part me fait souvenir de ce vieux conte:

Un lion, prince cauteleux,
Se renfermant dans sa tanière,
Se mit au lit, fit le goutteux;
De ses sujets d'abord la populace entière
Pour sa santé fit publique prière
Et je ne sais combien de vœux;
Mais, comme c'étoit la manière
D'être alors fort respectueux,
Surtout envers bête si fière,
Ses sujets restèrent chez eux.
Leur respect cependant et cette humble habitude
Ne tournant pas à son profit,
Il fit savoir, par un édit,
Qu'il étoit dans la solitude;
Publia qu'il étoit permis
A biches fraîches et dodues,
N'importe comme quoi vêtues,
De se rendre à sa cour avec tous leurs amis.
Vous savez le reste du conte;

Comme on couroit à son appartement,
Et comme à cet empressement
Le malade trouvoit son compte.

Mais sans égard à ce sermon,
Comme je vous crois moins farouche,
Et moins traître que ce lion,
Votre piteux état me touche.
J'irai donc vous entretenir;
Mais, s'il vous faut des yeux noirs pour guérir,
Les miens sont d'une autre province,
Et leur influence est trop mince
Pour vous empêcher de mourir;
En tout cas, sans façon vous me verrez venir;
En amour vous êtes bon prince,
Et me laisserez revenir.

LETTRE

DE CHAULIEU A HAMILTON.

Il faut que je vous estime jusqu'à la vénération, et que je vous aime jusqu'à l'adoration, pour vous envoyer mes folies; car, quoiqu'elles dussent de droit courir les champs, les miennes ne les courent point, par le peu de cas que j'en fais. Je suis bien malheureux et trop glorieux que vous ne soyez pas du même goût, et que vous l'ayez assez méchant pour *meas aliquid putare nugas*. Vous savez le serment solennel que vous m'avez fait par le sbire, de n'en point

donner de copies; je vous en conjure très sérieusement. Faites-les, s'il vous plaît, copier; car ce sont mes brouillons, et je ne les ai plus, surtout la première et la deuxième lettre, que vous me rendrez, s'il vous plaît, demain; en vous allant prendre chez mademoiselle Certain, vers huit heures. Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous honore plus que personne du monde,

L'ABBÉ DE CHAULIEU.

LETTRE

DE M. LE DUC DE *** A HAMILTON.

DANS le temps que je reçus la première de vos lettres, Monsieur, j'étois dans les angoisses de l'enfantement, et jurois contre la réconciliation que vous m'avez obligé de faire avec celle des neuf Sœurs qui

> De l'aimable simplicité
> Nous donna le juste modèle,
> Inspirant jadis à Chapelle
> Sa charmante naïveté.

Il n'y a ni prières, ni soumissions que je n'aie mises en usage pour tâcher de la fléchir; je la conjurois, en lui disant:

Venez, ô Muse gracieuse!
M'accorder vos puissants secours;
De mes vers terminez le cours,
Y plaçant quelque rime heureuse;
Prodiguez-moi vos riches dons;
Et faites qu'en cette journée
Ma main, par vous étant guidée,
Plaise à l'aîné des Hamiltons!

J'espérois la toucher, et que, lui parlant de vous, je pourrois en tirer quelque chose:

Mais c'est une franche quinteuse,
Qui, se guindant sur le haut ton
Dès qu'elle entendit votre nom,
Prit une mine précieuse.

Je la laissai bientôt, comme vous pouvez croire, et vous me connoissez d'humeur à ne pas frapper bien des fois aux portes qu'on ne veut pas m'ouvrir. Ainsi, je plantai là ma vieille, me promettant bien de ne lui faire jamais l'honneur de lui rien demander. Pendant que j'étois dans ces sentiments, et que je prenois une plume pour vous dire, en bonne ou mauvaise prose, tout ce que je sens pour vous, je me disois en moi-même, en pensant à cette fantasque: N'est-il pas étrange que cette surannée savante me refuse, pour la première fois de ma vie que je lui demande quelque chose, elle qui va au-devant de M. Hamilton, et qui lui verse à pleines mains tout ce qu'il peut désirer? Je ne sais si je fis toutes ces réflexions sans les accompagner de quel-

ques paroles, le dépit de son refus m'ayant fort échauffé; mais à peine eus-je lâché votre nom, que je la vis rentrer dans ma petite galerie, et d'un ton sévère, après m'avoir débité plusieurs mauvais discours, dont je ne me souviens pas, elle finit par ceci, que j'écrivis sur-le-champ, de peur de l'oublier; c'étoit à propos de vous, dont elle venoit de me parler fort au long:

> A ses vœux toujours attentive,
> J'ai soin de remplir ses désirs;
> N'espérez de moi nuls plaisirs,
> Puisqu'il a quitté cette rive.

A peine eut-elle achevé, qu'elle s'enfuit: je courus pour l'arrêter; mais ce fut en vain. Tout ce que je conclus de cela, c'est qu'elle vous aime, non-seulement plus que personne, mais qu'elle vous chérit uniquement, et que, lorsque l'on veut se la rendre favorable, il faut avoir recours à vous. Je vous sais bien mauvais gré, Monsieur, connoissant votre pouvoir, de ne lui avoir point parlé en ma faveur avant de partir, surtout puisque c'est pour vous plaire que je me suis raccommodé avec elle et avec toute sa séquelle. Il y en a une de ce nombre de qui je suis un peu plus content; elle est sérieuse et grave; mais il faut prendre les gens avec leurs défauts. Depuis votre départ j'ai reçu une de ses visites, et elle m'a promis de me fournir de quoi me venger de sa compagne; nous la verrons ensemble à Versailles, où je compte

Qu'avant que le soleil ait sur notre hémisphère
Par trois fois de sa course achevé la carrière,
De ces murs abordant le turbulent séjour,
Nous rentrerons enfin dans le sein de la cour.

Pour vous, vous entendrez aisément que c'est jeudi prochain que nous y arriverons; car un favori des Muses est accoutumé à cet idiome. Seroit-ce par hasard celui que vous destineriez pour,

Dans les phrases les moins frivoles
Conserver éternellement
Du fastidieux révérend
Les étonnantes paraboles ?

Je n'en ai pu tirer aucune depuis que vous êtes parti; je m'en consolerois aisément, si ce n'étoit qu'en cela que je me fusse aperçu de votre absence.

Depuis la fatale journée
Que vous avez quitté ces lieux,
De ces bords la nymphe éplorée,
Au fond de son lit retirée,
Ne veut plus paroître à nos yeux;
Le soleil avec moins d'éclat
Dore la croupe des montagnes,
Et, quittant nos vastes campagnes,
Il abandonne ce climat;
Des arbres la cime endormie
Nous les offre tout dépouillés;
A peine dans leurs troncs séchés
Paroît-il un reste de vie.
Provoquant l'hiver rigoureux
Les hirondelles consternées
S'en vont, d'un vol impétueux,

Habiter d'heureuses contrées ;
A ces malheurs de la saison,
Communs à toute la nature,
Il faut se rendre sans murmure,
Et n'écouter que la raison.

Il me paroît, Monsieur, qu'elle me dit qu'il est temps de finir cette lettre, qui n'est déjà que trop longue; pourvu qu'elle puisse vous amuser un moment, et servir à vous renouveler le souvenir des sentiments que j'aurai toute ma vie pour vous, elle exécutera ce que je me suis proposé en la commençant. Je crois qu'après toutes ces badineries, il seroit inutile de signer, et encore plus de vous ennuyer de la fin commune des lettres ordinaires. Vous recevrez ici mille compliments de nos dames; et, comme je n'ai pas daté en commençant, il faut le faire ici :

De ces lieux par vous renommés,
Huit jours après les Trépassés.

BOUQUET

POUR MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Je me promenois dans la forêt, au milieu de l'oisiveté, de l'indolence et de l'ennui, c'est-à-dire, en fort mauvaise compagnie, lorsque je fus frappé par l'éclat d'une figure si brillante et si lumineuse, que je crus d'abord que la déesse *In-nubibus* étoit de retour; cependant c'étoit tout autre chose.

Sa face étoit environnée
De rayons foibles et légers;
Et par ces lauriers toujours verts
Dont sa tête étoit couronnée,
Je reconnus le dieu des vers.

Il s'étoit assis au pied d'un chêne; et, ayant mis bas ses petits rayons qui commençoient à m'éblouir, je pris la liberté de lui demander qui menoit son chariot pendant qu'il nous faisoit l'honneur de se venir rafraîchir dans notre solitude. A cette question il se mit à rire, et me dit :

Il est vrai qu'une austère loi
Doit rendre ma course éternelle
Sur tout l'univers que je voi;
Mais j'ai chargé de cet emploi
Les yeux de certaine mortelle
Qui brillent cent fois plus que moi.

Qu'en dites-vous ?.... J'en dis, lui répondis-je, que je connois d'assez beaux yeux ; mais je n'en connois point d'assez hardis pour aller là haut éclairer le monde à votre place.

Je connois certains yeux qui, même dans l'hiver,
Échaufferoient les geus à dix pas à la ronde ;
Mais d'aller, comme vous, et par terre et par mer,
Du haut du firmament éclairer tout le monde,
Ce sont de vrais contes en l'air.

Quoi qu'il en soit, si votre immortalité a quelques ordres à me donner, elle n'a qu'à parler ; son serviteur l'écoute. Écoutez-donc, répondit-il ; tandis que vous écriviez des folies pour Forges, vous avez laissé passer une des fêtes de la princesse sans lui donner le moindre signe de vie. Réparons cette faute, et tâchons de lui rendre demain, fête de Saint-Louis, quelque hommage qui soit digne d'elle. C'est ce que vous auriez de la peine à faire vous-même, lui dis-je ; mais, pour moi, comment voulez-vous qu'entre ci et demain matin ?.... Ne vous mettez pas en peine, me dit-il, je vous aiderai ; en attendant, dites-moi un peu comme vous vous y prendrez ? Je prendrai, lui dis-je, du papier bien blanc, et je mettrai tout au haut de la feuille : MADAME ; et tout au bas je commencerai par VOTRE ALTESSE ROYALE, en grosses lettres. Bon, dit-il ; voilà justement comme un ambassadeur extraordinaire, après lui avoir fait trois révérences, commenceroit sa harangue ! Il est bien question ici de ce profond respect dans les

formes! cela seroit bon pour un placet; mais, lorsque vous prenez la liberté de lui adresser des vers, voici, par exemple, comme il faudroit commencer:

Vrai chef-d'œuvre des cieux, adorable princesse,
Vous en qui le haut rang, les grâces, la jeunesse,
Et ces trésors naissants d'immortelles beautés,
Sont encore au-dessous des autres qualités;
Vous que j'aime mieux voir en éclairant le monde,
Que tout ce que revoit ma course vagabonde;
Vous qui faites briller le sang de vos aïeux
Par l'éclat des vertus, par l'éclat de vos yeux,
Et rassemblez en vous l'auguste caractère
D'un roi chéri des cieux, et d'une illustre mère;
Recevez aujourd'hui, dans nos plus doux concerts,
L'hommage de nos vœux et celui de nos vers.

Doucement, s'il vous plaît, seigneur Phébus, lui dis-je; vous ne songez pas que c'est moi que vous voulez faire parler, et que vous parlez vous-même. Ce que vous dites là me paroît assez beau, du moins suis-je assuré que tout en est vrai; cependant il ne me conviendroit pas de le prendre sur ce ton; il n'appartient qu'à vos muses Thalie et Melpomène d'habiller la poésie si magnifiquement. La muse que vous me prêtez quelquefois n'est qu'une petite couturière en fait d'ornements, et ne sait tout au plus faire que des manteaux et des jupons.

Elle est la très humble servante
De ces nobles expressions
Que forme la lyre éclatante
De vos illustres nourrissons;.

Dans nos prés et dans nos vallons
Sur sa musette humble et rampante,
Tandis qu'en gardant ses moutons,
Quelque berger soupire et chante
Les yeux de sa rustique infante;
Ma muse aussi fait des chansons
Pour quelque Iris des environs,
Dont il faut qu'Iris se contente.

Tout cela ne vous servira de rien, me dit-il; je veux absolument que vous ayez l'honneur d'envoyer un bouquet à la princesse d'Angleterre; et, puisque vous renoncez aux grands vers, employez ceux que vous savez faire, pour lui parler à peu près de cette manière :

Sœur du chevalier de Saint-George,
De ce chevalier dont le nom
Est connu depuis le Japon
Jusqu'aux climats où l'or se forge;
Je viens de la part d'Apollon,
Qui me tient le pied sur la gorge;
Vous demander en vers pardon
Des fatras que j'ai faits pour Forge.

Vous offrez aux yeux éblouis
L'éclat de la naissante aurore;
Mais, pour ces trésors qui chez Flore
Sont à présent évanouis,
Nous les verrons renaître encore
Pour vous le jour de Saint-Louis.
Ce ne seroit pas un miracle,
Princesse, pour votre beauté;
Mais de peur qu'Apollon, qui nous rend cet oracle,
Ne dise pas la vérité,

Offrons à l'astre d'Angleterre,
Au lieu de fleurs, ces nouveaux vers;
Offrons les vœux de l'univers
Au plus digne objet de la terre.

Mais nous reconnoissons ici,
Malgré Phébus et son langage,
Combien ce triste voisinage,
Combien Saint-Germain et Poissy
Sont incapables de l'ouvrage.

O vous, nos sœurs près de Passy, [1]
Vous qui la révérez aussi,
Et qui la voyez davantage,
Rendez-lui pour nous un hommage
Où nous avons mal réussi.

ÉPITRE

A M. ROUSSEAU.

A gentil clerc qui se clame Roussel,
Ores chantant ez marches de Solure,
Où, des Cantons parpaillots n'ayant cure,
Prêtres de Dieu baisent encor missel,
De l'Évangile en parfinant lecture;
Illec, qui va, dans moult noble écriture,
Digne trop plus de los sempiternel,
Mettant planté de cet attique sel
Qu'en Virelais mettoit par fois Voiture;

---

1 Les religieuses de Chaillot.

A cil Roussel ma rithme, ainçois qu'obscure,
Mande saluts dans ce chiétif carthel.
Savoir me fit l'autre-hier, par lettre expresse,
Nymphe pour qui brûlent comme fagot,
Et gens de cour, et la gent du Permesse,
Qu'aviez rithmé pour moi, pauvre marmot,
Et qu'il falloit y répondre sans cesse;
Lors à Phébus, en style humble et dévot,
Me commandai, l'esprit en grand'détresse;
Mais, pour m'aider, Phébus ne sonna mot,
Mot ne sonna de poétique espèce.
Adonc, beau sire, onc n'en ferai finesse;
Prez vous, n'est bon tourner autour du pot.
Cettui quatrain, que plus bas vous adresse,
Œuvre est, sans plus, du bon messer Marot.
A vous affiert, mieux qu'Homerus de Grèce,
De besoigner de lime et de rabot,
Comme soulez, quand par trop grand'rudesse
Maistre Clément met Pégazus au trot.
Quant est de moi, qui n'ai cette hardiesse,
Si métier est vous payer mon écot
En répondant, son quatrain un peu goth
Transcrire vais, ainsi que son adresse :

QUATRAIN RESPONSIF DE CLÉMENT MAROT A SON AMI ABEL.

Poétiser trop mieux que moi savez,
Et, pour certain, meilleure grâce avez,
A ce que vois, que n'ont plusieurs et maints
Qui, pour cet art, mettent la plume ès mains. [1]

Or quant au sort des filles immortelles,

---

1 Ce quatrain est en effet de Marot. On le trouve à la page 52 du vol. III de ses Œuvres, édition de La Haye, 1731.

Qui plus ne vont chantant le mont Thébain,
A notre cour grain n'en est de nouvelles;
Nulle n'en ai ramassée en chemin;
Mieux leur vaudroit, ès terres infidelles,
S'offrir à Turc, à More, à Sarrazin,
Que de venir chez nous à Saint-Germain
Chercher fortune. Hélas! Qu'y feroient-elles?
Leur maître à peine y trouveroit du pain.

ÉPITRE

A M. DE ***.

Est-il donc vrai que le langage
Que nous enseignent les neuf Sœurs
N'a plus ni charmes ni douceurs
Pour les gens qui sont en ménage,
Et que l'attrait du mariage
Devient l'unique soin des cœurs?
Voilà du moins la seule excuse
Du silence de votre muse;
Depuis l'hymen, vous l'avez dit,
Phébus chez vous se refroidit.
Vain prétexte de la paresse!
Le sacré mont et le Permesse,
Nobles et doux amusements
D'époux heureux, d'heureux amants,
Ont de tout temps été propices
Aux Corines, aux Eurydices;
Ont toujours animé la voix
Des mortels soumis à leurs lois.
Ce fut par galante élégie

Qu'Ovide apprivoisa Julie,
Et plus par ses vers que ses vœux
Des amants fut le plus heureux.
En vain une épouse captive
Avoit passé l'affreuse rive
Du Cocyte et du Phlégéton :
Un tendre époux fléchit Pluton,
Et l'implacable Proserpine
Rendit à cette voix divine,
Rendit à ces touchants accords
Ce qu'on ne rend plus chez les morts.
Heureux! si lorgnade imprudente
Ne l'eût privé de son attente!
Heureux! si jusqu'à son retour
Il eût gagné sur son amour,
L'harmonieux et tendre Orphée,
De tourner le dos à sa fée!
Ainsi, puisque les chants, les vers
Triomphent jusques aux enfers,
Vous, de qui l'aimable compagne
Fait le bonheur d'une campagne
Où sa présence et les zéphirs
Comblent tour à tour nos désirs,
Sans mêler à la solitude
Les ennuis ou l'inquiétude;
Quel sort, pour nous injurieux,
Vous ôte la voix dans des lieux
Où tout anime, où tout conspire
Au désir d'exercer la lyre?
Sortez de ce profond oubli
Où vous semblez enseveli
Pour l'Hélicon, pour le Parnasse;
De leurs sentiers suivez la trace,
Et pour les vers ingratement
N'enterrez plus votre talent.

Pour moi, qui sans art, sans étude,
Vais rimaillant par habitude,
A ce frivole amusement
Je m'abandonne sottement;
Témoin ces pauvretés nouvelles,
Où jamais les doctes pucelles,
Ni leur maître, n'ont mis la main;
Non, je ne suis pas de leur train.
Ainsi, guidé par la prudence,
Sans aspirer à l'excellence
Que demandent les vers pompeux,
Fleuris, sublimes ou nombreux,
Me tenant à mon caractère,
J'exerce une veine étrangère;
Tantôt enflant mes chalumeaux
Au doux murmure des ruisseaux;
Tantôt, quittant le ton rustique,
Je lasse tout un domestique
Par cent couplets pour des appas
Que j'aime, ou que je n'aime pas;
Tantôt je cherche quelque rime
Digne d'un mérite sublime;
Et, quoique je la cherche en vain,
Ma plume, en conduisant ma main
Dans un amusement que j'aime,
Va griffonnant malgré moi-même.
Si par hasard je pense bien,
Mes vers n'en disent jamais rien;
Je le sais; mais, en récompense,
Exprimant mal ce que je pense,
Ma rime, d'un zèle indiscret,
Ne va point prôner mon secret;
Car d'abord je brouille ou déchire
Ces amusements que m'inspire,
Soit en hiver, soit en été,

Une indolente oisiveté:
Si quelquefois je leur fais grâce
Sur le destin qui les menace,
Et s'ils évitent mon courroux,
C'est pour un ami tel que vous.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE SKELTON, LE JOUR DE SA FÊTE.

Belle infante, fier est l'empire
Que sur les cœurs vous exercez:
Quant à moi, vous m'embarrassez
En m'ordonnant de vous écrire;
De bouquets mes vers sont lassés;
Et, quoique pour vous empressés,
Ils ne pourroient jamais produire
Que quelques lieux communs glacés,
Qui n'ont garde de vous suffire.
De dire que vous effacez
Tout ce que l'univers admire,
Ou jurer que vous surpassez
Tout ce qu'ici jadis ma lyre
Loua dans ses accords passés;
Pour une autre, il est vrai, ce seroit beaucoup dire;
Mais, pour vous, ce n'est pas assez.

A quoi me sert cette Préface?
Il faut enfin vous obéir.
Chantez pour moi, dieu du Parnasse;
Que dans vos vers Skelton ait place,
C'est le plus beau sujet que vous puissiez choisir.

Quoi ! vous faites la sourde oreille :
Et, loin de vous charger de ce soin glorieux,
Votre divinité sommeille !
Allez vous cacher dans les cieux.
Et vous, charmant dieu de la treille,
Pour cette brillante merveille
Inspirez-moi des chants tendres et gracieux.

ÉPITRE

A LA MÊME.

Jeune et charmante Skeltonie,
De vos amants la litanie
Pleure depuis votre départ
Comme un vrai jour de Saint-Médard ;
Et jamais parmi nous vos charmes
N'ont fait de si tendres vacarmes.
Gros de soupirs, la larme à l'œil,
Nous nous sommes mis en grand deuil ;
L'hôtel où fait sa résidence
Certain envoyé de Florence,
Du tonnerre paroît frappé ;
De noir son carrosse est drapé,
Et son cocher en vain se tue
D'aller tous les soirs à la rue,
Où, vous voyant, tous les Bardis
Croyoient se voir en paradis.
Bref, belle infante, votre absence
Est de si mortelle influence,
Que chaque jour, pour quelque amant
On fait billet d'enterrement ;

Les plus pressés veulent se pendre :
Mais, pour moi, comme feu Léandre,
Je veux, dans un temps moins amer,
Me jeter tout nu dans la mer,
Sans timon, cordages, ni voiles,
Vos beaux yeux me servant d'étoiles,
Et nageant comme un saumon frais,
Me rendre auprès de vos attraits ;
Tandis que, comme Héro la belle,
Vous ferez mettre une chandelle
Quelque part au haut de la tour
Où vous faites votre séjour ;
Bien entendu, pour ce voyage,
D'attendre le temps où l'on nage ;
Car d'arriver tout morfondu,
Autant vaudroit être pendu ;
Pas n'est bon, dans telle aventure,
Que les rigueurs de la froidure,
Malgré les feux de Cupidon,
D'un amant fassent un glaçon.
Zéliane, l'aimable fée,
De vous paroît toujours coiffée ;
Elle aime à s'en entretenir :
Mais ce vœu, de ne plus venir
De vos jours la revoir en France,
Sans vous flatter un peu l'offense.
Est-ce par certain damoisel
Que nous appelions Carizel,
Dit-elle, qu'elle est enchantée,
Et dans Albion arrêtée ?
Est-ce pour les joyeux ébats
De chasses, danses, grands repas
Que l'amour souvent accompagne,
Qu'elle aime si fort la campagne,
Et qu'elle me presse si fort

D'aller débarquer dans le port
Le plus prochain de Sussexie?
Humblement je l'en remercie;
Jà n'est besoin si loin aller
Pour chasser, mommer, ou baller.
De Paris dans le voisinage
Est un palais du haut parage,
Ordinairement habité
Par Ris, Jeux, Grâces, et Beauté;
C'est là que festins, danse, et chasses,
Ne marchent jamais sans les grâces;
Château dont, par enchantement,
La maîtresse est tout l'ornement.
Ainsi d'aller par mes journées
Vous voir dessus vos haquenées,
Ou bien quelquefois regarder
En contre-danses gambader;
Fussiez-vous cent fois plus aimable,
Le projet n'est pas raisonnable,
Tandis qu'à Sceaux, séjour des dieux,
Tout charme l'esprit et les yeux.
Ainsi raisonne Zéliane.
Pour moi, qui ne suis qu'un profane
Peu digne des plaisirs de Sceaux,
J'irai vous voir entre deux eaux.
En attendant se recommande
A toute cette cour d'Urgande,
A ce palais d'Apollidon,
J'entends du comte la maison,
De cet écrit le secrétaire.
Le nommer n'est pas nécessaire;
Mais, en jouant au corbillon,
Il rimeroit à votre nom:
Très humble serviteur du père,
De la belle-sœur, de la mère,

De vous, et de l'heureux mari
De la charmante Barbari,
De vos chasses peu se soucie:
Mais il auroit assez d'envie
De se trouver à vos repas,
Si l'on y sert des poulets gras.
Mais, quant à ce dernier chapître,
Plus rien ne dira mon épître;
Et, Pégase étant un peu las
De l'avoir pris d'un vol si bas,
Je finis par une nouvelle
Dont voici le récit fidèle:
Votre absence a rendu Nointel
Plus maigre et plus sec que Le Bel,
Et même on craint qu'il n'en périsse;
Car il a déjà la jaunisse.
Pour votre amant aux cheveux gris,
Qui mangea lui seul deux perdrix
Comme on alloit sortir de table,
Et qui faisoit tant l'agréable
Ce même soir auprès de vous;
Voici son état, entre nous:
Le pauvre homme est en frénésie;
Et, sans secours d'apoplexie,
Chez Pluton auroit fait un tour
S'il n'attendoit votre retour.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE B***.

Je vous écris, belle Lisette,
Du fond de la tendre retraite
Où s'assemblent ici les cœurs
Pour se plaindre de leurs malheurs,
Et pour déplorer votre absence
Dans un respectueux silence ;
Mais ce mot n'est pas le premier,
Quoiqu'il le soit sur le papier.
J'avois tant de choses à dire
Que mon cœur n'a cessé d'écrire ;
Et mon esprit, qui les savoit,
A tout moment vous écrivoit.
Mon âme avoit la même envie ;
Mais, hélas ! je ne suis en vie
Que depuis deux jours seulement,
Et cela bien petitement.
Car rêvant jusqu'à la nuit noire,
Soupirant, sans manger ni boire ;
Je ne bois plus, en vérité,
Que pour boire à votre santé ;
Et, dans ma tristesse fatale,
C'est de l'absynthe que j'avale.

Depuis le jour que vos beaux yeux,
S'éloignant de ces tristes lieux,
En ont fait une solitude,
Les chagrins et l'inquiétude,

Les sombres jours, d'affreuses nuits
Se trouvent partout où je suis;
Je veille la nuit, et l'aurore
Me retrouve veillant encore,
Et dans Paris on me croit fou,
De n'y parler plus que de *vous.*
Jusqu'auprès de la Porte Verte,
Mille oiseaux, touchés de ma perte,
Mettant mes plaintes en chansons,
Les chantent sur tous les buissons.
Oh! que je bénis la prudence
Qui m'ôta de votre présence!
Elle fit m'éloigner du lieu
Où chacun fut vous dire adieu:
Car, malgré le foible avantage
De la raison ou du courage,
Loin de soutenir cet effort,
N'en doutez point, j'en serois mort;
Mais cette mort prompte et certaine
Vous auroit épargné la peine
De lire tout ce fatras-ci,
Et d'en pleurer peut-être aussi.
C'est pourquoi changeons de langage,
Pour vous parler de l'étalage
Où se mettent manteaux crottés,
Qui voudroient passer pour beautés,
Qui font partout les entendues,
Et, dans le jardin répandues,
Portent leurs téméraires pas
Où vous promeniez vos appas.

Elles vont même à la chapelle
Se mettre au coin de *Mad'moiselle*,
Se flattant dans cet heureux coin
Qu'on leur pourra trouver de loin

Cet air naturel que l'on vante,
Cette taille qui nous enchante,
Cet agrément, et ces attraits
Que chacun vous trouve de près:
Mais elles y vont à leur honte;
Nos yeux n'y trouvent point leur compte;
Et, malgré tout leur effilé,
Pour elles chacun est gelé:
Non pas chacun; car l'infidelle
Qui n'adoroit que *Mad'moiselle*,
Leyborn, ne voit plus de jupon
Sans aller, comme un Céladon,
Offrir ses soins et sa tendresse
A cette nouvelle maîtresse.
Nous l'avons vu sur les balcons,
Au milieu de quinze rayons,
Dont le plus beau paroissoit sale,
Se moquer du pauvre La Salle,
Et leur conter qu'à votre cour
Il en triomphoit chaque jour.
Cette insolence téméraire
Mérite une peine exemplaire;
Mais c'est, dans l'empire amoureux,
L'innocent et le malheureux
Que le destin toujours accable,
Et qu'on punit pour le coupable.
Voulez-vous savoir à présent
Tout notre divertissement?
Je veux dire celui des autres;
Car vous pleurer sont tous les nôtres:
On ne bouge d'auprès du feu;
De froid chacun a le nez bleu;
On ne voit plus chez la comtesse
Que la guinguette et la grossesse;
Chez . . . . les échecs

Ont perdu leurs premiers attraits;
On aime mieux ceux du carrosse;
Dans trois jours . . . part pour l'Écosse.
On mange ici peu de pois verts.
Leyborn d'une épigramme en vers
A mis en anglois la substance,
Sans faire aucun tort à la France.
Toujours les Grâces et l'Amour
Chez votre sœur font leur séjour;
Et ce Dieu l'a *trouvé* si belle
Qu'il ne fait point de pas sans elle.
Mais peut-être qu'à votre tour
Il ira vous faire sa cour;
Et, quand des cruels fanatiques
On ne craindra plus les pratiques,
Sous la figure de bélier,
Vous le verrez à Montpellier.

ÉPITRE

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Recevez, charmante comtesse,
Ces vers; ils sont de ma façon:
Vainement j'en ferois finesse,
Car vous n'y verrez rien de bon,
Si ce n'est quelque peu d'adresse
Dont j'y fais entrer son altesse,
En les ornant de votre nom.
Vous m'avez ordonné de faire
Un ample détail de ces lieux;
Dans un projet si téméraire

Je pourrai bien être ennuyeux.
Mais, dès qu'un désir curieux
Vous prend, il faut le satisfaire :
Vous le voulez, et pour vous plaire
Je vais faire tout de mon mieux.

D'abord se présente un portique
Où l'architecte et les maçons,
Comme de nouveaux Amphions,
Mêlant avec l'ordre dorique. . . .
Mais d'où vient, moi, que je me pique
D'aller décrire des maisons ?
N'importe : un palais à l'antique
Garni de vastes pavillons,
Élevant au ciel sa fabrique,
Semble braver les aquilons,
Lui dont l'enceinte magnifique
Contient le plus beau des salons.

Là, les Grâces tenoient boutique
Dans la plus rude des saisons ;
Là, les Muses faisoient chansons,
Tantôt dans le style comique,
Et, tantôt élevant leurs tons
Jusqu'au sublime et l'héroïque,
Nous enchantoient par la musique
Que répétoient leurs nourrissons ;
Car, dans leur accès poétique,
Certains auteurs que nous avons
Par fois faisoient hymne bachique,
Par fois pour l'ode pindarique,
De leurs luths accordoient les sons.
Par exemple, Chaulieu, de qui les traits féconds
N'ignorent que le satirique,
Feroit, dans le genre lyrique,
A Phébus même des leçons.

Là, de ces lieux l'aimable maître,
De qui l'esprit et l'agrément
En font le plus grand ornement,
Et dont il vous souvient peut-être
Au sujet d'un couplet galant;
Ce prince, dis-je, n'est content
Que lorsque chacun veut bien l'être,
Ou qu'il le paroît seulement.

C'est au milieu de l'abondance
Que les plaisirs et l'indolence
Règnent dans cet heureux séjour;
Partout une tranquille aisance
Nous accompagne nuit et jour;
Point d'orgueil, point d'impertinence,
De noirceur ni de médisance.
Si l'on y voit le dieu d'amour,
C'est quand les plus beaux yeux de France,
Suivis de leur brillante cour,
L'embellissent de leur présence.

S'il est permis dans les repas,
Quand on le peut, d'être agréable,
Malheur à qui, d'un ton capable,
Veut l'être quand il ne l'est pas!
Lors quelque convive implacable
Met sa pauvre raison si bas,
Qu'on a pitié du misérable.

C'est là qu'assommé de glaçons,
Le bon Bacchus si nécessaire,
Au milieu d'un carême austère,
Pétille dans les carafons;
Et c'est là que, voyant la chère
Qu'à chaque repas nous faisons,
Avec surprise nous crions,

Quoique le dicton soit vulgaire:
Voilà la mer et les poissons.

Que si, dans la saison où Flore
Redonne à nos champs leurs attraits,
Nos chasseurs gagnent les forêts,
Nos amants s'y fourrent encore:
Ou, mettant leurs flammes au frais,
L'un ira de ses vains regrets
Fatiguer quelque sycomore;
L'autre graver sur un cyprès
Le nom de celle qu'il adore,
Navré lui-même de ses traits.
Si, lassé de la solitude,
Vers quelques lieux plus fréquentés
Il traîne son inquiétude,
D'abord ses yeux sont enchantés.

Partout le charmant étalage
De mille objets tous différents,
Tous agréables, tous riants,
Offre aux yeux un riche partage
Dans ses divers éloignements.
Que vous dirai-je davantage?
Comptez qu'au pays des romans,
Où l'hyperbole est en usage,
On trouve moins d'enchantements
Que ceux dont l'esprit et les sens
Sont frappés dans le voisinage
De ces jardins, de ces rivages,
Surtout dans ces appartements;
Mais ces lieux seroient plus charmants
Si le sort, sans autre équipage
Que celui de vos agréments,
Chaque jour, pour quelques moments,
Y faisoit voir votre visage.

LETTRE

A MADAME LA COMTESSE DE S***.

QUELLE chaleur, quel incendie
La Canicule, à son départ,
Allume-t-elle ici de son dernier regard!
L'air est moins chaud dans la Lybie,
Moins étouffant dans la Nubie,
Climats où naît le léopard,
Moins sec aux déserts d'Arabie,
Et plus frais au pays du fameux Mandricard,
Qu'il ne l'est à présent en Basse-Normandie.
Astronomes, je vous supplie,
Apprenez-nous par quel hasard
L'urne de monsieur Saint-Médard,
Qui verse souvent trop de pluie,
En d'autres lieux s'est désemplie,
Pour nous en ôter notre part,
Nous que rarement elle oublie.
Pas un vallon, pas un coteau,
Depuis cette saison brûlante,
N'a vu murmurer de ruisseau,
Qui d'un filet d'onde naissante
Pût nourrir le moindre roseau.
Mais ce qui plus nous épouvante,
C'est que la Seine a trop peu d'eau
Pour faire flotter ce bateau,
Cette rare et grande Serpente
Qui devoit à Fontainebleau
Porter la princesse charmante,

Et le reste de son troupeau.
Si la charge étoit importante,
De cette machine galante
Que le spectacle eût été beau!
Aimable...., vous étiez du voyage,
Si le dieu du fleuve, en courroux
De se voir découvert jusque sous les genoux,
N'eût abandonné son rivage.
On dit que plus d'un cœur jaloux
Vous envia cet avantage:
Mais vous avez, et soit dit entre nous,
Certains agréments en partage,
Qui font qu'on veut toujours de vous
Quand vous les mettez en usage.
Quoi qu'il en soit, sans deux raisons,
Dont la plus légère est solide,
Dessus cette route liquide
Qu'on auroit vu de Cupidons
Se rassembler d'un vol rapide!
De Rouen, combien de Tritons,
Menant chacun sa Néréide,
Seroient venus à toute bride
Se ranger près de tous les ponts,
Pour contempler d'un œil avide
L'illustre beauté qui préside
Aux beautés que nous adorons!
Sur cent dauphins cent Arions
Seroient venus d'Adélaïde
Célébrer les appas dans leurs doctes chansons.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE DE LA FORCE.

O vous! qui d'une main rapide
Écrivant sur l'amour, les bergers ou les rois,
Avez à chaque pas le dieu des vers pour guide,
Et les neuf Sœurs à votre choix,
Quelle malice vous incite
A relancer dans Saint-Germain
Un anacherète, un hermite,
Un solitaire, un pèlerin,
Qui ne sait ni grec ni latin?
Car dans ces lieux on en est quitte
Pour savoir chanter au lutrin.
Jamais ici Phébus n'habite;
C'est la demeure du chagrin.
Il n'est si triste compagnie
Pour les vers et pour l'harmonie,
Que fantômes vêtus de noir,
Tels qu'ici le sort fait pleuvoir.
La rime en est à l'agonie,
Et la raison au désespoir
De cette longue litanie.
Que votre lettre est charmante à mes yeux!
Je ne l'avois pas attendue;
Et, quoique j'en sois envieux,
Un souvenir délicieux
Me vantera long-temps cette grâce imprévue;
Ma muse cependant vous auroit prévenue
Si j'eusse été dans d'autres lieux.

Rimer est chose peu connue
Dans un séjour si sérieux.
En vain une flatteuse amorce,
Dans le dessein de m'animer,
Offroit, pour me faire rimer,
Tous les agréments de La Force;
Oui, j'ai voulu plus de cent fois
Me mettre en train de vous écrire;
Mais un air indolent que chez nous on respire,
M'accabloit et m'ôtoit la voix;
Et, sans trouver rien à vous dire,
La plume me tomboit des doigts.
En vain je m'enfonçois dans nos plus sombres bois,
Où l'on tient qu'Apollon quelquefois se retire;
Mais lui, ni le dieu Pan, inventeur du hautbois,
N'avoient pas le temps de m'instruire,
Et je n'y rencontrai qu'un amant aux abois
Qui n'avoit pas le mot pour rire;
Et, comme il m'ennuyoit avec sa triste lyre,
Je laissai là le pauvre Anglois.
De là je descendis vers les bords de la Seine
Pour chercher quelque objet qui réchauffât ma veine,
Et non pour imiter l'ennuyant babillard
Que je ne lus jamais sans peine,
Je veux dire le vieux Ronsard;
Car, n'en déplaise à cette vogue antique
Que lui donna la voix publique,
Le vieux Ronsard étoit un sot:
Et vous allez voir; mot pour mot,
Comment en jargon poétique
Chantoit autrefois l'ostrogoth:

Tantôt j'erre seulet par nos forêts sauvages,
Sur les bords enjonchez des peinturez rivages.

Mon esprit indigné de ce style pédant,

Dès qu'il me vint dans la pensée,
Eut vainement recours à la Seine offensée;
Il se trouva cent fois plus glacé que devant:
Mais par vos vers heureux ma veine dégoûtée
Se sentit animer par un transport soudain;
Je pris d'abord la plume en main;
Tant il faut peu d'agacerie,
Quand le cœur est de la partie,
Pour remettre l'esprit en train!
Mais, dites-nous un peu: pourquoi cette morale
Que votre esprit, fertile en exemples pompeux,
Avec tant d'agrément étale?
Est-ce pour nous montrer, par ces revers fameux,
Une nécessité fatale
D'être, en tous états, malheureux?
Hélas! tout nous trace l'image
Des maux dont nos destins nous ont environnés:
Dès l'instant que nous sommes nés
Nous en faisons l'apprentissage.
Mais, après tout, de quel usage
Nous est-il d'être importunés
Du récit de notre esclavage,
Et d'être sans cesse ennuyés
Par un sérieux babillage,
Dont on nous vient brider le nez?
La Force, croyez-moi, passons dans l'innocence,
Dans le repos, et dans l'aisance,
Ce qui reste à filer de nos tranquilles jours.
Des Muses et des chants empruntons le secours;
Et, bannissant la médisance,
Que les Jeux, les Ris, les Amours,
Au milieu de la complaisance,
Règnent au moins dans nos discours;
Mais qu'ils fassent leur résidence
Où nous nous trouverons toujours:

Pour moi ; j'en meurs d'impatience.
Sortez donc d'un triste manoir,
Inventé pour de pauvres filles,
Qu'un pompeux appareil mit en sottes guenilles,
Pour les consacrer au dortoir.
Il feroit vraiment beau vous voir,
Derrière un parapet de grilles,
Nous entretenir au parloir!
Revoyons-nous bientôt chez la troupe divine,
Près de l'hôtel de Vilgagnon;
On ne peut se méprendre, à n'en voir que la mine,
Entre l'une et l'autre maison.
Dans l'une, selon moi, jamais n'entra terrine,
Vin de Champagne, ni jambon;
Dans l'autre souvent Apollon,
Animant jusqu'à la cuisine,
Inspire couplets de chanson.

ÉPITRE

A MADAME L'ABBESSE DE POUSSEY [1],

EN LUI ENVOYANT DES COUPLETS.

A ce critique du Parnasse,
Qui par des traits vifs et badins
Redressoit jadis les Romains;
Et qui jamais ne faisoit grâce
A l'ennuyante et fade race
Des misérables écrivains;
Vous savez que j'entends Horace:

---

[1] Fille du comte de Grammont, et sœur de madame de Stafford.

Or à ce poëte divin
Certain ami dit en latin :
Pourquoi vous faire des affaires
Chez tribuns et chez consulaires,
Et par un sel persécuteur
Alarmer chaque sénateur?
Pourquoi répandre votre bile
Sur tous les ordres de la ville
Tantôt en morales leçons,
Tantôt en piquantes chansons,
Tantôt en épître, en harangue,
Où chacun a son coup de langue?
A la fin mal vous en prendra;
Quelque Cotin vous le rendra;
Ou bien madame Canidie,
Que déchire la rapsodie
Où vous peignez si plaisamment
Son art pour l'empoisonnement,
Avec deux onces de ciguë
Vous fera savoir comme on tue
Gens qui vont, en vers indiscrets,
Révéler partout ses secrets.
Sachez de plus, compère Horace,
Que plus d'un poignard vous menace!
Or, que sert après le trépas
L'appui de votre Mécénas?
Que chacun de son fait se mêle,
Dit Horace! qu'il vente, ou grêle;
Soit à la ville, soit aux champs,
Soit en hiver, soit au printemps,
Soit dans la brûlante Lybie,
Soit dans la déserte Arabie,
Soit enfin voguant sur les mers,
Ami, je veux faire des vers:
Ainsi parloit le docte sire.

Telle démangeaison d'écrire
Est permise à qui le fait bien ;
Mais en nous l'ardeur n'en vaut rien ;
Je le sais : mais sans autre excuse
Pour les fatras où je m'amuse,
Je dirai qu'à ce sot emploi
Je ne m'occupe que pour moi.
Vous qui connoissez ma pensée,
Vous ne serez que peu blessée
De voir nouveaux brimborions
Succéder à tant de chansons
Où, dans votre aimable collége,
Je chantois les lis et la neige
De Pincette et de Trésillier,
Et quelquefois le Chevalier.
Quant à ces couplets, où je chante
Et gouverneur et gouvernante,
Et cette tudesque beauté
Qui menaçoit ma liberté,
Dans une oisive matinée,
Assis près de ma cheminée,
Sans trop y rêver, Dieu merci,
Je les fis tels que les voici :

COUPLETS.

Sur le branle d'une ville
Où me voici résidant,
Je vais, Apollon aidant,
En couplets de vaudeville
Vous faire, illustre Poussey,
Part de ce nouvel essai.

Oubliez le badinage
Que le plus beau des esprits

A laissé dans ses écrits
Sur un semblable voyage;
Comme lui, je ne sais pas
L'art d'embellir les fatras.

Les chemins de la Lorraine
Sont des chemins rigoureux
Pour un voyageur fougueux
Qu'un tendre penchant entraîne,
Et que récompense attend
Aux pieds d'un objet charmant.

A trois chevaux de village,
D'empressement tout farci,
Pour me rendre dans Nancy
Je m'étois mis en voyage
Dès sept heures du matin,
Et j'en fus six en chemin.

Ludre, dont l'éclat suprême
Brave les lis de juillet,
M'envoya, dans un billet,
Dire trois fois : Anathême!
Pour avoir passé devant
Sans entrer dans son couvent.

La maîtresse de la poste,
Que Satan vint voir exprès,
S'imaginant que de Metz
J'allois droit à Famagoste,
Fit envoyer à Mircourt
Mes lettres par le plus court.

Point n'étoient lettres de change
Que contenoit ce paquet,
Moins encor tendre poulet

Que m'auroit écrit quelque ange;
Car Pincette et Trésillier
Ont bien l'air de m'oublier.

Quatre chevaux à ma chaise,
Conduits par deux postillons,
Enfournoient certains vallons
Où bourbiers, ne vous déplaise,
M'arrêtoient sur nouveaux frais,
Comme avoient fait vos guérets.

En hiver, point de refuge
Dans tout le climat lorrain;
Sur cet humide terrain,
Quelques restes du déluge,
Qu'y retient l'esprit malin,
Font damner le pèlerin.

Mais, adieu peines passées!
Je me trouve chez Saillant,
D'ici digne commandant,
Où cent Grâces empressées
Environnent à la fois
De tous ses vœux l'heureux choix.

Jusques à cette journée,
Comtesse, je n'avois pas,
A ma honte, fait grand cas
Des douceurs de l'hyménée:
Mais vous m'avez converti,
Et je suis de son parti.

Trop longue est la litanie
Des beautés de ce séjour,
Pour les chanter tour à tour;
La liste en est infinie;
Mais j'y vois certains appas
Dont je ne me tairai pas.

C'est vous, adorable brune,
Dont les agréments divers
Seront l'objet de mes vers,
Vous qui feriez la fortune
Du plus fameux conquérant,
Et du plus fidèle amant.

La déesse de Cythère
Se servit de vos regards
Pour enchanter le dieu Mars;
Et l'Amour dit que sa mère
Prit votre air devant Pâris,
Lorsqu'elle emporta le prix.

J'en dirois bien davantage,
Car j'en pense beaucoup plus;
Mais c'est au divin Phébus
A retoucher cet ouvrage,
Ornant de ses plus beaux traits
Le détail de vos attraits.

Trouvez bon que le silence
Où me jette votre nom
Vienne du sacré vallon.
Il n'est point de rime en France,
Au moins dans mon souvenir,
Où Newhoff ait pu s'unir.

Bon soir, notre chère abbesse,
Je sens que Pégase est las;
Et bronchant à chaque pas,
De dépit ou de foiblesse:
Finissons, dit-il, un chant
Qui n'est que trop ennuyant.

LES SOEURS DE SAINT-DOMINIQUE DE POISSY,

AUX FILLES DE SAINTE-MARIE DE CHAILLOT,

SALUT.

O vous, nos chères sœurs en Dieu,
Filles de saint François de Sales,
Aimables et saintes vestales!
Vous qui retenez au milieu
D'enceintes, à nos vœux fatales,
Reine et princesse sans égales, [1]
Dites, nos chères sœurs en Dieu,
Pour ces deux hôtesses royales,
Que vous enchantez dans ce lieu,
Serez-vous toujours nos rivales?
Nous espérions bien que Poissy,
Fondé par un saint roi de France,
Pour quelques jours de résidence
Pourroit les attirer aussi;
Mais en vain de cette espérance
Nos cœurs s'étoient flattés ici:
Chez vous tout conspire à leur plaire;
Amusements et soins divers
S'offrent en prose comme en vers.
Pour nous, si nous en voulions faire,
Ce seroit bien une misère,
Tant nous rimerions de travers!

---

1 Les religieuses de Chaillot avoient donné une fête à la reine et à la princesse d'Angleterre, et quelques-unes d'elles avoient fait des vers pour cette fête.

A notre ignorance soumises,
Nos esprits sont toujours pesants;
Nos concerts sont formés des chants
Que l'on entend dans les églises,
Et nous ne connoissons céans
Les énigmes ni les devises,
Qu'en les voyant sur des écrans :
Les Muses, ces savantes filles,
Dont nous ne dirons pas les noms,
Deviendroient derrière nos grilles
Plus muettes que des poissons,
Quoique chez vous assez gentilles.
Pour Phébus, le dieu des chansons,
Et certains rimeurs de vétilles
Qui chantent dans ces environs,
Ils ne viennent dans nos cantons
Que pour y pêcher des anguilles.

A tout cela vous jugez bien
Qu'aux vers nous ne connoissons rien :
D'avoir recours pour ce mystère
A notre savant aumônier,
Cela ne serviroit de guère;
Car, quoiqu'il sache son bréviaire,
Et que le poëte Garnier
Soit trisaïeul de son grand-père,
Nous ne saurions vous le nier,
Pour rimer c'est un pauvre hère.

Nous n'avons donc pas ces talents
Qu'on a dans les lieux où vous êtes,
Et nous aurions ici les fêtes
De cent objets dignes d'encens,
Sans pouvoir tirer de nos têtes,
Pour ce sujet, rimes ni chants;

Au lieu que chez vous tout s'empresse,
Et tout s'anime tour à tour;
Tous les cœurs sont pleins d'allégresse,
Pleins de respects et pleins d'amour
Pour la fête de la princesse;
Et tout y chante la maîtresse
Que vous élûtes l'autre jour.

C'est là que ma sœur Gabrielle,
Pour cette princesse immortelle,
A fait maints couplets de chanson,
Où brillent l'esprit et le zèle;
Tandis que ma sœur Bullion,
Dont je ne dirai pas le nom,
Fait de vers une kyrielle
Qui seroient dignes d'Apollon;
Ensuite sœur Anne-Charlotte,
Sur tant de vertus et d'attraits
Redouble, sans changer de note,
Et tout répond à ses couplets;
Mais, quand Thérèse-Séraphique
Mêle sa voix à ces concerts,
On diroit que le dieu des vers
En a composé la musique.
Nos rimailleurs de Saint-Germain,
Qui vont faisant des chansonnettes
Depuis le soir jusqu'au matin,
N'ont qu'à rengaîner leurs musettes,
Si les ouvrages que vous faites
Viennent à leur tomber en main.
Ma sœur Madeleine-Marie,
De qui l'autre nom va devant,
Dans les règles de la féerie,
Les enleveroit par son chant;
Et l'on verroit leur coterie

Jeter tous ses fatras au vent.
Pour ces stances mélodieuses
Que chantèrent à son lever
Les plus jeunes religieuses,
Est-il rien qui puisse égaler
Le tour de leurs rimes heureuses ?
Sœur Jeanne-Françoise, en un mot,
De ses chansons, par l'harmonie,
Feroit croire que le génie
De feu Voiture est à Chaillot.

Mais rien de tout cela n'invite
La princesse à venir chez nous;
Orphée à Poissy point n'habite;
La solitude est son mérite;
Du reste son repos est doux;
Nous n'y craignons pas le courroux
De la nation hypocrite;
Nous n'y craignons pas la visite
D'un séducteur tendre ou jaloux,
Plus dangereux qu'un satellite;
Et notre frayeur en est quitte
Pour entendre de loin les loups.

Tous les objets que la nature
A faits pour égayer les sens
Par leurs champêtres agréments,
Étalent ici la parure
De leurs rustiques ornements,
Et la terre, à chaque printemps,
De la renaissante verdure
Embellit nos prés et nos champs.
Nous voyons, comme vous, la Seine
Tranquille au retour des beaux jours,
Qui, s'égarant dans notre plaine,

De ses ondes fait mille tours ;
Mais nous ne voyons point le Cours
Où le beau monde se promène ,
Et souvent sur ses pas entraîne ,
De ces vilains petits Amours
Qui séduisent la gent mondaine.
Vous qui voyez ces tendres lieux,
Nos sœurs, détournez-en les yeux;
Détournez aussi la prunelle
D'un certain moulin de Javelle ;
Car bien souvent l'esprit malin ,
Sous l'ombre d'une matelote,
Se fourrant dans cette gargote ,
Qui porte le nom de Moulin ,
Mène la sagesse bon train ,
Et met la raison en compote.
Pour cette rivière en canal ,
Qui porte ses tributs liquides
A vos bords depuis l'Arsenal ,
Vous pouvez , sans être timides , .
Tourner les yeux sur son cristal.
Voyez aussi cet hôpital
Doré jusques aux pyramides ;
Point n'y verrez blondins perfides ,
Dont l'aspect est souvent fatal ;
Car ce n'est pas le tribunal
Où gens d'aventures avides
Viennent, en carrosses rapides,
Se rendre au temps du carnaval.
Hélas ! ce sont les invalides ,
Gens éclopés , couverts de rides ,
Qu'on peut lorgner sans aucun mal.

Mais vraiment nous sommes bien bonnes
De vous donner de ces leçons!

Nous autres campagnardes nonnes,
On croira que nous radotons;
Car si, dans ces saintes maisons
Où les plus austères personnes
Mènent le train que nous menons,
On destinoit quelques couronnes,
A vous s'adresseroient ces dons.
Quand la vertu seroit détruite,
Ou quand on la verroit réduite
Partout ailleurs à se cacher,
On la verroit avec sa suite,
Si chez vous on l'alloit chercher.
Est-ce donc vous qu'il faut prêcher
Sur les règles de la conduite?

La Piété, fille des cieux,
De votre maison fait son temple;
Et quand ce couple glorieux,
Que vous avez devant les yeux,
Ne vous serviroit pas d'exemple,
Vous le donneriez en tous lieux.
Mais il est temps que se repose
Celui qui nous prête sa main,
De mauvais vers grand écrivain:
Vous n'en saurez pas autre chose.
Pour nous, si c'étoit de la prose,
Nous écririons jusqu'à demain;
En vers nous sommes ignorantes.
Pour vous, qui n'êtes pas ainsi,
Ne vous montrez pas trop ardentes
A chercher l'auteur de ceci;
Vous n'en seriez pas plus savantes.
Adieu: vos très humbles servantes
Les religieuses de Poissy.

ÉPITRE

ADRESSÉE PAR HAMILTON, AU NOM DE MADAME DE PLANCY, A MADAME DE MONTESQUIOU-D'ARTAGNAN,

SUR LA PROMOTION DE M. SON MARI AU GRADE DE MARÉCHAL DE FRANCE.

Bonjour, madame la Fauvette;
Bonjour, Fauvette. Dieu vous gard'!
Que je vous trouve l'œil gaillard,
Que vous paroissez satisfaite!
Quoi! tandis que dans la retraite
Vous alliez gémir à l'écart,
Et *trembliez* ici du poignard,
Du sabre ou bien de l'escopette
Dont s'arme en Flandre le hussard,
La gloire a payé cette dette
Qu'on ne reçoit jamais trop tard,
Et votre fortune s'est faite,
Sans le secours de Chamillard :
Maudit soit qui vous la regrette!
Et honni soit qui n'y prend part!
Tendres oiseaux du Robillard,
Rossignol, pinson, alouette,
Qui chantiez jadis au hasard
Quelque air rustique et campagnard,
Aux doux accords de la musette,
Que sur le ton de la trompette,
Non pas de celle dont Ronsard
Enfloit une veine indiscrète,
Chacun de vous, nouveau poëte,

Mette en usage tout son art!
Que, depuis ces lieux où la Dive
Voit couler son onde tardive,
Jusques à ceux où l'Éridan
Reçut Phaéton sur sa rive!
Que, des Alpes au mont Liban,
Chaque oiseau dans son chant vous suive!
Que les serins du Prête-Jean,
Sansonnet, pinson, merle, et grive,
Chantent jusqu'au golfe persan!
Que la Sirène en l'Océan,
Que le Phénix enfin revive,
Et chante aujourd'hui d'Artagnan!
Mais, quoique tout la félicite
Par écriture ou par visite,
(C'est beaucoup dire en ces temps-ci),
Dans ces devoirs dont on s'acquitte,
Personne n'est plus aise ici
Du nouveau rang qu'elle mérite,
Que sa fidèle DE PLANCY.

RÉPONSE

DE MADAME DE MONTESQUIOU-D'ARTAGNAN, PAR M. DE MALÉZIEU.

En vain, sous un nom emprunté,
Inimitable Philomèle,
Tu veux cacher la vérité;
C'est de toi la chanson nouvelle.
Eh! quel autre a jamais chanté
D'une voix si tendre, si belle?

Oui, l'amitié te l'a *dicté*
Cette charmante ritournelle
Sur ma nouvelle dignité.
Ce titre où tant de monde aspire,
Ne fait pas mon plus grand bonheur;
C'est ce que tu veux bien en dire
Qui m'assure un durable honneur.
Tout périt après quelques lustres;
Bâtons fleurdelisés, balustres,
Hermines, supports, écussons,
Tout cela n'est qu'une fumée;
Mais je devrai ma renommée
A tes immortelles chansons.
En vain le vaillant fils d'Éaque
Sur les rives du Simoïs
Eût vaincu l'époux d'Andromaque,
Et fait mille exploits inouïs;
Ses glorieuses destinées
N'auroient pas vaincu les années
Avec tous ces faits éclatants:
Mais ce qui sauve sa mémoire
Des affreux ravages du temps,
C'est qu'Homère a chanté sa gloire.
Ainsi mon mon, par toi chanté,
Ira chez la postérité
Jouir d'une gloire immortelle;
Rien ne peut effacer un nom
Qui fut chanté par Philomèle,
Ou célébré par Hamilton.

LA FAUVETTE.

RÉPLIQUE

A MADAME DE MONTESQUIOU-D'ARTAGNAN, PAR HAMILTON.

DANS cette sombre citadelle,
Où les ennuis et tout leur train
Nous font une guerre mortelle,
Vous nous soupçonnez bien en vain
D'avoir Phébus dans la cervelle,
Ou d'avoir ces talents en main
Dont votre célèbre écrivain,
Grâces à sa veine immortelle,
Rendroit votre gloire éternelle
Quand il n'y feroit qu'un dizain.
Non, ce n'est pas à Saint-Germain
Que la plaintive Philomèle
Fait entendre son chant divin;
A peine sa sœur l'Hirondelle
Y chante encor quelque refrain
D'une sauvage ritournelle,
Soit quand le jour se renouvelle,
Soit quand il est sur son déclin.
Par quelle illusion étrange
Vous a-t-on pu donner le change
Sur les concerts de ces cantons?
Dans les lieux que nous habitons,
N'en déplaise à votre louange,
On feroit aussitôt vendange
Que l'on y feroit des chansons.

Hymnes, chez nous, ne sont de mise
Que les fêtes et les bons jours,
Avec tels autres chants d'église.
L'amante du seigneur Anchise,
Avec tous ses galants atours,
Pour rimer n'est d'aucun secours;
Rien enfin ne nous favorise;
Et le dieu des tendres amours,
Qui donne aux vers leurs plus beaux tours,
En Anglois ici se déguise.
Or les rimes de la Tamise
Près de la Seine ont peu de cours.
Mais vous, Fauvette gracieuse,
Qui nous faites un compliment,
Et nous raillez tout doucement
Dans une épître ingénieuse,
Dans un écrit plein d'agrément,
Quelle est la Muse officieuse
De qui la voix harmonieuse
Vous prête son art et son chant?
Nous y reconnoissons la lyre
Le ton sublime et mesuré,
Les vers heureux de ce curé [1]
A qui Phébus lui-même inspire
L'art de chanter, le don d'écrire;
A qui vous avez inspiré
Ce qu'en vers il vient de nous dire.
Le fait est si bien avéré,
Qu'il voudroit en vain s'en dédire:
Le dieu des vers nous l'a juré.

---

[1] Nom de société donné à M. de Malézieu.

POÉSIES DIVERSES.

LA PYRAMIDE ET LE CHEVAL D'OR,

CONTE.

A MADEMOISELLE O' BRIEN DE CLARE.

M'AYANT permis de vous écrire
En partant pour certain palais,
Plus beau que facile à décrire,
J'écrivis pour vous faire rire
Plus que pour louer vos attraits.
Je mis pourtant dans cette lettre
Un petit brin de vos appas :
Un petit brin; car d'y tout mettre,
La chose ne se pouvoit pas.
Dans cet écrit, les filles de mémoire,
Qu'on nomme Muses autrement,
Avoient peu fait pour votre gloire,
En mêlant, je ne sais comment,
Description de bâtiment
A cet incarnat, cet ivoire,
Qui vous parent incessamment;
Parlant enfin confusément
De plus d'objets que dans la foire
On n'en voit ordinairement,
Et le tout sans enchantement.
Mais voici bien une autre histoire :

Écoutez donc ce qu'elle dit
Pour en faire votre profit;
Et n'allez pas prendre pour guide
La nymphe de la Pyramide,
Qui, bien loin d'aimer son prochain,
Fit mille maux par son dédain.
Elle étoit charmante, à vrai dire,
La divine infante Saphire;
Sa figure avoit mille attraits,
Mais son cœur étoit des plus laids.
Or toute beauté meurtrière,
Fût-elle un ange de lumière
Qui n'aime qu'à tuer les gens,
N'est pas digne de notre encens.
Elle étoit pourtant, la cruelle,
Comme vous, fraîche, jeune, et belle;
C'étoit votre taille à peu près,
Et ce teint fait pour vous exprès;
D'Hébé l'immortelle jeunesse,
Et l'éclat d'Hélène de Grèce
Accompagnoient partout ses pas;
Mais les Amours n'en étoient pas;
Car, en dépit d'eux, l'inhumaine
Traînoit mille cœurs dans sa chaîne,
Et du plus parfait des amants
Triomphoit de voir les tourments.
Croyez-moi, soyez satisfaite
D'imiter sa grâce parfaite;
Contentez-vous de sa beauté,
Et laissez là sa cruauté;
Car dites-nous, belle O' Brienne,
Ce que vous croyez que devienne
Berger qu'on ne regarde pas,
Tandis qu'il meurt d'amour tout bas,
Tendre berger, qui de sa chance

Va faire aux échos confidence,
Et, n'osant vous la découvrir
Par respect, se laisse mourir;
Car berger ne sauroit plus faire
Que de mourir pour sa bergère.
Cependant ne vous trompez pas
A cette sorte de trépas;
Car ce n'est pas cesser de vivre;
Mais mourir comme dans un livre,
Et, comme on voit à tous moments
Mourir d'amour dans les romans,
Où l'on voit trépassés fidèles
Vivre aussi long-temps que leurs belles,
Et cependant mourir d'amour
Pour elles tout le long du jour.
Il est bien vrai que l'aventure
De tous ces mourants en peinture
N'est pas trop faite pour toucher
Des nymphes à cœur de rocher;
Et crois qu'à voir un amant tendre
Se précipiter ou se pendre;
Mais je dis pendre tout de bon
Comme en Grève on pend un larron:
Ou bien, la tête la première,
S'aller jeter dans la rivière:
Ou bien humblement à genoux
Se couper la gorge pour vous,
En s'écriant: Divine Laure,
Mon dernier soupir vous adore;
Cela pourroit vous divertir
Beaucoup plus que vous attendrir;
Et qu'un tel cas sous votre empire
Auroit de quoi vous faire rire;
Que ce tragique événement
Pourroit vous paroître amusant,

Surtout dans ces siècles bizarres
Où les martyrs d'amour sont rares;
Où l'aventure de Didon
Se traite de vieille chanson;
Où l'on se moque de Pyrame
Qui pour sa Thisbé rendit l'âme,
Et de Thisbé pareillement
Qui se tua pour son amant;
Où toutes ces morts qu'on raconte
Passent chacune pour un conte;
Enfin, où ces tendres héros,
Quoi qu'il en soit, semblent fort sots.
Plus d'une nymphe feroit gloire
D'en orner pourtant son histoire;
Et, pour la rareté du fait,
De tuer quelque amant parfait,
Quelque amant sincère et fidèle,
Qui se seroit pendu pour elle.
Cependant l'inhumanité
D'une rigoureuse beauté,
Souvent de cent remords suivie,
A fait le malheur de sa vie.
Saphire en pourroit faire foi;
Car il ne tient encor qu'à moi
De la rendre aussi misérable
Que son orgueil fut implacable.
Mais, comme à son air, entre nous
On l'auroit pu prendre pour vous,
Et qu'avec son humeur farouche
Elle avoit vos traits, votre bouche,
Et tous ces trésors du printemps
En vous sans cesse renaissants;
Quoique inhumaine et dédaigneuse,
Loin de la rendre malheureuse,
Je lui pardonne; et son destin

Sera si brillant à la fin,
Que cette histoire véritable
Pourroit passer pour une fable,
N'étoit qu'à vous autres beautés
On ne dit que des vérités.

CHANT PREMIER.

DANS un certain pays, passablement sauvage,
Où pour se divertir on n'alloit pas souvent,
Habitoit un homme savant,
Et respectable par son âge;
Mais qu'on n'auroit pas cru fort sage
D'être dans ce lieu déplaisant
Presque l'unique résidant,
Quoiqu'en un petit hermitage,
Sur un rocher près du rivage,
Il vécût heureux et content:
Les chagrins et l'inquiétude,
Les soins dévorants et l'ennui
Respectoient trop sa solitude
Pour se présenter devant lui.
Or, dans cette isle solitaire,
Les tigres, les lions, les ours,
Ne faisoient pas trop bonne chère;
De faim y mouroient les Vautours,
Car troupeaux n'y paroissoient guère;
Point de berger, point de bergère
N'y passoient, en chantant, les jours;
Et, quant à messieurs les Amours,
Ils n'avoient garde de s'y plaire:

Garde n'auroit eu Cupidon
De venir là chercher sa proie ;
On n'y connoissoit pas son nom,
Ni ce flambeau dont d'Ilion
Il avoit fait un feu de joie,
Quand pour Pallas et pour Junon
Il se déclara contre Troie.

Un jour que les Vents mutinés,
Sortant de la grotte profonde
Où leur roi les tient enchaînés,
Souffloient en vrais déterminés,
En menaçant la terre et l'onde,
Et tous les habitants du monde
D'être par eux exterminés,
Notre hermite étoit d'aventure
A méditer sur son rocher
Lorsqu'il entendit approcher
L'effroyable et soudain murmure
Des Vents qu'on venoit de lâcher.
Il jugea d'abord qu'un orage,
Mêlé de tourbillons affreux,
De quelque vaisseau malheureux
Causeroit bientôt le naufrage.
Certes il ne se trompoit pas ;
Car il vit de loin un navire
Tout prêt à tomber dans le cas;
Il n'avoit ni voile, ni mâts;
Et les vents, déployant leur ire,
Sans que le vaisseau pût suffire
A résister à leur fracas,
Des flots l'impitoyable empire
Pour l'engloutir ouvrit ses bras.
Cela veut dire, en simple prose,
Que le pauvre vaisseau périt;

Mais, quand en rimes l'on écrit,
Il faut un peu broder la chose.

Oh! combien à ce triste objet
Le bon homme eut l'âme attendrie!
Et combien il eut de regret
De n'avoir pu sauver la vie
A ceux qui des vents en furie
Venoient d'être l'affreux jouet!
C'étoit bien l'âme la plus tendre,
Le cœur le plus officieux
Qu'on verra jamais sous les cieux;
Chose difficile à comprendre;
Car il étoit savant et vieux:
Mais ce qui le rendoit sensible
Aux funestes événements,
C'est d'avoir en ses jeunes ans
Éprouvé ce qu'ont de terrible
Et les disgrâces des amants,
Et ces indignes changements
Qu'on voit, après un sort paisible,
Suivis de mille accablements.

Cependant sur l'humide plaine,
Sur les flots encore agités
Il tenoit les yeux arrêtés,
Sous quelque espérance incertaine
De voir les débris écartés
De cette aventure inhumaine
Flotter vers la rive prochaine,
En état d'être encor de ses soins assistés;
Mais son espérance fut vaine;
Car rien ne s'offrit à ses yeux
Que des montagnes écumantes
De mille flots prodigieux,

De qui les cimes blanchissantes
Menaçoient la terre et les cieux.

La nuit, enfin, mais sans étoiles,
Arrivant pour surcroît d'horreur,
Augmenta par ses sombres voiles
De ce ravage la terreur.

Le lendemain, l'âme inquiète,
Notre druïde, au point du jour,
Sortit de son humble retraite.
Il ne faisoit pas grand séjour
Au lit, non plus qu'à sa toilette.
Mais je m'aperçois, en contant
De ces aventures la suite,
Que j'appelle notre savant,
Quelquefois sans façon hermite,
Et druïde dans cet instant.
Quoique cela n'importe guère,
Je veux vous en rendre raison,
Et vous instruire de l'affaire.
Sachez donc qu'il est nécessaire
De cacher encor son vrai nom;
Les contes veulent ce mystère:
Mais trève à la digression,
Et retournons au vieux compère.
Il sortit donc triste à mourir;
A tout moment la destinée
De ceux qu'il avoit vus périr
Dans la précédente journée,
A son esprit venoit s'offrir.

Il suivit long-temps le rivage
Par les détours peu fréquentés
De cette *inhospitable* plage,

Jetant les yeux de tous côtés,
Sans voir les débris du naufrage
De ceux qu'il avoit regrettés.

La mer étoit presque calmée;
Du soleil les rayons naissants
Avoient fait taire tous les Vents,
Et la bonace ramenée
Sembloit ramener le printemps.
L'astre du jour, sortant de l'onde,
Ranimoit tout par sa chaleur,
Et l'aurore de sa fraîcheur
Répandoit la vertu féconde
Sur toutes les fleurs à la ronde,
Et du chant des oiseaux éveilloit la douceur.
C'étoit faire beaucoup d'honneur
Au plus vilain pays du monde;
Cependant l'hermite étoit las
D'une recherche fatigante,
Qui, sans répondre à son attente,
Le faisoit errer haut et bas
Dans la route la plus méchante
Du plus sauvage des climats:
Au reste, il ne comprenoit pas
Par quelle attention pressante
Il faisoit en vain tant de pas.

Enfin, sur le point de se rendre,
Quand, pour remettre ses esprits
De tous les soins qu'il avoit pris,
Il se couchoit sur l'herbe tendre,
Il lui sembla de loin entendre
Des gémissements et des cris.

Derrière une roche escarpée,

Qui dans les ondes s'avançoit,
Il jugea d'abord qu'on poussoit
Les cris dont son oreille avoit été frappée.
En dépit de mille détours,
Il y courut en diligence,
Dans la charitable espérance
De pouvoir donner du secours
A des malheureux sans défense
Contre des lions ou des ours,
Ou bien quelque autre violence
Dont on pût menacer leurs jours.

Il ne s'y rendit pas sans peine;
Car ce n'étoit pas dans la plaine
Suivre un sentier délicieux;
De rochers une longue chaîne
Qui s'élevoit jusques aux cieux,
Des précipices furieux
Le mettoient sans cesse *hors* d'haleine.
Mais, Dieux! quelle étonnante scène,
Dès qu'il y fut, frappa ses yeux!
Il vit flotter sur une planche,
Que poussoit un homme en nageant,
Une nymphe cent fois plus blanche
Que la neige n'est en tombant;
Mais de sa blancheur infinie,
Ni de cent mille autres appas,
Dont longue étoit la litanie,
Et dont la belle étoit munie,
D'abord il ne s'aperçut pas.
Tout ce qu'il put voir du rivage
Où l'avoit attiré sa voix,
Ce fut cet étrange équipage
Qui suivoit sa planche à la nage.
Ensuite ce fut mille exploits

De témérité, de courage,
Que, pour dompter un monstre animé par la rage,
Faisoit un héros aux abois;
Monstre dont la gueule sauvage
De la nymphe, sans lui, n'eût pas fait à deux fois.
Ce monstre *hideux* que jadis Andromède
Avec horreur vit approcher
Du pied de son fatal rocher,
N'avoit pas la face si laide.
De la main droite combattant,
Et de l'autre toujours poussant
La nymphe tremblante et craintive,
Cet homme approchoit de la rive
Où l'hermite à genoux, d'une oraison plaintive,
Prioit le ciel en l'attendant.
Il n'avoit rien de mieux à faire;
Car, quoique pour les dégager
Son cœur sensible et débonnaire
Eût tenté tout autre danger,
Se jeter dans les flots n'étoit pas son affaire;
Car il ne savoit pas nager:
Mais, pour en mieux parler, quelque main invisible
Malgré lui s'opposoit à son empressement:
Car à son art rien n'étoit impossible,
Comme on verra dans un moment.

Vous, qui sur les bords du Permesse
Inspirez à vos nourrissons
Le charme heureux de leurs chansons,
O Muse! qui de la tendresse
Présidez aux douces leçons,
Soutenez une voix qui baisse,
Et prêtez-moi de nouveaux tons
Pour un fait qui vous intéresse!
Érato, daignez m'assister.

Tracez vous-même la peinture
De la surprenante aventure
Que je vais tâcher de conter.

Cette planche étant abordée,
Sur qui flottoit l'objet divin,
Cet homme qui l'avoit gardée
Des griffes du monstre marin,
Avoit mis l'aventure à fin.
Le fils de Danaé, d'une audace pareille,
Avoit su triompher d'un monstre aussi fatal;
Mais moindre étoit cette merveille,
Car il combattoit à cheval.
Notre homme, plus vaillant que le seigneur Persée,
Quoiqu'il fût cent fois moins heureux,
Avoit sa bête renversée,
Qui rougissoit d'un sang affreux
L'onde autour d'elle dispersée;
Mais, excédé par les efforts
Qu'avoit faits sa main triomphante,
Outre qu'il avoit sur le corps
Plus d'une blessure sanglante,
A peine arriva-t-il aux bords
Où celle qu'il suivit paroissoit expirante,
Qu'il se hâta de suivre chez les morts
Une divinité qu'il ne crut plus vivante.
De cet objet désespérant
Il ne put soutenir la vue;
Sa constance en fut abattue;
Et, tous ses sens l'abandonnant
A cette rencontre imprévue,
Après un regard languissant
Il fut tomber, en gémissant,
A quatre pas du sable où la belle étendue
Sembloit toucher à son dernier instant.

Ce fut à ce touchant spectacle
Que notre druïde éperdu
Se souvint de certain oracle
Qu'il n'avoit jamais entendu,
Quoique fort clairement rendu,
Mais qui le flattoit d'un miracle
Qu'il avoit vainement jusqu'alors attendu.
Il savoit.....................
Mais, laissant là cette pensée,
Il crut, sans plus en discourir,
Que l'affaire la plus pressée
Étoit celle de secourir
Deux malheureux près de mourir.

Par une longue expérience,
Il s'étoit acquis la science
Et des herbes, et des vertus
Qu'avoit pour chaque mal leur jus.
Dans cette rare connoissance
Nul des mortels n'en savoit plus.
Bientôt dans la forêt prochaine
Il eut, en courant, ramassé
Une herbe à tel point souveraine,
Qu'elle auroit pu d'un trépassé
Rendre la personne aussi saine
Que s'il ne s'étoit rien passé.
De plus, son jus étant pressé
Près de l'endroit du cœur d'une nymphe inhumaine,
Il échauffoit son cœur glacé.
Adieu ses rigueurs et sa haine!
Ce cœur devenoit tendre et sensible à la peine
D'un amant aux gages cassé,
D'un Job traînant encor la chaîne
De celle qui l'auroit chassé.
Le beau secret! et quel dommage

Qu'aujourd'hui malheureusement
On ignore le rare usage
De cet heureux médicament!

Quoi qu'il en soit, la belle évanouie
Avoit, dès qu'il revint, de toute la beauté
Sur ses moindres attraits la fleur épanouie;
Mais cet homme de qui la valeur inouie
Avoit avec témérité
Le monstre marin affronté,
Dans le temps qu'elle en fut vivement poursuivie,
Ne paroissoit d'aucun côté,
Et l'ingrate par cruauté
En parut toute réjouie.

L'un et l'autre le surprit fort,
Ne voyant pas le mot pour rire
Pour la nymphe, en cas qu'il fût mort:
Cependant il se mit à dire:
Le ciel a sans moi pris le soin
De prévenir celui qui dans ces bois sauvages
Ne m'avoit pas mené bien loin;
Et ce brillant éclat, de retour, est témoin
Que le plus beau de ses ouvrages
De mon secours n'a plus besoin.
Je vois qu'à vos attraits tout cède,
Qu'ils sont respectés par les flots,
Que sur la terre un doux repos
Aux périls de la mer succède,
Et que l'horreur des plus grands maux
N'a rien que ce charme n'excède.
Mais qu'est devenu ce héros,
Qui, vous ayant *vu* pâle et *froide*,
Après mille et mille sanglots?.....
A peine eut-il lâché ces mots
Qu'elle parut toute changée;

Le dépit, la haine et l'aigreur
Succédèrent à sa douceur;
Et sans qu'il la crût outragée,
Pour avoir parlé du vainqueur
Qui des flots l'avoit dégagée.
Sitôt qu'il l'eut envisagée
Dans cette soudaine fureur,
Il crut qu'elle étoit enragée;
Mais il ne crut pas de saison
De chercher alors le mystère
De cette étonnante colère,
Qu'il jugea n'avoir pour raison
Que quelque vapeur passagère
Produite par sa pamoison.
Depuis la tête aux pieds la belle étoit mouillée,
Et sa robe par le combat
Et par l'orage étoit honnêtement souillée:
Bref, elle avoit dans cet état
Besoin de quelque lieu pour être dépouillée.
L'hermite lui servant d'appui,
Par une route plus facile
Ayant gagné son domicile,
Lui donna retraite chez lui.

Tandis que la superbe infante,
Dans ce solitaire réduit,
Passoit, Dieu sait comment, la nuit,
Mais moins mal que la précédente,
Notre savant, toujours conduit
Par son humeur compatissante,
Loin d'elle, au haut de son rocher,
De peur d'incommoder cette hôtesse nouvelle,
La nuit s'étant allé nicher,
S'y tenoit comme en sentinelle;
Mais, voyant le jour approcher,

Au lieu de s'embarrasser d'elle,
Il résolut d'aller chercher
Ce vaillant homme, dont le zèle
N'avoit rien à se reprocher
Pour le service de la belle,
Et qui, soutenant sa querelle,
N'avoit rien fait pour la fâcher,
Ni qui, pour éviter les yeux de la cruelle,
L'obligeât à s'aller cacher.

Eh quoi! disoit-il en lui-même,
Tandis qu'il marchoit à grands pas,
Est-ce donc la valeur suprême
De cet homme dans les combats,
Ou ce feu que le beau sexe aime,
Que cette nymphe n'aime pas?
Mais peut-être est-il mort, hélas!
Car je l'ai vu sanglant et blême,
Et tomber accablé de la douleur extrême
D'avoir vu cette nymphe aux portes du trépas.
Cependant l'hermite à la ronde
Jetoit les yeux à tous moments,
Au fort de ses raisonnements;
Mais les forêts, la terre et l'onde,
Ni le reste des éléments,
N'offroient rien aux empressements
De sa recherche vagabonde.

Il en étoit au désespoir,
Résolu, dans cette aventure,
De ne pas épargner sa main ni son savoir
Pour mettre ordre à toute blessure
Que cet étranger pût avoir,
Puisque, selon la conjecture
Qu'il faisoit sur ce chagrin noir,

Dont il parut saisi dans cette conjoncture,
Il en devoit sentir de plus d'une nature ;
Mais, pour travailler à sa cure,
L'affaire étoit de le revoir.

En vain les profondes vallées,
En vain les rochers et les bois,
En vain les grottes reculées
Avoient ouï ses clameurs redoublées;
Rien ne répondoit à sa voix;
Bref, rien ne s'offroit à sa vue,
Au moins, rien de ce qu'il cherchoit :
Mais, tandis qu'en vain il marchoit
Par cette forêt étendue,
Et que vainement il prêchoit
Sans que sa voix fût entendue,
Il entendit sonner un cor;
La chose ne l'étonna guère,
Car il l'entendoit d'ordinaire
Quand le griffon, prenant l'essor,
Paroissoit sur cet hémisphère;
Mais pour lui ce fut un mystère
De voir dessus le Cheval d'or
Paroître la belle étrangère,
Qu'il croyoit dans sa loge encor.

Elle paroissoit plus brillante
Cent fois que n'étoit ce cheval,
De qui l'allure résonnante,
Et de pur or la figure éclatante,
Au monde n'avoient rien d'égal,
En le voyant, notre druïde
Pensa s'évanouir d'effroi;
Mais il revint bientôt à soi,
Voyant qu'il n'avoit pas sa bride,
Sans laquelle il seroit toujours dessous sa loi.

Il n'auroit jamais pu comprendre
Par quel étrange enchantement
Ce cheval s'étoit laissé prendre,
Si la nymphe, dans ce moment,
N'avoit pris en gré de descendre
Pour lui faire un remercîment.

Qui que vous soyez, lui dit-elle,
Saphire n'oublîra jamais
Votre secours ni vos bienfaits;
Oui, sa reconnoissance en doit être éternelle.
Croyez aux serments que j'en fais;
Comptez-y, puisqu'enfin mon origine est telle,
Que, sans parler de mes attraits
(Car mon chagrin est d'être belle),
Ce qu'aujourd'hui je vous promets
N'est rien moins qu'une bagatelle.

Mon cœur se souviendra toujours
De ce qu'il vous doit, je le jure;
Mais, dans cette étrange aventure,
J'estime encor moins le secours
Par qui d'une mort presque sûre
Vous avez garanti mes jours,
Que je ne fais une lecture
A qui je dois cette monture;
Car, sans qu'il faille avoir recours.....

Sur le point qu'elle alloit poursuivre,
Notre savant, tout éperdu,
S'écria : Ciel! qu'ai-je entendu?
Vous avez donc ouvert mon livre?
Vous n'avez pas long-temps à vivre,
Si cet ennemi prétendu
Encore un coup ne vous délivre

Du piége que le sort chez moi vous a tendu.
Ah! que vous êtes malheureuse
D'avoir vu ce fatal trésor,
Beauté cruelle et dédaigneuse!
Et vous, poursuivit-il, funeste Cheval d'or,
Allez d'une course rapide
Aux climats de la Pyramide.

A peine achevoit-il ces mots,
Que le Cheval d'or tourna tête,
Et plus soudain que la tempête
Se précipita dans les flots.

Jamais, depuis le jour que la nymphe étoit née,
Ladite nymphe ne parut
Confuse, interdite, étonnée
Jusques au point qu'elle le fut
A l'instant de cette journée;
Car elle parut forcenée
Quand le Cheval d'or disparut.

Tantôt regardant le rivage,
C'est-à-dire, l'endroit fatal
Par où ce précieux cheval
Venoit de se mettre à la nage,
Et tantôt regardant le mage
Sur le pied d'un sorcier brutal;
Quelques perles en pleurs couloient sur un visage
A qui cela n'alloit pas mal.
Peu la touchoit cette disgrâce
Qu'en oracle il avoit prédit;
Le désespoir qui la saisit
Ne regardoit point sa menace;
Car, sans faire aucune grimace
Dont son visage s'enlaidît,
La belle pleuroit de dépit

De voir qu'un mortel eût l'audace
De venir l'insulter en face,
Et de lui dire ce qu'il dit.

S'il faut, dit-elle, que je meure,
Ou bien que cet homme odieux,
Pour me sauver, s'offre à mes yeux,
Qu'on me dépêche tout à l'heure;
Et le plus tôt sera le mieux.
Quoi! sa présence détestable,
Que je n'ai jamais pu souffrir,
Pour mon secours viendra s'offrir!
Non, non; il m'est plus agréable
De ne le point voir, et périr.
Le sort le plus épouvantable
A son aspect est préférable,
Et j'aime cent fois mieux mourir.

Je vous l'ai dit, je suis Saphire;
Et, quand avec vous tout l'enfer,
Le ciel, la terre, et l'onde, et l'air,
En l'apprenant, pour me détruire
S'armeroient de flamme et de fer,
Je veux bien encor le redire;
Je suis la princesse Saphire,
Fille du roi Brizandafer.

Eh bien! me voilà donc l'objet de la colère
Du destin, contre moi fièrement irrité,
Pour quelque curiosité
Au sujet d'un vieux bréviaire
Ouvert avec témérité!
Et, dans cette terre étrangère,
Peu favorable à la beauté,
Où tout m'est devenu contraire,
Dont j'ignore la déité,

Et le mal que j'ai pu lui faire,
Me voilà prête à satisfaire
A son arrêt par vous dicté.

Eh! qu'ai-je affaire d'une vie
Qui fait mon unique tourment,
Depuis qu'à mon sort asservie
Je me vois partout poursuivie
D'un mortel odieux, qui, sous le nom d'amant,
De mes tranquilles jours la douceur a ravie,
Et m'obsède éternellement?
Je veux bien vous en faire juge,
Quoique vos vœux pour lui contre moi déclarés
Ne me flattent d'aucun refuge
Au milieu des malheurs qui me sont préparés.

Cet homme s'appelle Euryale:
N'est-ce pas assez de ce nom
Pour inspirer l'aversion
Que pour lui mon chagrin étale;
Quand sa constance sans égale,
Et quand cette valeur fatale
Qui s'arme, malgré moi, pour ma protection
Depuis la rive orientale
Jusqu'à ce barbare canton,
Ne seroient pas une raison
Pour me justifier de l'horreur infernale
Que me cause sa passion?
Il est vrai que la Renommée,
Si vous l'écoutez, vous dira
Que jamais rien n'égalera
Sa gloire en mille endroits semée;
Et que moi-même je lui dois,
Avec le jour que je respire,
Le salut entier d'un empire

Qui doit reconnoître mes lois ;
Qu'enfin lui seul m'a délivrée
De mille dangers, où sans fin
La rigueur d'un astre malin,
Dès l'enfance, m'avoit livrée ;
Que, sans murmure et sans espoir,
De ses vœux la persévérance
Garde un respectueux silence,
Et triomphe du désespoir
Où le met mon indifférence.
Qu'il soit, si l'on veut, un héros,
Qu'il soit des amants le modèle ;
J'y consens ; mais qu'il porte à quelque autre mortelle
Son adoration cruelle,
Et laisse Saphire en repos.
Hélas ! je me croyois sauvée
De ses vœux et de mes chagrins,
Me voyant hier entre les mains
D'un corsaire inconnu qui m'avoit enlevée.

(*On ne croit pas que ce conte ait été achevé par Hamilton ; du moins on n'en a trouvé que ce fragment.*)

SUR LA NAISSANCE

DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE.

Chantez, déesse de Sicile,
Chantez, ou prêtez-nous la voix
Que vous prêtâtes autrefois
A votre favori Virgile,
Lorsqu'il chanta si haut la naissance inutile,
Les destins merveilleux et les futurs exploits
Que devoit faire pour sa ville,
Sur la foi de quelque Sibylle,
Un guerrier qui mourut au bout de quelques mois.

De citoyen romain l'orgueilleux caractère,
Les ancêtres de Pollion,
Ni la dignité consulaire
Dont étoit revêtu son père,
Ne valoient pas telle chanson;
Elle étoit digne du grand nom
D'un fils de France ou de sa mère;
Et de l'avoir pris sur le ton
Que Virgile avoit fait pour un enfant vulgaire,
C'étoit se moquer d'Apollon.

Venez donc, filles immortelles,
Venez m'enseigner le secret
Dont les Voitures, les Chapelles,
Les Rousseaux, et les Fontenelles,
Ont paré leurs écrits d'un tour noble et parfait.
Mais non, vous n'êtes pas mon fait,
Muses, vous n'êtes plus nouvelles,

Et je sais à quel point l'on hait
Toutes les antiques pucelles,
Et leurs modernes bagatelles;
On ne les souffre qu'à regret.

Que la déesse qui préside
Au retour des naissantes fleurs,
Orne nos vers de ces couleurs
Où le bon sens toujours réside;
Qui, loin des lieux communs et des vieilles fadeurs
Dont, par un encens insipide,
On donne aux héros des vapeurs,
Ce soit le fils d'Adélaïde
Qui nous inspire, qui nous guide,
Et règne dans nos chants, comme elle sur nos cœurs!

Trésor dont la voûte azurée
A daigné nous faire un présent,
Illustre et précieux enfant,
Pour qui Lucine intéressée
Favorise l'heureux moment
D'une naissance désirée,
Et par ce grand événement
Ajoute un nouvel ornement
A l'éclat d'une race en tous lieux révérée!
Puissent les Sœurs pour vous filer si lentement,
Que de la trame mesurée
A tous les mortels en naissant
Votre part soit ici d'éternelle durée!
Trop de grandeurs a cette cour
A qui vous devez la lumière,
Pour n'y pas faire un long séjour;
Vous y devez régner un jour,
Et vous la verrez toute entière
Tantôt suivre vos pas dans la noble carrière
Où tous vos grands aïeux ont brillé tour à tour;

Tantôt trouver en vous la grâce singulière
Et tous les traits du dieu d'amour,
Dont votre mère est héritière.

Jadis carrousels et tournois,
Festins pompeux, superbe danse,
Auroient célébré la naissance
D'un petit-fils de tant de rois;
Mais aujourd'hui que la prudence,
Plus nécessaire qu'autrefois,
Met des bornes à la dépense
Et règle la magnificence,
Élèves d'Apollon, qui suivez d'autres lois,
Au moins que les accents de vos savantes voix
Ne restent pas dans le silence.

Que depuis le climat des Lys
Jusques aux profonds antipodes,
L'air et la terre soient remplis
De chants, et de nouvelles odes.
Dans le pays des épisodes,
Sans équipages, sans habits,
On se distingue à juste prix;
Et les neuf Sœurs sont si commodes,
Que la dépense des écrits
N'est pas la plus chère des modes
Que l'on pourroit suivre à Paris.

Du Parnasse qui veut s'empare;
A tous venants il est ouvert,
Et Phébus n'est plus à couvert
De cette invasion barbare,
Dessous le laurier toujours vert
Dont son auguste front se pare.
De son nom chaque auteur se sert,
Mais sur le mont sacré le sens commun est rare;

Et par un changement bizarre,
En fait d'esprit, c'est un désert.

Partout nouvelles comédies,
Opéras pleins de rapsodies
Étalent leur frivole orgueil;
Et chaque jour des parodies,
Sous le titre de tragédies,
Fatiguent tout Paris d'un misérable deuil,
Et par malheur sont applaudies,
Depuis que Despréaux est habitant d'Auteuil,
Et que les Parques ennemies
Au célèbre Racine ont ouvert le cercueil.
Vous, notre nouvelle espérance;
Vous dont les destins sont rendus
Aux souhaits ardents de la France,
Pour les premiers qu'elle a perdus,
Prince, réformant les abus
Qui lassent notre patience,
Quand vous aurez en main la suprême puissance,
De ces poëtes prétendus
Pour nous venger de l'insolence,
Que leurs fatras soient défendus;
Et qu'au péril de la potence,
Relégués dans leur ignorance,
Leurs confrères ne riment plus.

PLACET

A MADAME LA DUCHESSE DE BERWICK.

Duchesse que le ciel a faite
Pour voir tous les cœurs sous vos lois,
Si vous faisiez cas de l'emplette.....
Mais vous paroissez satisfaite
Du seul dont vous avez fait choix;
Vous qui, d'une commune voix,
Êtes plus belle et plus parfaite
Que vous ne l'étiez autrefois,
Lorsque, sous le nom de Nanette,
Tout parloit de vous dans nos bois,
Que tout se mettoit en retraite
Pour faire quelque chansonnette,
Où le Brochet plus d'une fois
Chanta Bocley sur son hautbois,
Et *Guéridon* [1] sur sa musette.

Une tabatière, à genoux,
Indigne d'être la compagne
De celles qui vont en Espagne
Par les ordres de votre époux,
Met pourtant Phébus en campagne
Pour ce qu'on espère de vous.
Cette indigente tabatière,
Qui de tabac n'a pas un grain,
S'adresse à votre blanche main,
A vos yeux brillants de lumière,

[1] Refrain d'un vieux vaudeville.

A votre cœur de souverain,
A votre bonté coutumière,
Pour ouvrir certain pot couvert de parchemin,
Qui contient un trésor de valeur singulière,
Que vous n'ouvrirez pas en vain
Si vous exaucez ma prière.

Comme il est jour de Geoghagan
(Ce nom pour les vers est sauvage
Et n'est pas beau pour un roman);
Comme il est jour de Geoghagan,
Sur la louange on vous ménage;
Mais, pour l'amour du Catalan
Jadis poisson de ce rivage,
Donnez sur le présent message
Quelques ordres au beau Saint-Jean,
Et je n'en veux pas davantage.

BOUQUET

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Allez, trop heureuses jonquilles,
Nouvelles fleurs que le hasard
Sauve des frimas, du brouillard,
Des hannetons et des chenilles;
Quoique vous veniez un peu tard
Pour être du printemps les filles,
Allez de vos jaunes guenilles
Offrir l'hommage de ma part;
Allez, hâtez votre départ.
Dans la plus belle des familles
Vous verrez quatre sœurs, sans art,

Riches d'attraits, d'esprit gentilles,
Et qui n'ont point l'air campagnard,
Belles des pieds jusqu'aux chevilles,
Plus sages que nymphes de grilles,
Et qui n'ont point besoin de fard.
Là, tirant l'aînée à l'écart,
Vous lui direz : Belle Varice,
De la déesse du printemps
Nous avons quitté le service,
Pour vous offrir le sacrifice
De nos champêtres agréments,
Et pour rendre un petit office
Au plus fidèle des amants.

C'est peu pour vous qu'un tel hommage ;
Mais, vous offrant ce que les fleurs
Ont de plus aimable en partage,
Avec le tribut des neuf Sœurs
Dont il emprunte le langage,
Il vous consacre les ardeurs
Du plus constant de tous les cœurs :
Que peut-il offrir davantage ?

BOUQUET

POUR LA MÊME.

Du saint dont vous portez le nom
La fête m'étoit échappée,
Sans que j'en sache la raison ;
Car pour vous mon attention
N'étoit point ailleurs dissipée ;

Mais, l'octave étant rattrapée,
Il faut vous demander pardon
D'une erreur où l'intention
Ne fut jamais enveloppée,
Et vous offrir un petit don
Dont l'influence d'Apollon
Soit aujourd'hui seule occupée;
Car désormais Flore, en manchon,
De bouquets fort mal équipée,
Laisse sa cour à l'abandon
Des frimas qui l'ont usurpée;
Par-ci, par-là, quelque chardon
Sort de la terre détrempée;
Mais fleurs ne sont plus de saison.
Cependant que pourrois-je écrire
Qui fût digne de vos appas?
Quoi! les célébrer sans redire
Ce que j'ai dit en pareil cas!
Phébus lui-même avec sa lyre,
Et les neuf Muses, sur ses pas,
A peine y pourroient-ils suffire;
Car ce n'est pas tout que de luire,
Et faire en l'air bien du fracas;
Des tons sublimes on est las
Souvent tandis qu'on les admire;
Il n'appartient qu'au cœur d'instruire
Dans l'art d'orner tendres fatras;
Puisqu'enfin, si l'objet n'inspire,
On a beau chanter et beau dire,
Tout ce qu'on dit ne touche pas.

En vain le dieu du mariage
M'avoit banni de votre cour;
A peine y suis-je de retour,
Que, sans vous ôter l'avantage

D'être plus belle que le jour,
L'Amour m'y fait voir un visage
Du même éclat, du même tour,
Des mêmes traits et du même âge
Qu'eut celle qui blessa l'Amour:
Les Grâces sont votre partage;
Chez vous elles font leur séjour:
La belle Laure est leur ouvrage;
Et ce n'est pas être volage
Que de soupirer tour à tour,
Ou pour vous, ou pour votre image.

BOUQUET

POUR LA MÊME.

Présent de la saison nouvelle,
Filles de Flore et du printemps,
Jonquilles, portez mon encens,
Dans votre fraîcheur naturelle,
A la plus digne, à la plus belle
Des nymphes de ces lieux charmants.
Parmi cent hommages brillants
Qui seroient bien plus dignes d'elle,
Vous n'êtes qu'une bagatelle
Malgré vos nouveaux agréments;
Mais vos attraits sont innocents,
Et vous semblez faites pour celle
Qui ne veut point d'autres présents.

POUR LA MÊME.

Dès cette sombre matinée,
Où les Amours froids et tremblants
Restent avec les agréments
Autour de quelque cheminée,
Vos yeux paroissent plus brillants,
Et vos attraits plus séduisants
Qu'ils n'étoient la dernière année.
Mais d'embellir à tous moments,
Et d'être sourde à vos amants,
N'est-ce pas votre destinée?

De ce nouvel an tout le cours
Verra mon cœur pour vous le même;
Et je vous dirai tous les jours,
Malgré votre rigueur extrême:
Belle Varice, je vous aime,
Et je vous aimerai toujours.

POUR LA MÊME, A SA TOILETTE.

Contre le séduisant transport
D'une veine facile et tendre,
En vain je tâche à me défendre;
Je ne puis éviter mon sort:
Phébus et vos charmes, d'accord,
Se sont unis pour me surprendre;
Il faut céder à leur effort;

Il faut, ma lyre, vous reprendre,
Et malgré moi quitter le port
Où le bon sens m'avoit fait rendre,
Pour tenter ce nouvel essor.
Charmante reine de ma vie,
Belle Varice, dont le nom
Ranime cette frénésie,
Qui, sur un téméraire ton,
M'engagea souvent sans raison
A me mêler de poésie;
Souffrez qu'ici je vous dédie
Ce que Phébus et Cupidon
Inspirent à ma fantaisie,
Au sujet d'une vision
Dont mon imagination
Fut agréablement saisie.

Dans le centre d'un cabinet,
Tel que La Force, pour retraite,
Donna jadis à Persinet,
La reine d'amour en cornette,
Assise sur un tabouret,
Auprès d'un miroir clair et net,
Essayoit une collerette:
Certain mortel, à sa toilette,
Sur ses appas fit un sonnet,
Et pour rendre sa cour complète,
Les Grâces, d'une main *adroite*,
Sur ses cheveux flottants attachoient son bonnet;
Les Muses traçoient son portrait,
Et voici comme elle étoit faite:
La troupe des Jeux et des Ris,
Et les Plaisirs, ses favoris,
Restoient dans l'isle de Cythère;
Car alors de leurs teints fleuris

La déesse n'avoit que faire;
Et ce n'est pas toujours que la tendre Cypris
A besoin de leur ministère.
Mais à quoi bon ce vain détour?
Mon cœur reconnut ce qu'il aime,
Et celle que je vis dans cet éclat suprême
N'étoit point la mère d'Amour:
Belle...., c'étoit vous-même;
Cependant vous trouverez bon
Que, pour achever la peinture
De ce que m'offrit l'aventure,
Je prête, en cette occasion,
Vos attraits et votre figure
A la mère de Cupidon,
Et ce n'est pas lui faire injure.
Ses yeux brilloient de mille feux;
Sa bouche avoit à l'ordinaire
Ces agréments, ce charme heureux
Qui forment la bouche de Laire,
Avec l'infaillible art de plaire,
Que tels objets gardent pour eux.
Ses épaules étoient d'ivoire,
Et son sein de neige et de lis;
Mais pour le reste, notre histoire
N'en sauroit faire de récits;
Quoiqu'il soit facile de croire
Que ce reste, du même prix,
Égale pour le moins la gloire
De l'échantillon que je vis.
Le dieu du jour, sous un nuage
De honte cachant ses clartés,
Par quelques soupirs répétés
Rendoit un taciturne hommage
A l'éclat de tant de beautés;
Tandis qu'Amour à ses côtés

S'applaudissoit de l'avantage
Que sur les autres déïtés
Avoit le brillant étalage
De tant de trésors enchantés.
Alors le dieu de l'harmonie
Me dit tout bas : Pour cet objet,
Que la plus rare symphonie
Des doctes Sœurs soit réunie ;
Et toi, pour un si beau sujet
Je vais te prêter mon génie.
Le tendre Amour, de son côté,
Me dit : Je veux que de ta lyre
Jusques à l'immortalité
Les sons élèvent la beauté
Que nous t'ordonnons de décrire.
N'en crains point la témérité,
Puisque c'est moi qui te l'inspire.
Mais, hélas ! ce fut bien en vain
Que pour ce glorieux dessein
Chacun voulut m'être propice.
Bien loin de me trouver en train
De mettre la plume à la main,
Séduit par un tendre caprice,
Regardant..... avec délice,
Je dis, dans un transport soudain :
O trois fois heureuse Madin ! [1]
Vous de qui le charmant office
Est de voir, et soir et matin,
De ces trésors l'amas divin ;
Et souvent, sans qu'elle en rougisse,
De recevoir, sortant du bain,
L'immortelle et fière Varice
Telle que de la mer Vénus sortit du sein :

---

[1] Femme de chambre de madame de ***.

Quand vous lui rendez ce service,
O trois fois heureuse Madin !
J'aimerois mieux votre destin
Que celui d'une impératrice,
Et que tout l'empire romain.

POUR LA MÊME.

Depuis un temps, charmante Laire,
Phébus m'avoit abandonné;
Il sembloit rétif ou contraire
Dans tout ce que je voulois faire,
Et rien n'en étoit bien tourné.
De cette disgrâce étonné,
Je pris le parti de me taire;
Et si par fois j'ai fredonné,
Tels fredons n'auroient su vous plaire:
Mais dans cet état de misère,
Je l'ai pour vous importuné,
Ce dieu brillant qui nous éclaire;
Pour vous seule étant nécessaire
Que son art me fût redonné.
Quoi! lui dis-je, cette Varice,
Pour qui mes vers et mes chansons
Vous trouvoient toujours si propice,
Et dont nos forêts, nos vallons
Voyoient le nom avec justice
Mis au-dessus des autres noms:
Quoi! cette adorable Varice
Vous verra-t-elle, par caprice,
A mes vers refuser ces tons
Qu'on écoutoit avec délice?

Phébus, reprenez votre office;
Exprimez ce que nous sentons;
Et que votre lyre remplisse
Nos cœurs de ses tendres leçons;
Laissez le soin à vos rayons
De voir que le raisin mûrisse,
Et qu'ils échauffent nos melons.
Vraiment vous nous la baillez belle!
Me dit ce dieu d'un air chagrin:
Faut-il pour chaque bagatelle
Que je vous conduise la main?
Vous ne cessez à Saint-Germain
(Car on m'en a dit la nouvelle)
De faire couplets, ou quatrain,
Dès que l'humeur vous y rappelle,
Et vous perdez votre latin
Quand pour Varice l'immortelle
Votre Muse se met en train!
Mais vous vous en plaignez en vain;
Car, à vos vœux toujours fidèle,
J'ai prêté mon secours divin,
Dès qu'il falloit chanter pour elle.
Qui rend vos projets impuissants?
Ajouta-t-il: sans éloquence,
Il n'est besoin que du bon sens,
Et non pas de mon influence,
Pour la célébrer dans vos chants.
C'est la beauté de tous les temps,
Sur elle ils n'ont point de puissance;
Elle est nouvelle tous les ans;
Son air, sa grâce, et sa présence,
Sont les images d'un printemps
Qui n'est jamais en décadence;
Et la fontaine de Jouvence,
Qui ranimoit par nécromance

Les attraits déjà périssants,
N'a point mis les siens en dépense;
Elle est faite pour d'autres gens.

POUR MADEMOISELLE LAURE B***.

Vous qui présidez au Parnasse,
Dieu des vers, et vous, doctes Sœurs,
Qui m'avez quelquefois accordé vos faveurs,
Pour une Laure encore accordez-moi, de grâce,
Des vers nouveaux au lieu de fleurs.
Au lieu de Flore et son empire
Qui nous fournissoient des bouquets,
Et qui n'ont plus rien à nous dire,
Phébus, offrez à ses attraits
Les hommages de votre lyre;
Mais que votre encens soit discret;
Le vrai suffit pour sa louange;
L'hyperbole n'est pas son fait,
Elle ne prendroit point le change,
Et se moqueroit du nom d'ange,
Dont vous baptisez maint objet
Dont l'air et la figure étrange
N'ont souvent rien qui ne soit laid.
Dites tout uniment que tout en elle engage;
Qu'un esprit doux et naturel,
Avec les grâces du bel âge,
Dans un agrément éternel
Du vrai mérite est le partage;
Et, comme du sien c'est l'image,
Où tout est sincère et réel,
Tenez-vous-en à cet hommage.

POUR MADEMOISELLE B***.

Dieux ! par quel excès de rigueur,
Insensibles à nos alarmes,
Pouvez-vous livrer tant de charmes
A cette funeste langueur ?

Daphné, dans la fleur de son âge,
Résiste à peine aux lents efforts
D'un mal qui cause mille morts,
Sans paroître sur son visage.
Toujours égale en son humeur,
De sa constance soutenue,
On ne la voit point abattue
A ses regards, à sa fraîcheur.
Ciel, qui lui donnez en partage,
Et pour l'esprit et pour le corps,
Les plus brillants de vos trésors,
Conservez-la; c'est votre ouvrage.

Amour, épargnez ses attraits,
Pardonnez-lui pour vous sa haine,
Et n'employez que vos seuls traits
Pour vous venger de l'inhumaine.

Sur nous tomberoit le courroux
Que vous feriez tomber sur elle ;
Et nos cœurs sentiroient les coups
Destinés à son cœur rebelle.

Est-ce trop peu pour nos tourments
Que le mal dont elle est atteinte?
Combien d'horreurs, et quels moments

Entre l'espérance et la crainte !
Il est des genres de malheurs,
Il est de certaines douleurs
Où l'on se fait pitié soi-même :
Mais, malgré la rigueur extrême
D'un sort fatal et malheureux,
C'est de voir souffrir ce qu'on aime,
Qui des maux est le plus affreux.

POUR MADEMOISELLE O' BRIEN DE CLARE.

On dit que monsieur Saint-Laurent
Est le patron de toute Laure ;
Il est vrai, que plus d'un savant,
Belle O' Brien, en doute encore.
Quoi qu'il en soit, en attendant
Qu'on décide un fait que j'ignore,
Recevez ce chétif présent ;
Car pour bouquets la dame Flore
Ne fournit plus rien à présent;
Mais Phébus vient de faire éclore
Ces vers, dont votre fête honore
Le chevalier de *cour brillant*,
Ou, si vous voulez, sans détour,
Le chevalier de Brillancour.

RONDEAU

POUR MADAME LA COMTESSE DE ***.

DANS un rondeau, me dit le dieu des vers,
Peins la beauté dont tu portes les fers;
Du grand Voiture emprunte la manière,
Et cherche ailleurs ces traits, cette lumière
Dont en rimant moi-même je me sers.

Pour copier ses agréments divers,
Trace Vénus sortant du sein des mers,
Et mets enfin Clarice toute entière
Dans un rondeau.

Père du jour, lui dis-je, et des concerts,
Quand sur mon front j'aurois vos lauriers verts,
Je ne pourrois fournir telle carrière;
Je tarirois plutôt votre rivière,
Et je mettrois plutôt tout l'univers
Dans un rondeau.

RONDEAU

POUR LA MÊME.

L'ASTRE du jour ne voit rien ici bas
Qui soit égal à ces divins appas,
A ces beautés dont Flore est le modèle;
C'est de Vénus la figure immortelle;
C'est son éclat, c'est sa bouche et ses bras.

De l'admirer nos yeux ne sont point las;
Moins de trésors ont ces heureux climats
Que va dorer de sa clarté nouvelle
L'astre du jour.

Celle qui fit jadis tant de fracas,
Celle pour qui Pâris fit tant de pas,
La belle Hélène enfin, étoit moins belle,
Et n'avoit pas de son temps fait, comme elle,
Et ce que voit, et ce que ne voit pas
L'astre du jour.

RONDEAU.

Mal a propos ressuscitent en France
Rondeaux qu'on voit par belles dénigrés;
Mal à propos, selon l'antique usance,
Devant les yeux d'inexperte jouvence
Gaulois discours ores se sont montrés.

Blondins propos seroient mieux savourés:
Près de tendrons en fleur d'adolescence
Du vieil Marot vient la fine éloquence
Mal à propos.

Vous, jeunes gars bien fringants, bien parés,
Voulez-vous voir leurs cœurs d'amour navrés;
Quittez rondeau, sonnet, ballade, stance,
En bon François contez-leur votre chance,
Et soyez sûrs que jamais ne viendrez
Mal à propos.

RONDEAU

AU SUJET DES VERS GALANTS.

Pour bien rimer stances, sonnets, rondeaux,
Bouquets galants, portraits ou madrigaux,
Pas n'est besoin de monter sur Pégase,
Ni que le dieu qu'on peint en barbe rase
Soit invoqué pour tels menus propos.

Tendre berger qui sur ses chalumeaux
Chante sa belle en gardant ses troupeaux,
Doit au sujet accommoder la phrase,
Pour bien rimer.

De ce qu'on aime il faut, dans les tableaux,
Que tout soit elle en traits originaux;
Pour la louer, point de fard, point d'emphase;
Mais bien faut-il qu'un peu de tendre extase
En sa faveur offre des tours nouveaux,
Pour bien rimer.

RONDEAU REDOUBLÉ.

Par grand'bonté cheminoient autrefois
Preux chevaliers, couverts de fine armure,
Ores par monts, ores parmi les bois,
Redressant torts, et défaisant injure,

Trouvoient par cas horions, meurtrissure;
Par cas aussi, sur fringants palefrois,
Dames près d'eux, friandes d'aventure,
Par grand'bonté, cheminoient autrefois.

Toujours mettoient amour dessous leurs lois
Jeunes beautés de bénigne nature;
Et voyoit-on bien reçus chez les rois
Preux chevaliers, couverts de fine armure.

Méshui s'en vont, mis en déconfiture,
Soulas déduits; et la gent à pavois
Plus ne s'ébat à coucher sur la dure,
Ores par monts, ores parmi les bois.

Princesse [1], en qui le ciel met à la fois
Esprit sans fin, et grâces sans mesure,
Vous seule allez du vieux temps aux abois
Redressant torts, et défaisant injure,
Par grand'bonté.

RONDEAU.

Que de beaux yeux dans les vers, les romans!
Tout en est plein dans nos recueils galants;
Par tout pays ce lieu commun domine;
Chez l'Espagnol, chez la gent sarrazine,
C'est un refrain qu'on met à tous les chants.

Aux opéras, beaux yeux sont triomphants;
Ils rendent fous les Atys, les Rolands;

[1] Madame la duchesse du Maine.

Et l'on n'entend parler chez Proserpine
Que de beaux yeux.

Pour contenter et le cœur et les sens,
J'aimerois mieux d'aimables sentiments,
Des bras bien faits, une peau blanche et fine,
D'autres appas dont on juge à la mine,
Trésors heureux, cent fois plus séduisants
Que de beaux yeux.

MADRIGAL

SUR LE PORTRAIT DE MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Je le dirai sans complaisance :
Arlo, pourquoi dissimuler?
Les attraits que votre science
A nos regards vient d'étaler,
A ceux de la princesse ont droit de s'égaler :
Mais, si l'art avoit la puissance
De faire aller la ressemblance
Aussi loin qu'elle peut aller,
Il faudroit exprimer ses grâces dans la danse,
Il faudroit la faire parler.

VERS

IMITÉS DE L'ODE D'HORACE : *Vixi puellis nuper idoneus.*

Oui, dans le feu de ma jeunesse,
J'ai suivi l'Amour autrefois;
Et, si j'ai vu quelque tigresse
Farouche et rebelle à ses lois,
J'ai trouvé bénigne maîtresse
Qui daignoit écouter la voix
D'un amant réduit aux abois,
D'un cœur accablé de tristesse;
Et j'ai servi plus d'une fois
Sous les drapeaux d'une déesse
Humaine jusqu'au bout des doigts;
Enfin au pays de tendresse,
Soit par constance ou par adresse,
J'ai fait quelques petits exploits.
Mais, las de tout ce qu'il faut dire,
Plus las de ce qu'il faut écrire
Pour fléchir un cœur de rocher,
Du mien il est temps d'arracher
Celle qui cause mon martyre :
Hâtons-nous de le dégager;
C'en est fait! ma tendresse expire.
Reine de l'amoureux empire,
Je viens à ton temple attacher
Tout ce que l'ingrate m'inspire,
Avec cette inutile lyre
Qui n'a jamais pu la toucher.

Hausse, déesse de Cythère,
Mère d'Amour, hausse le bras;
Fais que cette beauté sévère
N'échappe pas à ta colère;
Déesse, ne l'épargne pas;
Et, puisque son cœur téméraire
Méprise et le fils et la mère,
Venge-toi de ses attentats
Sur ses indifférents appas;
Prends ton ascendant ordinaire;
Embrase-la de tous tes feux;
Ou plutôt, pour me rendre heureux,
Fais que l'insensible Clarice
N'éprouve point d'autre supplice,
Point de tourment plus rigoureux,
Que celui d'être un jour propice
A la constance de mes vœux.

DE L'USAGE DE LA VIE
DANS LA VIEILLESSE.

Soixante et dix ans, dit David,
Est de l'homme l'âge ordinaire;
A quatre-vingts l'on ne va guère;
Qui vit plus, tout le temps qu'il vit
N'est que douleur et que misère.

Pour moi, j'ai désormais atteint
Sept fois dix ans, à compter juste;
Et, pour aller à quatre-*vingt*,
Je suis peut-être assez robuste;
Mais qu'un peu plus tôt ou plus tard

Le moment arrive où la vie
Doit pour toujours m'être ravie,
Je n'y puis long-temps avoir part.
Quel emploi donc, et quel usage
Dois-je en faire dans mon déclin ?
J'en dois envisager la fin
Comme celle d'un long voyage,
Ou comme la dernière main
Qu'un artisan habile et sage
Doit bientôt mettre à son ouvrage.
Je dois, entrant dans son dessein,
Me faire un devoir de le suivre ;
Et je dois, pour y concourir,
Après avoir su long-temps vivre,
Essayer d'apprendre à mourir.
Ce n'est pas une vaine étude,
Qui puisse être à compter pour rien,
Ni qui se fasse jamais bien
Quand on n'en a pas l'habitude;
On ne peut trop tôt y penser;
Il n'est pas temps de commencer
A se la rendre familière,
Quand le corps vient à s'affaisser,
Que l'esprit commence à baisser,
Et qu'enfin la machine entière,
Prête à manquer à tout moment,
Partout s'arrête et se dément.
C'est une étude malaisée;
Il est tard de s'y prendre alors;
Il faut, sain d'esprit et de corps,
La faire à tête reposée;
Il faut, pour s'en bien acquitter
S'accoutumer à méditer
Ce qu'on est, et ce qu'on doit être;
Il faut de bonne heure apprêter

Le compte qu'on doit à son maître;
Il faut enfin se souvenir
Qu'il reste un rôle à soutenir,
Dont on doit compte au monde même.
J'ai vu bien des gens parvenir
Jusques à la vieillesse extrême,
Peu savoir sagement finir.
Ils savoient avant leur vieillesse,
Bons acteurs et judicieux,
Par leur esprit, par leur sagesse,
Bien représenter en tous lieux:
Faut-il faire le personnage
Du dernier rôle de leur âge,
Ils ne savent pas être vieux;
Et, lorsqu'amis de la retraite
Ils ne devroient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper,
Ils traînent partout leur squelette,
Et ne font que se dissiper:
Avec eux-mêmes ils s'ennuient,
Et cherchent le monde et le bruit.
Lassés d'eux-mêmes, ils se fuient;
Mais c'est en vain, l'ennui les suit,
Le monde qu'ils cherchent les fuit;
Et, quand, de visite en visite,
Ils l'ont suffisammént instruit
Qu'ils survivent à leur mérite,
L'ennui chez eux les reconduit.

A jamais pour moi respectable
Le vieillard sage et vénérable
Qui, vert encore et vigoureux,
Sait terminer ses jours heureux
Par une retraite honorable!
Il me semble encore le voir,

A Paris, chez lui, vers le soir,
Se prêter quelque temps au monde,
Vivre à lui le reste du jour,
Et jouir d'une paix profonde,
Par son choix banni de la cour.
C'est ainsi que, tranquille et ferme,
Et sans jamais se démentir,
Prêt à tous moments à partir,
Il attendit son dernier terme;
C'est ainsi qu'il sut de ses jours
Couronner dignement le cours.

Pour vivre et mourir quel modèle!
On ne peut assez respecter
Sa vie et si sage et si belle;
On ne peut assez l'imiter.

SUR L'AGONIE

DU FEU ROI D'ANGLETERRE.

DANS cette triste conjoncture
Où tout mortel subit les lois
Que nous a *prescrit* la nature,
Dieu! quelle touchante peinture,
De voir à ses derniers abois
Un des plus saints, jadis des plus grands rois,
N'emporter dans la sépulture
Que son innocence et ses droits!

De voir sa reine désolée,
Dans ces déplorables moments,

Aux alarmes des accidents
Mille fois le jour immolée,
Offrir sans cesse au ciel des vœux attendrissants:
Ici, leurs augustes enfants;
Là, de leurs mornes courtisans
La fidélité signalée,
S'épuiser en gémissements!

Pour obtenir quelques journées,
Et reculer encor sa fin,
Ils fatiguoient le ciel en vain;
L'arbitre de nos destinées,
Celui des têtes couronnées,
Pour un plus glorieux destin
Bornoit le cours de ses années.

O toi! dont le ciel a fait choix
Pour être protecteur des rois,
Dans cet accablement funeste,
Tu vins sauver ce qui nous reste
Du sang des monarques anglois;
Toujours leur ange tutélaire,
En couronnant le fils tu ranimas le père:
Il t'entendit, et ses regards mourants
Te firent les remercîments
Qu'avoient faits les pleurs de la mère.

Grand roi, dont la puissante main
Fait régner ton sang en Espagne,
Et qui de la Grande-Bretagne
Protége ici le souverain,
Daigne le Ciel, pour récompense
De tant de précieux bienfaits,
Égaler partout tes succès
A ta sagesse, à ta puissance!

Ainsi, quand on verra ton nom
Par des faits immortels célébré dans l'histoire,
On n'y verra point d'action
Qui n'ait eu pour objet la justice ou la gloire,
Jamais l'avide ambition.

RÉFLEXIONS.

GRACE au ciel ! je respire enfin
Au bord fatal du précipice
Où m'avoient entraîné le désordre et le vice
Qui règnent dans le cœur humain ;
Le Sauveur m'a tendu la main,
Et j'ai senti cette bonté propice
Qu'on n'invoque jamais en vain.
Idole que mes vœux n'ont que trop encensée,
Volupté ! vif objet de nos désirs errants,
Ivresse d'une âme insensée,
Ne troublez plus de tranquilles moments !
Fuyez, spectacles séduisants,
Fantômes qui teniez ma raison balancée
Entre vos vains engagements ;
Éloignez de mes yeux tous ces enchantements,
Et n'offrez plus à ma pensée
Vos frivoles amusements !

Et vous, profane poésie !
Inutile présent des cieux,
Douce erreur de l'esprit, pompeuse frénésie,
Fabuleux être de vos dieux,
Source féconde en trompeuses merveilles !
Ceux qui vous possèdent le mieux

Ne réussissent, par leurs veilles,
Qu'à remplir mollement le cœur et les oreilles
De vos songes harmonieux.

Si je me suis laissé conduire
Au faux éclat de vos brillants,
Vous n'avez plus pour me séduire
Que quelques restes impuissants
D'un souvenir qui ne peut nuire
Au repos heureux que je sens.
Un nouveau rayon de lumière
Me découvre la vérité,
Et m'ouvre la seule carrière
Qui mène à l'immortalité.

Choisissons désormais cette clarté pour guide,
Qu'elle règle tous nos penchants ;
Et que l'auguste éclat de sa beauté solide,
Nous élevant d'un vol rapide,
Soit l'unique objet de nos chants!

Fille du ciel, pure Innocence!
Asile contre tous nos maux,
Vrai centre du parfait repos!
Heureux celui dont la constance,
Vous conservant dans l'abondance,
Ne vous perd point dans les travaux
D'une longue et triste indigence!

Égal dans l'un et l'autre sort,
Soutenu d'un espoir que rien ne peut éteindre,
Il attend l'infaillible mort
Sans la souhaiter ni la craindre.

Heureux de qui l'esprit, à la fin rebuté
De l'impérieux esclavage

Du monde et de sa vanité,
De larmes et d'humilité
Offrant un salutaire hommage
Au trône du juge irrité,
Établit sa félicité
Dans un immortel héritage,
Et se garantit du naufrage
Qu'on fait pour une éternité!

CHANSONS.

CHANSON.

Sur l'air : **Beaux jardins , etc.**

BRILLANT Phébus, toi par qui tout respire;
Toi qui jadis, favorable à mes vœux,
M'inspiras quelques traits heureux;
Pour animer les accords de ma lyre
Jamais je n'eus plus besoin de tes feux.

Verse sur moi la céleste influence
Que tu répands sur les trésors divers
Dont La Force enrichit ses vers;
Et prête-moi, pour célébrer Valence,
Les tons divins qui forment ses concerts!

Fais qu'à mes chants l'inhumaine attentive
N'imite plus les mépris de Daphné,
Quand, de lumière environné,
Rien ne t'offrit la nymphe fugitive
Que le laurier dont tu t'es couronné.

CHANSON

POUR LE JOUR DE LA NAISSANCE DE MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Air : Le soleil peint, etc.

RANIMEZ aujourd'hui nos languissants concerts;
Répandez, dieu des vers,
Pour la princesse ici de vos feux l'influence;
Et faites célébrer le jour de sa naissance
Par mille chants divers!

Éloignez, pour ce jour, éloignez de ces lieux
Les moments ennuyeux
Que son absence ajoute à notre inquiétude;
Et rendez aux souhaits de notre solitude
L'éclat de ses beaux yeux!

Autre air.

MUSE, chantons un peu plus bas:
Pour ces grands airs nous n'avons pas
D'haleine,
Ni des gens d'opéras
La voix hautaine.

Mais plutôt ne disons plus mot:
J'entends le concert de Chaillot;
Silence!
Séjour dont l'heureux lot
Est sa présence!

A Poissy, près de Saint-Germain,
Pour la princesse tout est plein
De zèle;
Chaque sœur en serin
Chante pour elle.

On chante son nom jusqu'au Pec;
Quoique tels oiseaux aient le bec
Sauvage,
J'approuve leur respect,
Non leur ramage.

Des Loges jusques à Maisons,
Chaque berger des environs
Apprête
Et danses et chansons
Pour cette fête.

Chantons, nymphes de cette cour,
Dans nos chants célébrons ce jour
Sans cesse;
Chantons jusqu'au retour
De la princesse!

A ces mots, B.... prit son ton,
Et fit, touchant, comme Apollon,
Sa lyre,
Les couplets de chanson
Que je vais dire;

COUPLETS DE MADEMOISELLE B*** L'AINÉE.

Air : Climat doux et paisible, etc.

Ornement de votre âge,
Objet de nos chants,
Recevez l'hommage

De notre humble encens;
Ce jour vous vit naître,
Chaque autre a vu *croître*
Vos attraits charmants.

Ah! faut-il que l'absence
Nous vienne arracher
De votre présence
Le charme si cher!

Redonnez à ces lieux,
Adorable princesse,
Ce bien précieux:
Sans vous la tristesse
Y règne sans cesse,
Tout est ennuyeux.

AUTRES COUPLETS DE MADEMOISELLE B***.

Sur l'air: O gai! lan là.

Nos forêts, nos campagnes,
Et nos ruisseaux,
M'ont vue et mes compagnes
Dire aux oiseaux:
Hôtes de nos bois, tour à tour
Célébrez ce jour;
Tout vous répondra:
O gai! lan là.

Au travers de la plaine
Roulant ses flots,
La nymphe de la Seine
Chanta ces mots:
Naïades qui formez ma cour,
Célébrez ce jour;

Tout vous répondra :
O gai! lan là.

Duval et De Carrière,
Nymphes et dieux,
Qui vîtes en portière
Briller ses yeux,
Et vous, bergère d'alentour,
Chantez l'heureux jour
Qui vous la donna.
O gai! lan là.

Berger, dont la constance
Brille en ces lieux,
Célébrez sa naissance
De votre mieux;
Pour elle exercez votre voix:
Au moins cette fois
Flore écoutera :
O gai! lan là.

Nous qui savons la route
De l'Hélicon;
Nous qu'ici l'on écoute,
Tendre Hamilton,
Chantons, vous et moi, tour à tour
Ce célèbre jour;
Tout nous répondra :
O gai! lan là.

COUPLETS

POUR UNE CHANSON A DANSER.

Chantons le retour de Flore,
Les zéphyrs, et le printemps,
Et le dieu du jour encore
Qui nous inspire des chants;
Accourez, nymphes, bergères,
Bergers; joignons dans ces lieux
A nos danses ordinaires
Nos airs les plus gracieux!

Venez, hôtes des bocages,
Sur les rives du Madon,
Répéter dans vos ramages
Chaque couplet de chanson!
Accourez, nymphes, etc.

Venez, jeux, ris, innocence;
Grâces, donnez-nous vos mains;
Mais fuyez de notre danse,
Satyres trop libertins!
Accourez, nymphes, etc.

Sur l'émail de nos prairies
Que nos troupeaux bondissants,
Quittant les rives fleuries,
Soient attentifs à nos chants!
Accourez, nymphes, etc.

Beautés qui de Sainte-Manne
Habitez l'heureux palais,

Dont chacune a de Diane
La sagesse et les attraits;
Accourez, nymphes, etc.

De ces lieux où l'on révère
Et la sainte et vos appas
Sortez, et sur la fougère
Honorez nos chants, nos pas;
Accourez, nymphes, etc.

Mais qui paroît dans la plaine?
Est-ce l'enfant de Vénus?
Est-ce un prince de Lorraine
Paré des traits de Phébus?
Accourez, nymphes, bergères;
Venez repaître vos yeux
De ses grâces singulières!
C'est le sang des demi-dieux.

Content de voir que tout l'aime,
Et sans vouloir d'autre encens,
Il vient se mêler lui-même
A nos plaisirs innocents.
Accourez, nymphes, bergères;
Venez offrir dans ces lieux
De vos cœurs les vœux sincères
Au sang de nos demi-dieux!

Au doux son de nos musettes,
En formant des pas légers,
Animons nos chansonnettes
Par les noms de nos bergers!
Accourez, nymphes, etc.

Sans craindre la médisance,
A couvert de tous ses traits,

Un cœur armé d'innocence
Ose dire tels secrets.
Accourez, nymphes, etc.

Phyllis dit : D'un berger tendre
Chaque bergère a fait choix;
L'une aime Hylas; l'autre, Alcandre;
Moi, le beau berger François.
Venez, bergers et bergères,
Chanter ce nom tour à tour:
Chantez, nymphes bocagères,
Un des frères de l'Amour!

Est-ce un vœu vers ce rivage
Qui conduit ses pas heureux?
A ce vœu rendons hommage,
Au prince offrons d'autres vœux.
Accourez, nymphes, bergères;
Venez offrir dans ces lieux
De vos cœurs les vœux sincères
Au sang de nos demi-dieux!

AUTRE.

Il faut qu'un homme, en un mot,
Soit bien sot
Pour se brouiller avec elle:
Elle que le dieu d'amour
Mit au jour
Pour rendre un amant fidèle.

Quand Laure à ses yeux s'offrit,
Il la prit

Pour l'amante de Céphale,
Ou celle que le printemps
Dans nos champs
Peint d'une fraîcheur égale.

Ici notre voyageur,
Par malheur,
S'endormit comme une bête;
Car, en buvant leurs santés,
Nos beautés
Lui firent tourner la tête.

Si chez nous quelque censeur,
Ou railleur,
De ces vers vouloit médire,
Il n'auroit pas tort, je croi:
C'est de quoi
Il est bon de vous instruire.

Lorsqu'on fit cette chanson,
Apollon
Sur Pégase étoit en nage;
Car, entre nous, ces couplets
Furent faits
Le jour du dernier orage.

On rime mal quand, dans l'air,
Chaque éclair
Semble menacer la terre;
Au sacré mont docte sœur
Meurt de peur
Au moindre éclat de tonnerre.

CHANSON.

Sur l'air : Climat doux et paisible.

QUELLE aimable saillie
Dans tes chants divers !
Sitôt que Thalie
M'eut chanté tes vers,
Je crus que d'Orphée,
D'Horace, ou d'Alcée,
J'entendois les airs.

Tu fais revivre en Flandre
L'heureuse chanson
Que Phébus sut t'apprendre
Aux champs de Madon.

Mais, avant qu'Orion
Ait inondé la plaine,
Et noyé Cambron,
Aux bords de la Seine
Viens rendre ta reine ;
Reviens, Campistron !

AUTRE.

Sur l'air : Ah! mon mal, etc.

QUEL caprice vient ranimer
La fureur qui me fait rimer?
Si l'on me faisoit enfermer,
On me rendroit justice.
Ah! mon mal ne vient que d'aimer
L'adorable Varice.

Dans nos bois et dans nos hameaux
Phébus s'offre tout à propos;
Lorsque j'ose conter mes maux
A la beauté que j'aime,
Il m'inspire des chants nouveaux,
Et fait les vers lui-même.

D'autres auroient cent mille appas,
Mille fleurs naîtroient sous leurs pas;
Le dieu des vers n'en fournit pas,
Si l'amour n'est propice.
Ah! j'en trouve sans embarras
Quand je chante Varice.

Oui, quand je chante vos attraits,
Dans chaque stance que je fais
L'amour semble mêler les traits
De son ardeur extrême :
Écoutez ces derniers couplets,
Et jugez-en vous-même.

Vous, de mes vœux l'unique choix;
Vous de qui les hôtes des bois
Ont appris le nom par ma voix,
    Vous fûtes la première
Dont mon cœur ait suivi les lois;
    Vous serez la dernière.

Mais l'Amour a beau m'enchanter,
Apollon a beau me tenter;
La crainte de vous tourmenter
    Par ma persévérance,
Me dit qu'il ne faut plus chanter,
    Et m'impose silence.

Vous qui savez tout enflammer,
Non, je ne veux plus vous nommer;
Mon cœur saura s'accoutumer
    A cacher son martyre,
Et, sans cesser de vous aimer,
    Cessera de le dire.

Échos, rochers, charmants ruisseaux,
Vous à qui je conte mes maux,
Ne dites pas mal à propos
    Pour qui mon cœur soupire;
Taisez-vous, sauvages échos,
    N'allez pas le redire.

Sombre retraite des forêts,
Que j'attendris par mes regrets;
Vous qui de mes tourments secrets
    Êtes dépositaire,
Taisez-vous, ne dites jamais
    Que je brûle pour Laire.

AUTRE.

Sur l'air : O gai ! lan là.

QUELLE douleur mortelle,
Dans Saint-Germain,
Augmente et renouvelle
Notre chagrin !
Deux des Grâces vont, à grand train,
Prendre leur chemin
Vers Alcantara.
O gai ! lan là.

Beaux lieux où la nature
Efface l'art,
Lieux où la beauté pure
Règne sans fard,
Vos attraits sont sur leur départ :
Chacun y prend part,
Chacun en mourra.
O gai ! lan là.

Le départ de Nanette,
Pour nous fatal,
Nous ôtant Henriette,
Double ce mal ;
Car l'Amour, montant à cheval,
Pour le Portugal
D'ici partira.
O gai ! lan là.

Sur son cheval en croupe,
La larme à l'œil,

Amants suivront par troupe
Tous en grand deuil;
Des autres le piteux recueil
Bientôt au cercueil
Doucement ira.
O gai! lan là.

Belle et sage Varice,
Charme des yeux,
Qu'un sort pour nous propice
Garde en ces lieux,
De votre air noble et gracieux
L'éclat précieux
Chez nous brillera.
O gai! lan là.

CHANSON.

LES SIX VISAGES.

Sur l'air : Lanturelu.

QUEL soudain caprice
M'excite à rimer?
Est-ce encor Varice
Qui vient ranimer
Un talent frivole, dont on est si rebattu?
Lanturelu.

C'est par habitude
Que le plus souvent,
Dans la solitude,

On rime en rêvant;
Rimons donc encore : mais rimes ne montrons plus.
Lanturelu.

Vous, troupe brillante,
Beautés de ces lieux,
L'objet que je chante
N'est pas vos beaux yeux;
C'est un objet rare que ce carnaval j'ai vu.
Lanturelu.

Près de la fontaine
Du docte troupeau
Restez, Melpomène,
Restez-y, Clio;
Votre chant sublime nous est ici superflu.
Lanturelu.

Mais vous, tendre Muse,
Vous par qui Manto
Tout Paris amuse,
Joignez, Érato,
Dans ce vaudeville votre voix avec vos luths.
Lanturelu.

Prête-nous, Coulange,
Prête-nous la voix
Dont, à ta louange,
Tu sus autrefois
Tracer la figure du nez de l'abbé Testu.
Lanturelu.

Que sert ce langage?
C'est bien se moquer,
Dans un tel ouvrage,
D'aller invoquer

Ou muse, ou musette pour un conte biscornu.
Lanturelu.

De certains visages
Au nombre de six,
De leurs équipages
Et de leurs habits,
Voulez-vous l'histoire? la voici par le menu.
Lanturelu.

Galants, à la file
Se suivant de près,
Font d'un air agile
Pas de menuets;
De beaux nœuds d'épaule leur mérite est soutenu.
Lanturelu.

Pour les broderies,
C'est un embarras
Dont leurs seigneuries
Ne se chargent pas,
Et de pierreries on est ici revenu.
Lanturelu.

Soit ou blonde, ou brune,
Chacun pour le bal
Choisit sa chacune,
Sans songer à mal;
D'une révérence ce choix étant prévenu.
Lanturelu.

Rarement refuse
Celle qu'on choisit;
Danseur d'une excuse
Seroit interdit;
Mais que fait-il d'elle, quand sa main il a reçu?
Lanturelu.

Il vous la promène,
Toujours en dansant,
Puis vous la ramène
S'asseoir en son rang,
Et s'en va lui-même tout comme il étoit venu.
Lanturelu.

Chaque nymphe, faite
Comme si l'Amour
Eût à sa toilette
Présidé ce jour,
Va jeter œillade à son danseur éperdu.
Lanturelu.

Outre sa parure,
Elle trouve bon
De porter fourrure,
Qu'on nomme manchon;
Car, sans cet article, bal seroit interrompu.
Lanturelu.

C'est par privilége
Que, dans ce palais,
En tout temps la neige
Couvre leurs attraits;
Mais sur cette neige que vient faire le fichu ?
Lanturelu.

Nanette, sans peine,
Auroit ce jour-là
Passé pour la reine
Qui vint de Saba;
Salomon le Sage au change n'eût rien perdu.
Lanturelu.

La belle Varice,
Là, comme en tous lieux,

Quoique spectatrice,
Enchantoit les yeux:
Près d'elle des Grâces l'escadron s'étoit rendu.
Lanturelu.

On voyoit près d'elle,
Mais un peu trop près,
De beauté nouvelle
Les naissants attraits;
Près de telle mère tout éclat est confondu.
Lanturelu.

La divine Flore
Charmoit en dansant,
Et l'aimable Laure
Dansoit en charmant:
Au lit notre infante d'un rhume avoit l'œil battu.
Lanturelu.

Lorsque la déesse
Des tendres appas
Vit de la princesse
Son fils sur les pas:
Désormais, dit-elle, adieu la cour de Vénus.
Lanturelu.

Adieu l'assemblage
Des ris et des jeux,
Adieu cet hommage,
Adieu tous ces vœux
Dont jadis mon temple recevoit l'humble tribut.
Lanturelu.

Du haut de la tête
Jusques au soulier,
Aimable Henriette,
Un certain Bélier

Vous vit si bien faite què son cœur en fut ému.
Lanturelu.

Charmante comtesse,
A cet opéra
Cupidon sans cesse
Qui vous admira,
De ses traits lui-même, vous lorgnant, s'étoit féru.
Lanturelu.

Filles de Mémoire,
Laissons ce discours,
Et de notre histoire
Reprenons le cours;
C'est la mer à boire qu'en appas leur revenu.
Lanturelu.

Adieu six visages,
Pour qui de couplets
Je remplis six pages
En badinant; mais
Le cheval Pégase en est tout las et fourbu.
Lanturelu.

AUTRE.

Sur l'air : Du voyage à Warty.

D'abord que l'on fut parti
Pour Warty,
Couplets je me mis à faire,
Chantant le long du chemin
Ce refrain :
Je meurs pour la belle Laire.

Tout parloit de ses attraits,
Les forêts,
Les rochers, l'air, et la terre;
Le matin étoit riant,
Et le chant
De chaque oiseau nommoit Laire.

Je répondis aux oiseaux
Par ces mots:
La déesse de Cythère,
Ni de l'Aurore le teint,
Au matin,
Ne sont rien auprès de Laire.

M'étant mis à soupirer
Et pleurer,
Voyant les tours de Nanterre:
Ciel! disois-je, quel ennui!
D'aujourd'hui
Je ne verrai donc plus Laire!

Voyant un moulin à vent
Tristement,
Tourner de façon vulgaire;
Tournez, lui dis-je, sans fin,
Sot moulin,
Comme moi, les yeux sur Laire.

Rencontrant près d'un bourbier
Un courrier
Plus pressé qu'à l'ordinaire;
Je dis, prenant du tabac,
Polignac
Sans doute l'envoie à Laire.

Coursier, dis-je, tout botté,
Tout crotté,

Pour mettre fin à la guerre
Portez-lui tous ces paquets,
Car la paix
Dépend des regards de Laire.

Sur la hauteur d'Écouan,
Le dieu Pan
Me dit : Tais-toi, téméraire ;
Ne chante plus dans ces lieux ;
Car les Dieux
Y viennent chanter pour Laire.

Oui, Phébus, dieu des concerts,
Et des vers,
Y rassemble d'ordinaire
Les habitants de ces bois,
Et nos voix
Célèbrent le nom de Laire.

Luzarche a l'air d'un séjour
Où l'Amour
Ne règne pas, ni sa mère ;
Mais d'Amours il fut tout plein,
Au refrain
Qui nommoit la belle Laire.

Ayant près de Chantilli
Recueilli
Ce que je venois de faire :
Fi ! m'écriai-je tout bas ;
Quel fatras,
Quels chants pour la belle Laire !

Forêts, jardins enchantés ;
Vos beautés
N'ont rien d'égal sur la terre ;

Mais vous êtes ennuyeux
A mes yeux,
Éloigné des yeux de Laire.

Vos cascades, vos canaux,
Vos ruisseaux,
Ne sont rien qu'une misère,
De ces pleurs au prix des flots
Que mes maux
Me font verser loin de Laire.

Voyant de loin trois piliers
Meurtriers,
Monument patibulaire,
J'y voulus finir le cours
De mes jours,
Me trouvant si loin de Laire.

Et voici le testament
Qu'en mourant
J'avois dressé sans notaire :
Je laisse aux tendres amants
Mes tourments,
Et ma constance pour Laire.

D'un éclair, près de Clermont,
Le feu prompt,
Suivi d'un coup de tonnerre,
Me parut moins dangereux
Que les feux
Que lancent les yeux de Laire.

Tout redouble mon ardeur,
Et mon cœur
De son mal ne peut se taire;
D'amour il sera rôti
A Warty,
S'il brûle en chemin pour Laire.

CHANSON A BOIRE.

Sur l'air : Du voyage à Warty.

PRENONS tous le verre en main;
Saint Martin
Fait chanter, et boire, et rire;
Que chacun fasse un couplet
Pour l'objet
Qui le tient sous son empire!

Mais il faut, pour y penser,
Commencer
Par le dieu de la vendange;
A table le bon Bacchus
Et Vénus
Sont un aimable mélange.

Ah! qu'à mon gré ce vin frais
A d'attraits!
Sa sève est plus souveraine
Pour animer nos concerts
Et nos vers,
Que toute l'eau d'Hippocrène.

Par lui, les Jeux et les Ris,
Et le fils
De la reine de Cythère,
Ont la nuit, dans nos repas,
Des appas
Que le jour ne connoît guère.

Il fait voir cent nouveautés
Aux beautés
De la nymphe qu'on adore;
Il fait, pour chanter son nom,
Qu'Apollon
Semble s'en mêler encore.

A voir briller ce doux jus,
C'est Vénus
Des Grâces environnée;
C'est Flore et ses agréments
Au printemps,
Ou Laure toute l'année.

Alors Abraham Le Noir,
Sans s'asseoir,
Fit un couplet moscovite,
Disant d'un tendre infini:
Mahony,
Tout à vous aimer m'invite.

Voit-on aux plus belles fleurs
Des couleurs
Que votre fraîcheur n'efface;
La neige même, entre nous,
Près de vous,
Est moins blanche que ma face.

CHANSON.

LE REPENTIR.

Sur l'air : Ah ! petite Brunette.

Muse, je me dédis
D'un serment téméraire;
Je me rends, et j'obéis
Au bel astre qui m'éclaire :
Mais en faveur de Laire
Ranimez mes écrits.

Au bords de l'Hélicon,
Aux rives du Permesse,
Muse, célébrez son nom,
Ses attraits, et ma tendresse;
Qu'on les chante sans cesse
Dans le sacré vallon.

L'éclat de nouveaux lis
Semble étalé sur elle;
En sortant des flots jadis
Vénus n'étoit pas si belle,
Ni lorsque l'immortelle
Charma le beau Pâris.

Chez elle est des attraits
L'éternel assemblage,
Pour l'amour sont faits exprès
Son air noble et son visage;
Mais son cœur trop sauvage
Ne l'écouta jamais.

Le brillant dieu du jour,
Achevant sa carrière,
Lui dit : Brillons tour à tour;
C'est assez de la lumière
Qui sort de ta paupière
Jusques à mon retour.

CHANSON

POUR MADEMOISELLE B***.

Sur l'air : Mes yeux m'ont soumis un amant.

Phébus, au lieu de mes accents,
Pour Henriette fais des chants
Toi-même.
Ce n'est plus mon encens
Que la nymphe aime.

Elle a la taille de Cypris,
D'Hébé ces grâces et ces ris
Qu'on vante;
Enfin, hors ses mépris,
Tout en enchante.

Jadis pour elle à Montpellier
Soupiroit un tendre Bélier;
Mais Laire
Lui feroit oublier
Toute la terre.

CHANSON.

Sur l'air : Quand il est dans la rivière.

C'est cet objet pour qui Phébus m'inspire ;
C'est elle, enfin, pour qui mon cœur soupire ;
Mais,
Amour, c'est à vous à dire
Le reste de mes secrets.

Chantez, oiseaux, dès la naissante aurore,
Chantez son nom toute la nuit encore ;
Mais
Dites-lui que je l'adore,
Ou bien ne chantez jamais.

Doux rossignols, hôtes de ce bocage,
Dans vos concerts rendez-lui votre hommage ;
Mais
Mêlez à votre ramage,
Mêlez ces nouveaux couplets :

POUR MADAME LA COMTESSE DE F.***.

Sur l'air : Jeunes Zéphyrs.

Le tendre Amour, les Grâces, le Silence,
Rangés autour de votre clavecin,
Belle comtesse, y suivent votre main ;
Si vous vouliez plus nombreuse audience,
Vous y verriez bientôt toute la France.

Quand des neuf Sœurs la troupe entière unie,
Pour les concerts qu'ordonnoit Apollon,
Se rassembloit dans le sacré vallon,
Leurs chants divins avoient moins d'harmonie,
Moins d'agréments avoit leur symphonie.

Quel jeu brillant! que te toucher est tendre!
A ces accords quel doux saisissement!
Gardons nos cœurs de cet enchantement;
Mais il faudroit, pour pouvoir s'en défendre,
Ne vous pas voir, ou ne pas vous entendre.

AUTRE,

SUR DES VERS NOUVEAUX QU'ON AVOIT FAITS SUR LES DAMES DE LA VILLE ET DU CHATEAU.

Sur l'air : Des fraises.

POUR les nymphes de la ville on rime de plus belle,
Et celles de la maison
Ont fait naître une chanson
Nouvelle.

De nos deux jeunes beautés admirateurs fidèles,
Bergers, n'allez pas tenter
L'aventure de chanter
Pour elles.

Laissez au dieu des concerts l'honneur d'un soin qu'il aime;
Pour les louer Apollon,
A mon gré, n'est pas trop bon
Lui-même.

De la charmante Laire nos vers ne sont pas dignes;
Rien n'égale sa fraîcheur;
Et sa gorge a la blancheur
Des cygnes.

A cela l'on peut juger qu'elle est faite tout comme
Celle, sur le mont Ida,
A qui Pâris accorda
La pomme.

Phébus, si vous aviez vu nymphe de ce modèle,
Vous auriez abandonné
La poursuite de Daphné,
Pour elle.

Déjà, jeune Mahony, l'on vous voit si brillante,
Qu'on vous prend à Saint-Germain
Pour cette étoile au matin
Naissante.

C'est cette étoile du jour qui précède l'aurore;
C'est cette étoile qu'au soir
En vous nous croyons revoir
Encore.

A voir vos jeunes attraits, l'amante de Zéphire,
Quand sa saison reviendra,
Du printemps vous cédera
L'empire.

Au digne objet de nos vœux rendons ici justice;
Jamais rien n'effacera,
Jamais rien n'égalera
Varice.

On lui trouvera partout l'éternel art de plaire;
Elle paroîtra toujours

Des Grâces et des Amours
La mère.

J'ornai mes premiers couplets de sa brillante image;
Comme du premier encens,
Qu'elle ait de mes derniers chants
L'hommage.

Nous avons d'autres beautés dignes que sur sa lyre
Phébus en dise du bien;
Cela ne lui coûte rien
A dire.

Il n'appartient qu'à lui seul de prendre un ton sublime
Pour les chanter dignement;
Quant à moi, très humblement
Je rime.

COUPLETS

POUR LES NYMPHES DU CHATEAU EN HABITS DE CHASSE.

Sur l'air de Joconde.

QUI cause au fond de nos forêts
Cet éclat de lumière?
Le dieu du jour vient-il exprès
Y fournir sa carrière?
Non, sans rien emprunter des cieux
Pour un si beau spectacle,
La troupe qu'on voit en ces lieux
Fait seule ce miracle.

POUR MADEMOISELLE B***.

Sur le même air.

D'UN nom fameux pour les beautés
Vous soutenez la gloire;
La vôtre va de tous côtés
De victoire en victoire:
Si vous alliez vous mettre en train
De faire des conquêtes,
Dieu! que vous feriez de chemin
Dans l'état où vous êtes!

Dans cet aimable ajustement
Qui peut suivre vos traces?
Votre taille et votre agrément
Sont l'ouvrage des Grâces;
La liberté se défend mal,
En vain l'on prend la fuite,
Quand mille appas sont à cheval,
Et l'Amour à leur suite.

POUR MADEMOISELLE S***.

Sur le même air.

AVEC l'habit et la beauté
D'une jeune Amazone,
Auriez-vous bien la cruauté
De n'épargner personne?
Si vous blessez en vous voyant,
Au moins, dans la poursuite,
Vous ne tirez pas en fuyant,
Et vous n'êtes point Scythe.

L'Amour se moque des égards,
Et pour vous, belle brune,

Il laisse à vos jeunes regards
Le soin de leur fortune ;
Si ce qu'on dit se trouve vrai,
Vous lui ferez connoître
Que vos yeux, pour leurs coups d'essai,
Savent des coups de maître.

POUR MADAME BIDLE.

Sur le même air.

BIDLE, vous ne fûtes jamais
Si belle et si brillante·
Quel charme rend à vos attraits
Leur fraîcheur éclatante?
Si par hasard du dieu d'Amour
C'étoit par la puissance,
Pour lui n'auriez-vous pas un jour
Quelque reconnoissance ?

POUR MADEMOISELLE H***.

Sur le même air.

DES mérites les plus vantés
Aucun ne vous efface,
Et l'air dont vous nous enchantez
Est bien de votre race;
Dans ce nouveau déguisement
Qui redouble vos charmes,
Insensible est qui se défend
De vous rendre les armes.

POUR MADAME LA DUCHESSE DE ***.

Sur le même air.

Pourquoi vous offrir à nos yeux
Si brillante et si belle?
L'éclat qui vous suit en tous lieux,
N'est pas d'une mortelle;
L'Amour emprunte vos attraits
Pour faire des conquêtes,
Et laisse reposer ses traits
Dans les lieux où vous êtes.

Avoir l'esprit d'un agrément
Digne de sa figure;
Posséder sans entêtement
Ces dons de la nature;
Mériter un tendre secret
Sans le daigner entendre;
B....., voilà votre portrait,
On ne peut s'y méprendre.

POUR MADAME LA PRINCESSE DE C***.

Sur l'air : Dieux des enfers.

Dieux immortels,
Soyez enfin propices.
En vain vos autels
Fument de sacrifices;
Pour sauver les beaux yeux
D'une mortelle,
Amour, descends des cieux;
C'est ta querelle;
Sans elle et ses appas,
Tu n'es rien ici bas.

CHANSON.

Sur l'air : Des fraises.

CELLE qu'adore mon cœur n'est ni brune ni blonde;
Pour la peindre d'un seul trait,
C'est le plus charmant objet
Du monde.

Cependant de ses beautés le compte est bien facile;
On lui voit cinq cents appas,
Et cinq cents qu'on ne voit pas
Font mille.

Sa sagesse et son esprit sont d'une main céleste;
Mille attraits m'ont informé
Que les Grâces ont formé
Le reste.

Du vif éclat de son teint quelles couleurs sont dignes?
Flore a bien moins de fraîcheur,
Et sa gorge a la blancheur
Des cygnes.

Elle a la taille et les bras de Vénus elle-même;
D'Hébé la bouche et le nez;
Et, par ses yeux, devinez
Qui j'aime.

CHANSON

POUR MADAME LA PRINCESSE DE VERMANDOIS.

Sur l'air de Joconde.

Si Flore, au milieu des plaisirs,
Dans sa fraîcheur nouvelle,
Abandonnoit les doux Zéphyrs
Pour me rendre infidèle;
Si les trois Grâces à la fois
S'offroient à mon service,
Ce ne seroit pour Vermandois
Qu'un petit sacrifice.

Son teint d'un éternel printemps
Est la brillante image;
Mille attraits, tour à tour naissants,
Règnent sur son visage;
Les charmes au plus haut degré
Sont répandus sur elle;
Mais elle est encore, à mon gré,
Plus touchante que belle.

CHANSON

POUR MADEMOISELLE B***.

Sur l'air : Le grand Condé.

Toujours présente à mon idée,
Vous seule l'avez possédée;
Il n'est rocher d'aucun renom
Dont l'écho fidèle répète
A Fontainebleau d'autre nom
Que votre nom, belle Henriette.

Après une cruelle absence,
Me flattant que votre présence
Me dût rendre moins malheureux,
Je vous retrouve plus aimable,
Et ne sens redoubler mes feux
Que pour être plus misérable.

AUTRE.

Sur l'air : Ma raison s'en va bon train.

Moments exempts de chagrin,
Ressource de Saint-Germain,
Si dans cette cour,
Pendant tout le jour,
On se meurt de tristesse,
Quand la nuit arrive à son tour,
On boit à sa maîtresse. bis.

CHANSON

POUR MADEMOISELLE MIDDLETON.

Sur le même air.

Qui voit Flore en sa saison
Voit la belle Middleton :
Le ciel qui la fit
Lui mit dans l'esprit
L'exemple de sa mère ;
Mais par malheur lui défendit
Les penchants de son père. bis.

AUTRE.

LES NYMPHES DE SAINT-GERMAIN SE BAIGNANT.

Sur l'air de Joconde.

L'astre du jour sur son déclin
Descendoit vers l'Espagne,
Quand nos astres de Saint-Germain
Se mirent en campagne.
Les Grâces marchoient sur leurs pas,
Zéphire étoit leur guide;
La Seine reçut leurs appas
Dans son empire humide.

POUR MADAME LA COMTESSE DE ***.

Sur le même air.

La terre parut de nouveau
Brillante de lumière,
Quand C....., au sortir du bateau,
Se mit dans la rivière :
Voilà l'immortelle Junon,
Dit la nymphe étonnée ;
Zéphire lui répondit : Non,
C'est des Grâces l'aînée.

POUR MADAME LA DUCHESSE DE ***.

Sur le même air.

Iris paroissant sur les bords
De la tranquille Seine,
Pour recevoir tant de trésors
L'eau monta vers la plaine ;
Les Naïades, sous leurs roseaux,
Se disoient à la ronde :
C'est Vénus qui renaît des flots
Pour enflammer le monde.

POUR MADAME BIDLE.

Sur le même air.

Charmante Bidle, apprenez-nous,
De grâce, l'aventure
Où Neptune, charmé de vous,
Retint votre parure.
Cet ornement, à son avis,
Vous est peu nécessaire ;

Car, moins vous porterez d'habits,
Mieux vous serez pour plaire.

POUR MADEMOISELLE S***.

Sur le même air.

S....., vos charmes en repos
Se tinrent au rivage;
Au sein de ces paisibles eaux
Craignoient-ils le naufrage?
Elle a bien fait de vous garder
La rive fortunée;
C'étoit trop que tout hasarder
Dans la même journée.

POUR MADEMOISELLE B***.

Sur le même air.

La mère d'Amour, s'arrêtant
Auprès de tant de belles,
Vit un objet plein d'agrément
Briller au milieu d'elles.
La déesse dit à son fils,
La voyant si parfaite:
C'est Amphitrite, ou bien Thétis,
Ou la jeune Lisette.

CHANSON.

Sur l'air : Sont des pois, etc.

Un corbeau
Chantoit dans un bocage ;
Un chameau
L'écoutoit près de l'eau : bis.
Du corbeau
Le ramage
Ne plaisoit point au chameau ;
Du chameau
Le visage
Ne plaisoit point au corbeau.

Votre chant,
Lui dit le dromadaire,
Franchement,
Me paroît ennuyant. bis.
Depuis quand,
Mon compère,
Dit le corbeau, depuis quand,
Depuis quand,
Dromadaire,
Vous connoissez-vous en chant ?

C'est du jour,
Lui dit dom dromadaire,
Qu'à la cour
Vous chantez tour à tour bis.
Votre amour,
Votre Laire,

Votre Laire et votre amour;
C'est du jour
Qu'à la Laire
Un plus heureux fait la cour.

C'est du temps
Que madame Varice
Dans vos chants
Fait rire les passants. bis.
Il est temps
Que guérisse
Un amant qui court les champs;
Il est temps
Que finisse
Sa tendresse ou bien ses chants.

Cet amant
Disoit à sa déesse,
Cet amant
Disoit en soupirant: bis.
Quel tourment,
Ma déesse!
Ma déesse, quel tourment;
Quel tourment,
Quand on laisse
Ce qu'on aime tendrement!

Quel chagrin
Va causer votre absence!
Car demain
Je quitte Saint-Germain. bis.
Dès demain
Ta souffrance,
Dit-elle, doit prendre fin;
En chemin

La potence
T'offre un remède certain.

Jusqu'ici,
Grâces à vous, comtesse;
Jusqu'ici
Nous avons réussi. bis.
Grand merci,
Ma comtesse;
Ma comtesse, grand merci:
Jusqu'ici
La tigresse
Ne m'est plus rien, Dieu merci.

Mais en vain,
Madame *Piccioline*,
Mais en vain
Se révolte Antonin. bis.
L'air divin
De sa mine,
De ses regards l'air serein,
Tout enfin
Détermine
A l'aimer jusqu'à la fin.

Sur cet air
Pour les vers indocile;
Sur cet air
Le moyen de rimer? bis.
Sur cet air
Vaudeville,
Vaudeville sur cet air,
Sur cet air
Difficile,
Vaudeville coûte cher.

Mais pour vous,
Notre illustre princesse;
Mais pour vous
Phébus, facile et doux, bis.
Vient chez nous
Du Permesse;
Du Permesse vient chez nous:
Plus que tous
Il s'empresse
Quand il faut rimer pour vous.

Vos attraits,
Sur l'air le plus sauvage,
Vos attraits
Font naître des couplets; bis.
Ces forêts,
Ce rivage,
Que Phébus inspire exprès,
Nous ont faits
Au langage
Dont il chante vos attraits.

CHANSON

POUR MADAME DE ***.

Sur l'air : Climat doux et fertile.

DANS la cour de Cythère
L'autre jour Vénus,
S'ennuyant de plaire,
Fut trouver Bacchus.

Le dieu de la treille
Vuidoit la bouteille
Alors chez Comus.

Entre les pots, les tasses,
Auprès d'un jambon
La reine des Grâces
Se mit sans façon ;
Trouvant le vin bon :

Vraiment, dit la déesse,
Cet Anacréon
Qui chantoit en Grèce
Le vin, la tendresse,
Avoit bien raison.

Peut-on trouver étrange
Que quelques mortels
Pour cet heureux change
Quittent nos autels?
Dieu de là vendange,
Ta douceur les venge
Des cœurs trop cruels.

Trop heureux qui s'y range,
Et goûte à son tour
Le charmant mélange
Du vin, de l'amour!

O vous, amants parfaits!
Qui pour beautés cruelles
Faites vingt couplets,
Réchauffez les belles
Qui vous sont rebelles,
Avec le vin frais.

AUTRE.

Sur le même air.

D'UN objet où les grâces,
L'esprit, la beauté,
Ont choisi leurs places,
Buvons la santé.
D'Hébé l'immortelle
Tout retrace en elle
L'éclat enchanté.

C'est cet air de jeunesse
Qui charmoit les dieux,
Quand l'autre déesse
Versoit dans les cieux
Leurs vins précieux.

Et, pour l'orner encore,
Sur son teint renaît
L'éclat de l'Aurore,
La fraîcheur de Flore :
Devinez qui c'est.

CHANSON

POUR LE ROI, LA PRINCESSE D'ANGLETERRE, ET LES DAMES DE LEUR SUITE,

Au second voyage de Pontalie, et par leur ordre.

Sur l'air : Le grand Condé terrible en guerre.

Entreprendre encor ces huit fées,
Que huit couplets avoient chantées,
Et de nouveau les encenser;
Apollon même avec sa lyre,
S'il avoit à recommencer,
A peine y pourroit-il suffire.

En vain mes chants de chaque belle
Avoient fait un portrait fidèle.
Tout cela pour rien n'est compté,
Il faut rentrer dans la carrière;
Mais tant d'éclat et de beauté
Ne m'offrent que trop de matière.

Chantez, Nymphes; chantez, Naïades;
Faunes, chantez; chantez, Dryades;
Préparons de nouveaux concerts:
Mais, dans cette fête rustique,
Prenons bien garde au choix des airs
Qui formeront notre musique.

Célèbre et merveilleux Coulange,
Quittez et l'Euphrate et le Gange:

Par vous placé près d'Ormesson,
J'ai besoin de votre assistance ;
Venez donner à ma chanson
Le tour, la rime, et la cadence.

Peignez la nature embellie
Dans son séjour de Pontalie,
Pour recevoir la jeune cour
D'un prince que l'on pourroit prendre,
A sa figure, pour l'Amour,
S'il osoit en ces lieux se rendre.

Dans tout l'éclat de sa jeunesse
Pour peindre l'aimable princesse,
Prenez de brillantes couleurs ;
Empruntez les traits de son frère,
Du printemps les naissantes fleurs,
Les yeux de la reine sa mère.

B. . . . , Giffort, et *Mad'moiselle*,
Ploydon pour qui plus n'est fidèle
Le frère aîné de Cupidon;
Et vous, attraits naissants de Laure,
Fraîche et brillante Middleton,
Que l'Amour prenoit pour l'Aurore :

Vous méritez que l'on vous place,
Par des vers dignes du Parnasse,
Chacune à part dans ces couplets;
Je n'ose tenter l'aventure ;
Mais vous pourrez voir vos portraits,
Au mois prochain, dans le Mercure.

CHANSON.

Sur l'air de Joconde.

CHANTONS quelques nouveaux couplets,
Sans parler de comtesses;
Et par les premiers de nos traits
Peignons nos trois duchesses:
Mais halte là, sieur Apollon!
Il faut que la princesse
Règne, si vous le trouvez bon,
La première au Permesse.

Sans égard à la qualité,
Au rang, à la naissance,
Son air, sa grâce, sa beauté,
Veulent la préférence.
On voit le sang de ses aïeux
Dans ses traits et sa mine,
Et tout retrace dans ses yeux
Sa céleste origine.

POUR MADAME LA DUCHESSE D'ALBEMARLE.

Sur le même air.

PRÊTE à vous chanter, entre nous,
Ma Muse s'embarrasse:
Il faut marcher droit devant vous
Aux routes du Parnasse;
Mais plus vous avez le goût fin,
Et rempli de justesse,

Plus vous savez qu'à Saint-Germain
    Coule peu le Permesse.

Albemarle, c'est trop long-temps
    Que des droits d'Hyménée
Les douceurs ou les accidents
    Vous tiennent confinée;
Sans vous voir faudra-t-il pâtir
    Jusques aux fleurs nouvelles?
Et ne vous verrons-nous sortir
    Qu'avec les hirondelles?

POUR MADAME LA DUCHESSE DE PERTH.

Sur le même air.

Duchesse qui tenez le jour
    Des héros d'Albanie,
Daignez faire un petit séjour
    Dans notre litanie;
Digne de l'amour d'un époux
    Que tout le monde honore,
Son mérite est digne de vous,
    Et sa naissance encore.

Tant que le soleil brillera [1]
    Dans la voûte azurée,
Illustre Perth, on vous verra
    Parmi nous honorée.

---

[1] Ces quatre derniers vers en refrain sur le même air.

POUR MADAME LA COMTESSE DE ***.

Sur le même air.

Astre du jour ! prenez ces traits
Qui forment la lumière,
Et tracez parmi ces portraits
Varice toute entière ;
C'est l'objet le plus gracieux
Que vous ayez vu naître ;
Peignez-la telle qu'à mes yeux
L'amour la fait paroître.

Moins belle sur le mont Ida
Parut cette immortelle,
Pour qui la pomme décida
La fameuse querelle.
J'oserai dire à chaque instant
Combien mon cœur l'admire ;
Mais de parler plus tendrement
Seroit un peu trop dire.

POUR MADAME P***.

Sur le même air.

Jusques ici mes chants, mes vers,
N'ont offensé personne ;
Mais depuis qu'un certain travers
Autrement en ordonne,
A celles qu'on ne peut chanter
Sans leur faire une offense,
Ma Muse, pour les contenter,
Leur fait la révérence.

Nymphes, de qui les agréments,
L'éclat et la jeunesse
Soutiennent nos appartements
Près de votre maîtresse;
Chacune à part a trop d'appas
Pour ma timide veine;
De mes chants on est déjà las,
Et Pégase *hors* d'haleine.

A cet endroit Phébus me dit:
Chantez, chantez encore;
Je vous prêterai mon esprit
Pour Henriette et Laure;
Je ne vous ai jamais manqué
Pour toute la famille;
Le moyen d'être fatigué
Où tant de beauté brille!

On peut dire, sans la flatter,
En parlant d'Henriette,
Que c'est ainsi, pour enchanter,
Qu'il faudroit être faite;
Son esprit a mille agréments,
Sa figure en a mille;
Et de sourire, avec ses dents,
N'est pas charme inutile.

Laure, dit-il, de ma Daphné
A la taille et la grâce;
Le cœur, comme elle, environné
De mépris et de glace;
Elle a l'air, au seul nom d'Amour,
D'être aussi fugitive;
Mais qu'elle appréhende à son tour
Tout ce qu'il en arrive.

Dès le printemps de vos beaux jours,
Quel bruit vous allez faire!
Fille des Grâces, des Amours
Chacun est votre frère;
Mais eussiez-vous cent mille attraits,
Sachez, petite Laire,
Que vous n'égaleriez jamais
L'éclat de votre mère.

A ces mots, le divin Phébus,
Prenant en main sa lyre,
D'un air si triste que rien plus,
En vers se mit à dire:
Jeunes nymphes de cette cour,
Du soir jusqu'à l'aurore,
Ne chantez plus; mais tour à tour
Plaignez la belle Flore.

CHANSON.

Sur l'air du Branle de Metz.

CHANTEZ, gracieux Mimure,
Nos fêtes de Saint-Germain,
Comme auroit fait Sarrasin;
Et vous, faute de Voiture,
Chantez-les, fameux Rousseau;
Chantez, célèbre Dangeau. bis.

Loin de la louange fade,
Et de ces tours importuns
Où règnent les lieux communs,
Empruntons de Benserade

Le brillant de ces portraits
Qu'il fit pour tant de ballets. bis.

Dans la salle préparée
La foule des curieux
Vit d'abord mille beaux yeux,
Dont elle étoit éclairée,
Lancer mille feux nouveaux
Pour insulter les flambeaux. bis.

Des cieux la troupe divine,
Avec ses ris et ses jeux,
En équipage pompeux,
Y descendit sans machine;
Mais chaque dieu fut surpris
De voir nos jeux et nos ris. bis.

Quand Vénus vit l'assemblée
De tant de jeunes beautés,
Qui brilloient de tous côtés,
La déesse, un peu troublée,
Dit, s'adressant à ses yeux :
Tout vous efface en ces lieux. bis.

Je viendrai donc sur la terre
Pour céder ici le prix
Que je reçus de Pâris!
Et ces nymphes d'Angleterre
M'opposeront plus d'appas
Que Junon et que Pallas! bis.

Momus, qui n'en fit que rire,
Lui dit : Laissez-là ces droits;
Vous souvient-il qu'autrefois,
Du maître de cet empire
Plus d'une fois à la cour,
On vous fit ce mauvais tour, bis.

Quand son auguste présence
Au milieu de ce palais
Faisoit naître mille attraits,
Et que sa magnificence
Méritoit, chez les mortels,
Plus d'encens que vos autels? bis.

Mais, sans que je les dépeigne,
Que ces charmes de retour
Renaissent dans ce séjour!
Son esprit toujours y règne;
Il en fait tout le bonheur,
Tout l'éclat et la splendeur. bis.

Aujourd'hui, sous ses auspices,
Que les plaisirs innocents
Se remettent sur les rangs;
Et que les grâces propices
Du roi suivent tous les pas,
Et de sa sœur les appas! bis.

Pour vous, reine de Cythère,
Croyez-moi, portez ailleurs
L'art de séduire les cœurs;
Vous n'avez ici que faire.
Retirez-vous, sans penser
Qu'on vous y veuille encenser. bis.

A ces mots, en barbe grise,
Quoiqu'à l'avril de ses ans,
Sous antiques vêtements,
Le seigneur de la Tamise,
En faveur du carnaval,
Mena lui-même le bal. bis.

Dès qu'il se fut mis en place,
Cent hautbois, cent violons,

Mirent en train nos ballons;
Et de nos nymphes la grâce
Vit tous nos goûts divisés
Pour ces anges déguisés. bis.

Quelles tailles en parade!
Combien de regards vainqueurs!
Mais aussi combien de cœurs
Charmés de la mascarade,
Peu contents de l'admirer,
Se mirent à soupirer! bis.

Angleterre, si fertile
A produire des attraits!
Non, vous ne vîtes jamais
Tant de beautés dans votre isle,
Que votre prince aujourd'hui
En rassemble autour de lui. bis.

POUR LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Sur le même air.

Dites-nous, troupe immortelle,
Chez vous quelque Déité
A-t-elle dans sa beauté
Cette grâce naturelle?
De notre princesse enfin
A-t-elle l'éclat divin? bis.

Telle, au milieu de la plaine,
L'on voit briller tous les ans
La déesse du printemps,
Quand Zéphire la ramène,
Et qu'il forme ses couleurs
De l'éclat de mille fleurs. bis.

La cadence et la justesse,
Dans ses mouvements aisés,
La distingueroient assez
Sans cet air plein de noblesse,
Témoin de l'illustre sang
Qui la met au premier rang. bis.

POUR MADAME LA M***.

Sur le même air.

Avec les maux de l'absence,
Et ce triste éloignement,
Et ce beau gouvernement,
Prenant tout en patience,
Par la danse charmez-nous,
En attendant votre époux. bis.

POUR MADEMOISELLE DE MELFORT L'AINÉE.

Sur le même air.

De l'air dont vous êtes faite,
Quel cœur peut vous résister?
Mais qui peut nous assister,
S'il vous faut un interprète
Pour ceux de votre pays
Que l'amour vous a soumis? bis.

Avec un peu de pratique,
On l'entend toujours fort bien:
Le langage n'y fait rien,
Tout dépend de la réplique.
En ce cas, de plus d'un mois
Vous ne parlerez anglois. bis.

POUR MADEMOISELLE DE MELFORT LA CADETTE.

Sur le même air.

Voyez, sans être attendrie,
Mille cœurs brûlant pour vous,
Mille amants à vos genoux;
Mais, attendant qu'on marie
Les beaux yeux de ce palais,
Ne troublez point nos projets. bis.

Non, rien n'est plus agréable
Que votre figure au bal,
Si ce n'est, lorsqu'à cheval,
Quelque chute favorable
Aux demi-dieux des forêts
Découvre encor plus d'attraits. bis.

POUR MADAME DE ***.

Sur le même air.

Revenez, divine Laire,
Revenez charmer la cour;
Nous n'y voyons plus l'Amour,
Ni les grâces de sa mère,
Depuis qu'un deuil ennuyeux
Nous prive de vos beaux yeux. bis.

Ce n'est qu'aux lieux où vous êtes
Que l'Amour est triomphant;
Ce dieu ne sait plus comment
Étendre ici ses conquêtes;
Et l'on s'y moque de lui
Dès qu'il n'a plus votre appui. bis.

POUR MADEMOISELLE MIDDLETON.

Sur le même air.

Les Grâces et la Jeunesse
Dansoient avec Middleton,
Et dans son cœur Cupidon
Vouloit placer la tendresse;
Mais l'Hymen lui dit tout bas:
Sans moi vous ne l'aurez pas. *bis.*

POUR MADAME DE PLOYDON.

Sur le même air.

Quand l'Amour vit la comtesse,
Il dit: Est-ce là Ploydon?
Sous l'un et sous l'autre nom,
A ma honte, je confesse
Qu'en vain j'ai tenté cent fois
De la ranger sous mes lois. *bis.*

Je crois que c'est par bravade
Que, plus belle que le jour,
Sous ce chapeau de Strasbourg
Elle met en embuscade
Tout ce qui peut enflammer,
Tout ce qui peut faire aimer. *bis.*

De tous les soins de mon frère
Son cœur ne fut point touché;
Et j'aurois meilleur marché
Du cœur de monsieur son père;
Quoiqu'il soit tout revêtu
De sagesse et de vertu. *bis.*

POUR MADEMOISELLE DE ***.

Sur le même air.

En habit d'espagnolette
L'on vous reconnut d'abord;
Ce n'est pas un grand effort:
Le moyen, belle Henriette,
De ne vous connoître pas,
Quand vous ne feriez qu'un pas? *bis.*

Dans votre taille parfaite,
Et dans votre air séduisant,
S'il est quelque changement,
C'est qu'on vous trouve mieux faite,
Et plus pleine d'agrément,
Que vous ne l'étiez devant. *bis.*

Celui qui vous fit hommage
De son cœur à Montpellier,
Quand on y vit le Bélier,
Ne voit rien qui ne l'engage
A vous l'offrir à présent
Avec plus d'empressement. *bis.*

POUR MADEMOISELLE *** LA CADETTE.

Sur le même air.

B...., pour montrer encore
Qu'elle est mère des trésors
Et de l'esprit et du corps,
Fit venir la jeune Laure;
Moins d'attraits eut celle-là
Que Pétrarque tant vanta. *bis.*

Elle est bien de la famille;
Et plus on la voit de près,
Plus on en voit les attraits.
Oui, B...., c'est votre fille;
Mais aussi n'en montrez plus,
Car nous serions tous perdus. bis.

POUR MADEMOISELLE SKELTON.

Sur le même air.

Du soleil l'avant-courrière,
Dans son air frais et riant,
Vient-elle de l'orient
Nous annoncer la lumière
Et le retour d'Apollon?
Non, c'est vous, jeune Skelton. bis.

La déesse qui précède
L'astre du jour au matin,
Comme vous, se pare en vain;
Son éclat au vôtre cède,
Et des pas que vous formez
Partent cent traits enflammés. bis.

POUR MADEMOISELLE STRICKLAND.

Sur le même air.

Permettez que je m'acquitte
Du tribut que je vous dois;
Mais, Strickland, j'ai peu de voix,
Et vous beaucoup de mérite;
Vous avez l'art d'enchanter,
Et j'en ai peu pour chanter. bis.

Vous avez tout l'avantage
Du rang dans nos chants nouveaux ;
Quand des plus rares tableaux
On veut faire un étalage,
Quoi qu'on dise des premiers,
Les plus beaux sont les derniers. bis.

Lassés enfin de la danse,
Sans lasser les spectateurs,
On vit ces tyrans des cœurs,
Après une révérence,
Nous laisser sans autre espoir
Que celui de les revoir. bis.

Quand les instruments cessèrent,
Et que l'on ne dansa plus,
Les Dieux jaloux et confus
Pour Versailles se masquèrent ;
S'ils étoient ici jaloux,
C'est bien pour devenir fous. bis.

De tous ces Dieux de la fable,
Momus, qu'on croyoit parti,
Avec Bacchus prit parti ;
Tous deux se mirent à table ;
Mais l'un s'y tint sobrement,
Et l'autre discrètement. bis.

Ce fut pour chanter et rire
Que le roi les y souffrit ;
A Momus il défendit
La médisante satire,
Et ne permit à Bacchus
Que trois santés, et rien plus. bis.

Chantant ainsi nos spectacles
Et nos fêtes de mon mieux,

Le plus beau de tous les Dieux,
Qui rendoit jadis oracles,
Dit : Qui vous donne un emploi
Dont rien n'est digne que moi ? *bis.*

Quoi ! chanter sans harmonie
Ces spectacles éclatants,
Et sur un air du vieux temps
Mettre en longue litanie
Toutes nos divinités,
Et vos plus rares beautés ! *bis.*

Oui, choqué de mon audace,
Le lumineux Apollon
Me dit : Mon pauvre Hamilton,
Vous n'êtes pas du Parnasse ;
Et je vois, à ces couplets,
Que vous n'en serez jamais. *bis.*

Vous pourriez, d'un ton vulgaire,
Accordant vos chalumeaux,
Faire redire aux échos
Le nom de quelque bergère ;
Mais que le plus grand des rois
Soit célébré par ma voix ! *bis.*

IMPROMPTU,

Le verre à la main, à un souper du roi d'Angleterre, où M. d'Hamilton se trouva, et fit ces deux couplets par ordre du roi.

Sur le même air.

Skelton, prends en main ton verre,
Notre maître le permet;
Et puis, ôtant ton bonnet
Que tu jetteras par terre,
Tu boiras, comme je bois,
Au plus aimable des rois. bis.

S'adressant aux jeunes dames de la cour:

Et vous, charmante jeunesse,
Brillants astres de la cour,
Je vous porte, à votre tour,
La santé de la princesse.
Que vos yeux auroient d'attraits,
Si les siens n'étoient si près! bis.

PORTRAIT

POUR MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Muse, qui pour le chant lyrique
M'avez enseigné quelques tons,
D'un ton plus haut, plus magnifique,
Venez m'inspirer les leçons.

Votre secours m'est nécessaire,
J'ai besoin de tous vos talents,
Puisque rien n'est plus téméraire
Que le dessein que j'entreprends.

D'un chef-d'œuvre de la nature,
D'une beauté digne des cieux,
Je vais faire ici la peinture,
Sans oser regarder ses yeux.

N'allez pas croire que c'est Laire,
Dont le nom vient me ranimer :
Malgré l'Amour il faut s'en taire,
Et pour une autre il faut rimer.

Muse, venez orner ma rime
De tout ce qui forme vos chœurs,
Lorsque le dieu des vers anime
Le chant de vos divines sœurs.

Ce n'est point sur notre terrasse,
Ni dans le fond de nos forêts;
Mais c'est au plus haut du Parnasse
Qu'il faut tracer de tels portraits.

Célébrons sa gloire éclatante
Par des accents tendres et doux,
D'un air le plus commun qu'on chante,
D'un air qui soit connu de tous.

Commençons ce divin ouvrage,
En mêlant ces vives couleurs
Dont l'éclat sur un beau visage
Efface le brillant des fleurs.

Un brun le plus parfait du monde
Fait la couleur de ses cheveux;

Son teint d'Hélène ou Rosemonde
A l'éclat jadis si fameux.

Tous les agréments du bel âge
Sur son visage sont épars,
Et de mille feux l'assemblage
Semble naître de ses regards.

Mais peindre toute sa personne,
C'est trop pour nous autres humains;
La lumière qui l'environne
Fait tomber le pinceau des mains.

Si cette beauté que saint George
Délivra jadis du dragon,
Eût eu son air, ses bras, sa gorge,
L'histoire nous eût dit son nom.

Des philosophes le plus sage,
Devant ses yeux, tout comme nous,
De la raison perdroit l'usage,
Et se mettroit à deux genoux.

Il s'imagineroit, je gage,
Y voir les rayons de Phébus,
Ou ces feux que pendant l'orage
On voit briller *in nubibus*.

Muse, c'est toi qui l'as nommée,
Avec ton nuage en latin,
Celle de qui la renommée
Vole au-delà des bords du Rhin.

Celle de qui l'esprit, la grâce,
Et dont les agréments divers
Ne seront jamais dans leur place
Qu'en régnant sur tout l'univers.

Que des rives de la Tamise
Jusques aux bords de l'Éridan,
Son mérite en vers l'éternise,
En vers dignes du Mantouan.

Chez l'Africain et chez le Gète,
L'Amour, parlant de ses appas,
Dira que sa taille est parfaite;
Et l'Amour ne mentira pas.

Il leur dira que la sagesse
De tous ses charmes est l'appui;
Que de son cœur elle est maîtresse;
Mais il le dira malgré lui.

Et, lorsqu'au palais de Cythère
Les Grâces, dansant de leur mieux,
Lui feront ôter par sa mère
Le bandeau qu'il a sur les yeux:

Quoi! leur dira-t-il, sur la terre
Quelqu'un peut-il nous encenser?
C'est la princesse d'Angleterre,
Non pas vous, qu'il faut voir danser.

Que les oiseaux de nos bocages,
Que les échos dans nos forêts,
Que les Nymphes de nos rivages
Célèbrent sans fin ses attraits!

Que la plaintive Philomèle,
Qui charme dans cette saison,
Ses chants divins ne renouvelle
Que pour la gloire de son nom!

Moins belle qu'elle est la campagne,
Des fleurs dans l'aimable saison;

Et moins cette infante en Espagne
Qui nous envoya la toison.

Vous-même, qu'on a tant chantée,
Belle Nanette, en ces déserts,
Que par votre voix enchantée
Son nom fasse vivre mes vers!

Belle B...., charmante Laure,
Chantez son nom dans notre cour;
Et nos vers l'une et l'autre encore
Vous chantèront à votre tour.

Caryll, vous dont la muse insigne,
Déployant jadis ses trésors,
Du bon Naboth chanta la vigne,
Pour elle animez vos accords.

Ranimez aussi cette veine
Dont Londres se vit enchanter,
Stafford; le sujet vaut la peine
Que l'on se remette à chanter.

Vous dont les chants ont l'art de plaire
Aux Déités de ce palais,
Chantez pour elle à l'ordinaire,
Leybourne, ou ne chantez jamais.

Chantres, de qui la voix plus basse
Va fredonnant à Saint-Germain,
Chantez, chantez, on vous fait grâce
En faveur de ce nom divin.

Vous à qui le ciel favorable
Donne les charmes de la voix,
Employez ce don agréable,
Nymphes, qui vivez sous ses lois.

Que chez l'aimable d'Albemarle,
Où le bon goût fait son séjour,
On chante son nom, comme on parle
De son mérite nuit et jour !

Chantez aussi, divine Clare,
Des vers faits pour d'autres attraits :
L'aventure paroîtra rare
Quand on saura qui les a faits.

Mon cœur, que le devoir partage,
Vous rend justice tour à tour :
De mes respects elle a l'hommage,
Et vous celui de mon amour.

Charmante cour de la princesse,
Nymphes dignes de ses appas,
Chantez votre belle maîtresse;
Chantez, ne vous en lassez pas.

CHANSON.

Sur l'air de la Sylvie.

Chantons, mes chers camarades,
Chantons nos jeunes beautés;
Rimons couplets et ballades,
En buvant à leurs santés;
Mais rimer sur l'air de la Sylvie,
Quelle folie !
C'est pour m'enchanter,
Ou pour me tenter,
Que cet air vient se présenter.

Quelque grand clerc qu'on m'estime
Dans le talent d'encenser,
Comment faire aller la rime
Sur un air fait pour danser?
Sur les tons aisés du vaudeville
Tout est facile;
Et, dans un moment,
Naturellement
La rime y vient chercher le chant.

Au chevalier notre maître
Buvons dans tous nos repas;
Quels beaux jours il fera naître
Quelque jour dans ses États!
Revenez à lui, peuple infidèle,
Peuple rebelle!
Quel plus digne choix?
Vivez sous les lois
Du plus aimable de vos rois.

Vous l'avez vu, dans les armes,
Digne d'être votre roi;
Vous lui verriez d'autres charmes
Si vous viviez sous sa loi.
Anglois, si vous voulez bien m'en croire,
Voici l'histoire:
Venez dès demain
Rendre à Saint-Germain
Hommage à votre souverain.

Rendez aussi votre hommage
A l'astre de notre cour;
C'est l'ornement de son âge,
De tous les cœurs c'est l'amour:
Ses attraits mettroient fin à la guerre:

En Angleterre
S'ils étoient connus,
Tous seroient vaincus
Par la déesse *In-nubibus*.

Les agréments, la jeunesse,
Et les Grâces tour à tour,
Sous les lois de la sagesse,
Chez elle font leur séjour;
Haussez la voix, filles de Mémoire,
Chantez sa gloire,
Chantez dans vos vers
Et dans vos concerts
Des yeux dignes de l'univers.

En langage de Castille
Elle assuroit que Dillon,
A son éclat, étoit fille
Ou bien sœur de Cupidon,
Et que Maréchal avoit encore,
Bien plus que Flore,
Ces vives couleurs
Des nouvelles fleurs
Qui charment les yeux et les cœurs.

Adieu, Nymphes; je vous quitte:
Pégase est las de rimer;
Mais quel nouveau feu m'excite,
Et semble me ranimer!
Ah! c'est vainement que je m'empresse.
Dieu du Permesse,
Ce que j'entreprends
Dans mes foibles chants
Est fait pour vos divins accents.

Des plus beaux airs du Parnasse
Faites retentir ces lieux;

Venez chanter en ma place
Celle que j'aime le mieux;
Prenez votre lyre en main pour Laire ;
C'est votre affaire,
Brillant Apollon :
Célébrez son nom
Dans quelque immortelle chanson.

Cette nymphe si farouche
Qui vous fuyoit en tous lieux,
Daphné n'avoit ni sa bouche,
Ni ce charme dans les yeux;
Vous répandez dans votre carrière
Mòins de lumière,
Que de sa beauté
L'éclat enchanté
Ne répand ici de clarté.

Mais que me sert votre lyre
Contre ce cœur de rocher,
Si les tons qu'elle m'inspire
N'ont jamais pu la toucher ?
Si l'inhumaine à ma voix plaintive
Est attentive,
Ce n'est seulement
Qu'en faveur du chant;
Elle est toujours sourde à l'amant.

CHANSON

POUR MADAME DE MATIGNON.

Sur l'air : Réveillez-vous, etc.

Belle De Brêne, avec nos larmes,
Recevez les humbles tributs
Du chant lugubre qu'à vos charmes,
En soupirant, offre Phébus.

L'astre de l'hôtel de Noailles
N'éclaire plus cet horizon;
Pleurez, Saint-Germain et Versailles;
Marly, pleurez, et Trianon.

L'Amour, voyant partir De Brêne,
Et ne pouvant suivre ses pas,
S'écrioit à perte d'haleine :
Nymphe! ne vous en allez pas.

Ma puissance est ici captive
De la comtesse auprès des yeux;
Et le moyen que je vous suive
Quand la marquise est en ces lieux!

La marquise a sous son empire
Mon flambeau, mon arc, et mes traits.
La comtesse a ce qu'on désire
Dans l'éclat des nouveaux attraits.

De la comtesse, ou la marquise,
Voulez-vous savoir le vrai nom?
Faites que l'Amour vous le dise;
Il ne bouge de leur maison.

Allez, couplets, allez en Brie,
Y faire redire aux échos
Que, depuis que Brêne est partie,
Nos cœurs n'ont ni paix ni repos.

CHANSON

Faite par Hamilton à Châtenay, un jour que madame la duchesse du Maine y étoit allée voir M. de Malézieu.

Air : Si quelque jaloux.

Vous qui buvez à tasse pleine
A la fontaine d'Hippocrène,
Inimitable Malézieux,
C'est trop que d'avoir en partage,
Et les talents du sérieux
Et l'agrément du badinage.

Faut-il railler? faut-il instruire?
Faut-il en vaudeville écrire?
Dès qu'on le dit, vous avez fait.
Le chant d'abord vous met à même,
Et la rime à chaque couplet
Semble se placer d'elle-même.

Quelle déité favorable
Guide votre esprit à la table?
Est-ce Bacchus? Est-ce Apollon?
Le dernier jamais ne m'anime,
Et l'autre m'ôte la raison
Au lieu de me fournir la rime.

En vain la puissante influence
De tant de beaux yeux en présence

Excite ma stupidité.
Ébloui du trop de lumière,
En vain l'éclat de la beauté
M'ouvre une brillante carrière.

Non, ma Muse, tout étrangère,
Ne sait qu'admirer et se taire;
Dans nos climats Phébus s'endort;
Les Grâces sont mal habillées,
Et les neuf Sœurs devers le nord
Ne sont jamais fort éveillées.

POUR LA DUCHESSE DU MAINE.

Sur le même air.

De Sceaux la charmante retraite
Pour votre cour semble être faite;
Elle a plus d'éclat et d'appas
Que n'eut la Grèce et l'Italie;
Mais, quand vous ne l'habitez pas,
Les y chercher seroit folie.

Dans ces lieux où votre présence
Joint les plaisirs à l'innocence,
Les Muses forment leurs concerts;
Et je crois qu'Apollon inspire
A vos heureux hôtes les vers
Qu'il accompagne de sa lyre.

Les premiers dignes du Parnasse
Méritent la première place;
Leur auteur [1] sait quelque latin,
Et, plus élégant que Voiture,
De Phébus préside au lutrin;
Je reconnois sa tablature.

[1] M. de Malézieu.

Les autres, dans leur caractère,
N'ont point d'une Muse étrangère
L'impolitesse ni l'accent.
Dans notre cour sombre et muette, [1]
Hélas ! c'est faute de talent
Que l'on ne chante point Laurette.

Duchesse [2], qui dans cette terre,
Vous joignant au sang d'Angleterre,
En faites si bien les honneurs,
Vous connoissez notre indigence,
Et savez trop que les neuf Sœurs
N'ont pas la moindre subsistance.

CHANSON

En réponse à celle où M. de Coulanges avoit nommé le château d'Ormesson *la Maison de Palémon.*

Air : Toujours bergère, toujours légère, etc.

Tous les lieux depuis Ormesson
Changeant de nom
Jusqu'à Meudon,
Tu nous feras voir tôt ou tard,
Par cas étrange,
Couler le Gange
Dans Vaugirard.
Peins-nous tout au travers des choux
Tes amants fous,
Toujours jaloux,

[1] La cour de Saint-Germain.
[2] Madame la duchesse d'Albemarle.



Aux champs sur le moindre soupçon
Que leur princesse
Peut dans Gonesse
Être en prison.

Guerriers en casques et pavois,
Comme autrefois
Courant les bois.
Quel malheur si quelque géant,
Forçant ta troupe,
Prenoit en croupe
Ta Saint-Géran !
Si donc les dames de la cour
Vont quelque jour
Voir ton séjour,
Pour garder ces objets divins,
Outre l'escorte,
Mets à ta porte
Sorciers et nains.

Mais avant de les recevoir,
Dans ton manoir,
Fais dès ce soir
Transférer dans un pavillon,
A quelques stades,
Tous les malades
De Palémon.
Coulanges, tout paroît charmant
Dans ton roman;
Mais noblement
Fais Jupiter de ton taureau,
Afin qu'on sache
Qu'au moins ta vache
S'appelle Io.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE.

LETTRES ET ÉPITRES.

POÉSIES DIVERSES.

CHANSONS.

FIN DE LA TABLE.

CONTES
D'ANTOINE HAMILTON,

TERMINÉS

PAR M. DE LEVIS.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

SUITE
DES
QUATRE FACARDINS
ET
DE ZENEYDE,

CONTES D'HAMILTON

TERMINÉS PAR M. DE LEVIS.



PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCC. XIII.

PRÉFACE.

Lorsque, cédant aux instances réitérées du nouvel éditeur des Œuvres d'Hamilton, je me décidai à achever les Quatre Facardins, il ne m'en restoit qu'un souvenir agréable, mais confus : il me fallut donc, avant d'entreprendre ce petit ouvrage, relire avec attention, non-seulement ce conte, mais même toutes les Œuvres de l'auteur, dont je devois chercher à imiter le style. Cet examen approfondi m'a fourni quelques réflexions que je crois devoir publier, parce qu'il me semble que ceux qui en ont parlé jusqu'ici ne lui ont pas rendu justice. Ainsi Voltaire, qui, dans le Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, ne consacre que quelques lignes à l'ingénieux Hamilton, dit, en parlant des Mémoires du comte de Grammont : « De tous les livres c'est celui « dont le sujet est le plus mince. »

Il me paroît que c'est traiter un peu légèrement un ouvrage où l'on trouve une peinture aussi exacte qu'amusante des deux cours les plus brillantes du dix-septième siècle. Le héros des Mémoires n'absorbe pas tellement l'attention de son historien, qu'il ne mêle au récit de ses aventures des détails intéressants sur un grand nombre d'hommes importants de cette mémorable époque : il suffit de nommer Cromwell, Louis XIV, le grand Condé, Turenne, le cardinal Mazarin, les rois Charles II et Jacques II, le duc de Monmouth, lord Rochester, le chancelier Clarendon, etc. Lorsque ces détails sont donnés par un homme d'esprit et de sens, que son rang a mis à portée de voir sur le pied de la familiarité ces illustres personnages, le livre qui les renferme doit être considéré

comme un monument précieux de littérature, tandis qu'ils ne sont dignes que de notre mépris, ces Mémoires historiques, ou même ces prétendues Histoires, compilations maussades rédigées sur des ouï-dire, ou des libelles, par des subalternes qui n'ont jamais pu voir les grands dont ils parlent que de bas en haut, mauvaise manière, au physique comme au moral, de faire un portrait ressemblant.

Je sais bien que les Mémoires de Grammont, surtout la seconde partie, ont, pour le lecteur sérieux, le défaut d'être remplis d'intrigues d'amour et d'anecdotes scandaleuses qui ne sont supportables que par la grâce du récit; mais les Mémoires si justement estimés du cardinal de Retz, n'ont-ils pas aussi leurs longueurs? Tous ces détails d'intrigues parlementaires ne se ressemblent-ils pas? Et sans la légéreté du style et la solidité des réflexions, ne finiroient-ils point par paroître insipides? Au reste, parmi les anecdotes qu'ils contiennent, je ne crois pas qu'il y en ait de plus piquante que celle où Hamilton nous apprend que le cardinal Mazarin, premier ministre, ou plutôt souverain de la France, possesseur d'un trésor qui vaudroit aujourd'hui près de cent millions, aimoit à faire de bonnes parties; que, se laisser gagner par lui, étoit une manière souvent employée de lui faire sa cour, et même qu'il étoit véhémentement soupçonné de tricher au jeu. Quant au chevalier de Grammont, il n'avoit que trop exactement suivi la marche indiquée par le proverbe relatif aux joueurs, qui, dit-on, de dupes deviennent presque toujours frippons; mais ses aventures en ce genre sont intéressantes sous le rapport des moeurs. N'est-il pas, en effet, très remarquable que, dans une cour où l'on se piquoit de grandeur, de noblesse et de générosité, et où les alliances avec les Espa-

gnols, et le goût personnel du monarque, avoient ranimé l'esprit de chevalerie qui n'étoit pas éteint en France, mais qui y sommeilloit depuis la mort de François Ier, un vice aussi bas que celui-là pût être toléré. Nous avons la preuve qu'il y étoit assez répandu, puisque, si M. de Grammont eût été le seul coupable, ses grâces, sa légéreté et son esprit ne l'eussent pas sauvé du déshonneur attaché dans le siècle suivant à de pareilles actions; et d'ailleurs Hamilton, son beau-frère et son ami, se fût bien gardé d'en parler. Mais ce qui ajoute à la singularité de cette inconséquence, c'est que ce soit précisément pendant la régence, c'est-à-dire, à l'époque où l'on a vu régner en France le plus d'immoralité et de corruption que ce vice ait presque entièrement disparu, et que le très petit nombre de ceux qui en étoient entachés, aient été regardés avec un juste mépris. Ceci porte à croire que le progrès des lumières et de la civilisation a bien plus influé sur cette réforme que les idées de morale et de vertu; et à ce propos, je raconterai ce que j'ai vu en Russie, sous le règne de Catherine II: le prince Potemkin, favori en titre, et plus riche que la plupart des princes d'Allemagne, en y comprenant les électeurs, avoit, au jeu, une aussi mauvaise réputation que le cardinal Mazarin; il passoit même pour constant que le coup qui l'avoit rendu borgne, lui avoit été donné par un joueur qui l'avoit surpris en flagrant délit.

Si Voltaire, copié par tous les Dictionnaires historiques, n'a pas été parfaitement juste envers Hamilton pour le fonds des Mémoires de Grammont, il n'en est pas de même sous le rapport du style; il le trouve vif, léger, agréable, et tous les gens de goût sont de son avis. Pour moi, ce qui me paroît le plus admirable dans ses ouvrages, c'est le naturel et la grâce qui me l'ont fait

souvent comparer à madame de Sévigné. Ces qualités qui se retrouvent dans tout ce qu'il a écrit, lui font d'autant plus d'honneur, que la recherche et l'affectation étoient encore en vogue de son temps. Pascal et Racine avoient publié, il est vrai, leurs immortels ouvrages, et la langue françoise étoit fixée; mais Pradon avoit aussi de nombreux admirateurs; et l'auteur des Mémoires de Grammont auroit pu assister au sermon de ce prédicateur bel esprit, qui termina son exorde par cette singulière invocation : « Seigneur, pour que je puisse annon-« cer dignement ta parole, daigne m'essuyer le bec avec « la serviette de ton amour. » Voiture, Benserade, et tout l'hôtel de Rambouillet, étoient souvent presque aussi ridicules. Mais pourquoi se moquer ainsi des travers du temps passé? n'avons-nous pas les nôtres? ils sont d'une autre espèce, et voilà tout. Si l'on ne court plus après ces métaphores bizarres et ces rapprochements forcés, on ne voit que trop d'exemples d'une fausse chaleur, d'une sensibilité outrée, et d'une exagération d'expressions qui cachent un coeur vuide et un esprit stérile. Oui, il est encore vrai de dire que le naturel ajoute à son charme réel le mérite de la rareté.

De tous les ouvrages d'Hamilton, il n'en est point où il ait montré plus de simplicité et de grâce que dans ses Contes; et il n'est peut-être pas inutile de remarquer que ces qualités, que l'on aime à rencontrer partout, sont indispensables dans les compositions où il entre du merveilleux.

Lorsque le lecteur est obligé de se prêter à des fictions contraires aux lois de la nature, il exige, en retour d'une telle concession, que tous les tableaux qu'on lui présente soient frappants de vérité; que leurs couleurs brillent d'un éclat particulier; enfin, que les scènes qui se passent

dans ce monde idéal, soient assez animées pour faire une illusion complette. Aussi l'admirable naïveté de La Fontaine ne fait pas seulement l'ornement de ses Fables, elle en est l'âme; et, sans elle, cette supposition monstrueuse d'animaux qui parlent, paroîtroit absurde et révoltante. On peut étendre cette observation au théâtre et généralement à tous les ouvrages d'imagination, même à ceux du genre relevé, sans en excepter le poëme épique; et que l'on ne s'étonne point de me voir établir des règles communes à des écrits frivoles et à ceux qui tiennent le premier rang dans la littérature; tout ce que l'on appelle *machine* dans l'épopée, les dieux d'Homère et de Virgile, les enchantements de Médée et d'Armide, les inventions de Milton et du Dante, tout cela est-il plus raisonnable que les contes des génies et des fées? Si jamais l'on fait la poétique du merveilleux, il faudra donc poser, pour premier principe, que les détails doivent être d'autant plus vrais et naturels que les fictions s'écartent davantage de l'ordre de la nature.

Il est singulier que La Harpe, le plus judicieux de nos critiques, ait autant rabaissé le genre de compositions qui nous occupe: c'est sans doute faute d'avoir réfléchi à toutes les qualités de l'esprit nécessaires pour y réussir. Qu'il faille une imagination vive, brillante et féconde, c'est ce qui saute aux yeux; mais cela est bien loin de suffire. De tous les empires, celui du possible est le plus étendu; cependant ses limites, pour être reculées, n'en existent pas moins, et la licence n'y est pas aussi grande qu'on le croit communément. Si tous les objets inanimés sont à la disposition de celui qui tient la baguette enchantée, si les éléments sont soumis à son pouvoir, il n'en est pas de même à l'égard de l'homme et des animaux; leurs caractères, leurs penchants, leurs pas-

sions, sont immuables; et l'on doit se borner à les peindre sans se permettre de les modifier. Essayez de mettre sur la scène des jeunes gens qui ne soient pas étourdis, des femmes qui ne soient pas légères, capricieuses et coquettes, des courtisans qui ne soient pas flatteurs, le livre me tombera des mains. Il faut donc joindre à la richesse de l'imagination, une grande finesse d'observation pour découvrir, dans toutes les situations de la vie, les travers et les défauts de l'espèce humaine; il faut surtout un jugement sain, un esprit juste qui ne perde jamais de vue les suppositions précédemment établies, qui sache en déduire les conséquences les plus piquantes et les plus inattendues; ajoutez-y un fonds inépuisable de gaieté et de bonne plaisanterie, un goût sûr pour repousser les saillies que la délicatesse réprouve, l'art des transitions, le talent d'exciter la curiosité, de soutenir l'attention, de démêler tout-à-coup, et cependant d'une manière naturelle, ce qui paroissoit inextricable. Est-ce tout? non, il faut encore de la grâce dans l'expression, un style clair, léger et rapide, familier sans être bas, négligé sans être incorrect; et pour le fonds, des fictions heureuses et nouvelles, qui charment l'enfance, divertissent la jeunesse, et qui ne paroissent pas à l'âge mûr indignes d'amuser ses loisirs.

Si la réunion de talents très divers n'étoit pas nécessaire pour avoir de grands succès dans un genre en apparence si aisé, nous aurions assurément un bon nombre d'excellents contes, au lieu qu'il n'en existe que bien peu, et ils sont presque tous l'ouvrage d'hommes supérieurs. On connoît ceux de Voltaire; la Reine fantasque fut écrite par l'auteur du Contrat social. Nous devons au profond antiquaire Caylus, Cadichon, une des plus jolies productions de cette espèce; en Angleterre, le doc-

teur Swift, un des beaux esprits de son siècle, a composé le fameux Gulliver; le succès de son livre, traduit dans toutes les langues, tient beaucoup plus à ses ingénieuses inventions, et à la fidélité, poussée jusqu'à la minutie, avec laquelle il est entré dans tous les détails, qu'aux pensées philosophiques dont son ouvrage est semé. Tous ces écrivains se sont fait un grand nom dans les lettres, et leurs productions sérieuses sont généralement estimées. Dira-t-on qu'Hamilton, à l'occasion duquel j'avance cette assertion, est lui-même la preuve de sa fausseté; que c'étoit un homme frivole, incapable d'un ouvrage sérieux? Je répondrai par le passage des Mémoires de Grammont où il parle de Cromwell:

« La curiosité de voir un homme également fameux « par ses forfaits et par son élévation avoit déjà fait passer « une première fois le chevalier de Grammont en An- « gleterre. La raison d'État se donne de beaux priviléges. « Ce qui lui paroît utile devient permis, et tout ce qui « est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis « que le roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Es- « pagne dans les Pays-Bas, ou celle des États en Hol- « lande, d'autres puissances envoyoient une célèbre am- « bassade à Cromwell.

« Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le che- « min à la puissance souveraine par de grands attentats, « s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en « rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en « Europe subissoit patiemment un joug qui ne lui lais- « soit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si « jalouse; et Cromwell, maître de la république sous « le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus « redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point « de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit:

« mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie
« de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires;
« une affectation de pureté dans les mœurs au lieu du
« luxe que la pompe des cours étale...... »

Voilà, si je ne me trompe, le style de l'histoire; et celui qui s'exprimoit avec cette justesse et cette élégance étoit en état d'écrire quelque ouvrage que ce fût. Aussi La Harpe dit-il expressément qu'il se montre, à tout moment, supérieur aux bagatelles dont il s'amuse.

Disons quelque chose de sa manière, et du caractère particulier de son style. Personne n'a eu une gaieté aussi franche, si ce n'est peut-être Scarron et l'auteur d'Hudibras; mais ce sont les grotesques de Teniers à côté des peintures gracieuses de l'Albane. Hamilton se moque légèrement de tout le monde, de ses personnages, du lecteur, de lui-même : ce n'est point par un amas de circonstances bizarres et forcées qu'il amène des situations comiques; chez lui, le plaisant naît, pour ainsi dire, naturellement du sujet; il a l'art de le relever par un mot, une épithète expressive qui souvent vaut à elle seule une épigramme. Il rit de si bon cœur qu'il vous force à l'imiter. Il marche ou plutôt il se promène avec aisance, sans tendre péniblement vers un but caché, comme tous les faiseurs d'allégories : on diroit une jeune fille qui parcourt en se jouant la prairie; elle ne suit point de sentier battu; son pas est inégal; elle s'arrêtera pour cueillir une fleur, pour courir après un papillon; et elle ne revient au point d'où elle est partie que quand la fatigue l'y ramène. C'est à cette liberté, à cette indépendance qu'Hamilton doit l'avantage qu'il a, dans son genre, sur Voltaire, dont les plus légères productions sont des allégories, où il reproduit sans cesse ses idées favorites, car il ne consent à vous amuser que pour

tâcher de vous inspirer ses opinions. Ainsi, dans la princesse de Babylone, celui de ses contes qui ressemble le plus à ceux d'Hamilton, on reconnoît bien sa touche légère et spirituelle, et la richesse de son imagination, mais on est choqué de tous ces raisonnements sur la métaphysique qui affoiblissent l'intérêt, et de ces nombreux sarcasmes, aussi déplacés que cyniques, contre la religion et les autorités établies.

Les vers d'Hamilton ont quelquefois la légèreté et le brillant de sa prose. Cependant il n'avoit pas la force de fournir, dans ce genre, une longue carrière; la verve et l'haleine lui manquoient assez vîte. Voilà ce qui explique comment celui qui excelle dans les Épîtres mêlées de prose et de vers, où les repos sont fréquents, ne peut soutenir l'attention du lecteur dans les longs récits. Le conte de la Pyramide et du Cheval d'or n'est pas lisible; il ne fut jamais achevé, et son auteur auroit bien fait de le supprimer. Son chef-d'œuvre est le commencement du Bélier, modèle de grâce et de naïveté au jugement de Voltaire, qui l'a surpassé. Il y a dans l'introduction des quatre Facardins des morceaux très agréables; mais cette pièce est inférieure à la première. Ses nombreuses chansons, n'ayant en général que le mérite de l'à-propos, sont, comme bien d'autres, une surcharge pour la littérature. L'Extrait de sa traduction de l'Essai sur la critique, par Pope, que l'on donne pour la première fois dans cette édition, prouve qu'il n'avoit point le talent des grands vers. Au reste, son style n'a nullement vieilli; et peut-être la seule expression qui ne soit plus en usage dans le sens qu'il lui donne, est le mot *susceptible*, qu'il applique souvent aux femmes dont le cœur s'enflamme aisément.

On a prétendu que les Contes d'Hamilton ont été

composés dans le dessein de tourner en ridicule les Mille et une Nuits qui venoient d'être publiées; et dont toute la Cour raffoloit : c'est ce que je ne saurois croire. L'ouvrage arabe a sans doute été l'occasion de Fleur d'Épine et des Facardins; mais que leur auteur ait voulu se moquer d'un livre qui fait depuis plusieurs siècles les délices d'un peuple plus spirituel que civilisé, et dont la traduction assez incorrecte tient une place honorable dans les bibliothèques de toutes les nations européennes, c'est ce qui n'est nullement vraisemblable. Hamilton avoit trop de goût pour ne pas apprécier le mérite d'un ouvrage où l'on trouve à la fois toutes les richesses de l'imagination orientale bien plus exaltée que la nôtre, avec l'admirable simplicité des premiers âges. Je ne connois personne qui n'ait lu et relu avec plaisir l'histoire de la Lampe merveilleuse et celle des trois Bossus de Bagdad.

Cela n'empêche pas qu'Hamilton n'ait pu se moquer de l'engouement des dames de la Cour qui, avec leur exagération ordinaire, préféroient sans doute alors les Mille et une Nuits à tous les livres présents et à venir; mais loin qu'il les méprisât, il s'est plu à les imiter; et la lecture attentive de ses Contes prouve que l'objet de ses plaisanteries n'étoit point les fictions de l'Asie, mais nos inventions occidentales, nos romans monstrueux de chevalerie, et les *grands romans* qui leur ont succédé. Je pourrois citer vingt endroits où les propres expressions de Tiran le Blanc et d'Amadis de Gaule sont répétées avec un sérieux qui rend l'ironie plus piquante. Enfin, Hamilton a voulu faire chez nous ce que Cervantes a fait chez les Espagnols, avec cette différence que dans Don-Quichotte on se moque principalement des prouesses chimériques des chevaliers et des géants, et que

notre auteur s'est plutôt attaché à faire ressortir le ridicule des grands sentiments que nos romanciers prêtoient à leurs illustres personnages, et du pouvoir prodigieux qu'ils attribuoient aux charmes de leurs dames. Cette intention n'étoit cependant pour lui qu'un objet secondaire ; son véritable but a été d'amuser en s'amusant, et j'avoue qu'en achevant ses Contes, tel a été également le mien.

Je n'ai point été détourné de cette petite entreprise, par le jugement que les Dictionnaires historiques ont porté des quatre Facardins ; il est trop curieux pour ne pas le rapporter : « Ce conte, disent-ils, est un enchaî-« nement *insipide* d'histoires qui se croisent les unes les « autres, sans qu'on voie la fin d'aucune. » Comment est-il possible de reprocher à Hamilton de n'avoir pas donné la fin de ces histoires qui se croisent, lorsqu'il termine son fragment par ces mots : « Mais je crois qu'il est « bon de remettre le reste du récit que faisoit le prince « de Trébizonde à la seconde partie de ces Mémoires. »

A l'égard de l'accusation d'*insipidité*, il suffit de dire que La Harpe et tous les gens de goût s'accordent à trouver ce badinage un des plus piquants que l'on connoisse. Admirez pourtant avec quelle assurance ces juges sans mission débitent de pareilles inepties ; le plus grand mal c'est qu'elles se perpétuent d'âge en âge dans ces compilations qui, semblables aux torrents fangeux, grossissent sans s'épurer. On retrouve, en effet, dans le nouveau Dictionnaire en vingt volumes, le passage de celui que L'Avocat publia d'abord en deux, et qui s'est successivement accru ; et le passage est copié avec la fidélité la plus niaise. Il est bien temps, pour l'honneur des lettres, qu'il paroisse enfin un grand répertoire où règnent l'impartialité et le jugement, et d'où l'on fasse disparoître ces fautes contre la raison et le goût qui fourmillent dans

les recueils antérieurs, fautes bien plus fâcheuses qu'une erreur de date ou de nom. Les talents et la vie d'un seul homme sont au-dessous d'une aussi vaste entreprise. Il falloit une association. Celle qui travaille aujourd'hui à la Biographie universelle dont M. Michaud est l'éditeur, présente les plus flatteuses espérances ; et remarquez que ce grand ouvrage est d'autant plus nécessaire que les études sont moins fortes qu'autrefois, la paresse plus grande, et que, plus que jamais, au lieu de recourir aux sources, on se contente de jugements tout faits.

Revenons aux Facardins : c'est une jolie énigme à plusieurs mots ; j'ai pris celui qui s'est présenté le premier à mon esprit, sans prétendre que ce fut précisément celui qu'Hamilton avoit en vue, et regrettant, comme les nombreux amateurs de ce genre de littérature, qu'il n'ait pas fini ce qu'il avoit commencé d'une manière si amusante.

Après avoir achevé ce conte, encouragé par le suffrage de personnes en qui j'ai confiance, je me suis occupé de Zeneyde, qui présentoit moins de difficultés et dont la fin sembloit nécessaire pour compléter la nouvelle édition. Quand Hamilton composa ce petit ouvrage, sa brillante imagination n'étoit point éteinte, mais elle étoit obscurcie par la vie triste et ennuyeuse qu'il menoit alors à Saint-Germain, où il avoit suivi le roi Jacques. La peinture qu'il nous fait de ce château dont les Jésuites s'étoient rendus maîtres, et des tracasseries d'une Cour sans pouvoir, n'est pas sans intérêt. J'ai cherché à conserver la teinte rembrunie du style d'Hamilton, qui forme un contraste piquant avec la gaieté de son caractère, et j'ai terminé l'histoire par des vers qui expriment la situation où il étoit alors.

SUITE
DES
QUATRE FACARDINS.

Une multitude de gondoles, richement peintes et dorées, portoient des musiciens qui faisoient entendre un concert aussi doux que celui des musiciens de l'escorte étoit aigre et sauvage. Elles étoient suivies par un char marin d'une nouvelle forme; une grande coquille de nacre de perles étoit tirée par vingt-quatre cygnes; une nymphe y paroissoit couchée mollement sur un siége de pinne marine; deux paons, perchés sur la coquille, la garantissoient du soleil en faisant la roue; et ces animaux étoient si bien dressés, qu'ils se tournoient sitôt que le char faisoit un mouvement, afin de mettre toujours à l'abri le teint de leur belle maîtresse. C'étoit une personne accomplie, et l'on ne savoit ce qui étoit le plus à admirer, de sa taille divine ou de ses traits charmants. Mais tout étoit dans un si bel accord, que l'on ne se récrioit sur rien; la seule chose qui étonnoit sans choquer, c'est que sa longue chevelure étoit d'une belle couleur vert d'eau. Cette

nymphe faisoit les honneurs du fleuve à Mousseline la Sérieuse, qui la suivoit sur une isle flottante couverte de toutes les fleurs du printemps ; des dauphins la conduisoient, et des souffleurs dispersés à l'entour faisoient jouer leurs jets d'eau argentés pour entretenir la fraîcheur, tandis qu'une troupe de sirènes chantoient en partie une ode en son honneur. J'étois curieux de voir cette personne aussi célèbre par sa beauté que par sa gravité. L'une et l'autre me parurent encore au-dessus de l'idée que je m'en étôis formée ; et je pensai qu'il étoit bien plus aisé de vaincre le monstre que le sérieux de la princesse. Comme je faisois ces réflexions, on entendit un bruit sourd semblable à un tonnerre lointain ; et bientôt après, les eaux du fleuve, s'élevant comme par le mouvement d'une forte marée, se répandirent dans la prairie : alors on vit une espèce de montagne humide qui, approchant avec rapidité, s'ouvrit, et nous montra le roi des crocodiles. Il avoit une paire de cornes tranchantes qui se remuoient aussi aisément que des ciseaux, et une gueule si prodigieuse qu'une gondole de grandeur ordinaire auroit pu aisément y tenir : à l'égard des dents, je n'eus pas le temps de les compter ; mais votre hautesse peut se tenir assurée qu'il y en avoit suffisamment pour broyer un demi-escadron de cavalerie, hommes et chevaux. A la vue du monstre, tout le monde s'enfuit, excepté les chevaliers, qui décemment ne pouvoient faire de même. Le monstre com-

mença par avaler un bateau de musiciens; on l'entendit croquer indistinctement les os de ces pauvres gens, leurs violons, basses, contre-basses, cors de chasse, et tout le reste. Je m'approchai alors du rivage, résolu de l'attaquer, quoiqu'il y eût autant de disproportion entre lui et moi qu'entre un éléphant de la plus grande taille et un petit chien de manchon. En avançant, je remarquai sur son museau quelque chose qui remuoit : quelle fut ma surprise lorsque j'aperçus distinctement que c'étoit un rouet qui filoit seul ; mais, dans ce même moment, mon attention fut attirée par un autre spectacle non moins étrange. Un géant velu parut sur la rivière dans une pirogue montée par douze rameurs nègres qui, agitant vivement leurs pagayes, atteignirent le monstre par derrière : le géant s'élança sur le dos de la bête ; et, marchant dessus comme en terre ferme, il arriva jusqu'à la tête, dans l'espoir de s'emparer du rouet ; mais il n'y réussit pas, car le monstre, qui se sentoit chatouiller, se tourna tout d'un coup sur le côté, renversa dans l'eau le géant, et lui happa une jambe jusqu'au-dessus du genou. Cristalline, qui avoit reconnu son vilain génie, et qui mouroit de peur qu'il n'eût du succès, fit un cri de joie en le voyant tomber, et un autre bien plus fort en voyant avaler sa jambe avec l'ongle fatal qui faisoit toute sa force.

Le crocodile et le génie ayant disparu sous les eaux, la frayeur diminua par degrés, et l'on se rap-

procha des bords du fleuve. La belle Mousseline, encore tout émue, débarqua de son isle flottante, et retourna par terre au palais de son père ; la nymphe à la coquille s'enfonça dans ses humides demeures ; et je me retrouvai seul avec Cristalline, le grand Facardin, le chevalier Coq, et celui de l'Alêne.

Monsieur, dis-je à celui-ci, lorsque nous avons été interrompus, vous aviez eu la bonté de me raconter l'histoire de la princesse Mousseline, et vos projets sur ses divins appas ; mais vous n'avez pas pris encore la peine de m'expliquer pourquoi vous vous trouvez tous trois dans cet étrange équipage. Je sais bien que, pour un guerrier, je ne suis habillé guère plus convenablement que vous, et qu'il est assez singulier de paroître en public avec une robe de chambre, un bonnet de nuit, des pantoufles, et une épée nue. Cependant vous conviendrez qu'il est encore plus extraordinaire de voir un noble chevalier avec tout l'attirail d'un cordonnier, métier qui, je vous en demande pardon, n'a rien de bien relevé ; et la marmite que M. votre collègue porte sur sa tête en guise de casque, a également droit de m'étonner. Seigneur Facardin, répondit le Coq en agitant ses moignons ailés, un illustre aventurier comme vous doit être accoutumé aux prodiges ; ainsi les déguisements ne devroient point le surprendre. Lorsque ce chevalier s'est abaissé jusqu'à prendre le chausse-pied et l'alêne, il a voulu donner une preuve de sa soumission à la beauté qui règne en ces lieux. L'in-

comparable Mousseline a entendu avec un secret dépit les éloges sans doute exagérés que l'on ne cesse de donner au pied de la princesse Sapinelle de Jutlande ; elle a fait entendre que, si le sien n'avoit pas autant de célébrité, ce n'étoit pas la faute de la nature, mais celle des cordonniers d'Astracan, hommes grossiers, et qui défigurent par une enveloppe informe les charmants contours de ce pied si mignon. Elle a donc refusé tous les souliers qu'on lui a présentés dernièrement ; et, comme l'hiver approche, le roi, le plus tendre des pères couronnés, est dans une horrible inquiétude ; il croit déjà voir cette fille chérie assaillie de rhumes, de fluxions, de catarrhes, et autres maux de cette espèce. C'est pour acquérir sa bienveillance que le prince des monts Krapacs, que vous voyez ici, n'a pas dédaigné de prendre des leçons du cordonnier de la cour, espérant surpasser son maître par la délicatesse de son goût et ses grandes connoissances dans le dessin. L'amour ennoblit tout ; et, à son retour dans ses États, il prétend même instituer l'ordre du chausse-pied, qui ne sera pas moins en honneur que plusieurs autres dont l'origine n'est pas plus illustre. Quant à moi, reprit le Facardin à la marmite, il y a déjà deux ans qu'étant devenu éperdûment amoureux de la divine princesse d'Astracan dont j'avois vu le portrait, je quittai les rivages de l'Arabie Pétrée, où j'avois mis à fin plus d'une brillante aventure, pour entreprendre celle-ci : je m'embarquai

à Florispahan, port sur la mer Rouge ; mais une tempête effroyable fit périr tous mes compagnons ; et je me trouvai, je ne sais comment, dans la demeure submarine du vilain génie dont vous venez de voir tout à l'heure la déconfiture. Je ne vous raconterai pas ce qui m'arriva dans ces grottes profondes : Madame, ajouta-t-il en montrant Cristalline, vous en aura probablement fait part ; et, si elle ne l'a pas fait, je craindrois que certains détails ne pussent l'embarrasser. Quoi qu'il en soit, ayant vu toutes les curiosités de ce lieu, je parvins à m'en échapper par les soins de mademoiselle Harpiane, dont je payai la complaisance de la même manière que celle de sa maîtresse ; et je dis adieu pour jamais au rocher de cristal. Au sortir de la chaloupe dorée, je traversai l'Arabie et la Perse, et j'arrivai, à travers mille dangers, à la cour du roi d'Astracan : j'y vis enfin l'admirable princesse dont la beauté a déjà causé tant de malheurs. Lorsque je fus un peu revenu de l'éblouissement que les traits qui partent de ses beaux yeux causent à tous ceux qui osent la regarder en face, je cherchai à me garantir de leur pouvoir, en réfléchissant qu'une personne qui ne parloit pas, ne pouvoit absolument point être une femme, la parole étant un signe de leur sexe aussi essentiel que tous les autres. Mais la princesse, dont l'esprit est le plus pénétrant du monde, s'apercevant de mes doutes, voulut se venger par un de ces regards impérieux qui lui soumettent tous les cœurs.

Depuis ce moment, résigné à mon sort, je ne cherchai plus qu'à plaire à la beauté qui m'est plus chère que la vie, et à tâcher de délier cette langue qui ne sauroit manquer de dire les plus belles choses du monde, dès qu'elle se sera mise en mouvement. Cependant je réfléchis que ce silence devoit avoir une cause surnaturelle; je fus donc trouver le grand Caramoussal, le plus habile et le plus humain des enchanteurs, et je lui demandai une recette pour faire du moins parler la princesse, s'il ne m'étoit pas donné de la faire sourire. Jamais, depuis trois mille ans qu'il professe la nécromancie, on ne lui avoit demandé de faire parler une femme, de sorte qu'il étoit tout neuf sur cet article; il fallut donc qu'il feuilletât, l'un après l'autre, plus de trois cents gros volumes in-folio. Quand il eut bien cherché, il me donna une petite boîte d'or, grosse comme un dé, laquelle en contenoit une d'ambre jaune fermée avec un cadenas de diamant, qui renfermoit quelques grains imperceptibles enlevés à la lime sur l'anneau de Salomon. Je dois m'en servir en guise de sel pour assaisonner un pâté de langues de perroquets dont la princesse mangera une bouchée tous les matins à jeûn pendant une semaine: alors elle parlera. Aussitôt que je fus en possession de ce trésor et de l'ordonnance, je partis pour le pays des perroquets, et j'en fis un terrible abatis, ne réservant que les langues pour mon pâté. Je pris environ trente douzaines des plus belles, je me rendis à Astracan pour supplier

la princesse de se mettre au régime prescrit par l'enchanteur. Mais, par un caprice qui n'est que malheureusement trop commun chez les belles dames, elle refusa de se prêter à cette facile expérience, faisant entendre par signes qu'il n'étoit pas convenable que la fille du roi d'Astracan mangeât d'un pâté qui ne seroit pas fait suivant toutes les règles de l'art, tandis que son père entretenoit cinquante maîtres et sept cents garçons pâtissiers à son service. Ce n'étoit au fond qu'une défaite pour rabattre de mes prétentions, et m'empêcher de concevoir une espérance qui révoltoit sa fierté. Le roi son père, qui connoissoit tout le talent de Caramoussal, et qui avoit une envie démesurée de voir enfin cesser le long silence de sa fille, la pressa inutilement : elle demeura inflexible. Enfin, pour lui ôter tout prétexte, je me suis décidé à m'enrôler dans le corps des cuisiniers; et, dans une audience solennelle que j'ai demandée au roi, j'ai déposé mon épée pour prendre cette broche, troqué mon casque pour cette marmite, jurant de ne jamais reprendre mes armes qu'après que la princesse, touchée d'un tel dévoûment, auroit cédé à mes vœux. Cette démarche a été vue d'un œil très différent à la cour : toutes les dames sensibles ou passionnées m'en surent un gré infini; et, dès le même soir, j'aurois pu en recevoir la récompense ; mais le plus grand nombre des courtisans me témoignèrent qu'ils regardoient ma conduite comme la preuve d'une complète folie. Quelques-uns,

plus malicieux que les autres, voulurent y voir la preuve d'une âme basse et dégradée. Ils osèrent même me le témoigner par leurs sarcasmes; et je fus obligé d'embrocher cinq ou six mauvais plaisants pour apprendre à vivre à tout le reste : depuis ce temps je suis tranquille, et je m'occupe à filer paisiblement avec le reste des aventuriers. Je vous invite, prince de Trébizonde, à partager nos travaux et nos plaisirs.

Je remerciai le grand Facardin de sa complaisance, et j'allois lui demander ce que vouloient dire tous ces rouets et cette filerie dont je commençois à être excédé, lorsque nous fûmes interrompus par un grand bruit de trompettes et d'autres instruments guerriers. C'étoit une troupe de cavaliers, portant chacun un faucon du Nord sur le poing, et menant en lesse des lévriers attachés avec des chaînes d'argent. Au milieu d'eux, on voyoit un chariot couvert traîné par quatre rennes attelés de front; deux nains d'un noir d'ébène, l'épée nue et tout le corps de même, défendoient chaque portière : je reconnus bientôt que ce n'étoit pas sans raison que l'on prenoit tant de précautions, car ils avoient en leur garde la plus belle princesse du monde. Hélas! s'écria dans cet endroit Dinarzade en interrompant le prince de Trébizonde, n'avons-nous pas assez de princesses et de nymphes? et encore dans quelle situation piteuse sont-elles restées? Mousseline la Sérieuse est sans langue, sans chemise, et sans souliers; la nymphe

à l'arc d'acier se morfond dans sa grotte ; et Sapinelle dans les neiges de la Scandinavie. Quant au Facardin du mont Atlas, et même au Singe Triste qui commençoit à m'intéresser, Dieu sait quand nous en aurons des nouvelles ! et voilà de nouveaux venus!.... Taisez-vous, impatiente personne, s'écria le sultan des Indes en étouffant un bâillement : est-ce la faute du Trébizonde, si vous avez tant de mémoire, et si vous exigez de lui un enchaînement d'idées et de faits dont tant d'auteurs se dispensent ? Continuez votre récit, il me plaît assez ; je ne suis choqué que de vos négrillons tout nus ; donnez-leur, je vous prie, quelque bout de vêtement : j'aime la décence par goût et par état ; lorsqu'on a quinze cents concubines et trois cents icoglans, un sérail seroit un véritable taudis si l'on n'étoit fort strict sur l'article des mœurs. Que votre chaste hautesse se rassure ! répondit respectueusement le prince de Trébizonde ; les deux petits nègres dont il s'agit étoient à la vérité nus, mais ils étoient privés de mouvement et de vie, et l'on sait que la nudité est un privilége accordé de tous temps aux statues. A l'égard du reproche que vient de me faire Dinarzade, il est d'autant plus déplacé, que la princesse renfermée dans le char n'étoit autre que l'infante de Danemarck, la célèbre Sapinelle de Jutlande. Mais dans quel état s'offrit-elle à nos regards ? ses beaux yeux étoient fermés, les roses de son teint avoient disparu, les lis seuls étoient restés ; et il falloit avoir une très bonne vue,

et la regarder avec beaucoup d'attention, pour découvrir le mouvement imperceptible de son beau sein : c'étoit le seul signe de vie qu'elle conservât. On voyoit à ses pieds, étendu sur une peau de lion, un jeune chevalier qui paroissoit également en léthargie. Le char s'étant arrêté, je m'approchai, et je fus près de pleurer en reconnoissant, dans cette triste situation, l'aimable Facardin du mont Atlas, dont l'infernale musique du cortége royal d'Astracan m'avoit si malheureusement séparé : Cher prince, lui dis-je en sanglottant, qui a pu vous réduire dans une aussi déplorable condition ? Un pouvoir surnaturel sans doute; car votre bravoure m'est connue; et, quoique je n'aie jamais entendu parler de vos exploits qu'à vous-même, il régnoit dans votre récit un tel air de candeur et de vérité, que je les crois comme si je les avois vus. Que puis-je faire pour vous secourir? Mais il ne répond point, il est insensible : réveillez-vous, cher prince. Hélas! Seigneur, me dit son écuyer qui suivoit le char en arrosant la poussière de deux torrents de larmes, tous vos efforts sont superflus; l'enchantement qui retient le malheureux Facardin dans ce sommeil léthargique, est l'effet de la ruse de cette cruelle vieille du mont Atlas, qui ne lui a pas pardonné ses refus; et, ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il est ainsi récompensé du service qu'il a rendu au père de la princesse que vous voyez, la fille du grand Fortimbras. Ce récit surprenant excita vivement la curiosité des

assistants; on forma un cercle autour du pauvre écuyer qui continua en ces termes : Après avoir inutilement cherché à nous rapprocher du prince de Trébizonde, mon maître poursuivit le cours de ses aventures dès que nos chameaux furent revenus de leur terrible frayeur; mais il trouva partout des dames insensibles aux agréments de sa figure et de son esprit, et jamais de pied qui parut le moins du monde convenir au merveilleux soulier que renfermoit son casque. Il continuoit tristement son chemin au travers d'une grande forêt de palmiers, qui couvroit un sol rocailleux, lorsqu'il entendit une voix qui lui crioit : Facardin, où vas-tu ? Hélas! dit-il, je m'abandonne à ma mauvaise fortune. Le désespoir, reprit la voix, est indigne d'un amant de la gloire; tu es brave, je le sais, mais la fermeté du cœur est autant au-dessus du courage de l'épée que le mont Atlas domine au-dessus des flots qui viennent se briser à ses pieds: retourne en Danemarck; l'espoir est le bâton du sage. Ici la voix se tut, et le chevalier se disposoit à lui obéir lorsque je lui représentai que des lieux communs n'étoient pas des raisons, qu'on ne nous offroit aucuns moyens de réussir dans cette dangereuse aventure de la princesse de Jutland, où il avoit déjà pensé être pendu, et moi aussi de compagnie, ce qui étoit fort ignoble pour un chevalier comme lui, et peu agréable pour un pauvre écuyer comme moi : car il est bon que vous sachiez, prince de Trébizonde, qu'en arrivant

à la cour de Fortimbras, mon maître avoit déclaré hautement qu'il se faisoit fort de chausser la princesse ; en conséquence il avoit été admis à l'épreuve fatale jusqu'alors à tant de milliers de personnes. Cette cérémonie étoit fort imposante : on élevoit sur la grande place une estrade où se plaçoit la princesse ; à sa droite étoit le grand chancelier du royaume, portant sur un coussin de drap d'or la couronne destinée à récompenser le succès de l'entreprise : mais le côté gauche offroit un spectacle moins agréable ; on y voyoit le bourreau avec ses recors au bas d'une potence de cinquante pieds de haut. Mon maître s'approcha de l'estrade, et salua la princesse avec une grâce qui, s'il n'avoit pas été ensorcelé, lui auroit gagné le cœur de toutes les dames du palais ; il parut même que la richesse de son armure, l'élégance de sa taille, et la noblesse de ses manières, faisoient une légère impression sur le cœur de l'Infante, qui lui jeta à la dérobée un regard plein d'intérêt, attendant avec inquiétude la suite de l'événement. Cependant mon maître se tourne vers moi, prend de mes mains le brillant casque dont le cimier renfermoit le précieux soulier : mais, ô douleur ! ô rage ! il ne trouve à la place qu'une méchante savate à moitié déchirée. Je n'essayerai pas de vous peindre ma consternation, la colère du chevalier, l'étonnement de la princesse, et tous les sentiments confus qui agitèrent en un instant la multitude rassemblée sur cette place. Mon maître voulut me tuer ;

et j'étois si étourdi de cet événement inattendu, que je l'aurois laissé faire ; mais le bourreau me réclama, et même éleva ses prétentions jusqu'à l'illustre Facardin, ordonnant à ses recors de le saisir. Celui-ci, transporté de fureur, lui fit voler la tête d'un revers de son épée ; puis, prenant un des recors par la jambe, il lui fit faire le moulinet, et avec ce bouclier mouvant écarta la foule qui se pressoit autour de lui. Nous sortîmes ainsi au milieu du tumulte ; et, ayant trouvé nos chevaux à l'entrée de la place, nous quittâmes au galop la capitale du Danemarck.

Lorsque nous fûmes à quelque cinquante stades, mon maître, voyant que l'on ne nous poursuivoit pas, s'arrêta ; et, se tournant vers moi : Scélérat, me dit-il, oses-tu bien me suivre après le forfait dont ton lâche cœur s'est rendu coupable envers moi ? Si la bassesse de ton âme te portoit à vendre les pierreries qui ornoient le précieux soulier, que ne dérobois-tu aussi le casque qui le renfermoit ? tu m'aurois du moins épargné la confusion dont j'ai été couvert à la vue d'une grande princesse et de tout un peuple rassemblé. Seigneur, lui répondis-je en embrassant ses genoux, que votre altesse jette un regard de compassion sur un serviteur fidèle qui n'a rien à se reprocher ! oui, que notre divin prophète me prive pour jamais de la vue des célestes houris, s'il m'est seulement venu à l'esprit de tirer parti du soulier confié à mes soins ! J'avoue qu'il m'est impossible de concevoir comment ce malheureux échange

s'est fait, et comment il s'est trouvé un voleur assez adroit pour s'approprier ce trésor, puisque le casque a toujours été dans mes mains; mais.... Je n'écoute point, reprit le chevalier en colère, les mensonges que te fait inventer la peur de mon juste ressentiment: mais je ne veux point me souiller d'un sang aussi vil; rends-moi mon casque, et ôte-toi à jamais de mes yeux. En prononçant ces mots, mon maître arracha le casque de mes mains; mais, comme je le tenois avec force, le cimier s'ouvrit, et nous montra le soulier de la nymphe à l'arc, qui n'étoit nullement endommagé; la vieille savate avoit disparu. Nous connûmes alors qu'un pouvoir surnaturel s'étoit mêlé de cette affaire: mon maître me rendit son amitié et sa confiance, et je ne lui sus point mauvais gré de sa colère, puisque toutes les apparences étoient contre moi; je crois même qu'il m'eût tué, que je lui aurois pardonné de bon cœur.

Voilà ce qui nous étoit arrivé à la cour de Fortimbras: vous jugez, Seigneur, si je n'avois pas de bonnes raisons pour chercher à détourner mon maître de visiter encore une fois les côtes du Danemarck, où tout l'esprit et toute la bravoure du monde ne pouvoient nous empêcher de recevoir quelque nouvel affront. Allons plutôt, lui disois-je, au Cathay ou dans la Bactriane; vous offrirez votre bras à l'un des deux rois de ces vastes pays qui se font une furieuse guerre pour un assez mince sujet; ils vous recevront bien; en un tour de main vous y conquerrez une ou

deux provinces, cela fait toujours passer le temps; et, si vous m'en croyez, vous terminerez là vos courses fatigantes et inutiles; car aussi bien toutes les femmes ont tellement la berlue, qu'elles ne peuvent vous souffrir; elles vous préféreroient même un malotru comme moi: d'ailleurs vous ne retrouverez jamais un coq qui vole comme un aigle, ni un pied qui puisse aller à votre soulier, si ce n'est peut-être celui de la princesse Sapinelle; et vous avez vu comment un malin génie vous a empêché d'en faire l'essai. Renoncez donc de bonne-grâce à la nymphe de l'arc; et établissez-vous, après la victoire, dans quelque beau château où nous pourrons prendre successivement les plaisirs de la chasse, de la pêche, et de la promenade. Des conseils aussi sages paroissoient produire leur effet sur l'esprit de mon maître, lorsque la maudite voix se mit à crier de nouveau: Facardin, Facardin, méprise des avis indignes d'un héros; si le succès ne couronnoit pas tes efforts généreux, ta vertu trouveroit dans ton cœur sa plus noble récompense. Fort bien, madame la voix! m'écriai-je en colère, mais vos belles maximes ne garantiront ni mon maître ni moi d'être pendus si nous retournons chez les Danois; nous nous en sommes tirés assez bien, il est vrai, grâces à leur surprise au moins autant qu'à notre valeur: mais, si nous retournons pour les braver, ils nous accableront par leur nombre, et c'en est fait de nous. Le chevalier Facardin fut sourd à mes prières; il suivit aveuglé-

ment les ordres de cette impérieuse voix, et reprit le chemin du Danemarck. Je le suivis tristement, n'augurant rien de bon de ce second voyage.

Pendant les trois cents premières lieues, il ne nous arriva rien de remarquable; mais, comme nous approchions de la Chersonèse Cimbrique, nous trouvâmes, au coin d'un bois, une dame richement habillée, et couverte d'un voile épais qui descendoit jusqu'à terre: elle étoit seule, et paroissoit plongée dans un profond chagrin. Dès qu'elle nous aperçut, elle ferma son voile qui étoit entr'ouvert, et nous pria de lui accorder notre appui. Les lois de la chevalerie vous mettent sous ma protection, lui dit galamment mon maître; et, de tous mes devoirs, c'est celui qui me coûte le moins à remplir. — Seigneur, veuillez donc me donner le bras pour m'aider à regagner mon château, qui n'est qu'à deux portées de trait d'ici. Des chevaliers discourtois, abusant de ma trop grande confiance, m'auroient indignement outragée, si vous n'étiez arrivé bien à propos pour sauver mon honneur et ma vie; car je n'aurois pas survécu à une pareille infortune. Là-dessus elle se leva, et nous conduisit dans sa demeure. Mon maître vouloit la quitter sur le pont-levis; mais elle nous engagea à entrer d'une manière si pressante, qu'il nous fut impossible de la refuser. La grande salle du château étoit tendue de superbes tapisseries de haute lisse, qui représentoient des personnages bizarrement vêtus, exécutés dans une telle perfection, qu'ils

sembloient pleins de vie ; et, ce qu'il y avoit de plus admirable, c'est qu'au son d'un buffet d'orgues qui étoit au bout de l'appartement, ils entroient en action, et jouoient des scènes très animées. Il y avoit dans ce château encore d'autres curiosités ; mais la plus grande de toutes étoit la maîtresse. Après le souper, pendant lequel elle étoit restée constamment voilée, elle amena le chevalier dans un arrière-cabinet, et lui dit (c'est de lui que je tiens tout ce détail) : Seigneur, tous les périls auxquels vous avez été exposé ne sont rien en comparaison de celui que vous courez en ce moment. Je dois vous avouer que vous êtes dans l'ancienne habitation des Gloutonsky, qui descendent, par les femmes, de la race aujourd'hui éteinte des Ogres : je suis le dernier rejeton de cette famille illustre que l'on a tant calomniée, et à laquelle il n'y a autre chose à reprocher que son goût pour la chair humaine, qui n'a rien en soi-même de répréhensible lorsqu'il ne s'y joint pas de cruauté. Voici, seigneur, les preuves de ma noble origine. A ces mots elle releva son voile ; et le chevalier vit, avec une surprise mêlée d'horreur, dans un visage qui étoit assez beau, quoique trop fort, une immense bouche, qui auroit probablement fait le tour de la tête, si les oreilles ne s'étoient heureusement trouvées là pour l'arrêter : elle y touchoit de si près, qu'il n'y auroit pas eu de place pour des moustaches. La nature, qui ne fait pas les choses à demi, avoit garni libéralement cette énorme ouverture : quarante dents for-

moient la rangée de devant, trente-deux celle de derrière; le tout étoit terminé par deux crocs dans le genre des défenses du sanglier d'Érimanthe, et qui sailloient de plusieurs pouces. Madame, lui dit le chevalier, je vous dispense de me montrer les titres de votre généalogie; je vous crois sur ce que je vois: mais veuillez me dire quels sont les périls que j'ai à redouter ici; j'ai déjà eu l'honneur de me mesurer avec des lions, des ours, un géant velu, et d'autres bêtes féroces; s'il faut que je me batte encore ce soir, je suis à vos ordres, quoiqu'il soit plutôt l'heure de s'aller coucher. — Je n'attendois pas moins de votre grand courage, répondit l'ogresse métisse; vous n'aurez à combattre que des hommes, mais des hommes nombreux et hardis. Ce sont huit seigneurs du voisinage, qui depuis quelques mois désiroient ma main, autant, ajouta-t-elle en minaudant, pour les charmes de ma personne que pour les grands biens qui m'appartiennent. J'ai cru qu'une affaire aussi sérieuse que le mariage ne devoit pas être traitée légèrement; et j'ai pensé qu'il étoit prudent de les connoître tous à fond avant de me décider. C'est pourquoi je leur ai donné tour à tour des rendez-vous. Cela a duré assez long-temps sans être connu; je ne sais par quelle fatalité le mystère s'est enfin découvert; ils se sont rassemblés; et, leur amour se tournant en fureur, ils m'ont annoncé que j'eusse à leur céder mon château et mes terres qu'ils alloient se partager, ou qu'ils viendroient y mettre tout à feu et à

sang. C'est ce soir même qu'ils doivent venir avec leurs troupes pour donner l'assaut à ces remparts qui ne sont pas en état de résister : ce sont des guerriers intrépides...... Il faut bien qu'ils le soient, reprit le chevalier, d'après ce que vous venez de me raconter; mais, ma belle amie, puis-je en conscience, après votre conduite, défendre votre honneur et votre vertu contre ces messieurs, qui savent si bien à quoi s'en tenir. — Seigneur, répondit la tendre ogresse, si ce n'est pas la pitié qui vous touche en ma faveur, que ce soit la reconnoissance : je suis décidée à vous rendre le maître de ma personne et de mes biens; et ce n'est point la nécessité où je me trouve qui m'inspire cette résolution ; je serois paisible sur le premier trône du monde, que je vous préférerois à tous les hommes de la terre. Cette déclaration étoit accompagnée du regard le plus engageant, et elle sourioit aussi amoureusement que ses crocs pouvoient le lui permettre. Mon maître se seroit bien passé d'une déclaration si pressante. Il lui répondit avec douceur : Je sais bien, madame, que la sensibilité ne dépend pas de la grandeur de la bouche, et je vous suis obligé de vos sentiments pour moi; mais j'ai des engagements que je ne puis rompre : tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous, car je ne veux pas que vous ayez imploré en vain ma protection, c'est, au lieu de chercher à défendre votre bicoque de château qui n'est pas tenable, de vous mener avec moi à la cour du grand

Fortimbras. Il fait, je ne sais pourquoi, chercher dans tout l'univers une bouche égale à la sienne, c'est-à-dire, d'un pied de long. — C'est précisément la mesure de la mienne, dit la dame: je vous suivrai partout; et je suis sûre que ma passion finira par triompher de votre froideur. Voilà ce qui se passa dans le cabinet; du moins mon maître me l'a raconté ainsi. Nous sortîmes avec elle par la porte de secours, et nous arrivâmes bientôt après dans la capitale du Danemarck; la visière de nos casques baissée pour ne pas être reconnus, et la dame avec son voile fermé. Nous demandâmes une audience secrète au roi, pour lui montrer cette merveille à laquelle il sembloit attacher un si grand prix. Dès qu'il eut aperçu l'ogresse : Ah! ma cousine, s'écria-t-il, je vous retrouve enfin! Il se jeta dans ses bras, et ces deux grandes bouches se donnèrent le plus énorme baiser qui fut jamais donné. Fortimbras remercia beaucoup mon maître de lui avoir amené cet illustre rejeton de sa famille: il en étoit inquiet depuis long-temps; car il s'étoit écoulé plus de quinze ans depuis qu'il n'avoit eu de ses nouvelles: les dernières portoient qu'elle s'étoit retirée dans la Bactriane; et voilà pourquoi il avoit ordonné à ses ambassadeurs de commencer leurs recherches par ce pays: elles avoient été infructueuses. La princesse, par des circonstances trop longues à vous raconter, avoit été obligée de repasser en Europe; et, croyant que le roi de Danemarck ne voudroit point la recevoir à sa

cour, et l'avouer pour sa parente, elle n'avoit pas voulu s'exposer à cet affront. Les temps sont bien changés! lui dit Fortimbras; tant que la reine a vécu, je n'aurois pu la décider à vous recevoir avec les honneurs dus à votre rang : elle avoit besoin de toute sa vertu pour me supporter moi-même; et cependant, étant éloigné d'un degré de plus que vous de la souche commune, je n'ai point de crocs. Je n'ai donc point songé à vous appeler. Depuis sa mort, je me trouve seul avec ma fille Sapinelle; elle a toute ma tendresse; mais je dois assurer la succession de mes États; et je ne saurois espérer de descendant par elle. Sans cesse occupée des charmes de son pied, qui dans le fait est le plus joli du monde, et ne pouvant trouver de souliers qui lui conviennent, sa raison et sa santé même sont sensiblement altérées : d'un moment à l'autre, je puis avoir le chagrin de la perdre, ce qui me conduiroit moi-même au tombeau, laissant ainsi mon royaume en proie aux factions et aux troubles qui ne manqueroient pas de le déchirer. Or il n'existe plus d'individus de la noble race des Fortimbras, il faut donc que je remonte à la ligne du grand Ogrog Ier, roi du Cap-Nord et de Loupgaroutie. Vous descendez de lui, ma cousine; vous avez des droits à mes États; et, si vous n'avez pas d'enfants, vous êtes en âge d'en faire. L'ogresse, qui étoit d'un naturel reconnoissant, remercia le roi; et, oubliant les protestations d'amour qu'elle avoit faites si récemment, tant l'éclat d'une couronne a de charmes, elle

dit tendrement au roi qu'elle ne voudroit avoir des enfants que s'il en étoit le père. Ce mariage, assez bien assorti, s'arrangea de cette manière. La princesse Sapinelle, tout occupée de son soulier, parut très indifférente à cet événement; et les noces furent célébrées avec une magnificence royale; la mariée, couverte de tous les joyaux de la couronne, vêtue de sa robe de brocard d'or semée de pierreries, n'en étoit qu'un peu plus affreuse: ce qui n'empêcha pas les poëtes danois de faire pour elle des odes, des hymnes, des ballades, des rondeaux, des poëmes, dans lesquels on célébroit jusqu'à l'ivoire de ses crocs; le tout montant, suivant un calculateur exact, à la somme de cinquante-six mille cinq cent soixante-quatre vers bons ou mauvais : au reste, chacun des auteurs trouva les siens excellents, et ceux de ses confrères détestables; ce qui leur fit un double plaisir, et nulle peine au public, qui ne les lut point.

Cependant le chevalier mon maître n'avoit point perdu de vue l'objet de son voyage; et, se confiant aux promesses de la voix, il vouloit recommencer l'épreuve du soulier. Il espéroit qu'il ne disparoîtroit point cette fois, et il avoit même pris la liberté de le montrer à la princesse, qui avoit admiré sa forme et la beauté des diamants qui lui servoient de boucles. Mais il falloit que la cérémonie fût publique; et l'on pouvoit toujours craindre que la fée ou le mauvais génie qui avoit substitué la savate à la précieuse chaussure, ne recommençât cette mauvaise plaisan-

terie. Dans cette situation embarrassante, mon maître pria Sapinelle de lui permettre de faire en particulier l'essai de ce fameux soulier; elle y consentit, et le chaussa avec autant de facilité que si on l'eût fait exprès pour elle. Sa joie fut extrême, ainsi que celle du chevalier; mais elle fut bientôt troublée par l'apparition subite de la vieille de la montagne, qui arriva à cheval sur une quenouille. Facardin, lui dit-elle d'une voix cassée, voilà la première condition qui vous étoit imposée remplie: vous souvient-il de ce qui vous reste à faire pour parvenir au comble de vos vœux? C'est un préliminaire indispensable que je veux bien vous rappeler, puisque vous paroissez l'avoir oublié : il faut que vous ayez mes faveurs; et je vous avoue ingénûment que, pour peu que vous me pressiez, je suis disposée à vous les accorder. Misérable vieille, lui dit le chevalier en la repoussant avec horreur, vous devriez bien plutôt songer à vous faire enterrer qu'à faire l'amour. — Mon petit ami, répondit la vieille en nasillant, vous faites le cruel? Eh bien! puisque vous êtes si froid, vous le serez pour tout le monde; et vous, Mademoiselle, vous ne valez pas mieux, et vous partagerez son sort. En disant ces mots, elle les toucha tous deux de sa quenouille; et ils tombèrent dans un profond assoupissement, dont rien ne put les tirer. Dès que le roi apprit ce funeste événement, il envoya consulter un oracle de ses amis qui habitoit l'antre de Borée, à deux degrés du pôle.

Celui-ci lui dit qu'il n'y avoit d'autre remède, pour guérir la princesse, que le rire de Mousseline la Sérieuse. Or, comme on savoit qu'elle n'a jamais ri, et que probablement elle ne rira jamais, le pauvre Fortimbras crut que c'étoit une dérision; et déjà il avoit ordonné qu'on remplît de dix mille pieds cubes de glace et de neige le trou de l'oracle, lorsqu'il jugea à propos de se raviser, et d'envoyer sa fille et le Facardin vers la princesse d'Astracan, pour épier le premier rire qui sortira de sa bouche. Le char que vous voyez a été construit pour ce grand voyage: quant à moi, je n'ai jamais voulu quitter le corps inanimé de mon pauvre maître.

Le fidèle écuyer ayant terminé son récit, tous les assistants partagèrent sa juste douleur; et l'on résolut de conduire cette espèce de convoi vivant jusqu'au palais de la princesse Mousseline, afin de lui exposer combien il seroit utile qu'elle voulût enfin prendre la peine de rire, ne fût-ce que pour rompre l'enchantement de ces illustres personnages. En chemin, le prince de Trébizonde pria le chevalier de l'Alêne de lui dire pourquoi les rouets jouoient un si grand rôle dans ce pays. Nous nous sommes tous engagés, répondit-il, à remplacer les trois cents soixante-quatorze douzaines de chemises que Mousseline a perdues; espérant d'ailleurs que notre air gauche, qui nous paroît ridicule à nous-mêmes, finiroit par la faire rire aussi; et, comme vous êtes engagé dans cette aventure, vous

ne pouvez pas plus que nous, vous dispenser de filer. Cette occupation me parut assez fâcheuse pour un guerrier; mais je n'eus pas le temps de m'en plaindre avant d'arriver à la résidence royale d'Astracan. Au bruit que fit tout le cortége, la princesse parut sur le balcon; et, quand on lui raconta la triste aventure de Facardin, et de Sapinelle au petit pied, malgré la rivalité naturelle entre les dames qui prétendent aux mêmes agréments, elle avoit si bon cœur qu'elle ne put s'empêcher de fondre en larmes, conséquence très naturelle du spectacle déplorable qu'on lui présentoit. Il y avoit bien loin de là à rire; et tout le monde se désoloit, lorsqu'un spectacle extraordinaire attira l'attention de l'assemblée. L'air fut tout à coup obscurci, et l'on vit un assez gros nuage qui, s'abaissant par degrés, se trouva être un rassemblement de plusieurs milliers d'oiseaux de différentes espèces: ils précédoient le char volant du grand Caramoussal, et lui servoient d'escorte; ou plutôt c'étoient des officiers de sa maison, car ils portoient tous, sur les ailes, sa livrée bleu de ciel et safran, outre qu'ils avoient à la patte droite un anneau à ses armes. Ses gardes du corps étoient des vautours, ses musiciens une troupe de rossignols et de fauvettes; il avoit pour lecteur un perroquet gris, et pour poëtes deux cygnes de Mantoue: il conduisoit lui-même les six aigles attelés à son char; et il avoit pour postillon un geai fort adroit. C'est dans cet équipage que le brave homme d'enchan-

teur arriva chez le roi d'Astracan. Il n'étoit pas seul: une dame d'un certain âge étoit à sa droite; elle paroissoit très affligée, et donnoit gravement la main à un petit personnage richement habillé, mais fort laid de figure, quoiqu'il fût difficile d'en juger, tant sa fraise à l'espagnole étoit ample; elle cachoit tout le bas de son visage, et son chapeau à plumes d'autruches en couvroit tout le haut. Il avoit des bottines de maroquin jaune, un pourpoint de satin couleur de feu, un manteau de gaze d'argent, et un baudrier d'où pendoit une assez longue épée; il portoit sur la poitrine les décorations de différents ordres en diamants, avec leurs rubans en écharpes et en sautoirs. Tout cet attirail étoit fort imposant; et, de loin, personne ne reconnoissoit, sous un tel déguisement, le Singe Triste dont on a parlé dans la première partie de ces Mémoires. Malheureusement pour lui, il sortoit de son haut-de-chausse un petit bout de sa queue; un maudit page, malin comme ils le sont tous, s'en étant aperçu, passa par derrière lui pendant qu'il faisoit sa première révérence à la princesse, et le pinça de toute sa force. Le pauvre animal ne put se contenir; il fit une affreuse grimace. L'accoutrement du singe et sa gravité avoient déjà donné à Mousseline plus de gaieté qu'elle n'en avoit ressenti de sa vie. Les contorsions qu'il fit en se sentant pincer la queue, et le soufflet qu'il donna au page pour se venger, achevèrent le miracle; et l'on entendit distinctement un éclat de rire partir de sa belle bouche.

Un événement si important et si heureux excita mille transports de joie; le vieux roi son père pleuroit comme un enfant; tout le peuple applaudissoit; les musiciens de la cour, plus bruyants que partout ailleurs, faisoient un charivari à étourdir les gens, et empêchoient d'entendre le concert des oiseaux du grand Caramoussal. Celui-ci, ennuyé de tout ce vacarme, fit un signal avec sa baguette, et aussitôt toute la musique cessa: les chanteurs restèrent la bouche ouverte; les joueurs de violon avec leurs archets en l'air, les cors de chasse avec la bouche enflée. Le Singe profita de ce silence pour s'adresser au roi: Seigneur, lui dit-il avec une assurance respectueuse, l'oracle est accompli; j'ai fait rire votre fille; votre promesse est positive, et je dois l'épouser. On peut juger de l'indignation générale qu'excitèrent les prétentions de ce magot. Qu'on l'envoie à la ménagerie, disoient les uns; qu'on le montre à la foire, disoient les autres; les plus modérés opinoient pour qu'on lui donnât un sac de noix, avec défense de jamais paroître à la cour. Tous ces nobles chevaliers, qui, depuis plusieurs années, s'étoient dévoués à cette aventure, frémissoient de rage. Enfin le tumulte étoit grand, lorsque, pour l'apaiser, la dame âgée qui accompagnoit Caramoussal s'avança; et, levant le voile dont étoit couvert son visage: Sire, dit-elle au roi d'Astracan, et vous, princes et chevaliers qui m'écoutez, je suis la princesse douairière de Trébizonde, que des malheurs peu communs ont

exilée depuis plus de vingt ans de ses États. On doit en croire le pénible aveu que je fais en ce moment; oui, celui que vous voyez sous cette forme repoussante est un prince; il est mon fils, aussi bien que vous, grand Facardin, que je reconnois sous cet équipage de cuisinier, et que le Facardin du mont Atlas qui sort dans cet instant de sa léthargie. Vous êtes mon fils aîné, prince de Trébizonde, continua-t-elle en se tournant vers moi, je vous demande votre amitié pour le cadet de vos frères. Madame, lui dis-je alors respectueusement, si, par quelque mystère que je ne cherche point à approfondir, je suis en effet le frère de ces chevaliers, leurs manières nobles et leurs figures distinguées rendent leur alliance honorable pour moi, et je l'admets volontiers; mais il est impossible que ce fils de guenon ait rien de commun avec nous. Caramoussal m'interrompit alors, et me dit d'un ton d'autorité: Jeune homme, la nature entière est couverte d'un voile que les yeux les plus clairvoyants ne sauroient percer; tout est ici-bas illusion et apparence! Que savez-vous si la peau de ce singe ne renferme pas le cœur le plus noble? Ne voit-on pas de très beaux hommes avoir des sentiments bas qui les rendent semblables aux brutes; et ne pourroit-on pas citer des femmes charmantes qui n'en ont pas moins toute la malice des singes? — Tout ce qu'il vous plaira, monsieur du Caramoussal, s'écria le roi d'Astracan écarlate de colère; vous parlez comme un oracle que vous êtes; mais il ne

sera pas dit que j'aie un singe pour gendre, et que je m'expose à avoir des sapajous pour petits-fils! — Seigneur, répondit froidement l'enchanteur, la parole des rois est sacrée: vous avez promis votre fille à celui qui la feroit rire; et c'est à ce jeune prince que le destin a accordé la faveur signalée que tant de rivaux sollicitent depuis si long-temps. Cependant je conçois votre chagrin, et je vais voir s'il ne m'est pas possible de l'adoucir. Là-dessus il traça en l'air trois cercles avec sa baguette: au bout de quelques minutes, on entendit un petit cri semblable au chant du coq, et bientôt après on vit en effet le coq merveilleux avec sa crète d'escarboucle et son bec de diamant jaune. Il tenoit dans la patte gauche un grain de millet que l'enchanteur cassa: ce grain de millet contenoit un rouleau de toile d'araignée sur lequel étoit écrit en caractères magiques l'oracle suivant, que Caramoussal lut tout couramment:

ORACLE.

Si la princesse Mousseline
Sous sa forme présente épouse Facardin,
Tous ses enfants auront un air divin
Où se peindra leur illustre origine.
Cependant il est à son choix
De lui faire reprendre une figure humaine;
Mais alors du Destin la volonté certaine,
Et les suprêmes lois,
Sont de ne lui donner pour toute sa famille
Qu'un sapajou pour fils, qu'une guenon pour fille.

Ce terrible oracle, plus clair qu'ils ne le sont ordi-

nairement, étoit exprimé en aussi mauvais vers que de coutume. La princesse Mousseline, à qui la parole étoit revenue avec le rire, fut prodigieusement embarrassée; et l'on peut assurer qu'il ne se livra jamais dans le cœur d'une belle princesse un plus violent combat entre tous les sentiments de pudeur, d'orgueil, de vertu, de maternité, d'amour propre qui y font leur résidence habituelle. Enfin son heureux génie l'inspira; elle poussa un profond soupir; et après avoir fait, en fille bien élevée, une révérence au roi son père: Sire, dit-elle, puisqu'il faut, pour dégager votre parole royale, que j'épouse le plus jeune des Facardins, j'y consens; et je préfère qu'il conserve sa forme actuelle, à l'horreur de vous donner des monstres pour petits-enfants. En achevant ces mots, elle avança la main vers le prince-singe. Celui-ci, touché de tant de bonté, mit respectueusement un genou en terre; et, prenant délicatement, avec une de ses pattes de devant, la main de la princesse, il se disposoit à la baiser; mais, avant que son vilain museau n'eût touché cette belle main, le coq merveilleux s'étoit élancé sur sa tête; il s'y accrocha fortement, battit trois fois des ailes; et, au troisième battement, il s'envola avec la peau et la queue du singe, à la place duquel on vit un très beau jeune homme, à la grande satisfaction du roi et de toute l'assemblée. Caramoussal déclara que le Destin, satisfait de la généreuse résolution de Mousseline, avoit en sa faveur détruit l'enchantement sans

conditions, et que ses enfants seroient les plus jolis du monde. On songea alors à Sapinelle de Jutlande qui venoit de se réveiller sur son char, ainsi que son Facardin, conformément à la prédiction de l'oracle de l'antre de Borée. Ces illustres personnes parurent embarrassées de se trouver dans cette situation devant toute la multitude. Mousseline, qui n'étoit plus la Sérieuse, emmena l'infante de Danemarck dans son appartement; et son père fit prendre des restaurants au Facardin du mont Atlas, qui en avoit grand besoin. Il avoit oublié, pendant sa léthargie, la nymphe à l'arc d'acier, dont le soulier ne se retrouva plus. Sapinelle étoit charmante; il étoit sûr de l'agrément de son père Fortimbras, à qui il avoit procuré si heureusement la grande bouche qui faisoit son bonheur; la princesse n'étoit point insensible à son amour: ainsi il ne restoit plus à obtenir que le consentement de ma mère, qui, trouvant le parti très sortable, l'accepta volontiers. On fit à la fois les deux noces avec une magnificence que je n'entreprendrai point de dépeindre, de peur que l'on ne me soupçonne d'exagération, reproche que je suis loin de mériter. Mes deux frères étant pourvus, le grand Facardin à la marmite, un peu confus de paroître dans cette auguste assemblée avec son équipage de cuisinier militaire qui n'avoit plus de but, reprit son casque et son épée, et partit avec le chevalier de l'Alêne et celui du Coq, qui partageoient ses sentiments et son embarras, pour chercher de nouvelles

aventures. Cristalline, dont la curiosité n'étoit pas encore satisfaite, les suivit habillée en page, espérant trouver quelques occasions de contenter son goût. J'embrassai tendrement mon frère, qui me promit de me faire passer le récit de ce qui lui arrivera dans la suite; s'il est digne d'être mis sous les yeux de sa hautesse, je lui demanderai la permission de le lui présenter. Quant à ma mère, elle se rendit aux instances de la princesse Sapinelle sa bru, et l'accompagna en Danemarck. Je leur souhaitai à tous un heureux voyage, et je repris le chemin de Trébizonde pour être prêt à exécuter les ordres qu'il plaira au sultan mon seigneur de me donner. — Ouf, s'écria Dinarzade; nous voilà donc délivrés de tout ce Facardinage! ce n'est pas assurément sans peine, et sans avoir couru, par monts et par vaux, du nord au sud, et de l'est au couchant: et cependant, pour peu que l'on ait de curiosité, et que l'on aime les histoires complètes, on ne peut pas être content de votre récit. On n'a point de nouvelles de la Vieille du mont Atlas; on ignore ce que deviennent les rouets; on ne sait pas non plus pourquoi le chevalier du Coq s'affuble de cette manière; d'ailleurs il y a des contradictions, des obscurités....... Taisez-vous, impertinente, dit le sultan en se frottant les yeux; si l'on étoit si difficile, il ne faudroit jamais lire d'histoires; car celles que l'on publie aujourd'hui sont pour le moins aussi obscures, ne sont guère plus véritables, et sont certainement moins amusantes

que celle-ci. — Ce ne peut être que par comparaison avec ces pitoyables ouvrages, reprit aigrement Dinarzade, que votre hautesse approuve les aventures qu'elle vient d'entendre ; et, si la sultane Schéhérazade ma sœur n'avoit pas une extinction de voix, elle nous conteroit de bien plus belles histoires; mais du moins falloit-il que le prince de Trébizonde nous expliquât comment il se trouve être le frère des trois autres Facardins, chose dont il ne nous a pas dit un mot. — Il est vrai, dit le sultan des Indes; vous auriez dû, Trébizonde, demander à votre mère le récit de ses aventures. — C'est ce que j'ai fait, seigneur, répondit l'aîné des Facardins; je l'ai même sur moi, et je suis prêt à le lire à votre hautesse, si elle daigne m'écouter. Mais je viens d'entendre le crieur qui rappelle aux fidèles Musulmans que c'est aujourd'hui vendredi, et qu'il est temps de remplir le devoir conjugal; je vais donc me retirer. — Restez, reprit brusquement le sultan; on n'est pas à la minute. D'ailleurs les princes ont des excuses légitimes; les grands devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs peuples les dispensent de ces détails minutieux. Dinarzade sourit malignement; la sultane soupira, et le prince de Trébizonde, après avoir toussé deux ou trois fois, commença ainsi l'histoire de sa mère.

MÉMOIRES

DE LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE DE TRÉBIZONDE,

MERE DES QUATRE FACARDINS.

Ce peu de charmes que la nature m'a départis ont été bien funestes à mon repos. Je vivois paisiblement avec mon époux, le prince de Trébizonde, et déjà un fils avoit été le fruit de notre union, lorsque, me promenant un soir avec mes femmes sur les bords riants de la mer Noire, j'aperçus entre les rochers un joli lézard vert d'émeraude, qui ne s'enfuit point à mon approche; au contraire, il s'avança vers moi, je le regardai avec attention, et je remarquai qu'il avoit sur le dos des caractères singuliers tracés en or: il paroissoit extrêmement doux et caressant, et j'avois grande envie de le prendre; cependant la répugnance que j'ai pour ces sortes d'animaux fut la plus forte; je m'éloignai, et je le vis disparoître dans une crevasse.

J'étois à peine à cent pas de cet endroit, que j'aperçus sur la grève un petit oiseau d'un jaune éclatant, avec une huppe et la queue d'un beau rouge; il avoit la tête baissée; et, en le regardant de plus près, je remarquai qu'il se débattoit: il avoit mis imprudemment son bec dans une huître entr'ouverte, qui,

en se refermant, l'avoit pris comme dans un trébuchet. Le pauvre petit me fit tant de pitié, que je pris l'huître, et que je le dégageai. Je m'attendois qu'il alloit chercher à s'envoler; mais, au lieu de prendre son essor, il battit des ailes, et approcha son joli bec de ma bouche comme pour me remercier. Cela m'intéressa; je lui présentai le doigt; il s'y posa, et je l'emportai dans mon appartement. Il étoit si doux et si peu farouche, qu'en le mettant dans une cage, j'en laissai la porte ouverte, afin de lui donner la liberté de se percher sur le bâton de mon perroquet. Je me couchai comme à mon ordinaire avec le prince mon mari. Le lendemain, de grand matin, il partit pour la chasse sans m'éveiller, mais bientôt après une lumière extraordinaire qui éclaira ma chambre, me fit ouvrir les yeux; et je vis l'oiseau, perché sur la cage, grossir par degrés; puis, tout à coup changeant de forme, il devint un génie dont les traits étoient assez beaux, mais dont la physionomie étoit plus imposante qu'agréable. Madame, me dit-il en s'approchant de mon lit, pardonnez ce déguisement à la passion que vous m'avez inspirée; c'est moi qui vous apparus hier sous la forme d'un lézard vert, et ensuite sous celle d'un oiseau; car mon pouvoir, quelque grand qu'il soit, ne s'étend pas jusqu'à m'introduire chez vous sans votre consentement; la fée qui a présidé à votre naissance vous a mis à l'abri d'un pareil événement. Monsieur, lui répondis-je très effrayée, si mon consen-

tement est nécessaire pour que vous soyez ici, je vous déclare que je ne vous le donnerai jamais, surtout à une heure aussi indue. — Il est trop tard actuellement, Madame; vous m'avez établi vous-même dans votre chambre, et j'y resterai. Considérez que votre réputation est parfaitement à couvert, puisque j'ai le pouvoir de redevenir oiseau à volonté. Voilà ce que je ne croirai jamais sans l'avoir vu, dis-je d'un ton radouci. Eh bien, belle princesse, vous allez vous en convaincre. Aussitôt il diminua à vue d'œil, son bonnet orné de belles plumes rouges redevint une huppe, et sa robe de satin jonquille se changea en un plumage de même couleur: enfin la métamorphose fut complète, et il se mit à voltiger dans la chambre. Je lui présentai mon doigt, décidée à le prendre et à le remettre en cage, afin de me débarrasser de ses poursuites; mais il devina mon intention, et, reprenant sa forme naturelle, il me dit d'un ton moqueur: Vous vouliez me mettre en prison, c'est bien assez de porter vos fers. Je vous en dirai davantage lorsque nous serons chez moi. A ces mots, il me toucha avec une petite baguette d'ivoire qu'il portoit dans sa manche: Sois perruche, dit-il d'une voix forte, et perruche je devins. Je fus si étonnée de me voir dans mon miroir avec un plumage vert, une longue queue, et deux petits yeux ronds bordés de rouge, que je me laissai prendre sans difficulté; il me mit dans la cage, ouvrit la fenêtre, et s'envola avec moi. Je ne sais

pas au juste combien dura ce voyage qui se faisoit avec une telle rapidité que je ne pouvois distinguer les pays au-dessus desquels je passois; tout ce que je sais, c'est que j'en étois encore étourdie lorsque nous arrivâmes chez le génie. Il avoit fixé sa résidence au milieu d'une forêt de grands orangers. La cime de celui qu'il habitoit étoit plus élevée que les plus hauts minarets de nos mosquées, et le tronc étoit aussi gros qu'une tour : c'étoit dans la partie basse que logeoient les lutins, les farfadets, et autres petits officiers de sa maison; il s'étoit réservé le haut de l'arbre, dont les branches étoient disposées en une suite de berceaux artistement arrangés; des festons de fleurs et des guirlandes de fruits décoroient ces appartements meublés avec une élégante simplicité. A la suite de la chambre à coucher, étoit un parterre orné des plantes les plus rares que produisent les trois parties du monde, et un petit verger d'arbres nains de toutes les espèces connues, toujours chargés de fruits délicieux : ces jardins aériens étoient terminés par un kiosque en forme de nid, perché sur la branche la plus élevée, d'où l'on découvroit une vue superbe au-delà de la forêt.

Lorsque je fus un peu reposée, le génie me rendit ma première forme, et me conduisit à ce pavillon. Regardez autour de vous, me dit-il; tout ce que vous voyez à cinquante lieues à la ronde m'appartient; mais comme votre vue est trop foible pour distinguer

les objets, de la hauteur où nous sommes, prenez ces lunettes auxquelles j'ai adapté deux yeux de lynx préparés. Je mis les bésicles, et je vis au-dessous de moi les campagnes les plus fertiles, et les plus riches prairies, des moissons jaunissantes, des troupeaux bondissants, des vergers dont les arbres étoient couverts de fruits. Je distinguois les ruisseaux qui serpentoient dans les bocages, les bateaux qui naviguoient sur une belle rivière, et ceux qui les montoient : tout ce paysage étoit animé par des habitants des deux sexes qui s'occupoient des travaux de l'agriculture, et qui paroissoient dans l'aisance et la joie. J'aurois contemplé ce spectacle admirable avec plaisir si j'avois pu oublier les chers objets que j'avois laissés à Trébizonde, le prince mon époux, et mon fils; mais ils étoient toujours présents à ma pensée. Je me jetai aux genoux du génie, et je lui dis les larmes aux yeux : Seigneur, vous êtes un des plus puissants et des plus riches souverains du monde; vous habitez une demeure aussi singulière qu'agréable; vous régnez sur de vastes provinces, et vous avez à vos ordres des êtres qui ont chacun plus de pouvoir que les premiers monarques de la terre; rien ne manque à votre bonheur : prenez pitié d'une malheureuse princesse qui ne vous a jamais offensé, et ne troublez pas plus long-temps le repos d'une illustre et vertueuse famille. Votre beauté, Madame, me répondit le génie, détruit l'effet de vos discours; toutes les richesses que j'ai étalées à vos yeux n'ont

plus de prix pour moi si vous ne les partagez, ou si vous ne me donnez votre cœur en échange. Oui, je préférerois d'être réduit à la condition d'un simple gnome, si vous vouliez devenir mon épouse; et il accompagna ces paroles d'un serment si fort, que l'arbre entier tressaillit. Cette violence me fit peur; et, voyant que j'étois en sa puissance, je songeai à gagner du temps. Je lui demandai donc de ne point me parler de son amour avant deux mois: il ne m'accorda que huit jours; et je me retirai dans l'appartement qui m'étoit destiné, implorant toutes les puissances du ciel, et gémissant sur mon malheureux sort. J'y serois restée absorbée dans ma douleur si le génie n'eût point exigé que je fisse tous les jours un tour de promenade. Un soir que je regardois avec étonnement une fontaine qui entretenoit la fraîcheur de ce lieu enchanté, je remarquai un petit sylphe, de la plus jolie figure du monde, qui y puisoit de l'eau pour arroser des œillets. Princesse, me dit-il, cette source vous surprend; sachez qu'elle est due au travail industrieux de mes frères. Ils balayent avec leurs ailes la rosée qui tombe sur les feuilles, et ils la font couler dans des réservoirs qui alimentent la fontaine; mais je gémis de la voir s'augmenter par les larmes qui coulent de vos beaux yeux. Hélas! que n'est-il en mon pouvoir de vous consoler? Petit être bienfaisant, lui dis-je sensiblement touchée, le seul moyen de finir mes chagrins seroit de me délivrer de ce lieu où j'ai tout à redou-

ter pour mon honneur. Vous délivrer m'est impossible, répondit le sylphe ; tout ce que je puis faire, c'est de consulter un hermite de mes amis qui possède des secrets admirables, et qui pourra vous être utile. Je risque beaucoup en voulant vous servir ; si le génie mon maître me surprenoit, je serois renfermé pour deux ou trois mille ans dans une des racines du grand arbre ; ce qui est une terrible pénitence, lorsqu'on aime autant que moi le grand air et la liberté : mais il faut bien s'exposer au péril pour secourir la beauté malheureuse ; demain vous saurez de mes nouvelles. Le lendemain, j'étois avant lui à la fontaine, mais il ne tarda pas à y arriver ; il me dit qu'il avoit trouvé son ami l'hermite, et qu'il en avoit obtenu un livre dont les vertus étoient admirables : Le voici, dit-il ; ne vous en séparez jamais. Il me quitta aussitôt ; je rentrai dans mon appartement, et je lus sur le premier feuillet : *Fuyez l'occasion*. Je tournai la page, les mêmes mots y étoient écrits ; ils étoient répétés sur toutes les autres, et ce livre merveilleux ne contenoit rien autre chose : je le posai sur ma table, et n'y songeai plus. Cependant le délai fixé par le génie s'écoula bien vite ; tous les jours il devenoit plus pressant, et moi plus malheureuse ; car mon devoir et mon inclination étoient d'accord contre lui. Enfin mon petit ami le sylphe me prévint que son maître alloit, le soir même, me faire habiter sans rémission le même appartement que le sien. A peine m'avoit-il donné cet avis, que le génie parut.

Il étoit fort animé; et, au lieu de ses protestations ordinaires d'amour, il me fit les propositions les plus révoltantes; je priai, je pleurai, je conjurai, rien ne put le fléchir. J'allois être victime de sa violence lorsque mon petit livre arriva en volant, et se mit entre lui et moi: le génie vouloit me ravir un baiser, le livre se colla sur sa bouche: à peine l'en eut-il ôté, que le livre descendit sur mon sein qu'il pressoit d'une main trop hardie; enfin ce bouclier magique étoit partout, et partout il s'opposoit à ses entreprises, et les rendoit infructueuses. Le génie écumoit de rage; et, ne pouvant rompre la force du charme, il me précipita, moi et mon livre, par dessus la barrière du jardin: je tombai de cette immense hauteur; et, si l'obligeant sylphe n'eût amorti le coup, c'en étoit fait de moi. Je fus long-temps à reprendre mes sens; et, quand la connoissance me revint, je me trouvai sur un brancard porté par quatre bûcherons; ils m'emmenèrent dans leur cabane, où je reçus d'une vieille femme qui logeoit avec eux tous les soins qu'exigeoit mon état. Dès que je fus un peu remise, je demandai à quelle distance j'étois de Trébizonde; mais ces bonnes gens n'avoient jamais entendu parler de cette ville: je demandai alors dans quel pays j'étois, on me répondit que j'étois à deux journées du mont Atlas. Comme je faisois ces questions, on entendit du bruit à l'entrée de la cabane: c'étoit un chevalier qui passoit avec son écuyer, et qui demandoit à se rafraîchir, car il fait

prodigieusement chaud dans cette partie de l'Afrique. Il fut très étonné de voir dans cette humble demeure une personne de mon rang : je me nommai, sans lui raconter cependant tous les détails de mon histoire, et je le suppliai, par tous les objets de son affection, de me ramener à Trébizonde. Il faut, me répondit-il, sept mois de marche pour nous y rendre ; mais je vous promets de vous y reconduire dès que j'aurai terminé ce qui m'amène dans ce pays. Je suis venu consulter le grand Caramoussal, dont la renommée s'étend dans le monde entier : s'il ne peut me rendre le bonheur dont j'ai été privé, c'en est fait de ma vie, car il m'est impossible d'exister après la perte que j'ai faite. Jugez-en par vous-même, continua-t-il les larmes aux yeux, voyez quelle étoit mon épouse chérie : en même temps il sortit de sa poche droite le portrait d'une femme si charmante, que l'on ne savoit lequel admirer davantage, de la regularité de ses traits, ou de la finesse de sa physionomie. Quand nous l'eûmes considéré quelque temps, il tira, en sanglotant, de sa poche gauche un étui d'or de la longueur du doigt : Voilà, me dit-il, tout ce qui me reste de cette adorable personne ; l'excès de sa sensibilité l'a réduite dans cet état ; son esprit égaloit ses charmes, et sa tendresse pour moi les surpassoit ; je l'aimois passionnément, et cependant elle n'étoit point heureuse ; son caractère inquiet et susceptible se formoit mille chimères que tous mes soins ne pouvoient détruire. Vous m'aimez, me di-

soit-elle, du moins vous me l'assurez, et peut-être êtes-vous sincère, mais vous êtes dans l'erreur; vous me trouvez jolie, et ce sont mes yeux, mes traits, qui vous ont séduit; ce n'est point mon âme que vous aimez. J'avois beau lui jurer le contraire, je ne pouvois parvenir à la persuader : enfin elle alla trouver une fée qui protégeoit sa famille; et, à force d'importunités, elle obtint d'elle le pouvoir de se décomposer. Le premier usage qu'elle fit de cette malheureuse faculté fut de se priver d'un œil: Eh bien! dit-elle, m'aimez-vous encore avec une telle difformité? Oui sans doute, lui répondis-je, et plus que jamais. Ensuite elle s'ôta une oreille; enfin, voulant pousser encore plus loin son expérience, et follement jalouse des charmes de sa taille que j'idolâtrois, la voilà qui se rapetisse par degrés, d'abord d'une demi-coudée, puis d'une coudée, enfin elle devient de la longueur du doigt. Au reste ce n'étoit qu'une épreuve passagère, et elle comptoit bien reprendre sa grandeur naturelle, ainsi que l'oreille et l'œil qu'elle avoit supprimés. Malheureusement elle n'en avoit pas le pouvoir; après de vains efforts, elle tomba malade de chagrin, et mourut victime de son imprudence. Pour moi, au désespoir de cette mort prématurée, je la fis embaumer, et la voici. Il ouvrit alors l'étui, et me montra une petite momie proprement embaumée à l'égyptienne. Quelque occupée que je fusse de ma propre douleur, je ne pus m'empêcher de donner des larmes au sort de cette infor-

tunée. Le chevalier, après avoir baisé cette froide relique, referma l'étui, et mit tristement dans sa poche l'objet de ses tendres regrets. Il me proposa ensuite de me mener chez un seigneur de ses amis, qui habitoit un beau château au pied du mont Atlas, tandis qu'il iroit consulter l'enchanteur Caramoussal qui occupe le sommet. J'acceptai ses offres obligeantes, je quittai mes honnêtes bûcherons, en me promettant bien de les récompenser dès que la fortune m'en auroit rendu les moyens.

Je fus parfaitement bien reçue dans le château. J'y restai dix jours, au bout desquels nous vîmes arriver le chevalier plus triste que jamais. Il nous raconta que l'enchanteur lui avoit déclaré qu'il ne pouvoit ranimer sa momie, s'il n'en obtenoit la permission de la Vieille aux Rouets; qu'il étoit parti sur-le-champ pour la solliciter, mais qu'elle avoit mis cette grâce à un prix auquel il lui avoit été impossible d'atteindre, quelque désir qu'il en eût. Lorsqu'on le pressa de s'expliquer, il rougit, et continua son récit en ces termes : Elle exigeoit que je demeurasse six mois dans sa cabane, sans avoir d'autre lit que le sien; et, pour préliminaire, elle m'a donné un baiser qui a failli me suffoquer. J'ai pensé qu'il valoit mieux aller retrouver ma chère femme, en mourant de chagrin, que de mourir des insupportables caresses de cette maudite vieille; et, si je n'avois pas promis à la princesse de Trébizonde de la reconduire dans ses états, je me jetterois tout à

l'heure, la tête la première, dans la mer: mais, dès que j'aurai rempli mes engagements avec elle, je n'y manquerai pas. Toute la compagnie essaya, très inutilement, de le consoler; il demeura inflexible dans sa résolution. Enfin nous partîmes; nous côtoyâmes tous les bords de la Méditerranée, jusqu'à l'isthme de Suez, et je n'eus qu'à me louer des attentions et des égards qu'il eut pour moi pendant ce long voyage. De mon côté, je cherchois à adoucir ses chagrins, et à lui offrir toutes les consolations que l'amitié pouvoit me suggérer; car j'en avois conçu une véritable pour lui. Je voyois avec plaisir que mes soins n'étoient pas tout-à-fait inutiles; et, lorsque nous fûmes arrivés à Bagdad, où nous restâmes plusieurs jours afin de faire les préparatifs nécessaires à la traversée du grand Désert, il me sembla qu'une mélancolie douce avoit remplacé cette sombre tristesse qui jusqu'alors avoit obscurci ses traits. Quant à moi, mon esprit étoit partagé entre l'inquiétude et l'espoir; je soupirois après le moment où je me retrouverois à Trébizonde; mais je craignois que le chagrin de m'avoir perdue n'eût altéré la santé de mon époux dont je connoissois la tendresse. Je me livrois à ces réflexions, en me promenant seule sur le bord de l'Euphrate, la veille du jour fixé pour notre départ, lorsque le chevalier vint à moi avec précipitation: il paroissoit troublé, et il me pria de rentrer sans vouloir répondre à mes questions. Je ne pus arracher de lui que des

réflexions générales sur les misères de la vie humaine, et des mots entrecoupés qui ne présageoient rien que de sinistre : enfin, ne pouvant plus endurer cette situation pénible, je le conjurai de s'expliquer clairement. J'appris alors, avec la douleur que vous pouvez supposer, qu'il venoit de rencontrer un marchand d'esclaves qui arrivoit de Trébizonde, où il s'étoit passé de bien grands malheurs depuis mon départ. Le prince des Bactriens avoit profité de l'abattement dans lequel étoit tombé mon époux pour attaquer ses états ; il avoit même pénétré jusqu'à la capitale, et, dans un assaut général, il avoit emporté la place : toute la valeur du prince de Trébizonde n'avoit pu la défendre, et il étoit mort glorieusement les armes à la main. Le cruel vainqueur avoit mis le feu au palais, et mon fils avoit péri dans les flammes. Je tombai évanouie, en apprenant ces horribles nouvelles, et je ne repris mes sens que pour me livrer au plus juste désespoir. Le chevalier, loin de m'abandonner à mon malheureux sort, redoubla ses soins, et me proposa d'aller avec lui dans le royaume de Samarcande, où sa sœur, veuve riche et aimable, avoit de grandes terres ; il m'assura qu'elle m'y recevroit avec plaisir. Tout m'étoit devenu indifférent : je consentis à l'accompagner. Deux mois après, nous arrivâmes au terme de notre voyage. La maîtresse du château étoit absente, mais son frère me fit les honneurs de ce séjour enchanté ; il n'oublia rien pour me distraire, et

tous les jours c'étoit quelque nouvelle fête. Il n'étoit plus occupé de celle qui avoit été si long-temps l'objet de ses regrets; je l'avois remplacée dans son cœur. Cependant, respectant ma situation, il fut quelque temps avant de me faire connoître sa passion : quand il me l'eut déclarée, je combattis assez long-temps; mais, comme sa naissance et ses qualités n'étoient point indignes de moi, je consentis à lui donner la main. L'année suivante, je mis au monde un fils, que je nommai Facardin en mémoire de celui que je croyois avoir perdu, et dont le souvenir étoit toujours présent à ma pensée. Le chevalier mon époux étoit au comble de la joie; il avoit renoncé à toutes les aventures, et ne m'auroit jamais quittée si le goût de la chasse ne l'eût pas entraîné quelquefois des jours entiers dans les épaisses forêts dont ce pays est couvert. Elles étoient remplies d'ours, de lions, de tigres, et d'autres animaux féroces. Les sangliers n'étoient pas les moins redoutables, et ce fut l'un d'eux qui renversa mon mari à bas de son cheval, en lui faisant d'un coup de boutoir une profonde blessure dans le flanc. Les autres chasseurs le rapportèrent dans ce triste état au château. On fit venir les plus habiles chirurgiens de Samarcande; mais, après qu'ils eurent levé le premier appareil, ils jugèrent qu'il n'en reviendroit pas. Le chevalier entendit cet arrêt avec beaucoup de fermeté; il demanda à me voir; et, quand je fus auprès de son lit, il me parla en ces termes : « Je regrette, madame, de ne

pouvoir me jeter à vos pieds; c'est là que je devrois être pour obtenir un pardon dont je me reconnois indigne. Hélas! lui dis-je, n'ajoutez point par ces discours à ma douleur; le désespoir où je vous vois augmente votre mal; il vous faut du calme dans l'état où vous êtes; soyez sûr que, quels que soient les torts que vous ayez envers moi, je vous les pardonne.... Cela est impossible, me répondit-il d'une voix altérée; les remords cuisants qui me déchirent au bord du tombeau, m'ordonnent de vous dévoiler le fatal secret qui pèse depuis si long-temps sur mon cœur. Ecoutez, et tremblez : le récit que je vous fis à Bagdad, des malheurs de Trébizonde, est une horrible imposture; le prince votre époux est vivant, ainsi que votre fils. Oubliez un misérable qui mérite mille morts, et qui n'a d'autre excuse que la violence de la passion que vous lui avez inspirée. Haïssez-moi, méprisez-moi, mais que ce jeune enfant ne soit pas la victime du crime de son père. Les sanglots et la foiblesse l'empêchèrent de continuer. Pour moi, je me trouvai dans la plus étrange situation d'esprit que l'on puisse imaginer : j'apprenois d'un côté l'existence du prince de Trébizonde, et celle de mon cher Facardin; mais aussi je voyois périr un homme auquel j'étois tendrement attachée, et qui étoit le père de mon second fils. L'avenir me présentoit les doutes les plus cruels : devois-je retourner à Trébizonde auprès de mon époux légitime? et devois-je reprendre ma place auprès de lui, en lui cachant ce

qui s'étoit passé? ou ne falloit-il pas lui avouer ma faute, et me soumettre à ce qu'il lui plairoit d'ordonner? Enfin ce jeune enfant dont j'étois mère, devois-je l'abandonner? Au milieu de ces perplexités, le chevalier mourut. Il m'avoit réduite à une condition déplorable, et cependant je lui donnai des larmes; je remis mon fils à sa tante, et c'est lui que vous voyez aujourd'hui, après de mémorables aventures, époux de la belle princesse de Jutland. Pour moi, je résolus de partir pour Trébizonde, et de me jeter aux pieds du prince mon époux, en lui confessant mon crime. Je profitai de l'occasion d'une caravane de marchands d'esclaves qui se rendoient en Circassie, et qui devoient s'arrêter dans le voisinage de Trébizonde. Mais le sort n'étoit point encore las de me persécuter. En traversant les déserts de la Bukarie, nous fûmes attaqués par une horde de Tartares qui pillèrent la caravane, et qui, sans respect pour mon rang et mes malheurs, me vendirent quelques jours après à un riche marchand de Moussul. Il m'emmena chez lui, et j'eus beaucoup à souffrir des caprices de sa femme, qui étoit jalouse et acariâtre. Elle ne pouvoit me pardonner la prédilection que son mari sembloit me montrer, et cela vint au point qu'elle tomba malade et mourut de chagrin. Mon maître n'en fut guère affligé, et il me proposa de la remplacer. Je ne pouvois, dans l'abaissement de ma fortune, lui montrer l'indignation que ses offres m'inspiroient; mais, comme il étoit encore plus avare qu'amou-

reux, je lui découvris mon nom et une partie de mes aventures, en lui faisant espérer qu'il recevroit une grande récompense du prince de Trébizonde, s'il me ramenoit dans ses états. Cette déclaration ne manqua pas de produire l'effet que j'en attendois; il résolut de tirer parti d'une aussi heureuse circonstance; et, cessant de me traiter en esclave, il fit les préparatifs de notre voyage. Sur ces entrefaites le roi des Afghans, qui avoit quelque démêlé avec le sultan de Moussul, vint à l'improviste assiéger sa capitale. Les remparts étoient en bon état, et la garnison, composée de braves gens, fit une vigoureuse résistance, de manière qu'après plusieurs tentatives inutiles pour emporter la place de vive force, l'ennemi convertit le siége en un blocus, espérant réduire les habitants par la famine. Elle ne tarda pas à faire éprouver toutes ses horreurs aux Moussulois, qui, surpris par cette attaque imprévue, n'avoient fait aucunes provisions de bouche. Les vivres devinrent d'un prix exhorbitant, et je me rappelle encore qu'une femme de mes amies donna un rang de deux cents perles fines pour le même nombre d'amandes. Le marchand chez qui je demeurois, voyant que le siége n'étoit pas près de finir, et que les denrées augmentoient tous les jours, alla trouver un vieil usurier de sa connoissance, qui avoit quelques sacs de riz, et, moyennant une forte somme d'argent, il lui en acheta un qu'il fit transporter le soir même chez lui. Il y avoit deux jours que nous

possédions ce sac, et il n'étoit pas encore entamé, lorsque nous entendîmes, pendant le souper, du bruit dans la chambre qui servoit de magasin. Le marchand y courut, et arriva assez à temps pour saisir un voleur qui étoit entré par la fenêtre, et qui avoit déjà le sac sur sa tête. Comment, scélérat, lui dit-il, tu me voles la subsistance que j'ai eu tant de peine à me procurer, et qui me coûte tant d'argent; viens avec moi chez le cadi, viens subir la punition de ton crime. Le voleur posa le sac à terre, se jeta à ses pieds, s'excusa sur son extrême misère, et le conjura de lui accorder son pardon; mais le marchand fut inexorable, et il se mit en devoir d'appeler ses esclaves pour enchaîner le coupable; alors celui-ci, qui étoit jeune et vigoureux, se voyant perdu, donna un grand coup de poing dans l'estomac du marchand, l'étendit par terre, et sauta par la fenêtre dans le jardin. Il y retrouva l'échelle qui lui avoit servi à franchir le mur, et s'échappa. Les esclaves étoient cependant accourus aux cris de leur maître : il leur ordonna de porter le sac dans la salle où nous mangions, ne voulant pas le laisser dans le magasin, jusqu'à ce qu'il en eût fait griller les fenêtres. Lorsqu'ils eurent exécuté cet ordre, je me remis à souper avec le marchand. Mais à peine étions-nous à table que j'entendis un bruit singulier sortir du sac; j'écoutai avec plus d'attention, et je distinguai clairement un petit cri. Je me levai précipitamment, je déliai le sac, et j'y trouvai un enfant qui paroissoit

avoir environ deux ans, proprement emmaillotté dans du coton : on avoit pris des précautions pour qu'il pût respirer, et il ne paroissoit point avoir souffert. Il étoit d'une figure charmante, et me tendoit ses petits bras de la manière la plus caressante. Cela ne toucha point le vieux marchand, qui s'écria en jurant : Périssent ce marmot, et le coquin qui l'a apporté! comment ferai-je à présent pour subsister? je n'ai plus de riz, ni d'argent pour en acheter. Que cela ne vous inquiète pas, bon homme! répondit l'enfant. En même temps il siffla dans son petit hochet de corail garni de pierreries. Au premier coup de sifflet, il ne parut rien; mais au second, quatre génies ailés entrèrent dans la chambre, et se tinrent dans la posture la plus respectueuse : Vous êtes bien long-temps à venir, leur dit l'enfant d'une voix impérieuse; soyez une autre fois plus diligents : qu'on apporte à souper. Ses domestiques sortent et reviennent un moment après, avec une table couverte des mets les plus exquis. Ce qui parut le plus admirable au marchand, c'est que les assiettes et les plats étoient d'or. Quand on eut desservi, l'enfant nous dit obligeamment : Lorsque vous aurez besoin de quelque chose, mes gens seront à votre service; vous n'avez qu'à parler; je suis le fils du roi des génies, et je vous dirai demain comment je suis ici : mais, pour le moment, il est temps de se coucher; je vous serai obligé de me faire préparer un berceau. Je me chargerai de ce soin avec plaisir, lui dis-je, en le prenant dans mes bras;

et je le portai dans ma chambre où on lui arrangea un petit lit à côté du mien. Il s'endormit aussitôt qu'il fut couché, et je ne tardai pas à l'imiter. J'étois encore dans mon premier sommeil, lorsque je fus réveillée en sursaut par la voix d'un homme qui m'appeloit. J'ouvris les yeux, et je reconnus, avec la plus extrême surprise, à la lueur d'une lampe qui brûloit dans la chambre, le prince de Trébizonde mon mari. J'allois me précipiter à bas du lit pour me jeter à ses pieds, mais il me retint: Ma chère femme, me dit-il en m'embrassant, ne faites point de bruit; je suis venu, avec le prince des Afghans mon ami, assiéger cette ville. J'ai su, par un concours de circonstances trop longues à vous raconter, que vous y étiez renfermée, et l'on m'a fait connoître la maison que vous habitez. J'ai quitté le camp des assiégeants, et je suis venu vous trouver à travers mille dangers; mais, puisque je vous vois, tout est oublié. Il ajouta mille choses tendres. J'étois si troublée que je ne savois comment exprimer tous les sentiments qui m'agitoient : l'amour, l'étonnement, la confusion inséparable d'une faute même involontaire, bouleversoient mon âme oppressée. Si la délicatesse m'engageoit à lui découvrir mon aventure avec le chevalier, l'embarras et la pudeur me retenoient; je commençois des discours sans suite, que j'interrompois par des soupirs; enfin, prenant mon parti, et rassemblant tout ce que j'avois de courage et de fermeté : J'ai, lui dis-je, des choses bien importantes

à vous raconter ; daignez les entendre avec..... Ce sera pour une autre fois, me répondit-il en me fermant la bouche par un baiser ; dans ce moment la nuit s'avance, il faut que je sorte de la ville deux heures avant le jour, sans quoi je risquerois ma vie et celle des gardes qui m'ont introduit. Lorsque nous serons réunis et tranquilles, ce qui j'espère arrivera bientôt, j'écouterai volontiers tout ce que vous avez à me dire ; jouissons ce soir du bonheur inespéré de nous retrouver après une si longue absence. En disant ces mots, il se plaça à côté de moi, et me prodigua les plus tendres caresses. Le lendemain de grand matin il se leva ; je lui demandai de le suivre, préférant braver les plus grands périls plutôt que de rester séparée de lui, exposée à tous les inconvénients que peut avoir à redouter une femme honnête et sans appui. Si je ne viens pas vous rejoindre, me dit-il avec un air de dédain qui me perça le cœur, vous pourrez encore retrouver quelque chevalier qui prendra soin de vous. Hélas ! lui dis-je, les larmes aux yeux, puisque vous savez ma déplorable aventure que je voudrois, aux dépens de tout mon sang, me cacher à moi-même, vous devez savoir aussi comment je fus entraînée dans ce piége fatal ; avec quel art ne m'a-t-on pas trompée ? Ah ! si vous aviez vu le triste état où la nouvelle de votre mort m'avoit réduite, et les sincères regrets que je donnai à votre mémoire, vous me croiriez plus à plaindre que coupable, et vous

n'ajouteriez pas aux reproches que se fait mon cœur, l'outrage des vôtres. Il m'interrompit dans cet endroit, et me dit : Gardez, princesse, vos excuses pour une meilleure occasion; si j'étois réellement votre mari, je verrois ce que j'aurois à vous répondre; mais je suis le génie du Grand Oranger; j'ai voulu me venger de vos dédains; j'ai pris la figure d'un enfant pour m'introduire dans votre maison; vous m'avez placé vous-même dans votre appartement, et, pour éviter toute discussion, je me suis présenté à vous sous les traits du prince de Trébizonde : cette fois-ci vous n'aviez plus de petit livre magique pour vous défendre. Adieu ! dans neuf mois vous aurez un fils que vous nommerez encore Facardin, puisque ce nom vous plaît tant; j'aurai soin de son éducation. Si vous avez besoin de moi, et que vous veuilliez habiter mon palais, voilà un talisman qui vous y conduira en le prenant de la main gauche. A ces mots, il disparut. Sans ce talisman, j'aurois pu croire que ce qui venoit de se passer n'étoit qu'un rêve. Je demeurai plongée dans la plus vive douleur.

Cependant le siége de Moussul n'avançoit point; les habitants continuoient à se défendre malgré la famine qui les désoloit, et le roi des Afghans ayant été tué dans une sortie, ses troupes se débandèrent, et l'abondance reparut dans la ville. Le marchand songea alors à exécuter avec moi le voyage projeté; mais les circonstances étoient bien changées; j'avois autant de répugnance à aller à Trébizonde que j'en

avois eu de désir avant la visite du perfide génie. Je prétextai une maladie, et véritablement ma santé étoit loin d'être bonne. Le marchand, ennuyé de mes délais, imagina d'envoyer un de ses commis à Trébizonde pour donner au prince de mes nouvelles, lui demandant en même temps de faire partir une escorte et des fonds, pour que je pusse faire la route d'une manière conforme à mon rang. Je m'apercevois cependant tous les jours que les prédictions du génie de l'Oranger ne tarderoient pas à s'accomplir; ma grossesse n'étoit que trop apparente, et je ne sortois plus de mon appartement. Lorsque le terme fatal arriva, je vis entrer chez moi une petite vieille, qui s'assit, sans façon, sur mon lit : Je viens, dit-elle, recevoir le jeune Facardin; le commerce avec les génies a cela d'agréable, qu'il épargne les douleurs de l'enfantement; buvez ce qui est contenu dans cette fiole, et ne vous inquiétez de rien. Je vis bien à son air d'autorité, et au feu de ses yeux, que c'étoit une fée qui me parloit ainsi. Je fis ce qu'elle me disoit; je m'endormis aussitôt après avoir avalé le breuvage : mon sommeil fut d'environ une heure; et, quand je me réveillai, la fée me présenta mon enfant, qu'elle venoit de laver dans un grand bassin d'or rempli d'eau rose. Je lui donnai le baiser maternel, et depuis ce temps, je ne l'ai revu qu'à la cour du roi d'Astracan, où je l'ai reconnu à la taille et à l'air de son père, malgré son étrange costume de cuisinier militaire. La fée l'emporta après m'avoir laissé une

seconde fiole qui, en un instant, répara mes forces et ma santé, de manière qu'il étoit aussi impossible de s'apercevoir de ce qui étoit arrivé, que si je fusse toujours demeurée vierge.

Ici Dinarzade interrompit le prince de Trébizonde: Je regrette, lui dit-elle, puisque madame votre mère accouche avec cette merveilleuse facilité, qu'elle n'ait point eu, dans cette occasion, deux jumeaux; cela auroit complété le nombre des quatre Facardins, et sa hautesse seroit enfin débarrassée de toute la famille. Ne faites point attention à ce qu'elle dit, répondit le sultan des Indes; continuez votre récit; il me paroît pour le moins aussi intéressant que les balivernes dont je suis étourdi tous les jours: arrangez-vous seulement pour avoir fini à l'heure du déjeûner. Votre hautesse sera obéie, répliqua le prince de Trébizonde; je n'ai plus à lui rendre compte que de la naissance du Singe Triste, le cadet de mes frères; mais les événements qui l'ont précédée ne sont pas les moins étonnants de ceux qui sont rapportés dans les Mémoires de ma mère. Je continue:

Ce fut précisément le lendemain de la naissance de mon troisième fils que le commis du marchand revint de Trébizonde, où son maître l'avoit envoyé; il apportoit de bien tristes nouvelles. Le prince mon époux avoit succombé à une longue maladie, et son fils avoit été conduit à la cour du sultan son seigneur, pour y recevoir une éducation conforme à son rang. L'affreuse certitude de la mort de mon

mari me rendit aussi malheureuse que je l'avois été à Bagdad lorsque le chevalier m'en avoit donné la fausse nouvelle. Mais le marchand, déchu de ses espérances, devint furieux contre moi; sans pitié pour mes infortunes, il me conduisit le jour même au Bazar, et m'y vendit à un courtier d'esclaves: je partis dès le lendemain avec une troupe de jeunes Circassiennes, que l'on menoit à Samarcande pour recruter le sérail du sultan Schahzenan. Comme je descends par ma mère des princes de ce pays, et que mes traits rappellent cette origine, mon nouveau maître se proposa de tirer parti de cette circonstance pour obtenir un meilleur prix de moi; il prétendoit que je passerois avec les autres pour venir de Circassie. Nous étions depuis quatre jours en voyage, et la caravane s'étoit arrêtée, à l'entrée d'un désert, auprès d'une belle fontaine. Pendant que l'on remplissoit les outres des chameaux, et que ces animaux, par un instinct admirable, buvoient eux-mêmes à plusieurs reprises, sachant qu'ils seroient privés d'eau pendant plusieurs jours, je m'éloignai du reste des voyageurs en rêvant profondément à mes malheurs passés, et à ceux que la fortune sembloit me préparer encore, quand tout à coup une gazelle, courant avec une extrême vitesse, passa si près de moi qu'elle faillit me renverser. Un énorme léopard la poursuivoit; il me vit en passant, et se détourna de mon côté, semblant me donner la préférence: je me mis à courir de toutes mes forces,

et j'allois devenir sa proie sans un cavalier armé de toutes pièces, qui, pour mon bonheur, se trouva sur son passage, et qui lui porta un grand coup de lance, dont il l'abattit. Je me jetai à genoux pour remercier le ciel et mon libérateur. Il me répondit, sans lever la visière de son casque: Belle dame, si vous croyez me devoir de la reconnoissance, l'unique moyen de me le témoigner est de me suivre. J'étois dans une position à ne point me faire prier, je montai en croupe, et il m'emmena au galop. Nous courûmes deux heures sans nous arrêter, et nous nous trouvâmes dans une forêt de grands chênes, au milieu de laquelle étoit un vieux château fort. C'étoit là que demeuroit le cavalier. A son approche, on baissa le pont-levis, nous entrâmes, et je vis, à l'empressement que l'on montra pour le servir, qu'il étoit le maître de ce lieu: il ordonna que l'on me conduisît dans un riche appartement, où il entra bientôt après, mais toujours armé, et même la visière de son casque baissée. Il me pria de lui raconter par quelle aventure je me trouvois dans le lieu écarté où il m'avoit rencontrée: je lui fis le récit de mon histoire, à l'exception de quelques circonstances que je jugeai à propos de supprimer. Princesse, me dit-il en soupirant, je vois que vous êtes libre, et que rien ne vous empêche de disposer de votre cœur. Heureux le mortel qui pourra le toucher! je n'ose me flatter d'une telle conquête, mais du moins je ferai tous mes efforts pour la mériter. Depuis ce mo-

ment, il me traita avec les égards dûs à ma naissance, en y ajoutant toutes les attentions de l'amour le plus délicat. Sa conversation étoit spirituelle et instructive, et il avoit dans ses manières quelque chose de dégagé et de gracieux : sa taille cependant n'étoit point avantageuse : il étoit petit ; et, autant que l'on en pouvoit juger à travers les pièces de son armure, car il ne se désarmoit jamais, il n'étoit pas trop bien fait, quoiqu'il fût d'une adresse singulière. Quant à sa figure, comme il ne la montroit point, on pouvoit croire qu'elle n'étoit point belle ; cependant il avoit une telle vivacité que l'on pouvoit, sans craindre de se tromper, bien augurer de sa physionomie. Son caractère étoit gai, quoiqu'il fût sujet à des accès de mélancolie ; mais, ce qu'il avoit de surprenant, c'étoit sa facilité à imiter tout ce qu'il voyoit faire. Je passai trois mois dans ce château sans y éprouver d'ennui ; le maître de la maison étoit aimable sans être exigeant ; et j'avois la jouissance d'une bibliothèque qui renfermoit nos meilleurs poëtes arabes ; le soir je prenois quelquefois un théorbe, et je m'accompagnois en chantant les couplets qui me plaisoient davantage. Un jour que je chantois ce passage de Saadi, où il compare la vie à un ruisseau qui serpente tantôt sur les cailloux, et tantôt sur un sable argenté, mais qui finit inévitablement par se perdre dans l'immense mer, je fus surprise d'entendre une voix douce et mélodieuse qui me répondoit par d'autres vers du poëte de Schiras, dont le

sens est que l'amour égalise tout, le rang, l'âge, et la beauté. Ce chanteur étoit mon hôte qui pinçoit de la guitare aussi bien qu'un castillan, quoiqu'il eût aux mains ses gantelets. Il me pria de permettre que nous fissions de la musique ensemble; et, se déclarant plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors, il me demanda si j'aurois de la répugnance à unir mon sort au sien : Pour moi, dit-il, ce qui me charme autant en vous que votre esprit et votre beauté, c'est votre modestie et votre air de prudence; de tous les défauts auxquels les femmes sont sujettes, ceux que je hais le plus sont l'indiscrétion et la curiosité. J'ai de fortes raisons pour penser ainsi, ajouta-t-il en soupirant. Je le remerciai de la bonne opinion qu'il avoit de moi, en ajoutant que, quelles que fussent mes imperfections, il étoit vrai que je n'étois ni curieuse, ni indiscrète. Eh bien! dit-il, si vous voulez vous contenter de ce que vous voyez et de ce que je vais vous dire, rien ne s'opposera à notre union. Je suis le dernier fils du roi des Baschirs; les Tartares Lesghis l'ont dépouillé de ses états, mais ils n'ont point pénétré dans cette terre qui m'a été donnée en apanage : s'ils y venoient, je les ferois repentir de leur témérité; vous pouvez croire, à la manière dont j'ai abattu le léopard qui vouloit vous dévorer, que je ne crains point les hommes. Ce château est à moi, ainsi que le vaste domaine qui l'entoure. Vous connoissez mon caractère et mon esprit : quant à ma figure, j'ai les raisons

les plus fortes pour ne pas la découvrir avant le terme de dix ans. Si vous daignez m'accepter pour époux, il faut que vous vous engagiez à ne point me demander d'abréger cette époque, ni même à me faire de questions relatives à cette affaire; elles m'affligeroient, en renouvelant dans mon souvenir des circonstances déplorables que je voudrois en effacer, et je ne pourrois vous satisfaire. Les qualités et les agréments du prince de Baschirie avoient fait impression sur mon cœur; d'ailleurs je lui devois la vie, et je n'avois point d'autre manière de lui témoigner ma reconnoissance : j'acceptai donc ses offres, en y mettant pour toute condition qu'il accorderoit sa protection à mon fils, le jeune prince de Trébizonde, s'il avoit besoin de la réclamer. Il me le promit; je m'engageai de mon côté à ne jamais chercher à pénétrer les secrets dont il voulut se réserver la connoissance, et le mariage s'accomplit. Ses présents de noce furent magnifiques, et toutes les cérémonies se firent comme à l'ordinaire; seulement quand l'heure de se coucher fut venue, je le vis, avec étonnement, conserver toutes les pièces de son armure, à la réserve de son épée et de ses éperons qu'il ôta pour se mettre au lit. Je ne dis rien dans ce premier moment; mais, lorsque la familiarité se fut introduite entre nous, je lui demandai pourquoi il s'obstinoit à conserver cet équipage embarrassant et incommode: si vous tenez tant à ne pas découvrir votre visage, lui dis-je, prenez un

masque au lieu de cet armet à visière baissée, et quittez cette cuirasse si incommode; ou bien, sans toutes ces précautions, éteignez la lampe qui éclaire l'appartement. Le prince des Baschirs me répondit avec sévérité que j'eusse à m'abstenir de semblables demandes à l'avenir, qu'il les considéroit comme un moyen détourné de découvrir son secret; et il conserva son attirail militaire comme si l'ennemi eût été aux portes du château. Nous n'eûmes, pendant les premiers mois de notre mariage, que cette légère altercation; et mon époux me montroit tant d'amour qu'il étoit évident que, s'il n'eût pas eu les motifs les plus puissants pour me refuser, il se fût empressé de céder à mes désirs. Cependant je voyois avec peine qu'il n'étoit pas parfaitement heureux. Toutes les nuits, il se levoit deux heures avant le jour, sortoit de mon appartement, ne rentroit qu'un peu avant l'aurore; et, quand il revenoit, il avoit à la main un mouchoir mouillé probablement de ses larmes, car il poussoit de profonds soupirs; j'avois même quelquefois feint de dormir pour en découvrir davantage, et je lui avois entendu prononcer des mots sans suite, mais qui annonçoient que son âme étoit en proie à un violent chagrin. Je n'osois lui faire de questions; mais j'étois inquiète et tourmentée. Un soir que je me promenois tristement sur la terrasse du château, celle de mes femmes que j'affectionnois le plus, et qui me sembloit avoir un véritable attachement pour moi, croyant pénétrer

la cause du trouble où elle me voyoit, me dit : Seroît-il possible, Madame, comme le bruit en court, que le prince votre époux, qui paroît vous être si tendrement attaché, et qui est d'ailleurs si nouvellement marié, fût déjà occupé d'un nouvel amour. Cela n'est pas croyable. On dit pourtant qu'il va toutes les nuits dans les souterrains de la tour du donjon, et de telles visites sont très suspectes ; surtout s'il est vrai, comme on me l'a assuré, qu'une très belle femme y est renfermée : je vous avouerai même que quelqu'un m'a juré l'avoir vue par un des soupiraux. Ces paroles me firent une impression profonde : j'avois résisté à la curiosité, je ne résistai pas à un dépit jaloux ; et je résolus d'éclaircir mes soupçons. La donneuse d'avis m'en fournit les moyens dès la nuit suivante : je me levai aussitôt que mon époux eut quitté à son ordinaire mon appartement ; elle me précéda avec une lanterne sourde ; et, après avoir fait de nombreux détours, nous arrivâmes dans un petit caveau, d'où l'on pouvoit voir ce qui se passoit dans le bas de la tour du donjon. C'est là que je fus témoin d'un spectacle qui me remplit d'horreur, et qui s'est tracé d'une manière ineffaçable dans ma mémoire. Une femme encore belle, quoique d'une affreuse maigreur, étoit attachée par le milieu du corps avec une grosse chaîne de fer ; à côté d'elle on voyoit un homme, ou plutôt un spectre, de la figure la plus hideuse, dont les regards impitoyables me faisoient frémir. Dans ce moment, la porte du

cachot s'ouvrit, et je vis paroître le prince des Baschirs sans épée, et la tête baissée. Vous vous faites bien attendre aujourd'hui, lui dit l'infernal geolier; si cela vous arrive encore, j'irai vous chercher moi-même. Le prince ne répondit que par un grand soupir, et il délia tristement les cordons de son casque; mais, quand il l'eut ôté, et que je vis qu'il avoit la tête d'un singe, je restai immobile comme si j'eusse été frappée de la foudre. A mesure qu'il quittoit les différentes pièces de son armure, je voyois qu'il n'avoit rien de l'homme que la voix; tout son corps étoit velu, et ses pattes grêles étoient renfermées dans des bottines garnies pour imiter les mollets; enfin il avoit une immense queue, beaucoup plus longue que toute sa personne. Quelle position pour une malheureuse princesse qui a régné sur de vastes états, et dont la beauté a été célébrée dans plusieurs cours! et quel excès d'abaissement et d'humiliation! celle qui avoit refusé la main de plusieurs princes puissants se trouver l'épouse d'un singe! j'ignore comment je ne mourus pas sur la place, de honte et de confusion. Ce qui augmentoit encore l'excès de ma douleur, c'est que je portois dans mon sein le gage de ce monstrueux amour. Le mal étoit irréparable, et mes regrets ne pouvoient rien changer à ma triste situation. Cependant je dois raconter la suite de cette horrible aventure: lorsque le prince Singe eut quitté tous ses vêtements, le geolier l'attacha à un carcan de fer scellé dans le mur, en face

de la pauvre femme, de manière qu'il lui tournoit le dos; et, ayant fait approcher celle-ci, il la tint de la main gauche, tandis qu'empoignant de la droite la queue du singe, et s'en servant comme d'un fouet, il lui en donnoit de grands coups sur le dos. La malheureuse poussoit des cris horribles, qui auroient fléchi tout autre que ce tigre impitoyable; il s'arrêtoit pourtant quelquefois, mais c'étoit pour lui dire: « Ceux qui présument trop de leurs forces ne sont « guère moins coupables que ceux qui commettent « des fautes préméditées. » Et il recommençoit avec une telle fureur, que ses épaules étoient toutes meurtries. Je ne sais quelle fut la fin de cette scène de désolation, mes forces m'ayant abandonnée. Lorsque je repris mes sens, je me trouvai dans mon appartement, où l'on m'avoit rapportée. J'appris que le prince des Baschirs étoit dangereusement malade; et bientôt après on me remit une lettre de lui; elle étoit conçue en ces termes: « Vous savez maintenant, Ma« dame, le secret dont je voulois vous dérober la « connoissance; vous croyez avoir à vous plaindre « de moi, et c'est vous qui causez votre malheur « et le mien. Si vous aviez tenu vos engagements, « et ces promesses solennelles que vous me fîtes de « ne point chercher à pénétrer le mystère que ma « situation présente rendoit nécessaire, le terme de « l'enchantement sous lequel je gémis seroit arrivé; « j'aurois repris ma première forme, et vous n'au« riez point eu à rougir de votre époux. Mais votre

« imprudente curiosité nous a perdus. Je ne veux « point m'abaisser à paroître devant vous à présent « que vous savez la condition où je suis réduit : et, « quand vous voudriez me recevoir comme votre « époux, il me seroit impossible de profiter de ces « sentiments favorables. Je sens que le coup mortel « est porté, et le trépas va mettre enfin un terme à « mes malheurs. Recevez mes adieux. »

La lecture de cette lettre me toucha sensiblement; je reconnus que le prince des Baschirs avoit réellement des torts à me reprocher; et que, si j'eusse eu la force de résister à des suggestions perfides et à ma fatale jalousie, j'aurois continué à vivre paisiblement, et j'aurois atteint, dans un petit nombre d'années, le terme convenu. Je cherchois vainement à me consoler en pensant que, de mille femmes qui se seroient trouvées à ma place, il n'y en auroit pas eu une seule qui n'eût fait la même faute. Je voulus aller demander pardon au prince mourant, mais il ne le permit pas, sans cependant montrer de colère contre moi. Il me laissa même la jouissance de ses domaines. Lorsqu'il fut mort, et que je lui eus fait rendre les honneurs funèbres, je me décidai à aller consulter le grand Caramoussal, dont j'avois entendu parler dans mes voyages, et à lui demander sa protection pour l'être que je portois dans mon sein, et que je n'osois appeler mon enfant. Ayant fait une grande diligence, j'arrivai chez lui un mois avant mon terme. Il consulta le livre

du destin, et me déclara qu'il dépendoit de moi de mettre au monde un individu qui ne seroit ni tout-à-fait homme ni tout-à-fait singe, ou de diviser sa vie en deux portions, pendant lesquelles il seroit successivement singe et homme. Je me suis décidée pour ce dernier parti, et vous avez tous vu sous quelle fâcheuse enveloppe est né le plus jeune des Facardins; mais, ce que vous ne savez pas encore, c'est que la noblesse et l'élévation de ses sentiments m'ont bien dédommagée du désagrément de sa figure. Dès ses plus jeunes ans, l'amour de la gloire étoit sa passion dominante; et, au lieu de se plaire à faire des sauts et des gambades comme les jeunes animaux de son espèce, son plus grand plaisir étoit la lecture des livres sérieux, ou la conversation des personnes sensées et instruites. Il avoit environ dix-huit ans lorsqu'un calender, qui arrivoit d'Astracan, s'arrêta dans notre château : il nous fit le récit le plus pompeux de la beauté de Mousseline la Sérieuse; et ce récit enflamma le jeune cœur de mon fils; il ne se dissimula point cependant avec quel désavantage il paroîtroit aux yeux de cette princesse, mais du moins il voulut satisfaire sa curiosité, et voir, par lui-même, si la renommée n'avoit point exagéré ses charmes. Je fis ce que je pus pour le retenir, jusqu'à lui refuser l'équipage convenable à une personne de sa naissance : mais il partit malgré ma surveillance; et, se glissant de forêts en forêts, il parvint à Astracan, où il entra, pendant la nuit, de peur

d'être arrêté. Dès que le jour parut, il grimpa sur un des arbres qui entourent le palais royal, dans l'espérance de voir la princesse, qui étoit l'objet de ce grand voyage; elle ne parut point, mais le roi son père se montra sur la terrasse. Mon fils entendit, dans ce moment, deux archers de la garde qui s'entretenoient, au pied de son arbre, d'un affreux complot contre les jours du bon roi d'Astracan. Mes flèches, disoit l'un d'eux, sont empoisonnées, et je n'attends qu'une occasion favorable pour lui en décocher une. Le noble singe, qui étoit encore plus adroit que ne le sont ordinairement ses pareils, sauta légèrement à bas de l'arbre, prit une des flèches dans le carquois du soldat traître, et, s'élançant sur la terrasse, la déposa aux pieds du roi. Il écrivit en même temps sur le sable : *flèche empoisonnée;* et montra les deux archers qui n'avoient pas songé à s'enfuir. On les arrêta; ils avouèrent leur crime, et toute la cour retentit des louanges du singe. La princesse voulut le voir, et lui présenta elle-même une noix qu'il reçut avec une reconnoissance respectueuse: il trouva que tout ce que l'on disoit de sa grande beauté étoit, contre l'ordinaire, au-dessous de la vérité, et il conçut dès lors pour elle une passion qui probablement ne finira qu'avec sa vie. Mais il étoit alors sans espoir; et, par une singulière bizarrerie de la fortune, les tourments qu'il éprouvoit, pour être l'opposé de ceux des autres amants, n'en étoient pas moins terribles. En effet, les rigueurs de leurs belles

sont ce que les amoureux redoutent le plus, et les caresses de l'infante d'Astracan mettoient mon fils au désespoir. Il sentoit qu'elles étoient adressées à un vil animal dont il présentoit l'apparence, et dont il lui étoit impossible de se séparer. Cependant il ne perdoit aucune occasion de lui faire sa cour; et, comme on lui avoit assigné un logement chez le prémier valet de chambre du roi, il se présentoit régulièrement dans l'antichambre de la princesse, et la suivoit à la promenade en portant son éventail ou ses gants; mais il mettoit dans son service une discrétion singulière, refusant toujours les grandes entrées qu'on lui auroit accordées volontiers. On remarqua même que, quand elle alloit se baigner dans la rivière qui traversoit le parc, il s'arrêtoit au dernier bosquet; modestie qui faisoit l'amusement ordinaire des filles d'honneur; et il étoit même passé chez elles en proverbe de dire : « Modeste comme « le grand Singe. »

Ce fût à cette époque que le roi d'Astracan se décida à envoyer vers l'enchanteur Caramoussal cette ambassade dont vous avez eu sans doute connoissance. On n'a jamais bien su pourquoi ce monarque s'étoit décidé à mettre trois cents singes à la suite des ambassadeurs. Les politiques se sont épuisés en conjectures pour expliquer cette détermination, et quelques-uns ont même poussé la témérité jusqu'à dire qu'il falloit l'attribuer à un pur caprice; manière aussi commode que peu respectueuse

de pénétrer les résolutions des grands princes, dont les motifs sont presque toujours ignorés ou méconnus du vulgaire. Quoi qu'il en soit, le roi d'Astracan s'étant déterminé à envoyer un grand nombre de singes à l'enchanteur du mont Atlas, il étoit naturel qu'il choisît mon fils pour le président de la troupe. Il se conduisit dans cette mission délicate avec toute la sagesse et l'intelligence qui le caractérisent; et, s'il ne put parvenir à établir une discipline bien exacte parmi des maraudeurs aussi déterminés, sa conduite personnelle mérita du moins une estime particulière. On le voyoit, gravement assis sur son éléphant (lorsqu'il n'avoit point à écrire de dépêches en cour), occupé à lire des livres de morale ou d'histoire. Cependant, sur la fin du voyage, le chagrin de se voir éloigné de sa belle maîtresse qui lui avoit promis de lui écrire, et qui ne lui tint point parole, le jeta dans une profonde mélancolie: il passoit quelquefois des journées entières à pleurer, ce qui lui valut dans l'ambassade le surnom de Singe Triste. Les satrapes, qui connoissoient tout son mérite, firent d'inutiles efforts pour adoucir son chagrin, et mêlèrent souvent leurs larmes aux siennes; mais leur inquiétude fut extrême, lorsqu'au sortir d'une certaine forêt, ayant fait l'appel de la troupe, ils ne le trouvèrent plus. Mon fils, inquiet de sa destinée, avoit devancé de quelques jours le cortége pour aller consulter secrètement Caramoussal; celui-ci l'envoya, comme il faisoit assez ordinai-

rement, à la grotte du mont Atlas. Là il lui arriva d'étranges aventures, car la Vieille aux Rouets, qui se montroit si facile envers tout le monde, le chassa avec mépris; tandis qu'au contraire la Nymphe de l'Arc d'acier, qui avoit repoussé avec tant de dédain le beau Facardin mon second fils, fit à celui-ci les plus tendres avances : de pareils caprices étoient assez communs dans ce temps-là parmi le beau sexe qui s'est bien corrigé depuis. Il paroît que ce qui avoit séduit cette dame, outre l'esprit et les grâces de mon fils, étoit sa facilité à bander l'arc qu'elle lui avoit présenté. Il n'auroit probablement pas été insensible à ses charmes, si ceux de Mousseline la Sérieuse avoient fait une impression moins vive sur son cœur. J'ignore cependant à quel prix il obtint d'elle de lui prêter son arc et ses flèches pour sauver la caravane, que Caramoussal lui fit dire être dans un grand danger. Il arriva heureusement à point nommé, lorsque certains lions et certains tigres alloient y faire un terrible ravage. Chaque trait abattit une de ces bêtes féroces. Mon fils reporta fidèlement à la nymphe son arc et son carquois; et il alla ensuite conjurer l'enchanteur Caramoussal d'abréger, par le secours de son art, le terme de l'enchantement qui l'empêchoit de paroître sous sa forme naturelle. Nous nous rencontrâmes au mont Atlas, où j'étois allée de mon côté pour savoir de ses nouvelles : nous trouvâmes Caramoussal fort occupé à recoudre, avec une aiguille de diamant

et du fil invisible, la grande bouche du jeune homme, dont le bras étoit en écharpe, et qui étoit depuis quelque temps en pension chez lui. Je suis souvent obligé, nous dit-il, de réparer les sottises de mes confrères; le prince que vous voyez avoit été changé en lion par une cruelle fée. C'est sous cette forme qu'il s'est battu avec le Facardin du mont Atlas, qui lui a coupé la patte: un maladroit d'enchanteur auquel il s'est adressé, lui a bien rendu la figure humaine, mais sans pouvoir lui rétrécir la bouche, de manière qu'il ne trouve point à se marier, quoiqu'il soit un fort bon parti. A l'égard de son bras, il est si mal remis qu'il faudra que je l'envoie à Barège avant qu'il puisse s'en servir comme par le passé.

Lorsque Caramoussal eut terminé son opération, il eut la bonté de nous conduire lui-même dans son char volant à Astracan. Vous savez le reste, puisque vous avez été témoin de la fin merveilleuse de cette aventure. Cependant vous ignorez probablement que l'honnête enchanteur a poussé l'attention jusqu'à réparer le désastre arrivé aux chemises de Mousseline. S'il avoit pu réunir les trois rouets, rien n'eût été plus facile; il eût filé en trois tours de main de quoi faire les trousseaux de toutes les nouvelles mariées du monde, et il lui en seroit encore resté pour fabriquer la grande échelle, qui doit partir du rivage de la mer pour gagner le sommet du mont Atlas; mais de tous les rouets le seul qu'il possède est celui

que le Crocodile portoit sur son museau lorsqu'il s'est battu avec le génie de Cristalline. Au moment où, enflé de sa victoire, il n'étoit point sur ses gardes, un petit triton, envoyé par Caramoussal, sous la forme d'un requin, a avalé le rouet, et l'a porté à son maître. Voilà ce qui a servi à l'enchanteur pour faire filer quelques mille aunes d'une certaine amiante, qui se trouve au Caucase : elle est non-seulement incombustible comme les autres substances de cette espèce, mais elle a encore la propriété d'éteindre tout ce qui est enflammé. Avec de pareilles chemises, Mousseline, qui a, ainsi que beaucoup d'autres dames, la manie dangereuse de s'approcher en hiver trop près de la cheminée, ne courra plus le risque de se brûler. Je ne puis terminer ces Mémoires sans exprimer le regret que cette incomparable princesse n'ait pu faire à la fois le bonheur de mes quatre fils, qui en étoient dignes par leur mérite et leurs sentiments. Puisse ma tendresse, prince de Trébizonde, et celle de la belle Dinarzade vous tenir lieu de dédommagement !

Lorsque le prince de Trébizonde eut achevé la lecture des Mémoires de la princesse sa mère, le sultan des Indes, qui sommeilloit depuis un bon quart d'heure, se réveilla, et dit : Tout cela est assez croyable ; seulement je ne comprends pas trop bien comment la queue du singe, qui fouettoit la femme du souterrain, pouvoit exciter les rires de Mousseline la Sérieuse ; mais il y a dans toutes les histoires

du monde des choses que je ne me chargerois pas d'expliquer. Pour moi, reprit Dinarzade, j'aurois voulu savoir quelle faute avoit commise cette pauvre femme pour avoir été condamnée à un supplice aussi extraordinaire. Je présume que le prince qui en étoit l'instrument étoit moins coupable qu'elle, mais qu'il n'étoit cependant pas tout-à-fait innocent. Je présume aussi...... Vous présumerez tantôt, répondit le sultan en sonnant son premier eunuque pour se lever. Si Madame est si curieuse, dit le prince de Trébizonde, et que sa hautesse veuille connoître les détails de cette aventure, je puis les demander à ma mère, qui nous les enverra de Danemarck par la première estafette. Nous verrons, répondit le sultan, qui étoit pour le moment rassasié d'histoires; et il fit signe au prince de se retirer. Pour lui, il se leva, se lava, déjeûna, dîna, soupa, et le peuple des Indes bénit la sagesse de son gouvernement.

FIN DES QUATRE FACARDINS.

SUITE
DE
ZENEYDE.

ZENEYDE étoit donc sur le même char que l'impératrice Eudoxie, à la suite du cruel Genséric. Ce terrible monarque des Goths repassa en Afrique, chargé des dépouilles de toute l'Italie, car ses soldats avoient pillé l'antique Rome et Aquilée, la nouvelle résidence des Césars. Il y conduisit, comme captives ou plutôt comme monuments de sa victoire, la veuve de l'empereur romain, et la petite-fille du roi des Francs. C'est de celle-ci que je dois m'occuper; mais elle étoit si jeune, que son séjour en Afrique n'offre rien d'intéressant. Elle ne fit que partager la prison et les malheurs de sa belle-mère, quoiqu'elle fût innocente de ses crimes; et, lorsqu'après sept années, Genséric, reconcilié avec l'empereur Théodose le jeune, qui régnoit alors à Constantinople, lui renvoya cette même Eudoxie, sa fille, Zeneyde la suivit encore. Cette jeune princesse étoit alors dans sa vingtième année, et ses charmes étoient dans leur plus vif éclat; toute la cour de l'empereur

d'Orient n'avoit jamais rien vu de plus beau, et les Grecs, si grands partisans de l'hyperbole, n'étoient pas parvenus, dans cette occasion, à la louer plus qu'elle ne le méritoit. L'illustre Pulchérie, sœur de Théodose, princesse dont l'histoire a consacré l'esprit et les vertus, se plaisoit à développer l'heureux naturel de Zeneyde; elle lui donnoit des leçons de sagesse, qui lui furent bien utiles pour supporter le poids des infortunes qui l'accablèrent dans la suite. A cette époque, elle étoit brillante de jeunesse et de beauté, et plusieurs princes briguoient l'honneur de sa main. Parmi eux, l'héritier du trône d'Arménie sembloit tenir le premier rang; il étoit venu à Byzance pour s'instruire dans les arts de la Grèce, et prendre les leçons de ses célèbres philosophes, dignes successeurs des Socrate et des Platon; mais les beaux yeux de Zeneyde lui avoient donné de terribles distractions: de tous les maîtres, l'Amour est celui qui sait le mieux se faire obéir, et le prince négligeoit d'écouter les autres. Le roi son père en fut instruit; son ministre à la cour de Constantinople lui avoit fait passer cet avis; et, comme il entroit dans ses desseins d'unir son fils à la princesse de Cappadoce, il se hâta de le rappeler. Lorsque l'héritier d'Arménie, qui se nommoit Tigrane, comme la plupart des souverains de cette contrée, reçut cet ordre fatal, il tomba dans le plus violent désespoir: ce n'étoit pas qu'il eût fait beaucoup de chemin dans le cœur de Zeneyde, mais elle ne le traitoit pas plus mal que

ses rivaux ; elle lui sourioit quelquefois avec bonté ; et s'il lui échappoit une saillie spirituelle, elle ne manquoit pas d'y applaudir. En voilà assez pour donner de l'espoir à un jeune homme bien amoureux, et personne ne le fut jamais plus passionnément que Tigrane. Il sentoit que, s'il s'éloignoit, il perdoit tout le fruit de ses peines, car l'impression qu'il avoit pu faire sur la fille de Maxime étoit trop légère pour que l'absence ne l'effaçât pas bientôt. Il résolut donc, quoi qu'il pût en arriver, de ne point quitter Constantinople : mais, sachant que, s'il s'obstinoit à rester à la cour de Théodose, le roi son père, dont il connoissoit l'inflexibilité, ne manqueroit pas de le réclamer, et qu'il seroit remis entre ses mains par l'empereur, il prit le parti de dissimuler, et feignit d'obéir. Il fit donc les préparatifs de son départ, prit congé de Théodose dans une audience solennelle, et s'embarqua sur le Bosphore pour Trébizonde, port de la mer Noire qui n'est pas éloigné de l'Arménie. Il y avoit envoyé les gens de sa suite sur un vaisseau de transport ; et, pour lui, il partit sur une de ces barques à un mât qui servent à la navigation de l'Archipel, et qui ne sont guère montées que par huit ou dix matelots. Le soir même de son départ, et avant de sortir du détroit, il les rassembla tous sur le pont, leur fit boire largement du vin et de l'eau-de-vie ; et, lorsqu'ils furent tous ivres, il se jeta à la mer sans qu'ils s'en aperçussent. Comme il étoit excellent nageur, et que le rivage n'étoit pas

éloigné, il l'eût bientôt atteint. J'oubliois de dire que, pour ne point compromettre les matelots, et pour éviter des recherches qui auroient pu le faire découvrir, il avoit laissé sur la barque un écrit adressé au roi son père, où il lui annonçoit la résolution de se délivrer d'une vie qui lui étoit devenue odieuse loin de l'objet de ses feux.

Une cabane de pêcheurs lui servit d'asile pour cette nuit; le lendemain, il troqua ses vêtements contre un habit de simple paysan; il retourna ainsi déguisé à Constantinople; mais, afin d'être plus difficilement reconnu, il eut la précaution de s'attacher autour de la tête un bandeau vert, qui lui couvroit les yeux, prétendant se faire passer pour un de ces aveugles qui demandent l'aumône. Un barbet fort intelligent, qu'il avoit acheté des pêcheurs chez qui il s'étoit réfugié, lui fut très utile. Ce chien, qui se nommoit Roquinet, étoit attaché avec un ruban; il fut bientôt dressé, et sembloit le conduire dans les rues de Constantinople. En y entrant, le prince d'Arménie se dirigea machinalement vers le palais impérial, et s'arrêta à la grille des jardins. Sa jeunesse et sa taille avantageuse le faisoient remarquer, et excitoient en sa faveur la compassion des personnes charitables; les dames surtout, dont le cœur est naturellement plus disposé à la pitié, étoient touchées de voir un aussi beau jeune homme réduit à une si triste condition: aussi presque toutes celles qui passoient mettoient une petite pièce d'ar-

gent dans sa tasse ; lorsqu'il l'entendoit tomber, il les saluoit d'une manière à la fois noble et respectueuse qui augmentoit leur intérêt ; et en même temps Roquinet, se dressant sur ses pattes de derrière, faisoit la révérence. Le bandeau n'étoit pas assez serré contre la tête du prince d'Arménie pour l'empêcher de voir par dessous, et il reconnut une des filles d'honneur de la princesse Zeneyde qui entroit dans le jardin, et qui s'arrêta, comme les autres, pour lui faire l'aumône. Madame, lui dit-il d'une voix émue, je vous remercie bien humblement de votre bonté ; mais que de grâces n'aurois-je pas à vous rendre si, par votre puissante protection, vous me faisiez entrer dans ce beau jardin pour y prendre un moment le frais sous les platanes qui entourent le grand bassin ! mon pauvre chien, qui meurt de soif, en a encore plus besoin que moi. La demoiselle d'honneur pria les gardes de laisser passer le pauvre aveugle et son barbet ; et, lorsqu'elle se promena avec la princesse, elle les lui fit remarquer. Zeneyde est compatissante, et tous les malheureux ont des droits sur son cœur ; elle s'approcha du mendiant, lui donna une pièce d'or, et lui demanda par quel accident il avoit perdu la vue. Hélas ! Madame, lui dit-il, je ne saurois me plaindre de mon aveuglement, puisqu'il m'a sauvé la vie. Comment cela est-il possible ? répartit la princesse ; vous excitez ma curiosité ; mais, si vos aventures sont longues, je n'aurai pas le temps de les entendre aujourd'hui ;

revenez demain au bas du pavillon qui donne sur la mer de Marmara, et je vous écouterai avec plaisir. Elle accompagna ces paroles d'un sourire plein de bonté, capable, à lui seul, de faire tourner la tête au prince, si cela n'eût pas été une chose faite depuis long-temps. On juge bien qu'il se trouva, à l'heure indiquée, sur le rivage; il avoit cherché à se mettre aussi bien que la simplicité de son habillement le lui avoit permis, et il faut convenir qu'il avoit naturellement l'air si noble et de si beaux traits, que, sous son manteau d'étoffe grossière, il ressembloit plus à un prince, que la plupart de ses rivaux tout brillants d'or et de pourpre: d'ailleurs il ne négligeoit rien; et, connoissant le goût de sa maîtresse pour les chiens, il avoit baigné et peigné Roquinet, et il l'avoit fait tondre de frais, en dessinant avec soin ses manchettes, ses jarretières, et la houppe de sa queue: jamais barbet ne fut plus propre ni mieux tenu. Zeneyde ne tarda pas à se rendre au pavillon; elle s'y assit au milieu des dames de sa suite, et fit entrer le jeune aveugle: elle daigna caresser Roquinet, qui se coucha respectueusement à ses pieds; et elle écouta avec attention les aventures supposées du prince d'Arménie. Je ne vous les raconterai pas, puisque c'est une fiction dénuée aujourd'hui d'intérêt: qu'il vous suffise de savoir que, sous une ingénieuse allégorie, Tigrane racontoit son histoire. Cependant il eût été trop dangereux pour lui de se découvrir, pour qu'il ne demeurât pas

caché sous le personnage d'un pauvre berger, dont l'amour avoit fait le malheur. Toutes les dames admirèrent l'esprit et les grâces de l'aveugle; et son bandeau lui permit d'observer que Zeneyde avoit été encore plus émue de son récit que les autres. Ah! disoit-il en se retirant dans son humble demeure, quelle est la bizarrerie de ma destinée! lorsque j'étois l'héritier d'un grand empire, Zeneyde paroissoit insensible à mon amour; aujourd'hui je me présente à elle sous la figure d'un misérable pâtre, et l'intérêt que je lui inspire a quelque chose de tendre qui ressemble à l'amour. Il est donc vrai que l'infortune a un plus grand ascendant sur les âmes délicates et élevées que tous les attraits du pouvoir et de l'ambition! Il faisoit ces réflexions, et beaucoup d'autres du même genre, qui n'étoient peut-être pas bien justes, mais qui partoient d'un cœur fortement épris, lorsqu'en rentrant chez la bonne vieille qui le logeoit, il apprit d'elle que tout le quartier étoit en mouvement, que l'on venoit de voir passer à travers l'hippodrome une superbe cavalcade; c'étoit, disoit-on, les ambassadeurs du roi des Francs: elle avoit oublié son nom, mais Tigrane ne connoissoit que trop bien le cruel Childéric; il savoit qu'avant la mort de Méroué son père, il étoit venu à la cour de l'empereur d'Occident demander la main de Zeneyde, qu'elle lui avoit été promise, et que son extrême jeunesse avoit fait seule différer la célébration de ce mariage. Depuis ce temps, la captivité de la jeune princesse en

Afrique n'avoit plus permis d'y songer; l'on pouvoit aussi croire qu'un prince tel que Childéric, d'une humeur inconstante et libertine, ne pensoit plus à une personne dont les charmes naissants ne paroissoient pas avoir fait sur son cœur une impression bien vive; et cela étoit vrai: mais il avoit des raisons politiques pour renouer une alliance qui lui donnoit des droits sur l'Italie, dont il méditoit la conquête: et il envoyoit à l'empereur Théodose des ambassadeurs, chargés de lui demander la petite-fille de Clodion. Le prince d'Arménie devina bientôt l'objet de leur mission, qui fut au reste public dès le lendemain; il ne douta point qu'elle n'eût un plein succès. Il connoissoit la foiblesse de l'empereur qui, pendant tout son règne, s'étoit laissé gouverner par ses eunuques, et qui sans doute n'auroit ni assez de courage, ni assez de générosité pour résister à la demande d'un puissant monarque, lorsqu'il ne s'agiroit que du bonheur d'une jeune princesse sans appui. Il paroissoit donc que rien ne pourroit s'opposer à ce fatal projet; encore si Tigrane eût été assuré du consentement du roi son père, et de celui de la princesse, il ne lui eût pas été difficile de l'enlever et de la conduire en Asie, où les Francs ne l'auroient pas été chercher. Mais le souverain d'Arménie, loin d'approuver ses desseins, en avoit de tout contraires: la Cappadoce étoit à sa convenance, et il vouloit lui en faire épouser l'héritière. Quant à Zeneyde, peut-être que l'éclat de la couronne françoise la tenteroit;

mais, si elle y étoit insensible, il n'en étoit pas moins certain qu'elle ne consentiroit point à aller courir le monde avec un jeune homme, aux dépens de sa réputation. Le prince d'Arménie, que ces réflexions mettoient au désespoir, songea tout de bon à terminer ses jours : cependant, comme il est toujours temps de prendre ce parti extrême, il voulut emporter chez les morts la consolation de savoir qu'il n'étoit pas indifférent à sa belle maîtresse. Dans cette espérance, il prit sous son manteau une lyre antique dont il jouoit admirablement; et, précédé de son fidèle barbet, il se rendit le soir sous les fenêtres du pavillon de la mer de Marmara. Il n'y fut pas longtemps sans entendre la voix de Zeneyde, qui y étoit venue seule ce jour-là, avec celle de ses filles d'honneur qu'elle affectionnoit le plus, pour y causer librement de l'affaire importante qui devoit fixer sa destinée. Tigrane entendit distinctement qu'elle disoit à sa confidente combien elle avoit de répugnance à s'unir avec un prince dont la réputation étoit si mal établie, et que la nécessité seule la forceroit à un mariage qu'elle n'avoit jamais désiré, et qui, dans ce moment, lui paroissoit encore plus odieux. Le faux aveugle, encouragé par ces paroles, préluda sur sa lyre, et se mit à chanter : « Depuis que j'ai « perdu la lumière des cieux, la pitié d'un cœur « sensible est devenue nécessaire au soutien de « ma vie : je l'ai trouvée, et j'oublie mes maux; « mais, si elle m'étoit ravie, il me faudroit mourir. »

Sa voix étoit douce et mélodieuse, et la passion lui donnoit un charme particulier qui fit une impression profonde sur le cœur de Zeneyde. Elle s'avança, et à la clarté de la lune reconnut le faux aveugle. Mais il n'avoit plus l'air humble d'un mendiant. Dans l'attitude la plus noble, et la lyre à la main, il ressembloit à l'Apollon de Delphes, qui inspiroit les amants et les poëtes. Il est assez probable que la princesse lui auroit répondu si, dans ce moment, le barbet n'eût averti en aboyant que quelqu'un approchoit. C'étoit le prince de Thrace, un des rivaux de Tigrane; il étoit, comme lui, au désespoir d'un événement qui détruisoit à jamais toutes ses espérances, et il venoit exprimer sa douleur à la princesse, et apprendre ses dernières résolutions. L'aveugle se retira dans le creux d'un rocher; mais son chien fit si bonne garde, qu'il ne laissa pas seulement approcher son rival jusqu'au pied du pavillon; et cela ne déplut point à Zeneyde, qui n'avoit que de l'aversion pour lui.

Cependant l'empereur se décida, comme on l'avoit prévu, à accéder à la demande du roi des Francs; il chargea sa sœur Pulchérie de signifier ses intentions à la princesse Zeneyde, qui eut ordre de se préparer à partir dans quinze jours. La résistance eût été inutile, il fallut se soumettre. Théodose lui fit de magnifiques présents, que l'on embarqua sur la galère qui devoit la transporter à Marseille. La veille de son départ, elle étoit venue dire adieu à ce pavillon,

où elle avoit passé de si doux moments, et qu'elle ne devoit plus revoir; elle regardoit par la fenêtre cette partie du Bosphore qui forme le plus beau bassin du monde, les côtes pittoresques d'Asie, les murs de Chalcédoine, la tour de Léandre dont le souvenir est si cher aux amants, et les innombrables embarcations qui sillonnent en tout temps ces ondes, lorsqu'elle aperçut au pied de la muraille le fidèle Roquinet; elle regarda à l'entour pour voir si elle ne découvriroit point son maître; il n'y étoit point; il n'y avoit que son chien qui sautoit contre la fenêtre comme s'il eût voulu y monter, mais elle étoit trop haute; alors il alla gratter à la porte, Zeneyde la lui fit ouvrir; aussitôt il s'approcha d'elle, et se dressa sur ses pattes de derrière en lui tournant le dos, car il avoit plu, et il étoit un peu crotté. Comme il restoit dans cette attitude, la princesse s'aperçut qu'il avoit sous son collier un petit billet presque entièrement caché par ses poils frisés; elle le prit, et y lut ce qui suit : « Madame, le plus humble des amis, « s'il est fidèle et dévoué, n'est point à dédaigner; « je vous offre Roquinet, il est intelligent, et il a « paru vous plaire; ne craignez point de m'en priver. « Vous partez, la vie m'est odieuse, il m'est impos- « sible de la supporter sans vous. » La lecture de ce billet fit verser quelques larmes à la tendre Zeneyde; elle prit un crayon, et écrivit sur le même papier : « S'il faut absolument, pour que vous viviez, que « vous ne soyez point séparé de moi, préparez-vous

« à me suivre. » Elle replia le billet, le plaça au même endroit où elle l'avoit trouvé, baisa le messager, qui la remercia en remuant la queue, et lui dit d'aller retrouver son maître : il partit aussitôt à toutes jambes. Quant à la princesse, elle avoit songé que le talent de l'aveugle pour la musique pouvoit le faire admettre à sa suite. Elle fit donc venir le chef de l'ambassade, et lui dit que, pour charmer l'ennui d'une longue traversée, elle comptoit emmener un pauvre aveugle qui jouoit très bien de la lyre, et qui avoit une belle voix. L'ambassadeur regardoit déjà Zeneyde comme l'épouse de son souverain, il n'eut garde de s'opposer à ses volontés ; et de cette manière le prince d'Arménie fut reçu à bord de la galère impériale, lui et son barbet.

Le commencement du voyage fut heureux ; il fut cependant ralenti par les calmes de la mer Egée ; mais on étoit dans la belle saison, les soirées étoient délicieuses, et le plus souvent on passoit la grande chaleur du jour sur une des isles dont ces parages sont semés, au bord d'une claire fontaine, sous un berceau naturel de myrtes et d'orangers. Pendant un de ces petits séjours, il arriva un événement remarquable. On s'étoit arrêté, auprès d'Antiparos, sur un islot désert, dont la base n'est qu'un grand rocher percé d'antres et de crevasses. L'équipage dressa une tente sur la grève, et Zeneyde se fit conduire dans un canot à l'entrée d'une grotte spacieuse, où elle vouloit se baigner avec les dames de sa suite.

Elle avoit mené avec elle l'aveugle, dont sa modestie n'avoit rien à redouter, et elle se faisoit un plaisir d'entendre sa belle voix résonner sous ces voûtes naturelles. Il s'étoit assis sur un banc de rocher dans l'intérieur de la grotte, et il accordoit sa lyre pendant que les dames se déshabilloient, quand tout à coup des pirates, qui habitoient le fond de cette caverne, s'emparèrent d'abord des bijoux et des robes, et se saisirent ensuite des baigneuses. Le chef de la troupe, qui étoit un homme vigoureux, prit Zeneyde dans ses bras, et l'emporta dans son repaire par un passage taillé dans le roc. Le prince d'Arménie, oubliant alors son rôle d'aveugle, court après sa belle maîtresse, atteint le ravisseur; et, d'un grand coup de bâton sur la tête, il l'étend mort à ses pieds. Zeneyde étoit évanouie : la première chose qu'elle vit en r'ouvrant les yeux furent ceux de son aveugle, dont le bandeau étoit tombé; ils étoient remplis d'amour et de volupté. Je n'entreprendrai point de démêler les sentiments confus qui agitèrent le cœur de la princesse; la surprise, la reconnoissance, la tendresse, étoient certainement du nombre; mais la pudeur fut apparemment la plus forte, car elle s'arracha de ses bras en rougissant de se voir ainsi nue dans les bras d'un beau jeune homme, et ne put lui dire que ces mots : Hélas! vous n'êtes pas aveugle. Si je l'avois su.... Et elle courut rejoindre ses compagnes, qui venoient d'être aussi délivrées; l'équipage de la galère, accouru à leurs cris, avoit mis les pirates

en fuite. Pendant ce temps-là, Tigrane avoit ramassé son bandeau vert, et l'avoit rajusté autour de sa tête. La découverte que fit la princesse décida de sa destinée. Elle savoit, avant de quitter Constantinople, que l'aveugle musicien étoit amoureux d'elle; elle toléroit cette passion à laquelle elle ne répondoit que par une tendre pitié. Une aussi grande infortune que celle d'être privé de la lumière des cieux, ajoutoit encore à la distance déjà immense que le rang avoit établi entre la fille d'un empereur et un mendiant; c'étoit, pour ainsi dire, deux êtres d'espèce différente, entre lesquels il ne pouvoit rien y avoir de commun. Mais, quand elle s'aperçut que son aveuglement étoit supposé, passant tout à coup d'une extrémité à l'autre, elle crut, dans le premier moment, au feu de ses yeux, à la noblesse de ses traits, à la grandeur de son courage, voir en lui quelque chose de surnaturel. Aussi, dès qu'elle put lui parler sans témoins, elle lui dit: Vous m'avez trompée doublement, vous n'êtes pas plus mendiant qu'aveugle. Si la mort du prince d'Arménie n'étoit pas aussi bien constatée, je croirois qu'il est devant mes yeux. — Tigrane vous aimoit, Madame; vous n'aviez que de l'indifférence pour lui, il n'a pu la supporter, il a cessé d'exister; il en sera de même du pauvre aveugle, si votre cœur n'éprouve pour lui un peu d'amour. Je vous dois l'honneur et la vie, répondit-elle, contentez-vous de ma reconnoissance; voyez où l'on me conduit. Elle n'en dit pas davantage ce

jour-là, ayant été interrompue. Cependant le voyage avançoit, une légère brise de sud-ouest, le Zéphyre égyptien, enfloit les voiles de la galère, qui voguoit mollement sur les eaux. Aussitôt que le soleil s'abaissoit sous l'horizon, Zeneyde et ses dames montoient sur le tillac; on faisoit venir l'aveugle, il chantoit en s'accompagnant sur sa lyre la gloire passée des lieux célèbres devant lesquels on étoit alors, et qu'on lui nommoit; il chantoit les infortunes d'Ariane à Naxos, l'inconstance de Thésée, le Minotaure et les amours de Pasiphaé; le dieu qu'on adoroit à Delos eut aussi ses hommages, et il sembloit qu'une inspiration divine animoit alors sa voix. Mais, lorsqu'il eut à célébrer Cythère, son chant prit l'accent le plus passionné. C'est toi, déesse des cœurs, disoit-il, qui animes, qui vivifies toute la nature; sans toi, tout languiroit dans l'univers; la jeunesse seroit triste et stérile, et la vieillesse, privée de consolations, descendroit sans espoir dans le tombeau. Verse dans mon sein le nectar de ta présence; fais couler dans mes veines ce feu qui dévore sans consumer; perce-moi des traits de ton fils, ses blessûres sont douces, et les maux qu'il fait endurer ont leurs délices. En prononçant ces dernières paroles, son agitation fut si vive qu'il lui devint impossible de continuer; sa poitrine étoit oppressée, et ne lui fournissoit plus que des soupirs. Zeneyde étouffoit les siens. Pendant cette scène intéressante, il s'en passoit une, à l'avant de la galère, d'un genre bien différent. Tout l'équipage

étoit rassemblé autour de Roquinet, qui faisoit les tours les plus divertissants. Il sautoit, dansoit, rapportoit mieux qu'aucun autre chien, et son intelligence étoit si grande, qu'il marquoit avec la patte le nombre des points d'un dé : avec cela il étoit très obligeant; quelqu'un laissoit-il tomber un mouchoir ou un gant, il ne manquoit jamais de le ramasser, et de le rendre fidèlement. Aussi tout le monde, depuis le capitaine jusqu'au dernier des rameurs, lui vouloit du bien. On ne pensoit pas moins favorablement de son maître, qui, par son honnêteté et sa complaisance, avoit gagné les bonnes grâces de chacun; et cela n'est pas étonnant, car on a toujours remarqué que, parmi les personnes d'un rang élevé, ce sont celles dont le cœur noble répond à la naissance, qui savent le mieux se concilier l'affection des classes subalternes; elles ont le talent de descendre sans s'abaisser, et on les aime sans cesser de les respecter.

Il ne se passa aucun événement remarquable dans le reste du voyage. L'on arriva heureusement au port de l'antique Marseille, et Zeneyde se mit en chemin avec les ambassadeurs, pour aller trouver le roi Childéric à Troyes en Champagne, où il tenoit sa cour. Avant de partir, elle essaya de congédier l'aveugle, et de le renvoyer à Constantinople ; elle l'en pressa même vivement. Sa vertu lui sut bon gré de cette tentative, qui pourtant ne devoit point avoir de succès; et, pour dire la vérité, Zeneyde eût

été bien affligée de réussir. Cependant elle ne conservoit point d'espoir, son amant n'en avoit guère plus, mais une force invincible le retenoit auprès d'elle. Il la suivit donc avec un sentiment de tristesse, qui augmentoit à mesure qu'ils approchoient du terme de ce funeste voyage. Ils n'étoient qu'à quelques lieues de Troyes, lorsqu'ils virent arriver Childéric qui venoit au-devant de la princesse, suivi de tout son équipage de chasse. Dans ce temps-là, il y avoit encore des élans dans les forêts de la Gaule, et le roi des Francs, qui étoit robuste et courageux, passoit des journées entières à la poursuite de ces terribles animaux ; quelquefois l'ardeur de la chasse l'entraînoit si loin, qu'il ne pouvoit regagner son palais, et que souvent même il ne pouvoit rejoindre sa suite. Il couchoit alors chez un bûcheron, ou dans la hutte d'un sabotier ; et, le lendemain, ces bonnes gens lui servoient de guides pour sortir de la forêt, qui étoit épaisse et dépourvue de chemins. Il n'y avoit pas long-temps que, s'étant égaré en chassant un énorme élan, il s'étoit trouvé au pied d'une vieille tour à demi ruinée. Comme il pleuvoit à verse, il se mit à couvert sous quelques pierres qui formoient une avance ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il sentit une odeur de cuisine qui sortoit d'un vieux soupirail caché dans les broussailles ! Il s'approcha, écouta avec attention, et entendit distinctement le bruit d'une marmite bouillante. La faim le pressoit, il étoit hardi, et d'ailleurs il

étoit armé de son épieu et d'une courte épée; il se décida à entrer dans cette masure. Après avoir long-temps cherché la porte, il la trouva enfin derrière une dalle recouverte de lierre; elle fermoit l'entrée d'un escalier par lequel on descendoit dans un grand caveau, foiblement éclairé; une lampe, dont la flamme violette donnoit aux objets une couleur sépulcrale, étoit suspendue à la voûte; une grande chaudière étoit placée dans la cheminée, et un petit noir tout crasseux remuoit de temps en temps la fricassée avec un grand os qui sembloit avoir appartenu à la carcasse d'un cheval. Il n'en falloit pas tant pour ôter au roi des Francs tout son appétit; il se contenta de demander au marmiton nègre à qui étoit destiné cet énorme potage. Celui-ci n'eut garde de lui répondre, et vous n'en serez pas étonné quand vous saurez qu'il étoit muet: il se contenta de lui montrer sa maîtresse qui dormoit dans un coin du caveau sur un tas de feuilles sèches. Le prince, qui ne l'avoit pas encore aperçue, vit alors avec horreur une des plus hideuses créatures que la nature, dans un moment de caprice, se soit plu à former. C'étoit une petite vieille, toute rabougrie, dont l'œil droit étoit de verre et l'autre chassieux; son nez barbouillé de tabac touchoit son menton couvert de poils blancs de vieillesse; enfin, sa bouche étoit si renfoncée, que l'on auroit pu aisément croire qu'elle n'en avoit pas. Elle n'avoit plus sur la tête qu'un cheveu, mais ce cheveu étoit roide et dur comme un

poil de sanglier, et c'est ce qui la fit reconnoître par Childéric à qui le roi Méroué, son père, avoit souvent parlé de l'unique cheveu de la fameuse Alboflède. Il la salua respectueusement, car elle venoit de se réveiller, et il la pria de vouloir bien lui conserver la bienveillance qu'elle avoit toujours montrée à sa famille. Que venez-vous chercher ici, lui répondit aigrement la vieille? Il y a trente-cinq ans que je suis occupée à faire bouillir cette marmite, et il n'y a pas plus de six mois qu'elle bout; je suis dans le plus fort de l'opération, et je ne prétends pas que l'on vienne me distraire. Childéric lui demanda de très humbles pardons: alors la sorcière un peu radoucie, lui dit: Sortez à l'instant; mon nègre va vous montrer le chemin; ne l'indiquez à personne: mais, si vous vous mariez, revenez ici, car vous pourriez avoir besoin de moi. Le roi des Francs la quitta après l'avoir beaucoup remerciée, se promettant bien, à l'arrivée de Zeneyde, de revenir lui demander sa protection. Or, comme la forêt où elle résidoit se trouvoit précisément sur la route de la princesse, il pensa qu'il étoit convenable de profiter de l'occasion pour lui marquer son empressement. C'étoit dans cette intention qu'il avoit pris son équipage de chasse pour aller au-devant de sa fiancée. Le lendemain, en effet, il ordonna d'attaquer un élan; et emmenant avec lui Zeneyde, qui montoit à cheval aussi bien que le meilleur écuyer, il retrouva, non sans peine, la tour à la marmite;

mais le feu étoit éteint, et la magicienne n'y étoit plus; il ne restoit que le petit nègre qui ramassoit la braise pour la mettre dans la chaufferette de la vieille. Childéric lui demanda poliment où l'on pourroit trouver la dame Alboflède, oubliant qu'il étoit muet : le mauricaud l'oubliant aussi, répondit qu'elle étoit allée s'établir dans une des isles de la Seine qui n'est pas éloignée d'ici, à une demi-lieue au-dessous de celle qu'elle a habitée. Childéric ne manqua de s'y rendre le lendemain. Il eut d'abord quelque peine à trouver ce qu'il cherchoit, et il n'en seroit jamais venu bout s'il n'eût pas remarqué une corneille occupée à abattre des noix, qui alloit les porter l'une après l'autre dans le creux d'un vieux saule planté à la pointe d'une petite isle. Ce manége l'étonna: il prit un bateau de pêcheur pour traverser le bras de la rivière, et s'approcha du saule, qui étoit le plus gros qu'il eut jamais vu. Il étoit tout pourri de vieillesse. Le prince, en regardant dans le tronc, vit avec surprise quelque chose d'étincelant : c'étoit l'œil droit d'Alboflède; elle sortoit de son habitation souterraine par cette espèce de soupirail. Elle lui dit qu'elle venoit au-devant de lui pour le prévenir d'une irruption subite dont les Huns menaçoient ses États. Ils sont, ajouta-t-elle, à trois journées d'ici, dans la forêt Hercinie; vous n'avez pas un moment à perdre pour assembler vos troupes. Si vous les prévenez, vous serez vainqueur. A l'égard de la princesse Zeneyde, elle ne

seroit pas en sûreté si vous la laissiez à Troyes. Il ne faut pas non plus lui faire courir les hasards de la guerre; j'aurai soin d'elle pendant votre absence; envoyez-la ici avec sa suite, je vais lui faire bâtir une demeure digne de son rang. J'habite, pendant l'été, un appartement de cristal sous la rivière, mais la princesse pourroit craindre d'y prendre quelque fraîcheur, et ce sera sur terre que je vais lui faire construire un palais. En effet, dès le soir même, le pavillon le plus élégant fut préparé pour recevoir Zeneyde. L'ameublement répondoit à la richesse de l'architecture. Un pont, dans le genre de ceux que Palladio a inventés depuis, conduisoit du rivage à l'isle; et, quoiqu'il fût de marbre, il tournoit sur lui-même dès que l'on étoit passé. Zeneyde, suivant l'ordre d'Alboflède, avoit amené sa suite, c'est-à-dire, ses dames et son aveugle. Tout le monde fut bien traité; on servit dans le salon un souper très délicat: l'aveugle eut, à une table particulière, des mets plus solides; et Roquinet ne fut pas oublié; il eut une excellente pâtée. La magicienne avoit trouvé une manière sûre pour ne pas avoir de domestiques paresseux et raisonneurs. Elle n'étoit servie que par des automates, et c'est depuis ce temps que l'on dit une maison bien montée; mais elle avoit poussé la mécanique à un point de perfection dont on n'approche plus aujourd'hui. Par exemple, ses candelabres étoient des nymphes d'or, qui portoient trois bougies chacune, et qui les allu-

moient, les éteignoient, les remplaçoient au besoin. Il y avoit, dans chaque cheminée, deux magots de bronze, qui étoient chargés de tisonner, de souffler le feu, ou de le couvrir à volonté. Les lits étoient ornés d'amours, qui, à la moindre insomnie, berçoient mollement ceux qui y étoient couchés, tandis que des génies, qui soutenoient le baldaquin, agitoient l'air avec leurs grandes ailes blanches, pour entretenir la fraîcheur et chasser les cousins. Les calêches étoient attelées de chevaux de carton, légers comme le vent, qui ne prenoient jamais le mors aux dents, et si doux qu'une femme ou un enfant les menoit, ce qui dispensoit d'avoir des cochers, gens presque toujours grossiers et ivrognes : je ne finirois pas si je voulois raconter en détail toutes les inventions de la magicienne. Mais, en rendant justice à son génie, je dois dire que son cœur étoit aussi noir que son esprit étoit subtil et fécond. Zeneyde lui étoit odieuse, parce qu'elle descendoit de Clodion, dont elle avoit à se plaindre : ainsi ce n'étoit point pour lui donner un asile qu'elle avoit proposé à Childéric de la garder pendant son absence, mais bien pour l'avoir en sa puissance, et se venger sur cette malheureuse princesse des torts de son grand-père. Mais, en entrant dans son appartement, elle fut tellement frappée de l'air noble et gracieux du prince d'Arménie, qui jouoit de la lyre pour amuser les dames, qu'elle oublia ses projets de vengeance. Sa grande pénétration lui fit découvrir que Tigrane

n'étoit point aveugle, et que c'étoit un amant déguisé; cependant rien ne lui indiquoit encore si la princesse étoit d'accord avec lui. Pour s'en éclaircir, elle entra tout à coup chez le prince d'Arménie, lorsque, étant prêt à se mettre au lit, il avoit ôté son bandeau. Si sa taille avantageuse et son air distingué avoient fait une impression favorable sur la magicienne, lorsqu'elle vit ses beaux yeux et son visage dans tout son éclat, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même; et son cœur, flétri depuis deux ou trois cents ans, ressentit tous les feux du jeune âge. Elle avoit compté l'intimider pour savoir son secret, et étoit entrée d'un air menaçant; elle se radoucit tout à coup. Jeune homme, lui dit-elle, qui a pu vous engager à jouer un rôle aussi dangereux? ne savez-vous point à quel péril vous vous exposez? si le roi Childéric découvre vos projets téméraires, il n'est point de supplice que sa cruauté ne vous fasse subir. Tigrane étoit encore plus confus de se voir découvert, qu'il n'étoit intimidé par les discours d'Alboflède. Madame, lui répondit-il, je suis un pauvre exilé, obligé de fuir ma patrie, et de me cacher à tous les yeux; mon déguisement n'a point d'autre cause..... Ici la magicienne l'interrompit: Ce n'est point, lui dit-elle avec dignité, à des personnes instruites comme moi de tous les secrets de la nature et de l'art, que l'on peut espérer d'en imposer; je connois votre folle passion, mais je m'intéresse à vous, et je veux vous protéger. Cependant il est un moyen digne de vous,

d'amortir la violence de cet amour insensé, c'est le travail et l'étude. Rendez grâce au ciel d'avoir trouvé quelqu'un qui ait la volonté et les moyens de développer en vous les heureuses dispositions que vous tenez de la nature. Voici un petit livre qui contient les premiers éléments de la magie, étudiez-le ; et demain je viendrai vous expliquer ce que vous auriez trop de peine à entendre. Elle le quitta en achevant ces mots, après lui avoir donné un petit coup d'amitié sur l'épaule. Lorsqu'elle fut partie, Tigrane examina le livre qu'elle lui avoit laissé ; c'étoit un in-4°, relié en peau de serpent, tout rempli d'hiéroglyphes et de figures cabalistiques. Cependant le prince d'Arménie avoit la conception si facile, que, deux jours après, il fut en état de fabriquer un automate qui n'étoit pas sans mérite. C'étoit un petit mandarin chinois, qui dévidoit les pelotons de soie les plus mêlés ; il suffisoit de placer l'écheveau sur ses deux mains ; aussitôt il faisoit un mouvement de la tête, en signe de consentement, et il ne s'arrêtoit point que la soie ne fût devidée. Tigrane en fit hommage à Zeneyde, qui lui en sut très bon gré. Albofléde voyoit, avec autant d'étonnement que de plaisir, les grands progrès que faisoit son élève ; à la sixième leçon, il commençoit à lire couramment dans le grimoire, et il s'en falloit très peu qu'il ne fût en état de se faire loup-garou. Il est vrai qu'il mettoit à l'étude de la magie toute l'application dont il étoit capable, non qu'il désirât de devenir sorcier, parce

que ces sortes de gens ont une réputation très équivoque, et que, pour un qui fait du bien, il y en a cent qui abusent de leur savoir pour tourmenter les hommes; mais son but étoit d'apprendre la composition des philtres amoureux, afin de s'en servir pour inspirer à la belle Zeneyde tout l'amour qu'il ressentoit pour elle. Il n'osoit pas demander ce secret à la magicienne, mais il espéroit pouvoir le découvrir lorsqu'il posséderoit tous les principes de l'art. Albofléde, qui connoissoit son amour, ignoroit s'il étoit partagé; elle avoit, dans le dessein de s'en instruire, cherché à gagner la confiance de la petite-fille de Clodion; mais tout ce qu'elle avoit pu apprendre, c'est que la couronne de Childéric n'avoit aucun attrait pour cette jeune princesse, qui voyoit avec plaisir son mariage différé. Il n'en fallut pas davantage pour lui inspirer une violente jalousie. Cependant, comme elle étoit très dissimulée, Zeneyde ne s'en aperçut point, et crut pouvoir s'adresser à elle, espérant en obtenir le moyen de donner à Childéric une aversion insurmontable pour l'union projetée. Je me sens, lui dit-elle, un grand éloignement pour la cour et ses grandeurs; une retraite agréable comme celle-ci me plairoit bien davantage; et, si je ne craignois d'être importune, je vous demanderois d'y rester toute ma vie, avec les personnes que j'y ai amenées. Eh bien! vous y resterez, lui répondit la vieille, et je vais consulter mes livres pour voir si je pourrai y trouver la recette d'un breuvage de haine, que je

vous ferai prendre ainsi qu'au roi. Elle ordonna aussitôt qu'on préparât sa grande chaudière, y fit mettre deux douzaines de vipères, huit serpents et trois couleuvres, cinquante crapauds, une livre de fiel de tigre, le foie d'une hyène enragée, et d'autres ingrédiens venimeux; elle dit des paroles qui firent dresser son cheveu sur sa tête, et fit allumer le feu. Vous vous doutez bien cependant qu'elle ne faisoit point ces préparatifs dans le dessein de servir Zeneyde; elle avoit des projets tout opposés. Mais elle balançoit encore si elle comprendroit Tigrane dans sa vengeance. Avant de se décider, elle voulut avoir une dernière explication avec lui. Je vois avec satisfaction, lui dit-elle, que vous profitez de mes leçons, et que vous pourrez bientôt parvenir aux grandes destinées, qui seront votre partage; mais il faut, lorsqu'on se dévoue à l'étude des hautes sciences, secouer le joug des sens; il faut que le cœur soit libre, afin que l'esprit puisse communiquer avec les intelligences célestes, qui dédaignent les hommes grossiers attachés à des objets terrestres. La solitude est le vrai moyen d'éviter toutes les distractions qui pourroient vous détourner de ces sublimes spéculations. Je vais vous transporter dans une haute tour, qui m'appartient dans la forêt voisine. Vous y serez séparé, pendant quelques années, de la société des hommes. Hélas! disoit tout bas Tigrane, ce ne sont pas les hommes que je regretterai; qu'on me laisse Zeneyde, tout le reste m'est indifférent. Après cette

retraite, ajoutoit Alboflède, vous exercerez sur les éléments le même pouvoir que vous aurez acquis sur vos passions; et, si vous formez une liaison, elle ne sera plus fondée sur les avantages fragiles et périssables de la figure et de la beauté, mais sur l'estime et la considération que vous inspireront les connoissances dans le grand art de la magie. C'est alors (et en disant ces mots elle essayoit de minauder) que je pourrai vous proposer ma main sans craindre d'essuyer un refus. Vous frémissez, prince, eh bien! sachez que mon teint, qui peut vous inspirer quelque répugnance, étoit autrefois de la couleur des lis; j'ai même l'espoir de lui rendre cet éclat; et, si la décence ne s'y opposoit, je pourrois vous montrer l'heureux effet qu'a produit, sur une partie de mon sein, un emplâtre de ma composition. Le prince d'Arménie la pria instamment de se dispenser de lui montrer le résultat de cette expérience, en l'assurant qu'il ne doutoit point de la vérité de son récit; mais, ajouta-t-il, on ne dispose point de son cœur, le mien est à Zeneyde; veuillez vous contenter de ma respectueuse reconnoissance. Je vais la mettre à l'épreuve, dit la cruelle magicienne en faisant la grimace la plus sournoise; suivez-moi. Elle conduisit ainsi le malheureux Tigrane à la funeste chaudière, qui bouilloit à gros bouillons. Ce vase, dit-elle, contient un philtre de haine, prenez-en une coupe en prononçant le nom de Zeneyde, et vous serez guéri. Je prononcerai plutôt l'odieux nom

d'Alboflède, s'écria le prince révolté de la proposition. Alors la magicienne, furieuse de se voir méprisée, donna un coup de sa baguette sur le bord du chaudron. Il en sortit un énorme scorpion, qui, prenant le prince d'Arménie dans ses pinces, l'emporta dans la marmite, sans que sa valeur, qui étoit la plus brillante du monde, pût lui être d'aucun secours.

Telle fut la fin à jamais déplorable du jeune héritier d'une grande monarchie, qui auroit été un jour l'idole de ses peuples. Si le récit de ses infortunes est fait pour exciter la pitié de tous les cœurs sensibles, vous jugez ce que la tendre Zeneyde a dû souffrir..... La nymphe fut interrompue dans cet endroit par l'arrivée d'un gros bourdon, qui entra dans le salon, précédé de deux mouches. Le bourdon se plaça, sans cérémonie, sur l'oreille de la nymphe, qui se tut pour l'écouter. Elle m'apprit bientôt que Zeneyde alloit arriver, et qu'elle me prioit de l'attendre; j'y consentis avec plaisir, mais je demandai que l'on voulût bien achever la triste histoire que je venois d'entendre. Eh bien! dit la nymphe, écoutez cette horrible catastrophe. La cruelle Alboflède, en faisant ainsi périr le jeune prince d'Arménie, ne se croyoit pas assez vengée si elle ne faisoit partager son supplice à sa malheureuse amante. Elle l'invite donc à voir l'effet de ses sortiléges, la fait approcher de la chaudière, en lui annonçant que le philtre de la haine est préparé, et qu'il est néces-

saire qu'elle en boive une tasse; elle puise elle-même, plein une coupe, de l'affreux breuvage; la princesse la prend en tremblant, une horreur secrète la repoussoit de ses lèvres; mais, tandis que l'infernale sorcière jouissoit du plaisir diabolique de voir sa rivale prête à avaler un bouillon fait avec la chair de son amant, tout à coup entre en aboyant Roquinet, qui cherchoit partout son maître; il fait le tour de la chaudière, s'approche de la princesse, renverse la tasse; et, poussant des cris douloureux, il s'élance dans la chaudière. Zeneyde, saisie d'horreur, frissonne, et soupçonne son malheur en voyant le dévouement généreux de l'héroïque barbet. Alboflède veut la forcer de boire la fatale coupe; dans cet instant un grand bruit se fait entendre, la terre tremble et se fend, le dieu du fleuve sort par cette crevasse, et dit d'un ton terrible à Alboflède : Je ne souffrirai pas que de pareilles atrocités se commettent dans des lieux soumis à ma puissance; je vous ai prêté mon isle, et je veux la purifier. Il étoit armé d'un glaive étincelant, il saisit la sorcière par son cheveu : Je sais qu'on ne peut l'arracher, dit-il, mais on peut couper la tête qui le porte; et il l'abat d'un revers de son sabre. Zeneyde s'étoit évanouie; il nous ordonna de la transporter dans le lieu que vous voyez, et de lui prodiguer nos soins. Les attraits de cette belle personne avoient fait la plus vive impression sur le cœur du dieu, mais il respecta son malheur, et ne lui fit aucunes propositions dont sa pu-

deur pût être offensée. Cette délicatesse, aussi rare chez les dieux que chez les hommes, toucha sensiblement la malheureuse princesse, et lui inspira une véritable estime pour cet honnête fleuve. Mais ce n'étoit pas de l'amour. Le prince d'Arménie avoit épuisé tout ce qu'elle avoit de tendresse, et son âme étoit désormais inaccessible aux sentiments amoureux. Le dieu de la Seine soupiroit donc inutilement dans ses grottes profondes : il négligeoit de régler le cours de ses eaux ; elles se répandoient çà et là dans les prairies, formoient des isles où il n'y en avoit jamais eu, minoient les ponts, enfin les moulins et les digues n'étoient point à l'abri de leur caprice. Un pareil état de choses ne pouvoit durer. Le dieu le sentoit lui-même ; il demanda au destin la permission de résigner son emploi en faveur de Zeneyde. Elle fut donc élevée à la dignité de Naïade du premier rang, et nous autres nymphes secondaires nous la servons avec un zèle que ses bontés augmentent tous les jours, mais qui ne sauroit adoucir le souvenir de ses malheurs. Quant au pauvre dieu son prédécesseur, il s'est fondu insensiblement en descendant de Troyes à Paris ; et l'on s'est aperçu que, depuis ce temps, les habitants de la capitale, qui boivent de ses eaux, avoient encore plus de penchant pour l'amour que par le passé.

Au moment où la nymphe terminoit ce récit, par un de ces à-propos, qui ne se trouvent plus que dans les romans, la déesse de la Seine entra dans l'appar-

tement : Eh bien! me dit-elle, vous connoissez mes malheurs! Suis-je assez à plaindre? Madame, lui répondis-je, je n'ai jamais connu de plus déplorable aventure; un consommé....... N'achevez pas, dit-elle, je succomberois à l'excès de ma juste douleur; il vaut mieux vous apprendre ce qui vous a procuré la faveur d'être admis dans ce palais, où jamais mortel n'a pénétré. Vous avez une ressemblance frappante avec l'infortuné prince d'Arménie, et j'ai voulu savoir de votre bouche si vous n'étiez pas allié de cet illustre personnage. Si vous êtes de cette noble race, comptez sur ma bienveillance; et si, ennuyé du monde, vous voulez vous retirer ici, j'emploîrai mon pouvoir à vous rendre agréable cet humide séjour. Je répondis à Zeneyde que les papiers de ma famille étoient fort mal en ordre; et que, depuis mille à douze cents ans, les rats et les gens d'affaires pourroient bien en avoir dévoré quelques liasses. Mais, princesse, ajoutai-je, pourquoi rechercher tous ces vieux titres, lorsqu'il est une preuve certaine de mon alliance avec la maison d'Arménie; c'est l'impression que produisent sur moi vos charmes, aussi forte que jamais le fut celle de Tigrane. Cette galanterie excita un léger sourire sur les lèvres de la belle affligée. On ne connoît pas encore de douleur assez vive pour éteindre entièrement, dans les dames, le plaisir d'entendre dire qu'on les aime, et de toutes les consolations, c'est peut-être la plus puissante. Quoi qu'il en soit, Zeneyde, persuadée de notre

parenté, me dit affectueusement : Mon cousin, il faut que vous demeuriez au moins quelque temps avec moi. Ce palais n'est qu'une bicoque en comparaison de ma résidence habituelle. Elle est sous la rivière, mais ne vous effrayez pas ; ces demoiselles, dit-elle en se tournant vers ses nymphes, vont vous faire subir une petite préparation, qui vous permettra de me suivre. Comme je faisois la révérence en signe d'acquiescement, je me sentis le visage inondé de gouttes d'eau. C'étoient les nymphes aux cheveux roux, blonds et bruns, qui s'amusoient à me jeter de l'eau, qu'elles prenoient dans une grande jatte de nacre de perle. Je soutins assez bien cette plaisanterie, mais je la trouvai trop forte lorsque deux petits Amours, qui étoient dans les dessus de porte, se mirent de la partie avec leurs arrosoirs d'or. J'étois si trempé que je voulus absolument sortir de cette demeure aquatique, malgré les efforts que Zeneyde et ses nymphes firent pour me retenir ; enfin ceux que je fis pour m'échapper furent si grands que je me réveillai, et je me trouvai couché au milieu de la prairie qui borde la Seine, ou plutôt je me trouvai entre deux eaux. Une violente ondée, qui duroit encore, m'avoit surpris pendant tout ce beau songe. Je me frottai les yeux, et je regagnai comme je pus la terrasse de Saint-Germain. Il est possible d'être aussi mouillé que je l'étois, mais on ne sauroit l'être davantage. Mes habits étoient percés, et ma perruque étoit dans un état véritablement déplorable. Pour

moi, j'y gagnai un gros rhume, et je tousse encore en vous écrivant ceci.

Dans le pays des fictions
C'est ainsi que je me promène,
Et je ne quitte pas sans peine
Leurs amusantes visions;
Je sais trop bien que la cohorte
Des ennuyés, des ennuyeux,
Des importants, des envieux,
Et d'autres gens de cette sorte
M'attend à la réalité.
Ici, la triste vérité
N'engendre que mélancolie;
Il faut donc, détournant les yeux
De tous les objets sérieux,
Par raison, aimer la folie.

FIN DE ZENEYDE.

EXTRAIT

DE

L'ESSAI SUR LA CRITIQUE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS, PAR ANT. HAMILTON.[1]

Lorsqu'un mauvais critique, ou qu'un triste écrivain,
En dépit du bon sens prennent la plume en main,
Il n'est chez le bon sens ni règle ni mesure
Pour juger qui des deux nous fait le plus d'injure;
Et contre tous les deux le public révolté
Ne sauroit décider sur cette égalité.

Le critique insolent pèche par habitude,
L'auteur, à mal écrire ayant mis son étude,
Nous fatigue, il est vrai, par ce talent maudit;
Mais l'autre effrontément insulte notre esprit.

Le nombre, quoique grand, des écrivains vulgaires
N'est rien près de celui des censeurs téméraires;
Un sot peut s'exposer en dépit du bon sens,
Et divertir le monde à ses propres dépens.
Mais, sur ses froids écrits quand la critique glose,
On voit d'un sot en vers naître cent sots en prose;
Car à tout ignorant l'amour propre fatal
Fait qu'il juge de tout, et qu'il en juge mal.

---

[1] La suppression absolue de cette traduction inédite de l'ouvrage de Pope n'eût rien dérobé à la gloire littéraire d'Hamilton; mais son existence étant déjà connue, il devenoit indispensable de mettre le public en état de la juger, au moins par cette citation.

Pour lui-même toujours rempli de complaisance,
Il décide hautement sur cette confiance,
Et, comme chaçun croit sa montre sans défaut,
Son esprit, à son gré, va toujours comme il faut.
Mais, si le vrai génie aux poëtes est rare,
Aux critiques le ciel du bon goût est avare;
Heureux quand il lui plaît entre eux de partager
Aux uns le don d'écrire, aux autres d'en juger:
Que celui donc décide, et se mêle d'instruire,
A qui le dieu des vers a confié sa lyre.
Fort bien, me dira-t-on, mais aussi tout rimeur
Peut croire qu'à lui seul il a fait cet honneur:
J'entends; mais le censeur, à coup sûr, par lui-même
Croit, sans l'avoir reçu, tenir ce droit suprême;
On peut, en jugeant mal, sans dessein s'abuser;
Mais qui nous a donné le pouvoir de l'oser?
Cependant la Nature a pour cette matière
Versé sur chaque esprit quelque sombre lumière,
De qui les foibles traits sur leur objet placés
Subsistent, quoiqu'ils soient légèrement tracés:
Mais, comme nous voyons dans l'art de la peinture
Un frivole dessin de fleurs ou de verdure,
Par le fade relief d'un mauvais coloris,
Perdre encor la moitié de son ignoble prix;
Ainsi du sens commun l'humble et simple influence
Semble s'anéantir dans la fausse science;
Et tels, que le destin n'avoit formés que sots,
Deviennent fous errants dans ce pédant chaos.

Courant après l'esprit, souvent l'esprit s'égare;
L'un, se voyant tomber dans cet état bizarre,
De tout mortel écrit en juge s'érigeant,
Proscrit le genre humain à son corps défendant;
L'autre, jaloux et fou du travail de sa veine,
Contre tout écrivain d'un rival prend la haine;

Mais ceux qui, sans esprit, portent envie à tous,
Ont le sort des amants méprisés et jaloux.

Un ridicule auteur est sifflé sans scrupule,
Mais son juge est souvent tout aussi ridicule.
Les sots, tout sots qu'ils sont, et volontiers railleurs,
Sont ravis de se voir du côté des rieurs;
Si Mævius rimoit jadis à faire rire,
On juge encor plus mal qu'il ne savoit écrire.
Combien de gens parés du nom de beaux esprits,
Ensuite de rimeurs, puis de juges d'écrits,
A la fin, justement dégradés de ces titres,
Ne sont plus que des sots sur tous les trois chapitres.

Voyons ensuite d'eux paroître sur les rangs
Quelque fat interdit au pays du bon sens,
Incapable à la fois de juger et d'écrire,
Mais qui ne laisse pas de vouloir en instruire;
Et, quoique le public lui refuse sa voix,
Qui veut être écrivain et critique à la fois:
Animal importun, espèce ridicule,
Moins homme que cheval, et moins cheval que mule.

Mais quel nom donnerai-je à ces demi-savants
Que notre isle à regret voit partout régentant;
Bizarre composé de savoir, d'ignorance,
Qui n'a pour subsister qu'une fausse apparence,
Mais dont l'art d'imposer aux crédules esprits
Fait rougir la raison dont ils sont le mépris.
Insectes mal formés, engeance plus douteuse,
Que n'a jamais produit du Nil l'onde bourbeuse!
Oui, d'un faux bel esprit le babil éternel
Tariroit sans pouvoir vous peindre au naturel.
. . . .

